LES

MISSIONS EXTÉRIEURES

DE LA MARINE

III.

LA STATION DU LEVANT (1).

VI. — L'ANARCHIE ET LA PIRATERIE.

I.

Le capitaine de Rigny venait d'être promu, par ordonnance du 22 mai 1825, au grade de contre-amiral. Il reçut cette nouvelle à Smyrne, où l'avait conduit le désir de se rapprocher du comte de Guilleminot; mais dans l'état présent des choses le commandant de la station française ne pouvait se tenir longtemps éloigné de la Morée. Le 20 juin 1825, la *Sirène* était de nouveau sur la route de Nauplie. La plus complète anarchie régnait alors en Grèce. Le gouvernement central, pris dans son ensemble, faisait à peine sentir son action en dehors des murs de la place forte où il avait en 1823 fixé sa résidence. Composé de députés provenant pour la plupart de pays entièrement occupés par les Turcs, le corps législatif ne possédait qu'une autorité nominale; l'existence même du pouvoir exécutif dépendait de l'appui éventuel des subsides étrangers. Les premiers versemens de l'emprunt de Londres avaient été employés à

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1872, du 15 janvier, du 15 février, du 15 mars et du 1er mai 1873.

solder les dépenses navales et à soudoyer les bandes mercenaires qui comprimèrent si rapidement en 1824 la révolte des primats. La Morée n'avait point eu de part à la distribution des guinées anglaises; les soldats rouméliotes opposés par Coletti aux troupes dissidentes s'étaient conduits dans la péninsule comme ils auraient pu le faire en pays conquis. Il n'y aurait certes point eu lieu de s'étonner si les Moréotes, soumis en apparence, eussent gardé au fond du cœur quelque ressentiment de procédés non moins blessans pour leurs intérêts que pour leur orgueil.

Ce ne fut cependant qu'après le débarquement d'Ibrahim et la campagne peu brillante dirigée par le président Condouriotti en personne sur les derrières de l'armée égyptienne que l'on vit s'aggraver d'une façon très sensible le désaccord qui n'avait jamais cessé d'exister entre les Péloponésiens, les Rouméliotes et les insulaires. Partout où des partis se forment, il n'est pas rare de les voir chercher un appui étranger les uns contre les autres. Au mois de mai 1824, il prit fantaisie aux Grecs de se choisir un roi. On les avait avertis à Vérone du danger qu'il y aurait pour eux à s'en tenir à la forme républicaine. Ils commencèrent à bégayer les mots de constitution, de monarchie. Quelques noms de princes furent mis en avant. La Grèce n'offrait pas de personnalité assez éminente pour qu'on pût se flatter de réunir sur un choix national une masse suffisamment imposante de suffrages. L'Autriche et la Russie n'étaient pas éloignées, disait-on, de s'entendre pour favoriser l'avénement de l'ancien roi de Suède, le colonel Gustavson. Tout à coup un bruit plus sérieux se répand; cette fois ce serait le comité philhellénique de Paris qui se chargerait, suivant l'expression de l'amiral de Rigny, « de monarchiser la Grèce. » Un agent de ce comité arrive à Nauplie au mois d'avril 1825. L'élection du second fils d'un de nos princes du sang peut compter, suivant lui, sur les secours de la France, sur l'approbation à peu près unanime de l'Europe. La grande majorité du corps législatif saisit avidement ce projet, et sur ce terrain se trouve constitué à l'instant ce qu'on appelle dès lors, en opposition de la tutelle anglaise, le parti français. Les premiers bataillons d'Ibrahim commençaient à descendre dans la plaine d'Argos. Les projets des partis reçoivent de cette apparition une impulsion nouvelle. Les uns, sans plus attendre, veulent proclamer le jeune prince français et arborer le pavillon blanc sur les murs de Nauplie; les autres demandent avec autant de hâte et autant d'à-propos qu'on y fasse flotter le drapeau britannique. Le hasard amène en ce moment dans le golfe la frégate la *Sirène*. L'amiral de Rigny est mis au courant des diverses propositions qu'on agite; nos partisans l'entourent, ils

le pressent d'appuyer non-seulement de ses paroles, mais aussi de ses actes, la mesure qu'ils se préparent à prendre. C'est à lui d'assurer le succès d'une combinaison désirée au Palais-Royal, favorablement accueillie aux Tuileries, autorisée par M. de Villèle. Les momens sont précieux, la circonstance est unique. Il suffit pour faire triompher le parti français de signifier au nom de la France un armistice à l'armée d'Ibrahim. « En vérité, monseigneur, écrivait l'amiral au comte de Chabrol le 5 juillet 1825, j'éprouve une espèce de honte à rappeler tous ces rêves; mais, je le dis ici avec assurance, quand bien même les instructions des ministres du roi m'eussent autorisé à coopérer plus ou moins directement à de pareils projets, j'aurais cru manquer à mon devoir, j'aurais cru compromettre les intérêts du pays et le nom de son altesse royale, si je me fusse laissé aller à de vaines espérances dans un tel moment. » Ibrahim en effet ne tarda pas, comme l'avait prévu l'amiral de Rigny, à se replier sur Tripolitza. Son armée partie, beaucoup de Grecs n'eurent rien de plus pressé que d'oublier et de désavouer leurs promesses, d'autres se firent un mérite de porter au commodore Hamilton le secret de ces négociations imprudentes.

Le commodore partit sur-le-champ pour Corfou. Il en revint avec quatre frégates et trois corvettes. Au même moment entraient à Nauplie deux bâtimens de commerce anglais. L'un apportait une nouvelle portion de l'emprunt, 50,000 livres sterling, — l'autre était chargé de munitions. Le commodore s'oppose avec grand fracas au débarquement de ces secours. « La France, dit-il, a déjà pris trop d'influence en Égypte pour que le gouvernement britannique lui en laisse prendre davantage encore en Grèce. L'argent anglais ne servira pas à ériger dans le Levant un royaume français. » Quelques jours s'écoulent, un manifeste est apporté d'Hydra, on le couvre à Nauplie de signatures. « La nation grecque remet volontairement le dépôt sacré de sa liberté et de son existence politique à la protection exclusive du gouvernement de la Grande-Bretagne. »

Cette détermination extrême dépassait maladroitement le but. L'amiral français en profite pour se placer sur un terrain où le commodore lui-même ne pourra se dispenser de venir le rejoindre. « Je tiens à tous ici le même langage, écrit-il le 23 septembre au ministre; je ne prêche que l'union et la concorde. Je calme les plus impatiens en les assurant des dispositions généreuses du roi; je ne leur dissimule pas que c'est au concours des puissances qu'ils doivent s'adresser pour obtenir l'amélioration de leur sort. » — « La Grèce, ajoutait-il, est trop pauvre pour supporter un établissement royal dont les frais ne seraient pas faits ailleurs. On doit égale-

ment tenir compte de la situation morale de ce pays : quels appuis y trouverait la royauté? Il y a une lacune immense entre les bergers qui forment la masse de la population et quelque jeunesse qui a superficiellement étudié au dehors. Le clergé lui-même ne serait pas une force, car il est peu influent et généralement ignare. Je ne vois que la demande du protectorat commun qui puisse être utile à la Grèce. »

Le conseil était sage, mais tout plan d'arrangement péchait par la base, si l'on répugnait, pour en assurer l'exécution, à l'emploi de moyens coercitifs. « Oui, le nœud gordien est là, s'écriait avec impatience le comte de Guilleminot, enfermé par les instructions du ministre dans le cadre indécis de la politique autrichienne. S'il peut une fois convenir à l'Europe de le trancher, tout deviendra facile ou du moins d'une difficulté abordable; mais négocier, toujours négocier, éviter par tous les moyens possibles l'adoption de résolutions vigoureuses, où cela peut-il conduire, quand nous avons affaire à des gens qui ne répondent aux conseils qu'on leur donne que par des sentences du Coran? »

Pendant que la diplomatie divisée s'agitait ainsi dans le vide, que le comte de Guilleminot continuait d'agir auprès du divan « par contenance et sans le moindre espoir de succès, » les troupes égyptiennes établies sur le plateau de Tripolitza poussaient sans obstacle leurs reconnaissances dans toutes les directions. Bien que l'ennemi se fût dispersé, qu'Ipsilanti et Colocotroni fussent rentrés à Nauplie presque seuls, Ibrahim ne se relâchait pas de sa vigilance. Il assurait ses positions, gardait ses lignes de communications et de retraite, faisait en un mot succéder à la guerre d'irruption une guerre méthodique. Il venait de marcher sur Misistra et de s'en emparer presque sans coup férir. De là il était descendu dans les deux golfes du Magne pour y détruire toutes les provisions qui s'y trouvaient. Il parcourait ainsi, le fer et la torche à la main, les divers districts de la Morée. Ayant derrière lui Modon, Coron, Navarin et de grands magasins alimentés par l'Égypte, il n'hésitait pas à dévaster zone par zone le pays. Son but évident était de réduire les populations par la famine. Il les avait déjà obligées à se réfugier dans les montagnes; il pensait que l'hiver les contraindrait à redescendre dans les plaines, où il les aurait à sa merci. En attendant, il avait renvoyé sa flotte en Égypte, d'où devait lui venir une nouvelle armée. Du retour de cette flotte dépendait le sort de la rébellion.

Quand on n'a servi que dans une marine régulière, quand on n'a connu que des arsenaux regorgeant de vivres et de munitions, on se fait difficilement une idée des embarras de tout genre au milieu

desquels les Grecs devaient poursuivre leurs opérations navales. La pénurie était telle dans les îles que c'était un prodige de trouver à y rassembler un mois de provisions pour 7,000 ou 8,000 hommes. Quoique la frugalité du matelot grec ait été de tout temps proverbiale, les croisières ne pouvaient pourtant se prolonger au-delà du dernier oignon et du dernier biscuit. La disette menaçante ramenait forcément les escadres au port; la sédition les y retenait. Entourés, dès qu'ils avaient mis le pied sur le rivage, par leurs femmes et par leurs enfans en proie à la plus affreuse misère, les marins grecs demandaient à grands cris le paiement de leur solde et de leurs parts de prise. La caisse était vide, les captures contestées; les autorités, qui s'efforçaient de faire entendre raison à cette foule aigrie par la souffrance, devenaient les premières victimes de sa fureur. « Les matelots, nous dit l'amiral de Rigny, mettaient le couteau sur la gorge aux primats, le feu à leurs maisons. » Au mois de juin 1825, la Bobolina, l'intrépide et farouche amazone, avait été tuée d'un coup de pistolet sur la plage de Spezzia. Canaris faillit éprouver le même sort à Égine. Miaulis s'était vu abandonné en présence de l'ennemi par la majeure partie de sa flotte. Les Grecs croyaient fermement que toute marchandise sortie d'un port turc était pour eux de bonne prise, sous quelque pavillon qu'on l'eût embarquée. Les hésitations des primats à sanctionner leurs déprédations n'étaient à leurs yeux que l'indice d'une criminelle connivence.

L'abus qui se faisait dans l'Archipel du pavillon neutre expliquait, s'il ne justifiait complétement, ces violences. Il y avait neuf mois que les flottes turque et égyptienne, harcelées plutôt qu'entamées par les Grecs, traînaient après elles un immense convoi, dans lequel figuraient à peu près tous les pavillons; exceptons-en pourtant le pavillon français. C'était à la faveur de cette complicité que la Morée avait été envahie; c'était l'appât d'un lucre honteux et illicite qui allait fournir encore une fois à Méhémet-Ali les transports dont il avait besoin pour entretenir l'armée d'Ibrahim. Peu s'en fallut que cette spéculation indigne ne reçût des mains de Canaris un terrible et juste châtiment.

Couvert par une longue chaîne de récifs qu'il est à peu près impossible de franchir sans pilote, le port d'Alexandrie renfermait le 10 août 1825, avec soixante voiles égyptiennes, cent cinquante navires européens dont vingt-cinq français chargés de coton pour Marseille. Vers six heures du soir, Canaris arrive à l'ouvert de cette rade. Trois brûlots et deux bricks de guerre lui ont été confiés. Le vent était favorable. Impatient d'en profiter, le héros ipsariote juge inutile d'attendre ses compagnons; il donne seul dans la passe. Usant d'un stratagème que les lois maritimes ne désavouent pas, le

brûlot conduit par Canaris a déguisé sa nationalité. Le pilote égyptien, qui voit flotter à sa corne le pavillon russe, croit avoir affaire à un bâtiment neutre, il aborde sans défiance; guidé par ses indications, le brick a franchi la barrière des récifs. Canaris porte droit sur l'escadre égyptienne. La brise du large en ce moment s'éteint; le vent change, le brûlot est obligé de louvoyer pour avancer vers le fond du port. Nulle escadre, fût-ce une escadre turque, ne laisse en temps de guerre un navire inconnu pénétrer dans ses lignes sans l'avoir fait auparavant raisonner. Des embarcations se détachent des frégates d'avant-garde. On vit alors du pont du brick de guerre français l'*Abeille*, mouillé en tête de rade, plusieurs hommes s'embarquer précipitamment dans une chaloupe que le brick de Canaris traînait à la remorque. Ni les forts de la rade, ni l'escadre égyptienne n'ont encore conçu de soupçon; à bord de l'*Abeille*, la manœuvre a paru étrange. Menacé le premier, en raison de la position qu'il occupe, le brick français s'est mis, sans perdre de temps, sur ses gardes. On a serré les tentes, battu la générale, largué les focs, chargé la batterie des deux bords; on se tient prêt à couper le câble. « Le navire suspect, nous dit le commandant de l'*Abeille*, le capitaine Hargous, se trouvait à environ trois encablures de nous quand nos derniers doutes se sont dissipés. Il n'y avait plus à s'y méprendre; ce brick abandonné par son équipage était un brûlot! Soudain il a pris feu. Au même instant, les deux bricks qui étaient restés au large ont viré de bord et hissé le pavillon grec. » La flamme en un clin d'œil serpente à travers le gréement, les bras et les boulines sont consumés, les voiles, échappant à la tension qui les tenait orientées, retombent sur le mât. Le brick se trouve masqué, cule, abat, reprend sa marche, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, suivant le souffle variable qui le pousse et la voile encore épargnée qui se gonfle : il passe ainsi entre plusieurs navires de guerre et de commerce, frôlant l'un, contournant l'autre, les effrayant tous. Les embarcations turques réussissent enfin à jeter les grappins à son bord. Elles le remorquent vers la côte voisine où le brûlot va tranquillement s'échouer. « Si ce navire, écrivait M. Hargous, eût par malheur accroché la frégate d'avant-garde, le désordre se fût mis dans le reste de la flotte; les deux autres brûlots seraient accourus, et auraient à leur tour abordé d'autres bâtimens. La catastrophe eût été épouvantable, le succès des Grecs complet; mais l'*Abeille* les a un peu gênés. »

Il fallut quelque temps aux navires égyptiens pour se remettre d'une si chaude alerte. Canaris n'en courut pas moins les plus grands dangers. Quelques coups de canon tirés par le brick du capitaine Hargous avaient donné l'éveil aux batteries de la rade. L'in-

trépide Ipsariote dut essuyer presqu'à bout portant le feu de la batterie du Figuier avant de pouvoir rejoindre les bâtimens qui l'attendaient au large.

Les actions humaines sont diversement appréciées suivant le point de vue d'où on les considère. Ce héros, à qui l'amiral de Rigny et le capitaine Le Ray accordaient une admiration sans mélange, n'était qu'un odieux pirate aux yeux de la marine neutre, qu'il avait failli envelopper dans le désastre destiné à la flotte du vice-roi d'Égypte. On lui reprochait amèrement de s'être servi, pour accomplir « cette fameuse prouesse, » d'un pavillon étranger. Ce n'est pourtant pas le déguisement, c'est le combat sous de fausses couleurs que les lois internationales ont pris soin d'interdire aux belligérans. Le capitaine Hargous et le consul-général de France, M. Drovetti, rendu par ordonnance royale du 20 juin 1821 aux fonctions qu'il avait déjà exercées sous un autre règne en Égypte, insistaient peu sur cette délicate question; leurs plaintes portaient plus haut. Ils soutenaient tous deux avec une égale énergie que Canaris, s'il eût réussi « dans son infernal projet, » n'eût pas seulement causé un incalculable dommage au commerce européen; il eût, suivant eux, attiré de sanglantes représailles sur la colonie franque. Le commandant de l'*Abeille* avait en 1823, quand il commandait l'*Estafette*, sauvé la population catholique de Syra; « il venait, écrivait M. Drovetti, de rendre par sa vigilance un service non moins signalé à des intérêts que la France, quelles que fussent au fond ses sympathies, avait le devoir impérieux de protéger. » A mon sens, chacun ici était dans son rôle : Canaris en voulant allumer l'incendie dans un port égyptien, le capitaine Hargous en faisant avorter une entreprise dont son équipage et ses nationaux auraient pu devenir les premières victimes; cependant le journal d'Hydra, qui ne manquait jamais, nous dit l'amiral de Rigny, « l'occasion de calomnier les moindres démarches de la France, » faisait grand bruit de ces coups de canon tirés par un brick français sur un brûlot grec. Canaris ne s'associa pas aux récriminations de la presse hydriote. Il eût pu avec une apparence de justice s'en prendre à nous de son échec; il aima mieux songer aux moyens de le réparer et ne pas aliéner à la Grèce, par des plaintes stériles, les sympathies dont plus que jamais la Grèce avait besoin. Recommandé aux soins du comité philhellénique de Paris, son fils Thémistocle faisait route pour Toulon à bord de la goëlette l'*Amaranthe* pendant que « de la petite Angleterre, » — c'est ainsi qu'Ibrahim désignait l'île d'Hydra, — on continuait de diriger les plus violentes attaques contre nous.

Notre situation en Grèce était sujette à toutes les fluctuations

qu'imprimaient à l'opinion les incidens travestis à plaisir par de dangereuses agences de publicité. Les Anglais exploitaient avec habileté nos relations intimes avec l'Égypte. A force de vanter et d'exagérer le crédit dont nous jouissions auprès du vice-roi, ils avaient fini par persuader aux Grecs qu'il dépendait de nous d'obtenir de Méhémet-Ali qu'il retirât ses troupes de la Morée, dût-il s'ensuivre pour lui une rupture éclatante avec la Porte. « On lui laisserait Candie, » nous disaient les agens qui faisaient appel à notre influence; « on irait même jusqu'à consentir à des prestations d'argent. » C'était bien mal connaître le vassal ambitieux qui fut, de tous les Turcs, le plus convaincu peut-être de la nécessité de donner à son ambition le sceau de la fidélité dynastique. Méhémet-Ali n'eût pas hésité à poursuivre ses ennemis personnels jusque sous les murs du sérail; il eût fait la guerre au sultan pour peupler le divan de ses créatures, pour se faire conférer ainsi de nouveaux fiefs; il n'eût jamais pris parti avec des chrétiens insurgés contre le maître auguste dans les veines duquel coulait le sang vénéré d'Othman. Ce fut en 1827 une des illusions de la politique française de croire qu'elle pourrait triompher de ce sentiment inné, invétéré chez le vieux soldat rouméliote. Malgré son indulgence pour les infidèles, malgré l'utile emploi qu'il fit de leurs services, Méhémet-Ali n'en voulait pas moins rester une des plus solides colonnes de l'islamisme.

Quand ce pacha, qui se croyait appelé par les desseins de Dieu à rétablir le prestige des armes musulmanes, se vit insulté par les giaours jusque dans le port d'Alexandrie, bravé sous les fenêtres mêmes de son palais, son exaspération ne connut pas de bornes. Le 12 août au matin, il montait à bord d'une frégate, et, suivi de sept bâtimens, courait à la recherche de la flottille grecque jusque sur les côtes de Caramanie. « Quelle singulière équipée! » s'écriait le comte de Guilleminot en apprenant le départ du vice-roi. Singulière en effet, car Méhémet-Ali ne s'exposait pas seulement à se faire enlever par une division hydriote, il laissait l'autorité pour ainsi dire vacante en Égypte. Il avait à peine quitté Alexandrie, que son plus mortel ennemi, Khosrew-Pacha, y entrait avec toute la flotte ottomane.

On se rappelle que Khosrew, dans les premiers jours du mois de juillet, avait escorté les renforts conduits par Hussein-Bey de la Sude à Navarin. Le 10 juillet, il était devant Missolonghi; le 3 août, il se rangeait en bataille pour faire face à la flotte de quarante voiles qu'amenaient dans le golfe de Patras Miaulis, Sachtouris, Colandrutzos et Apostolis. Le lendemain, l'escadre hydriote, plus habile et plus manœuvrière, lui avait gagné le vent. Trois brûlots furent

lancés contre le bâtiment qu'il montait; aucun ne parvint à l'accrocher, mais l'acharnement que les Grecs mettaient à s'attaquer toujours à sa personne le décida subitement à leur abandonner le terrain. Il se souvint à propos de l'ordre qu'il avait reçu d'opérer sa jonction avec la flotte égyptienne, et fit voile pour Alexandrie. Qu'on juge de l'émotion que dut produire l'apparition d'un pareil concours de navires se montrant dans les eaux de l'Égypte sous les ordres de Khosrew en l'absence de Méhémet-Ali. Des bâtimens légers furent expédiés dans toutes les directions pour en informer le vice-roi; un régiment de réguliers fut en toute hâte appelé du Caire. La conduite du capitan-pacha ne justifia pas ces soupçons. « Il avait levé, disait-il, le blocus de Missolonghi, parce qu'il ne lui restait plus que dix jours de vivres. De tous les ports ottomans, Alexandrie était celui où les vents régnans pouvaient le plus aisément le conduire, celui où il devait s'attendre à trouver le plus de ressources. Il était venu y opérer la jonction prescrite, mais il ne mettrait pas le pied à terre avant le retour du gouverneur de l'Égypte. » Le 20 août au matin, le navire qui portait Méhémet-Ali fut enfin signalé à l'entrée des passes. « Le pacha fut rendu, écrit M. Drovetti, aux vœux d'une population consternée et impatiente de le revoir. »

Khosrew voulut être le premier à féliciter le vice-roi de son heureux retour. Méhémet-Ali l'attendait sur les degrés du débarcadère. Là, en présence de la foule émue, les deux vizirs se tinrent longtemps embrassés. Le vice-roi donna la droite au capitan-pacha, et ils s'avancèrent ainsi de front vers le palais, « faisant jusqu'au dernier moment assaut de politesse. » Leur conférence fut longue et amicale. En dépit des présages alarmans propagés par la malveillance, ces apparences de cordialité ne reçurent des faits aucun démenti. Le 23 octobre 1825, les flottes ottomanes, au nombre de soixante-six voiles, partaient d'Alexandrie abondamment pourvues de provisions; le 2 novembre, elles avaient dépassé Candie et manœuvraient pour doubler Cerigo. Les Grecs, à cette nouvelle, quittèrent précipitamment le mouillage de l'Argentière, où ils attendaient le rapport de leurs éclaireurs. Contrariés par de gros vents d'ouest, ils n'arrivèrent que le 8 au matin sous le cap Saint-Ange. Les flottes turque et égyptienne étaient depuis le 5 en sûreté dans le port de Navarin; elles y avaient débarqué 11,000 hommes et un millier de chevaux.

II.

Suivant l'expression tout à la fois concise et pittoresque du capitaine Ferrin, revenant à la fin de l'année 1825 d'une croisière sur les côtes du Péloponèse et interrogé par l'amiral de Rigny sur les renseignemens qu'il en rapportait, « il n'y avait plus d'affaires en Morée. » Ibrahim parcourait cette province dans tous les sens avec des colonnes volantes de 2,000 hommes : mise à feu et à sang, la Morée se convertissait peu à peu en désert. C'était sur la Grèce occidentale que les armes ottomanes allaient désormais concentrer leurs efforts. Assiégée pour la seconde fois le 29 avril 1825, la place de Missolonghi donnait l'exemple de la plus courageuse résistance. Cette ville ou plutôt « cette bicoque, » comme l'appelle l'amiral de Rigny, avait déjà au mois de septembre repoussé trois assauts. Sa défense héroïque est peut-être le plus glorieux épisode de la révolution grecque.

Le nouveau vizir qui assiégeait Missolonghi en 1825 avait été signalé par la victoire de Petta à l'attention du sultan. Reschid n'avait pas son égal pour conduire un escadron de spahis à la charge, c'eût été le grandir outre mesure que de voir en lui le rival d'Ibrahim. Fils d'un prêtre géorgien, il avait embrassé dès l'âge le plus tendre l'islamisme, et était devenu le protégé de Khosrew. La servitude l'avait fait musulman; la faveur d'un favori qui avait, ainsi que lui, débuté par l'esclavage le fit arriver, de degré en degré, au commandement suprême des armées de l'empire; mais la fortune lui fit payer bien cher cette élévation, car elle associa ainsi le nom de Reschid-Pacha au souvenir de deux campagnes désastreuses, la campagne de 1829, qui ouvrit aux Russes le passage des Balkans, et la campagne de 1832, qui après la bataille de Koniah eût amené, sans l'intervention de l'Europe, les Égyptiens sur les rives du Bosphore. Reschid venait d'apaiser les troubles de l'Épire, quand au mois d'avril 1825 il parut devant Anatolikon avec 8,000 hommes : 2,000 Albanais gardaient en outre une série de postes, de Makrynoros, sur le golfe d'Arta, à Kakiscala, sur le golfe de Patras; 3,000 pionniers, muletiers et valets de camp portaient l'effectif total de l'armée à 13,000 hommes.

Pour se faire une idée des difficultés que présentait le siége de Missolonghi, il suffira de jeter un coup d'œil sur la carte où se trouve représentée cette partie du golfe de Patras. Là, entre l'embouchure de l'Achélous, désigné aujourd'hui sous le nom d'Aspro-Potamos, et la vallée que baignent les eaux du Fidaris, s'étend sur un espace de vingt milles environ une sorte de Lido, de cordon sa-

blonneux, en arrière duquel se sont amoncelées les alluvions des deux fleuves. Ce terrain à demi noyé est entrecoupé de lacs, de lagunes, de bancs de vase, de pêcheries recouvertes de quelques pouces d'eau à peine. Le lac de Missolonghi et le lac d'Anatolikon, situé plus au nord, communiquent par un canal d'un pied et demi environ de profondeur. Le lac de Missolonghi est de beaucoup le plus vaste; cependant il n'y peut entrer et circuler que des bateaux plats. La ville, distante de la mer de trois milles environ, est adossée au lac. Suffisamment protégée sur deux de ses faces par les terrains marécageux qui l'entourent, elle n'a d'attaques à craindre que du côté du nord et du côté de l'est. Les troupes qui la veulent investir doivent venir d'Anatolikon, de la vallée du Fidaris ou du ravin qui longe la croupe du mont Zyrgos. Depuis le premier siége qu'elle avait subi en 1822 et en 1823, l'enceinte de Missolonghi s'était sensiblement améliorée. On avait approfondi le fossé, muni le long rempart de terre qui s'étendait du bord de la lagune à l'autre extrémité du promontoire de tours et de bastions, mis en batterie quarante-huit canons et quatre mortiers. La petite île de Vasiladi formait entre le rivage intérieur du lac et la mer une espèce d'ouvrage avancé. On y avait installé six canons et entassé deux mille femmes et enfans, bouches inutiles dont la garnison avait tenu à se défaire. En dépit de cette précaution, Missolonghi renfermait encore dans ses murs une population de 12,000 âmes. La garnison comprenait 4,000 soldats environ, sans compter un millier d'habitans et de bateliers en état de porter les armes.

Après les assauts infructueux qu'il avait livrés dans les premiers jours du mois de juillet, Reschid-Pacha, abandonné le 6 août par la flotte ottomane, harcelé sur ses derrières par les troupes de Karaïskaki, se trouvait dans une position des plus critiques. Le 19 août, Zavellas pénétrait dans la place avec ses Souliotes, et venait imprimer à la défense un redoublement d'énergie. Le 17 octobre 1825, l'armée de Reschid, réduite à 3,000 fantassins et 600 cavaliers, dut lever le siége de Missolonghi et aller s'établir au pied du mont Zyrgos. Un cri de triomphe retentit à l'instant dans la Grèce, cri imprudent, triomphe prématuré, car un ennemi plus formidable que Reschid-Pacha allait changer ces cris de triomphe en cris de détresse. Maître du Péloponèse, Ibrahim se portait à marches forcées de Navarin sur Patras. Le 18 novembre, la flotte du capitan-pacha et la flotte égyptienne arrivaient dans le golfe de Lépante et y débarquaient 8,000 Arabes. Ibrahim n'avait pas rencontré dans sa marche à travers la Morée plus d'opposition que n'en avait trouvé sa flotte pour venir d'Alexandrie et de Navarin. Le 29 novembre, il était de sa personne à Lépante. La flotte grecque apparut

enfin; une série d'engagemens eut lieu, mais, « grâce aux querelles interminables des Hydriotes et des Spezziotes, les Turcs, nous dit l'amiral de Rigny, finirent par rester maîtres du terrain. » Investie par terre et par mer, Missolonghi ne devait pas tarder à succomber. Était-il impossible d'arriver à une solution pacifique avant l'accomplissement de cette nouvelle catastrophe?

Prévoyant que les fonds de l'emprunt anglais seraient bientôt épuisés, que sans argent la Grèce ne pourrait maintenir ses flottilles ni ses troupes régulières, les chefs du gouvernement de Nauplie entretenaient avec effusion l'amiral de Rigny de leurs embarras. Ils le priaient de leur donner ses conseils, regrettant, disaient-ils, de ne les avoir pas suivis jusqu'alors. Feraient-ils une humble demande de protection aux puissances? Par quel moyen? Une députation? Ils auraient autant de difficulté à la composer qu'à la défrayer. Une lettre? Sous quelle forme la rédiger, à qui l'adresser et que demander enfin? « A cela, je répondais, nous dit dans un de ses remarquables rapports le chevalier de Rigny, que, quelle que fût la forme, la démarche ne pourrait assurément nuire, pourvu qu'on ne manifestât pas trop de prétentions. » Mavrocordato était alors le seul qui se rendît un compte assez exact de la situation pour oser avouer devant ses collègues que tout ce que les Grecs pouvaient espérer de mieux en ce moment était une sorte d'établissement tributaire sans contact avec les Turcs. « Si j'avais à exprimer une opinion personnelle, ajoutait l'amiral, ce serait aussi mon avis. » Malheureusement le vent de la fortune enflait à cette heure les voiles et le cœur des Turcs; moins que jamais on pouvait se flatter de leur faire entendre raison. « Vous avez dû vous apercevoir, écrivait le 9 décembre 1825 le comte de Guilleminot au chevalier de Rigny, que Méhémet-Ali n'y va pas de main morte. Ce serait folie à nous de vouloir nous jeter en travers de son chemin. Nos relations avec l'Égypte, sans être ce que l'opinion les publie, sont telles néanmoins que notre considération dans le Levant est attachée au soin que nous prendrons de les maintenir. Faut-il nous exposer encore à voir Méhémet-Ali employer l'expression de politique française comme synonyme de politique versatile? Il y aurait moins d'inconvénient à tenter d'agir sur l'esprit du capitan-pacha, quoique ce soit dans toute l'acception du mot un maître fourbe et un fourbe à langue dorée. Il serait bon cependant de le sonder et de savoir si sa réconciliation avec Méhémet-Ali est bien sincère. Faites-lui peur des Russes, montrez-lui la possibilité d'une alliance étroite et très prochaine entre le cabinet de Londres et celui de Saint-Pétersbourg. » L'empereur Alexandre affichait en effet depuis le mois de juin des tendances assez alarmantes pour la Porte. Il se

plaignait hautement de nos hésitations et nous menaçait de s'entendre avec l'Angleterre, s'il ne parvenait pas à s'entendre avec nous.

Ces dispositions nouvelles du petit-fils de la grande Catherine étaient sans doute peu connues dans le Levant, car, lorsqu'on apprit à Odessa que l'empereur Alexandre venait d'expirer à Taganrog le 1er décembre 1825, les Grecs virent dans sa mort un événement éminemment favorable à leur cause, et « en firent, nous dit l'ambassadeur de France, des réjouissances publiques. » Le successeur d'Alexandre devait être ce prince Constantin que l'insurrection de 1790 demandait pour souverain à l'impératrice Catherine. « Nos musulmans, écrivait à la date du 25 décembre le comte de Guilleminot, sont déjà dans les transes. Il est aussi tels de nos collègues qui ne sont point du tout rassurés. Les employés de la légation russe répondent, avec ou sans dessein, que le prince Constantin est bien différent aujourd'hui de ce qu'il était naguère. — Sa tête est mûre, disent-ils, et la vénération qu'il avait pour son frère le portera sans doute, au moins pour quelque temps, à continuer le système d'Alexandre. »

Sur toute la ligne du Pruth, le 19 décembre 1825, les autorités et les troupes avaient prêté serment de fidélité au nouvel empereur, quand soudain on apprit à l'armée des frontières que le prince Constantin venait de renouveler la renonciation qu'il avait faite en 1822 de tous ses droits au trône. A la suite d'une émeute qui coûta la vie au gouverneur de Saint-Pétersbourg et peupla les provinces sibériennes de nouveaux proscrits, le prince Nicolas avait mis sur sa tête la couronne impériale. Depuis Pierre le Grand, aucun descendant des Romanof n'avait été plus digne de la porter. A Vienne, lorsqu'on ignorait encore lequel des deux frères serait finalement empereur, on faisait dans l'intérêt de la paix des vœux pour Constantin, « ennemi déclaré des insurrections; » à Constantinople, l'impression fut tout autre. L'avénement d'un prince dont les tendances et la personne étaient inconnues encore eut pour premier effet « de rassurer les Turcs et de désenchanter les Grecs. »

Il est dur, quand on a tant souffert, quand on a fait pendant cinq années consécutives une guerre sans merci, avec des alternatives de succès, d'espérances déçues et de revers, de se voir réduit à ses propres ressources et d'être forcé de reconnaître qu'on ne peut plus attendre son salut que de soi-même. Aussi le gouvernement de Nauplie, loin de s'avouer cette triste vérité, de la proclamer hautement et d'y conformer sa conduite, prêtait-il avidement l'oreille à tous les bruits qu'il croyait de nature à distraire l'inquiétude publique. « La mésintelligence survenue entre Ibrahim et Reschid-Pacha au sujet du siége de Missolonghi paraît avoir laissé, écrivait

l'amiral le 9 janvier 1826, quelque répit à cette place. Les Grecs vivent là-dessus pour le moment. » Nous les avons connues, nous aussi, ces illusions, — nos murs menteurs en ont gardé la trace, — nous ne savons que trop ce qu'il faut penser de toutes les rumeurs dont un peuple affolé nourrit son désespoir. Les divisions des Turcs et des Égyptiens, en supposant même qu'elles existassent, étaient assurément bien loin d'égaler celles qui paralysaient en cet instant critique la défense de la Grèce. L'anarchie la plus complète régnait à Hydra et à Spezzia. La population tout entière de ces îles, uniquement composée de matelots, d'armateurs et de capitaines, ne rêvait plus que courses, captures de navires et pillages. La déclaration de neutralité renouvelée, il y avait quelques mois à peine, par le gouvernement britannique investissait la marine grecque de tous les droits reconnus par les lois internationales aux belligérans. La crédule ignorance d'un peuple de corsaires, son avidité, la nécessité enfin, le précipitaient chaque jour plus avant dans une voie au bout de laquelle devait se trouver immanquablement la piraterie. Pendant ce temps, la lente et lourde flotte des Turcs opérait tranquillement dans le golfe de Patras. Méhémet-Ali avait exigé de la Porte la promesse d'envoyer à Missolonghi un de ses grands-officiers pour y veiller à ce que le capitan-pacha ne quittât point ces parages avant que la place fût prise. Husny-Bey s'était rendu à cet effet au camp de Reschid, investi des pleins pouvoirs de tchaous-bachi, et pour la première fois on voyait des Turcs entreprendre une campagne d'hiver.

Habitués à se rassembler dans les premiers jours du mois de mai pour se disperser à l'époque des semailles, les soldats timariotes avaient dès le mois de novembre abandonné le camp du séraskier; les troupes régulières étaient seules restées sous ses drapeaux. Aguerries par les privations et les épreuves d'une première campagne, dévouées à un chef dont elles appréciaient la bravoure et craignaient la sévérité, ces troupes ne devaient se montrer sous aucun rapport inférieures à l'infanterie arabe. Tout le mois de décembre avait été employé par Ibrahim à former des magasins, à remplir son camp de munitions. Les pluies rendaient alors le travail des tranchées impossible. Des murs de la ville aux rives du Fidaris, la campagne submergée ne présentait qu'un immense marais. Lorsque les vents du nord commencèrent à sécher la plaine, le gouvernement grec comprit que la trêve forcée à laquelle il avait dû quelques instans de repos était sur le point de finir. Il réussit à équiper vingt navires hydriotes et quatre navires ipsariotes. Le 21 janvier 1826, ces bâtimens, renforcés par trois bricks spezziotes qui étaient restés dans les eaux de Missolonghi, obligèrent les croi-

seurs turcs à se retirer sous le canon du château de Morée. Les assiégés purent alors faire venir des îles ioniennes quelques provisions; mais les matelots de l'escadre grecque n'avaient reçu en partant d'Hydra qu'un mois de solde; ce délai expiré, il fut impossible de les retenir plus longtemps. La plaine était praticable, la mer se trouvait libre; Ibrahim reprit sur-le-champ les opérations interrompues depuis le mois d'octobre.

L'artillerie des Turcs s'élevait à quarante pièces. Ibrahim la partagea en trois batteries qui jetèrent dans Missolonghi 2,000 boulets ou bombes par vingt-quatre heures. Le feu des bastions grecs se ralentissait à vue d'œil; tout semblait annoncer la position désespérée des assiégés. Cependant, chaque fois qu'un assaut était dirigé contre les remparts, cet assaut n'avait pour résultat que d'énormes pertes. Ibrahim comprit qu'il devait porter ailleurs ses attaques. Le 27 février 1826, il introduisait trente-deux bateaux plats dans la lagune; le 9 mars, ses troupes prenaient possession de l'îlot de Vasiladi. La résistance de Missolonghi pour cette fois devait bien réellement toucher à son terme. Le lord haut-commissaire des îles ioniennes, sir Frederick Adam, essaya de s'interposer; les Grecs rejetèrent dédaigneusement ses offres de médiation. Le 6 avril, les pachas résolurent de faire un pas de plus vers la place, du côté du lac. Reschid, avec ses Albanais, se chargea d'enlever l'îlot de Klissowa, banc de sable à demi noyé, distant d'un mille à peine de Missolonghi. Les Albanais échouèrent de nouveau dans cette tentative, qui leur coûta 600 hommes. En voulant les ramener à l'assaut, Reschid lui-même fut blessé à la jambe. Ibrahim railla sans pitié l'échec de son compagnon. « Je vais faire marcher mes Arabes, dit-il à Reschid; vous verrez comme ils emporteront cette ville. » Il donna aussitôt l'ordre à deux bataillons de marcher, à Hussein-Bey de se mettre à leur tête, — ce même Hussein-Bey qui avait reconquis Candie, Caxos, pris Sphactérie, Vasiladi et Anatolikon. Pouvait-il manquer de prendre Klissowa? Les Arabes cependant ne réussirent pas mieux que les Albanais. Ils perdirent 800 hommes, et Hussein-Bey, mortellement atteint, tomba au milieu de ses troupes, frappé d'une balle au front. Il ne restait plus, après ces échecs successifs, qu'un parti à prendre. Il fallait resserrer encore le blocus de Missolonghi et réduire par la famine une place si bien défendue. La question se trouvait donc portée sur un terrain où les Grecs avaient eu jusqu'alors l'avantage. Malheureusement les flottes ottomanes, après cinq années de lutte, s'étaient aguerries; le produit des impôts était nul, l'emprunt anglais toujours insuffisant, et les flottes grecques, ne pouvant plus vivre que du pillage des neutres, erraient des côtes de Syrie aux rivages du Péloponèse, complétement désorganisées. Le

10 avril 1826 cependant Miaulis, avec trente-huit voiles carrées et quelques mistiks, parut à l'entrée du golfe de Patras; il se trouva arrêté par le calme sous Céphalonie. Le 13 avril, les Turcs et les Égyptiens, au nombre de soixante voiles, profitèrent, pour appareiller, de la brise qui venait de s'élever du large. La bordée qu'ils suivaient les portait vers l'île de Zante. Leur flotte laissait ainsi le chemin de Missolonghi ouvert.

Avec son habileté ordinaire, Miaulis saisit sur-le-champ l'occasion. Les dernières lueurs du jour n'avaient pas encore disparu qu'il était devant la place assiégée. Les Grecs pouvaient croire que, fidèles à leurs habitudes, les Turcs n'oseraient pas s'exposer à un combat de nuit; mais la manœuvre de la flotte ottomane n'était qu'une feinte, nous apprend un rapport émané du vaisseau même du capitan-pacha, car cette fois ce sera le témoignage des Turcs que j'invoquerai; en toute affaire, il est bon d'entendre les deux parties. « Nous poursuivîmes les Grecs, ajoute ce rapport, et dans la nuit même nous nous trouvâmes au milieu de leur flotte. Avec nos boulets, nous la dispersâmes. Le 12, ils revinrent avec trente et un bâtimens. Notre petite flottille donna la première. Quelque temps après, nous arrivâmes avec les frégates. Après un combat acharné de sept heures, nous leur prîmes deux brûlots, un autre se consuma sans nous atteindre. Si le vent n'était point tombé, les Grecs étaient tous perdus. Le lendemain, nous n'avons pu en compter que vingt-deux qui faisaient route vers Calamos. Depuis ils n'ont pas reparu. »

Un officier anglais d'un grade élevé qui avait assisté au siége de Missolonghi résumait ainsi ses impressions. « Je ne sais, disait-il à l'amiral de Rigny, ce qu'il faut le plus admirer de l'ardeur des assaillans ou du courage des assiégés. » Ce jugement impartial sera le jugement de l'histoire. Jusqu'au moment où la flotte grecque en se retirant eût décidé du sort de la place qu'elle n'avait pu secourir, les pertes des Grecs et celles des Ottomans étaient demeurées fort inégales. La garnison de Missolonghi n'avait perdu que 150 hommes, 2,000 Turcs gisaient dans le lac et sous les remparts de la ville. La faim n'en poursuivait pas moins son œuvre. La population, qui se composait encore de près de 9,000 âmes, était aux abois. « Elle avait mangé les chiens, les chats, les rats. » Elle n'avait plus que le choix entre ces trois partis : mourir d'inanition, capituler ou se frayer un chemin à travers les lignes ottomanes. Ce fut à cette dernière résolution que les Grecs et les Souliotes s'arrêtèrent. « On sait, nous dit un des drogmans de la Porte qui se trouvait à bord du capitan-pacha, l'Arménien Constantin, on sait que les Souliotes ne se rendent jamais. »

Le 20 avril 1826, Ibrahim fut averti par un déserteur que 1,500 armatoles détachés du corps de Karaïskaki s'étaient embusqués sur les derrières du camp turc. Les armatoles devaient faire une attaque du côté de l'ouest. La fusillade servirait de signal aux assiégés; on y répondrait de la ville par l'incendie de quelques maisons, et peu après tout ce qui se trouvait dans la ville tenterait une sortie en masse. Comptant près de 3,000 combattans encore, la garnison se chargeait de forcer le passage, la population profiterait du désordre pour la suivre. Ainsi averti, Ibrahim prit ses dispositions. Il ne se borna pas à se mettre en mesure de contenir les Rouméliotes de Karaïskaki et de recevoir de pied ferme le choc des assiégés; il fit garder toutes les issues par lesquelles les défenseurs de Missolonghi pouvaient lui échapper. Le 22 avril, vers neuf heures du soir, au signal convenu, la garnison, formée sur trois colonnes, quitta silencieusement la place; mais à la contenance et aux dispositions des Turcs elle s'aperçut bientôt que la fusillade engagée par les armatoles ne serait qu'une diversion insignifiante. N'espérant plus rien que d'elle-même, ne faisant appel qu'à son courage, elle poussa un cri formidable, et se rua sabre en main sur l'ennemi. Ni le yatagan des Albanais, ni la baïonnette des Arabes, ne pouvaient arrêter cette attaque impétueuse. Les soldats grecs franchirent d'un seul élan les fossés, les parapets, les traverses, tout le labyrinthe compliqué qu'offrent généralement des lignes de circonvallation. Pendant qu'ils balayaient devant eux les derniers ennemis qui s'obstinaient à leur faire obstacle, la population de Missolonghi se rangeait à son tour en dehors des remparts. Le murmure confus qui sortait de cette multitude arriva comme un bourdonnement jusqu'au camp d'Ibrahim. Les pièces turques dirigèrent leur feu de ce côté. Un irrésistible mouvement de retraite se produisit alors dans une foule qui n'était composée en majeure partie que de femmes et d'enfans. Ibrahim et Reschid firent avancer leurs troupes; Grecs et Arabes, tout rentra pêle-mêle dans la place. Le désespoir des vaincus, la rage des vainqueurs, se confondirent dans une lutte effroyable. On sait quels excès se commettent, même entre nations civilisées et chrétiennes, quand une ville de guerre est enlevée d'assaut. On peut juger des horreurs que couvrit de son ombre la nuit du 22 avril 1826. Près de 2,000 personnes périrent dans les flammes, et tout individu mâle au-dessus de l'âge de douze ans fut immolé sans pitié. Les Turcs se vantèrent d'avoir coupé à Missolonghi plus de 3,000 têtes. Les femmes et les enfans qu'ils épargnèrent furent vendus publiquement comme esclaves; la flotte égyptienne les emporta en Candie et en Égypte.

Ibrahim, prétend-on, gémit amèrement sur l'impossibilité où il

s'était trouvé de prévenir d'abord, d'arrêter ensuite l'effusion du sang. Quant aux hommes héroïques qui, suivant l'expression du drogman Constantin, « avaient osé mettre le feu à la ville et sortir en combattant, » ils ne venaient de passer sur le ventre aux Turcs que pour aller tomber dans une embuscade. Reschid, dès qu'ils eurent dépassé les tranchées, lança sa cavalerie à leur poursuite. A un mille environ des lignes ottomanes, ils essuyèrent une charge qui les dispersa. Ils s'étaient cependant ralliés sur les premières croupes du mont Zyrgos; les inégalités du terrain commençaient à favoriser leur retraite, quand, au lieu du secours promis, ils virent surgir du milieu des broussailles les longs fusils des soldats albanais. Il suffit d'une volée de mousqueterie pour porter de nouveau le désordre dans cette troupe surprise. Des femmes, empruntant le costume des guerriers souliotes, des enfans portant de lourds pistolets chargés à la ceinture, s'étaient courageusement mêlés à la sortie. Ce furent les premières victimes que l'effroi, l'épuisement, la fatigue, livrèrent aux Turcs. Longtemps les débris d'une garnison qui avait compté près de 5,000 hommes errèrent dans la montagne, mêlés aux troupes de Karaïskaki; quand ils atteignirent la baie de Salone, ils auraient à peine réuni 1,300 combattans.

Pendant que Missolonghi, « abandonnée par les flottes de Spezzia et d'Hydra, » succombait aux angoisses de la faim; pendant que les assiégés faisaient sur les lignes turques « leur attaque de lions, » les députés des autres parties de la Grèce, assemblés de nouveau à Épidaure, discutaient des projets de constitution. « Croyaient-ils donc, — j'emprunte encore ici le langage de l'amiral de Rigny, — que le moment fût heureusement choisi pour proclamer une monarchie constitutionnelle, une régence, une pairie héréditaire ou à vie, pour décréter des phalanges macédoniennes ou thébaines? Toutes ces parodies, ajoutait cet observateur si sagace, peuvent trouver place dans certaines correspondances, crédit dans certains journaux; pour la Grèce, ce n'est pas de tel ou tel mode de gouvernement qu'il s'agit; il faut avant tout savoir si elle existera. » La place de Missolonghi était à peine conquise qu'Ibrahim, se séparant de Reschid, rentrait en Morée par Patras, laissait dans cette ville une garnison, renforçait celle de Tripolitza, qu'il portait à 2,500 hommes, et, après avoir envoyé quelques détachemens pour ruiner les récoltes dans la plaine de Sparte, revenait sur ses magasins à Modon. De son côté, Reschid marchait de Missolonghi sur Salone et se disposait à envahir l'Attique. La flotte du capitan-pacha reprenait le chemin des Dardanelles; la flotte d'Ibrahim se partageait en deux divisions : l'une allait chercher à Alexandrie des vivres, des munitions, 2,000 hommes qui devaient couvrir l'armée

égyptienne de ses pertes; l'autre, occupée à maintenir les communications entre la Morée et Candie, amenait de la Sude à Modon, vers la fin du mois de mai 1826, un convoi de vivres considérable.

On comprend que de pareilles nouvelles, survenant au milieu des délibérations du congrès d'Épidaure, dussent les « simplifier. » Depuis longtemps, le sentiment de cette assemblée se prononçait contre la direction donnée aux opérations militaires; on espéra mieux d'une nouvelle commission de gouvernement, qu'on choisit parmi les notabilités de la Morée, d'Hydra, de Souli et de la Roumélie. « Tout cela, écrivait l'amiral, n'est qu'une forme vaine qui s'évanouira encore. Il n'y a plus ici en hommes et en argent aucunes ressources virtuelles. »

Les Souliotes et les Rouméliotes étaient arrivés à Nauplie dans les derniers jours du mois de mai 1826. Ils étaient alors en Grèce, suivant l'expression de l'amiral de Rigny, « la seule force réelle et la seule force d'opinion. » Les Souliotes étaient, il est vrai, réduits à 250 hommes, les Rouméliotes à 800; mais par un bonheur étrange aucun chef de renom n'avait péri. « Je puis vous assurer, écrivait l'amiral à l'ambassadeur, que, s'il y a eu des chefs tués, — et par chefs j'entends ceux qui s'intitulent généraux, c'est-à-dire qui commandent à une centaine d'hommes, — ce ne sont ni Botzaris, ni Zavellas, ni Drako, ni Lambro-Vecchio, car ils sont tous venus déjeuner avec moi avant-hier. » En dehors de cette troupe d'élite, il ne restait plus sous les armes en Grèce que 3,000 hommes, les uns groupés autour de Karaïskaki, les autres attachés à la fortune de Gouras, ou errant avec Nikétas et Colocotroni de crête en crête sans pouvoir arrêter les Égyptiens nulle part. Au milieu de cet affreux désarroi, chacun songeait encore « à se faire son petit lot. » Gouras s'était enfermé dans l'Acropole d'Athènes avec 400 palikares; Notaras était à Corinthe; les défenseurs de Missolonghi venaient de s'emparer de la Palamide. Maîtres de ce point culminant, ils n'avaient pas tardé à l'être de toutes les batteries de la ville. Bien que désavoués par leurs chefs, ils avaient déclaré qu'ils ne se dessaisiraient de ce gage que le jour où l'arriéré de leur solde leur aurait été payé. Le gouvernement avait préféré céder la place à la sédition; il s'était installé sur le petit îlot de Bourgi, rocher circulaire qui s'élève, avec son château vénitien, à la limite des fonds où se termine la rade.

La campagne d'hiver de 1826 avait donc été décisive. Les Grecs se trouvaient renfermés dans les forteresses de Corinthe, de Nauplie et d'Athènes. Les Turcs avaient entre leurs mains Patras, Missolonghi, Navarin, Coron et Modon. Ibrahim, revenu dans la plaine de Messène vers la fin de juin, menaçait le Magne. Candie était entière-

ment soumis, et les Sphakiotes eux-mêmes payaient régulièrement leur tribut. Reschid était dans l'Attique, où plus d'un village saccagé par Gouras l'accueillait en libérateur. L'anarchie avait pu opérer ce prodige de rendre, après cinq années de guerre, les Turcs moins odieux. La révolution grecque entrait en 1826 dans sa phase vraiment douloureuse.

III.

Les nombreux extraits que j'ai empruntés à la correspondance officielle et privée de nos ambassadeurs aussi bien qu'à celle de nos officiers ne peuvent laisser, ce me semble, aucun doute sur la nature des sentimens qui, depuis le commencement des troubles, avaient dirigé dans les affaires du Levant la politique du gouvernement français. Nous nous étions pris d'une sérieuse pitié pour la Grèce; nous voulions plus sincèrement peut-être que toute autre puissance sauver ce malheureux pays, le soustraire à un joug odieux, l'arracher, s'il était possible, à ses divisions intérieures; nous n'étions pas d'humeur à faire de son affranchissement un levier pour des ambitions étrangères. Cette préoccupation nous était assurément permise, à une condition toutefois, c'est que nous serions les premiers à nous défendre de toute convoitise personnelle. Si nous donnions à l'Europe sujet de mettre en doute notre désintéressement, nous affaiblissions par cela seul la portée de nos conseils; si nous cherchions pour la réussite de visées chimériques un point d'appui dans l'un des partis qui déchiraient la Grèce, nous devenions sur-le-champ un objet de méfiance pour les factions opposées. Sous ce double rapport, les démarches des agens officieux qui persistaient à se donner comme secrètement autorisés par le cabinet des Tuileries ne pouvaient que gêner considérablement l'intervention de l'ambassade française. « Que peut-il y avoir, se demandait le comte de Guilleminot, au fond de cette intrigue? » — « L'idée m'est venue, écrivait-il le 27 décembre 1825 à l'amiral de Rigny, que le gouvernement du roi, par sa tolérance pour une conception si bizarre, n'a voulu que ménager sa popularité dans la question grecque. » Ce fut un grand soulagement pour le circonspect et habile diplomate quand le ministre lui manda enfin « que le roi avait traité de rêveries tous ces projets d'élection monarchique en Grèce, et que l'ambassade n'avait pas à s'en occuper. »

Cet incident vidé, la diplomatie et la station française se promettaient quelques jours de repos. Elles ne tardèrent pas à être troublées dans leur quiétude par des attaques qui leur vinrent à la fois

de deux camps opposés. Les armateurs et les capitaines de Marseille se plaignaient, suivant leur habitude, d'être insuffisamment protégés; les philhellènes, dont la voix trouvait de l'écho jusque dans la chambre haute, accusaient au contraire les bâtimens du roi de prêter leur appui à des spéculations honteuses. L'amiral ne sut pas rester insensible à ces imputations. « Lorsque dans l'agitation des passions politiques, écrivait-il au ministre, d'anonymes calomnies s'infiltrent dans les journaux, on peut les mépriser; mais, lorsque des voix puissantes et généreuses, s'adressant à d'augustes assemblées, se rendent les interprètes de doutes accusateurs, il faut établir la vérité des faits. Je suis le témoin et le garant de ceux que j'avance. Votre excellence me prescrit de lui rendre compte des mesures que j'ai prises pour obtenir satisfaction du gouvernement grec. Je dois le déclarer, monseigneur, il n'y a aucune satisfaction, aucun dédommagement à tirer de ce gouvernement. Les membres qui le composent vivent au jour le jour; ils sont sur ce terrain dans l'impuissance la plus complète. Leur autorité est nulle, leur considération plus nulle encore. Il y a impossibilité morale et matérielle, dans la situation de la Grèce, de composer une combinaison quelconque de pouvoir. Celle qui existe ne se maintient que parce que Ricardo spécifie toujours que l'emprunt ne sera débarqué à Nauplie que dans le cas où ce gouvernement sera encore en place. Or cet emprunt, dévoré, pillé d'avance, a tellement démoralisé les Grecs, a semé de telles haines parmi eux que, si demain Ibrahim était contraint d'évacuer la Morée, la guerre civile recommencerait avec plus de violence que jamais. Il n'y a ici d'autre droit que la force; c'est la force qui décide de toute contestation. »

On croyait généralement en Europe que le gouvernement grec était une autorité, un pouvoir, au moins dans les pays non soumis aux Turcs, qu'il avait à ses ordres une force militaire dont il dirigeait les mouvemens à son gré, une force navale obéissant à des chefs qui dépendaient entièrement de lui. On se trompait étrangement. L'armée, quand il en existait une, était l'armée de tel ou tel capitaine; ce n'était pas l'armée du gouvernement. Les vaisseaux appartenaient à des particuliers qui en disposaient suivant leur caprice; souvent même les équipages s'en emparaient et abandonnaient le théâtre des opérations pour aller chercher des captures plus faciles que les navires de guerre du sultan. L'île de Zea s'était vue soudainement envahie par 2,000 Albanais chassés de la Morée. Les populations de Tine, de Syra, de Naxie, n'avaient pas tardé à s'apercevoir des fâcheuses conséquences d'un pareil voisinage; mais bientôt un accord fut conclu entre les chefs de cette

bande et dix-sept corsaires d'Hydra et de Spezzia. Il s'agissait d'aller porter le pillage dans les comptoirs de Chypre et de Syrie. C'était une diversion, disaient les Albanais; en réalité, ce n'était qu'une expédition de boucaniers animée par l'espoir d'un butin dont l'ennemi seul n'eût pas fait tous les frais. La discorde se mit entre les bandits de terre et les brigands de mer. Après une vaine incursion à Beyrouth et sur les côtes de Chypre, la troupe dispersée reparut dans les îles et y répandit de nouveau la terreur. Tels étaient les élémens avec lesquels les Grecs étaient venus aborder cette question délicate : « la propriété particulière sous pavillon neutre et le droit occasionnel de visite. »

L'exercice des droits de belligérans avait commencé pour les Grecs par des déclarations de blocus ; puis étaient venues les visites, les arrestations, les confiscations. La progression fut rapide : elle devait promptement arriver au plus épouvantable brigandage maritime que l'abus des mots ait jamais fait naître. Le droit de visite réciproque stipulé par le traité conclu en 1807 entre l'Angleterre et le Danemark était du moins restreint aux bâtimens de guerre dûment commissionnés, commandés par des officiers gradés, responsables envers leur gouvernement; les corsaires en étaient exclus. Comment penser à concéder un droit pareil à des hommes exaspérés, qui n'obéissaient à personne, pas même aux chefs qu'ils s'étaient choisis? Comment les laisser aborder tumultueusement les navires neutres, souffrir qu'ils les traînassent, sous prétexte de contrebande, dans quelque coin ignoré de l'Archipel, qu'après les avoir pillés, après avoir enlevé « jusqu'aux chemises des matelots, » ils les envoyassent, comme par dérision, se faire juger devant un prétendu tribunal de prises? Au mois de mars 1826, la frégate la *Sirène* avait trouvé au mouillage de Nauplie, gardés par quelques corsaires grecs, quatorze bâtimens sous pavillon autrichien, sept sous pavillon anglais, trois russes, deux sardes, un toscan et jusqu'à un pavillon de Jérusalem. Placé entre les réclamations incessantes du commerce et les amères accusations dont il était l'objet de la part de la presse libérale, le gouvernement du roi ne voulait ni abandonner notre navigation à des chances plus périlleuses peut-être que celles d'une guerre ouverte, ni user brutalement de ses forces pour exiger de justes dédommagemens. De cet état de doute et d'anxiété était née une sorte de jurisprudence journalière dont l'application restait dévolue au tact de nos commandans.

Jusqu'à la fin de l'année 1825, les actes de violence ne s'étaient adressés qu'à des bâtimens rencontrés sans escorte; mais au fur et à mesure que le désordre s'accroissait, quand les navires d'Hydra et de Spezzia, en révolte ouverte contre leurs amiraux, eurent

quitté les parages de Missolonghi pour se livrer isolément à la course, les marins grecs, inclinant de plus en plus à la piraterie, en vinrent à ne plus respecter les bâtimens escortés. Le 5 mars 1826, un convoi autrichien composé de dix-sept voiles marchandes se trouvait réuni à Milo, sous l'escorte des bricks de guerre le *Véloce* et l'*Orion*. Les capitaines de deux bricks grecs annoncèrent l'intention de visiter à tout prix ce convoi. Dans la nuit du 6 au 7, arrivèrent sur rade deux nouveaux bricks hydriotes. Le vent venait de passer au sud-est, le convoi mit sous voiles; les Grecs appareillèrent dès que le dernier navire autrichien fut sorti de la passe. « J'ai eu le regret, écrivait le capitaine Fauré, commandant la goëlette française la *Torche*, détachée en ce moment à Milo, de voir ces corsaires, animés d'une audace malheureusement impunie, capturer et emmener trois bâtimens sous le canon même de l'escorte autrichienne; de part et d'autre il n'y a pas eu une amorce brûlée. » A la même époque, un bâtiment anglais était également visité et saisi sous les yeux du commodore Hamilton. Notre situation heureusement n'était pas celle des officiers de la marine britannique; c'étaient les lois mêmes que nous avions faites, les doctrines que nous avions constamment professées, qui nous autorisaient à ne pas dévorer en silence de semblables injures. Durant la guerre de 1769 à 1774 entre la Russie et la Porte, nous étions en possession de toute la caravane du Levant; la seule navigation qui maintint alors les relations commerciales d'une échelle à l'autre se faisait sous pavillon français. Victorieuse à Tchesmé, jamais la Russie n'éleva la prétention d'apporter le moindre obstacle à ce trafic; devions-nous reconnaître aux Grecs un droit que nous aurions dénié à la Russie?

Au milieu des désordres de l'Archipel, les commerçans étrangers établis dans le Levant avaient éprouvé de 1821 à 1826 des pertes évaluées à 4 millions pour l'Autriche, 900,000 francs pour la Grande-Bretagne, 300,000 francs pour la France, sans compter ce qu'avaient pu perdre les Sardes, les Hollandais et les Américains. Nos capitaines s'étaient acquittés jusqu'alors avec un zèle et une patience véritablement exemplaires de devoirs qui tendaient à perdre chaque jour de leur précision. L'excès du mal vint simplifier leur tâche. Ils reçurent des instructions qui ne pouvaient plus leur laisser aucun doute sur les droits dont ils étaient investis, sur les devoirs qu'ils auraient, le cas échéant, à remplir. L'occasion de déployer une juste sévérité ne se fit malheureusement pas attendre. Le 17 mars, une goëlette grecque de dix canons, la *Pénélope*, montée par 120 hommes d'équipage et commandée par le propre neveu de l'amiral Miaulis, le capitaine Dimitri, voulut renouveler sur un

convoi français l'acte de violence qui avait si bien réussi quelques jours auparavant contre un convoi autrichien. Dimitri s'adjoignit pour cette dangereuse expérience un brick de quatorze bouches à feu qui l'attendait en dehors de Milo. Le convoi n'avait pour protection que les six caronades de la *Dauphinoise*, chétive goëlette commandée par le capitaine Harmand. A six heures du matin, un des navires marseillais convoyés, le *Petit-Victor*, changeait brusquement de route et mettait en travers sous la volée du brick et de la goëlette grecs. « Je montai sur le pont, nous dit le capitaine Harmand, et je demandai au brick ce que signifiait une pareille manœuvre; en même temps je fis mettre chacun à son poste. Le brick me répondit que ce bâtiment avait des Turcs à son bord et qu'il voulait le visiter. Après l'avoir inutilement sommé de s'éloigner, je donnai l'ordre de commencer le feu. Aux premières décharges, la goëlette laissa arriver vent arrière, et le brick mit ses perroquets. Je fis feu des deux bords, et l'action se termina par les cris de *vive le roi! vive la France!* comme elle avait commencé. » Un mois à peine s'était écoulé, que la goëlette l'*Amaranthe* se voyait également contrainte d'infliger à d'autres croiseurs une leçon non moins rude. Cette goëlette avait pour capitaine le lieutenant de vaisseau Bruix, brave et spirituel officier, que son nom, sa valeur, auraient aisément conduit aux plus hauts grades, si la vivacité de ses opinions politiques, jointe à un caractère trop bouillant peut-être, n'eût, surtout dans les premiers temps de la restauration, fait obstacle à son avancement. Véritable type des joyeux aspirans du premier empire, le capitaine Bruix était de ces officiers à qui on ne saurait impunément faire flairer l'odeur de la poudre. Deux canots détachés d'un brick grec se dirigeaient le 17 avril sur la *Claire*, un des bâtimens que l'*Amaranthe* escortait. « J'ai fait, écrivait à l'amiral de Rigny l'impétueux commandant, crier aux embarcations de retourner à leur bord. Ils ont répondu d'une manière insolente et en agitant leurs armes. Alors j'ai envoyé toute ma volée sur le brick et sur ses embarcations. Les embarcations ont sur-le-champ rebroussé chemin. J'ai continué vigoureusement l'attaque pour profiter de la démoralisation et du désordre qui régnaient à bord de ce bâtiment de vingt canons, beaucoup plus fort par conséquent que l'*Amaranthe*. J'ai tiré quarante coups de canon et deux cents coups de fusil. Les Grecs alors n'étaient plus arrogans; ils demandaient grâce en prenant lâchement la fuite. »

Le traitement, bien que mérité, était rigoureux, le jugement paraîtra plus sévère encore, si sévère qu'on pourrait jusqu'à un certain point le soupçonner d'être injuste. Il est évident que les Grecs, tout en se targuant de leurs prétendus droits, en ne négligeant

aucune occasion d'en affirmer l'usage, ne se souciaient nullement d'engager un combat en règle avec les bâtimens du roi. Cette répugnance s'expliquait trop naturellement pour qu'il y eût besoin de l'attribuer à un défaut de courage; si bandits qu'ils pussent être, les bandits de l'Archipel étaient du moins des bandits audacieux. Je dirai plus, il est peu de parages, peu d'époques qui aient vu des corsaires plus entreprenans et des malfaiteurs plus subtils. Quand la traite florissait sur la côte d'Afrique, les négriers français et espagnols ont joué plus « d'un bon tour » aux croiseurs anglais. La façon dont s'y prit un corsaire hydriote pour échapper aux étreintes d'une de nos frégates eût fait honneur au plus adroit d'entre eux. Le 27 mai 1826, la *Galatée* se trouvait au point du jour sous l'île de Tine. En ce moment donnait dans le canal un brick dont l'extérieur parut répondre au signalement d'un navire d'Hydra dénoncé depuis longtemps au commandant de la station comme suspect. La *Galatée* ne se dérangea cependant pas de sa route et ne changea rien à sa voilure; elle était alors sous ses trois huniers et sa misaine. Le corsaire courait à contre-bord et devait passer sous le vent de la frégate. Quand il fut à peu près par son travers, le commandant Maillard laissa brusquement arriver, fit mettre le brick en panne et l'envoya visiter. Le hasard l'avait bien servi, il venait d'arrêter le fameux *Trasybule*, le plus redouté et le moins scrupuleux des corsaires d'Hydra. On s'occupa sur-le-champ de l'amariner. Le capitaine, un officier, cinquante hommes descendus dans les embarcations de la frégate, étaient à mi-chemin de la *Galatée* quand le vent tomba subitement; de folles brises masquèrent les voiles de la frégate, qui vira involontairement de bord. Le brick se trouvait au contraire en dehors de la zone envahie par le calme; tout à coup, on le vit qui filait avec une fraîche brise sur Syra. Avant que la frégate eût pu changer de cap, recueillir et hisser ses embarcations, le Grec était déjà loin. La goëlette l'*Amaranthe* croisait entre Tine et Syra. Les signaux de la frégate l'avertirent; elle accourut, se plaça sur la route du brick, mais les Grecs firent ranger le long de leurs bastingages un aspirant et cinq matelots de la *Galatée* qu'ils avaient pu retenir prisonniers. Le capitaine Bruix dut imposer silence à son indignation et à son artillerie. La frégate pendant ce temps s'était couverte de toile. Lorsqu'elle vint jeter l'ancre dans le port de Syra, il y avait un quart d'heure à peine que le brick y était mouillé; le *Trasybule* avait mis ce court intervalle à profit. Se glissant avec une souplesse merveilleuse entre les navires qui remplissaient la rade, il s'était fait un rempart de pavillons neutres. De tous côtés lui arrivaient des secours. Plus de 2,000 hommes en armes s'agitaient sur la plage, menaçant d'in-

cendier la ville catholique au premier coup de canon qui partirait de la *Galatée*. Il fallut transiger. L'héparque et le consul de France se chargèrent de la négociation. L'aspirant et les cinq canotiers furent échangés contre les cinquante marins grecs; le corsaire quitta son asile et vint mouiller sous la volée de la frégate. Quand les Grecs eurent ainsi fait acte de soumission, nous consentîmes de notre côté à croire à leur innocence. Le capitaine et l'officier du *Trasybule* allèrent rejoindre en paix leurs compagnons, mais nos officiers n'oublièrent de longtemps ce qu'il en peut coûter d'amariner avec négligence un bâtiment grec.

La piraterie prenait de jour en jour un caractère plus féroce. Un bâtiment anglais et un bâtiment sarde avaient disparu; on accusait les Grecs d'en avoir massacré les équipages. « Je déclare, écrivait l'amiral de Rigny le 25 avril 1826, qu'il est impossible à un bâtiment isolé de faire 10 lieues dans ces mers sans être assailli. Il n'y a jamais eu dans aucun temps et dans aucun parage d'exemple d'un brigandage aussi effronté. Ceux qui s'y livrent savent qu'ils trouveront dans leur propre pays non-seulement impunité, mais encore protection, ils savent aussi que le prestige attaché à leur cause fera accuser ceux qui s'élèvent contre de pareilles atrocités de les exagérer. Il me semble cependant qu'on peut dire la vérité sur les Grecs sans désirer qu'ils retombent sous le joug des Turcs. L'Archipel présente ce singulier spectacle de bâtimens neutres naviguant avec toutes les précautions des temps de guerre les plus animés. » La misère, l'indiscipline, de dangereux conseils, des dispositions naturelles et pour ainsi dire héréditaires, des localités favorables, poussaient les insulaires dans cette voie funeste. La Grèce rétrogradait insensiblement vers la barbarie.

Les Ipsariotes qui avaient pu échapper au massacre du 10 juillet 1824, après avoir vécu pendant quelque temps des largesses d'un de leurs compatriotes, Varvakis, devenu un des sujets les plus opulens du tsar, offraient vainement leurs services à un gouvernement qui n'avait pas le moyen de les payer. Exclus de la seule industrie qui fût à leur portée, ils s'étaient faits pirates et infestaient, avec de misérables bateaux qu'ils avaient construits eux-mêmes, tous les abords du golfe de Salonique. L'hiver venu, lorsque les flottes turques étaient paralysées, que les flottes d'Hydra et de Spezzia étaient rentrées au port, la grande piraterie se donnait à son tour carrière. Des bricks de dix à vingt canons s'établissaient en permanence sur les côtes de Syrie et d'Égypte; ils en revenaient avec un butin qu'on évaluait, vers la fin de l'année 1826, à plusieurs millions. Il fallait un repaire à ces opérations illicites. Hydra et Spezzia étaient trop en vue, trop voisines du siége du gouverne-

ment. Au mois de septembre 1825, quelques Grecs s'emparèrent, sur la côte de Candie, du fort de Grabouza, que les Turcs avaient laissé à la garde de cinq hommes. Un an plus tard, le capitaine Bruix, visitant cet îlot, y trouvait une garnison de 900 bandits. La vieille forteresse vénitienne avait été armée de quarante bouches à feu; des canons battaient les deux passes. La poursuite de quelques bateaux amena, vers la même époque, la frégate anglaise la *Sibylle* dans ces parages. La *Sibylle* ne réussit pas à s'emparer des pirates, mais elle eut dans une seule affaire 40 hommes tués ou blessés, dont 2 officiers. L'indignation devenait générale; la répression n'en était pas pour cela plus facile. Fuyant d'île en île, de rocher en rocher, les pirates déguisaient leurs navires, changeaient leurs équipages, dissimulaient leurs armes, et recommençaient leurs courses aussitôt que nos bâtimens de guerre avaient disparu. Le lieutenant-général Paulucci, envoyé dans le Levant à la tête d'une forte escadre autrichienne pour y protéger un commerce qui occupait près de huit cents navires, avait pris le parti violent d'arrêter les premiers bâtimens d'Hydra et de Spezzia qui s'étaient trouvés sur sa route. C'était ainsi qu'il prétendait indemniser le commerce autrichien de ses pertes. Il n'avait pas, comme l'amiral de Rigny, à compter avec l'opinion libérale et avec les scrupules mêmes de son gouvernement. Très inquiète du résultat que pourrait amener une médiation étrangère dans les affaires de la Grèce, l'Autriche eût volontiers demandé la pacification de l'Orient à quelque succès décisif de la Porte : aussi prenait-elle à peine le soin de dissimuler sa partialité. Ses bâtimens de guerre escortaient ses navires de commerce quand ils traversaient l'Archipel frétés par Méhémet-Ali. Les fonds que le vice-roi faisait passer d'Égypte à Ibrahim s'embarquaient sous son pavillon. « C'est aux Autrichiens seuls, écrivait l'amiral de Rigny, ce n'est pas à nous que doivent être réservées toutes ces accusations de servilité qui nous sont adressées en commun. »

Irrité, fatigué par les accusations les plus contradictoires, l'amiral voulut enfin se soustraire à une tâche ingrate. Il pria le ministre de l'autoriser à rentrer en France. « Le roi, lui répondit-on, n'a pu accueillir votre demande; il la juge contraire à ses intérêts. » — « Franchement, lui écrivait de son côté le comte de Guilleminot, je ne puis, mon cher général, que prononcer moi-même contre vous. Vous nous êtes nécessaire, plus nécessaire encore aujourd'hui que par le passé. » Si du moins les journaux de Paris avaient voulu croire à la piraterie, ou si ceux de Marseille avaient consenti à ne plus s'en plaindre! Mais il n'arrivait pas de France un courrier qui ne portât la trace de l'impression laissée jusque dans les régions officielles

par des déclamations pour lesquelles le pouvoir n'a pas toujours le superbe dédain qu'il affecte. « J'avoue, monseigneur, écrivait l'amiral le 28 octobre 1826 au ministre, que je ne puis comprendre comment des faits de piraterie si multipliés, si authentiques, trouvent encore, sinon des apologistes, au moins des incrédules. Notre patience et notre tolérance ont été poussées au-delà de ce que pouvaient désirer les plus ardens défenseurs des Grecs. En toutes les occasions, — j'en atteste les plaintes et les déclarations des chambres de commerce, — les Grecs ont été les provocateurs. Je défie qu'on me cite un bâtiment français qui se soit chargé de transports illicites sans avoir été immédiatement abandonné aux chances qu'il devait courir. Cependant lorsque, sous prétexte du blocus général de l'empire ottoman, on prétend arrêter toute la navigation européenne, non pour le salut d'une cause qui a certainement toutes nos sympathies, mais pour se partager les dépouilles de nos bâtimens, lorsque des corsaires, sans pavillon, sans commissions régulières, sans garantie d'aucune sorte, insultent jusqu'aux bâtimens du roi, il faut bien que ceux-ci soient toujours prêts à repousser des insultes qu'ils ne provoquent jamais. »

Le brick le *Palinure*, commandé par le capitaine Kerdrain, s'était emparé près de l'île de Chypre du brick-goëlette de Spezzia l'*Aristide*, percé de seize sabords et monté par 64 hommes d'équipage; la corvette l'*Écho*, aux ordres du capitaine Buchet de Châteauville, avait saisi sur la côte de l'île Thermia un forban qui s'y était réfugié. L'amiral envoya les équipages de ces deux navires à Toulon. On niait qu'il y eût des pirates dans l'Archipel; la question allait être tranchée par les tribunaux maritimes. Qu'on juge de la stupéfaction de l'amiral quand il vit revenir acquittés, blanchis par une sentence de non-lieu, ces malfaiteurs notoires dont les excès avaient terrifié notre commerce. Missolonghi venait de succomber; la France ne se sentait pas le courage d'envoyer des Grecs au supplice. Dans le Levant même, une pareille indulgence fut généralement peu comprise, et l'on peut dire qu'elle contribua singulièrement à y refroidir l'enthousiasme. Le devoir de l'historien est de chercher à démêler la vérité entre ces rapports officiels empreints d'une mauvaise humeur évidente, « et ces relations privées dont l'idiome amplificateur avait encore à traverser Zante, Corfou, l'Italie et l'Autriche, avant d'aller recevoir à Londres et à Paris le brillant coloris de la presse journalière. »

Le nom de Canaris continuait toutefois de trouver grâce devant un scepticisme croissant. La modestie et la simplicité du héros ipsariote « formaient, au dire de nos capitaines, le plus parfait contraste avec la jactance et le sot orgueil de tous ces gens qui, ne

pouvant ou n'osant l'imiter, ne perdaient pas une occasion de l'abreuver de dégoûts. » Le 17 juin 1826, cet illustre favori de la station française se débattait sur la plage d'Égine au milieu d'une foule en démence. L'apparition soudaine des frégates la *Sirène* et la *Galatée* vint fort à propos disperser les forbans qui étaient sur le point d'attenter à sa vie. Ces misérables se hâtèrent de courir à leurs prames; mais déjà 300 de nos marins avaient pris terre sous le commandement du capitaine de frégate Robert. Les principaux habitans d'Égine dirigeaient leur marche. Quatorze bateaux pirates tombèrent ce jour-là en notre pouvoir; la flamme fit justice de ceux qui se trouvaient encore sur les chantiers. Canaris se rendit à bord de la *Sirène*. Jaloux du bon renom de ses compatriotes, indigné des excès qui compromettaient aux yeux de l'Europe la cause de la Grèce, il avait plus d'une fois tenté de chasser les pirates d'Égine; il les menaçait, quand nos bâtimens étaient apparus, de brûler leurs bateaux. Il ne pouvait en vouloir à ceux qui n'avaient fait qu'accomplir ses menaces, et qui venaient en même temps de préserver ses jours. Le gouvernement grec n'hésita pas davantage à donner son approbation complète aux mesures énergiques prises par l'amiral. « Vous ne nous rendez pas seulement le service, lui écrivit-il le 16 juin 1826, de rétablir dans ces mers la sécurité de la navigation; en détruisant les moyens que ces hommes, indignes du nom de Grecs, employaient pour devenir le fléau de leur pays, vous les obligez à venir offrir leurs bras à la défense commune. »

Des bras robustes, des cœurs vaillans, ce n'était pas ce qui manquait en 1826 à la Grèce; il lui manquait le moyen d'assurer la subsistance de ces hommes dont une solde régulière eût fait des héros et dont la faim, mauvaise conseillère, faisait des bandits. Oui certes, il fallait un réel courage à l'amiral pour oser proclamer de ces vérités « qui n'attirent à leurs auteurs que des injures et qui froissent l'opinion générale; » mais si « en 1826 les Grecs ne pouvaient plus se sauver ni des Turcs ni d'eux-mêmes, » était-il bien juste de s'en prendre à l'humeur indocile, aux tendances anarchiques de leur race? N'eût-on pas pu en accuser avec plus de raison les hésitations de l'Europe, qui laissait s'épuiser, sans savoir s'arrêter à aucun parti, les dernières ressources et les dernières gouttes de sang de ce malheureux peuple?

E. Jurien de la Gravière.

L'ÉCLAIRAGE A PARIS

Il est d'un intérêt supérieur pour la bonne police des villes que les rues soient éclairées pendant la nuit, afin qu'on puisse y circuler sans peine, et que les gens de mauvais aloi y soient surveillés. L'idée si simple d'allumer des lanternes ou des flambeaux pour combattre l'intensité des ténèbres et répandre quelque clarté sur la voie publique est relativement moderne. Dès que le jour était tombé, Paris se remplissait jadis d'obscurité et de larrons, les habitans ne sortaient le soir qu'à leur cœur défendant; ils se faisaient accompagner, quand ils le pouvaient, par des gens armés qui portaient des falots, et l'on s'applaudissait lorsque l'on rentrait sans encombre. MM. de Villiers écrivent à la date du 6 février 1657 : « Après le souper nous fismes mettre les chevaux aux deux carrosses, et nous donnasmes aux laquais des pistolets et des mousquetons pour nous escorter... Nous nous retirasmes sur les quatre heures du matin sans avoir fait aucune mauvaise rencontre (1). » Nous n'en sommes plus là : quoiqu'il y ait encore plus d'un malfaiteur à Paris, nous pouvons nous promener la nuit sans fusil sur l'épaule. Nos boulevards, nos quais, nos rues, nos ruelles, — encore trop nombreuses, — s'illuminent presque instantanément dès que le crépuscule s'assombrit. Les mille constellations qui brillent au sommet de nos candelabres ne valent pas la lumière du soleil, que Du Bartas appelait « le grand-duc des chandelles, » mais elles projettent du moins des lueurs rassurantes et donnent à la ville une sécurité que les temps anciens n'ont point connue. L'éclairage actuel, que nos pères n'auraient même pas osé soupçonner, suffit largement à tous les besoins d'une capitale en activité, et il dépasse les espérances que l'on avait pu concevoir au moment où l'on commençait à le faire fonctionner. Il a en outre ceci de fort remarquable

(1) *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658.*

dans notre pays, où l'état est presque toujours forcé de se substituer à l'initiative individuelle en défaut, qu'il est produit par une compagnie industrielle particulière dont l'ampleur égale celle de nos grandes administrations publiques. Avant de parvenir à être éclairé chaque soir *a giorno* Paris a longtemps vécu dans les ténèbres; il n'en est sorti qu'avec effort et par une série de tâtonnemens qu'il est intéressant de faire connaître.

I.

Autrefois pendant les momens de trouble, qui étaient bien plus fréquens alors que de nos jours, les Parisiens étaient tenus, en vertu de vieilles ordonnances royales, d'antiques arrêts du parlement, de mettre sur leurs fenêtres de la lumière et au seuil de leur porte un seau d'eau. C'était tout ce que l'on avait imaginé de mieux pour déjouer les surprises à main armée et parer aux incendies possibles. Dès qu'un danger, si éloigné qu'il fût, menaçait Paris, on tâchait de faire allumer des chandelles. Lorsque, le 7 mars 1525, le parlement de Paris reçut la lettre que la reine-mère lui avait écrite le 4 de Lyon pour lui annoncer la défaite de Pavie et la captivité de François Ier, il décréta, séance tenante, que « les lanternes et lumières qui avaient été ordonnées être mises par cette dicte ville seront remises. » On n'écoutait guère, il faut le croire, de tels arrêts, et l'insouciance parisienne n'était alors guère plus attentive qu'aujourd'hui, car le 24 octobre de la même année le parlement renouvela sa prescription, et le 16 novembre 1526 le prévôt des marchands demande que les habitans soient forcés de placer des lanternes à leurs fenêtres. Pendant vingt-sept ans, la question est oubliée; elle reparaît tout à coup et très vivement sous Henri II, le 28 septembre 1553. On avait profité de l'obscurité des rues pour coller sur les murailles des placards injurieux contre le prévôt des marchands; celui-ci, qui paraît n'avoir eu qu'un goût médiocre pour la liberté de la presse pratiquée de cette façon, intervint auprès du parlement, qui édicta que le lieutenant-criminel serait tenu de faire mettre « lanternes et chandelles ardentes » aux fenêtres des maisons. Il n'en fut que cela, et Paris n'en vit pas plus clair.

La première tentative faite pour doter la ville d'un éclairage à peu près régulier date de 1558. Un arrêt, rendu le 29 octobre par le parlement et dirigé contre « les larrons, voleurs, effracteurs de portes et huis, » ordonne qu'il y aura un falot ardent au coin de chaque rue de dix heures du soir à quatre heures du matin, « et où les dictes rues seront si longues que le dict falot ne puisse éclairer d'un bout à l'autre, il en sera mis un au milieu des dictes rues. »

On fit un « cri public » de l'ordonnance, qui fut lue et publiée à son de trompe. Le 24 novembre suivant, les commissaires du Châtelet, les quarteniers, les cinquanteniers, les dizainiers, accostés de deux notables bourgeois de chaque rue, sont chargés de faire le devis des frais probables et de désigner les endroits où devront être placées les lanternes « ardentes et allumantes. » Cette fois on s'exécuta sans y mettre trop de mauvaise grâce, et nous savons à quoi nous en tenir sur ce mode d'éclairage, que j'ai encore vu en action dans quelques villes de l'extrême Orient. Un poteau en bois muni de distance en distance de barrettes libres qui faisaient office d'échelons portait au sommet un bras de potence auquel pendait une chaînette soutenant un lourd panier de fer rempli de résine et d'étoupes qu'on allumait. C'était simplement un pot à feu qui ressemblait fort au fanal que les pêcheurs à la fouenne mettent à l'avant de leur bateau. Si mince que fût le progrès, c'en était un : si la flamme goudronneuse dégageait bien de la fumée, elle projetait du moins une lueur rougeâtre sur laquelle il était possible de se diriger; elle était supérieure à la mèche vacillante de ces veilleuses perpétuelles brûlant derrière une grille fermée, au pied des statues de saints et de madones dont Paris était plein à cette époque, clarté douteuse que soufflait le vent, et qui pendant tant de siècles fut le seul éclairage de la grande ville.

Ce furent nos troubles politiques qui éteignirent les falots. La ligue vint : toute prescription tomba en désuétude, et, pour faire acte d'indépendance, chacun s'empressa de désobéir aux lois. Ce que fut Paris à cette époque, ce que l'obscurité des rues pendant la nuit ajoutait à l'impunité qu'on laissait volontiers à toute violence, le journal de L'Estoile nous l'a raconté. Les chandelles paraissent mortes pour toujours; on est plus d'un siècle sans en entendre parler. Sous le règne de Henri IV, sous la régence, sous Louis XIII, pendant la fronde, nul soin public à cet égard : on marche à l'aveuglette, Paris ne s'est pas encore rallumé. La nuit, les gens riches sortent escortés de laquais portant des torches, les bourgeois s'en vont la lanterne à la main, les gens pauvres se glissent à tâtons le long des murailles. Les guerres, les discordes civiles, ont jeté sur le pavé des troupes de malandrins qui s'embusquent au coin des ruelles sordides où l'on pataugeait alors, et font main basse sur les passans attardés (1). Nous ne voyons guère ce temps qu'à travers des récits romanesques et les aventures peu édifiantes où excellaient les coureuses de la fronde. Ce fut une époque misérable entre toutes; Paris était un cloaque sans lumière et sans

(1) Sous Louis XIII, la moitié des rues de Paris n'étaient pas même pavées.

eau, il n'y avait que de la fange. « Nous sommes arrivés à la lie de tous les siècles, » dit Guy Patin.

Ce fut un abbé napolitain nommé Laudati Caraffa qui, s'apercevant que les Parisiens n'avaient pour se guider la nuit que

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

imagina un moyen de s'enrichir tout en aidant les citadins à sortir le soir sans trop de malencontre. Il obtint le privilége exclusif d'établir à ses frais des porte-flambeaux et des porte-lanternes qui, moyennant une rétribution fixée et payée à l'avance, accompagneraient les gens dans leurs courses nocturnes. Les lettres royales sont du mois de mars 1662. Le début en est curieux; c'est une peinture de nos anciennes mœurs qui a de l'intérêt pour l'histoire. « Les vols, meurtres et accidens qui arrivent journellement en nostre bonne ville de Paris faute de clarté suffisante dans les rues, et d'ailleurs la plupart des bourgeois et des gens d'affaires n'ayant pas les moyens d'entretenir des valets pour se faire éclairer la nuit, pour vaquer à leurs affaires et négoce, souffrant une très grande incommodité et principalement l'hiver, que, les jours estant courts, il n'y a pas de temps plus commode à y vaquer que la nuit, et n'osant pour lors à se hasarder d'aller et venir par les rues faute de clarté, et sur ce nostre cher et bien-aimé abbé Laudati Caraffe (1), etc. » Le 26 août suivant, le parlement enregistra les lettres de Louis XIV, et imposa au concessionnaire certaines conditions qui ressemblaient à ce que nous appellerions aujourd'hui un « cahier des charges. » Les lettres avaient été communiquées au prévôt des marchands et aux échevins, qui, après enquête *de commodo et incommodo*, n'avaient point fait objection à la volonté royale. Le parlement enregistra l'acte de privilége, qui devait durer vingt ans, il déclara que les flambeaux-bougies ne pourraient être fournis que par les épiciers de Paris, qu'ils seraient du poids de 1 livre 1/2, de bonne cire jaune, timbrés des armes de la ville et divisés en dix parties égales; chacune de ces portions, même si elle n'a été qu'entamée, sera payée 5 sous. Les porte-lanternes auront des lanternes à l'huile à « six gros lumignons; » ils seront distribués par poste distant de huit cents pas les uns des autres; on les paiera à raison de 5 sous le quart d'heure quand on sera en carrosse ou en chaise, de 3 sous lorsqu'on sera à pied; ils auront une lanterne peinte au-dessus de leur poste en guise d'enseigne, et à la ceinture « un sable » d'un quart d'heure aux armes de la ville. Lorsqu'on les prendra, ils allu-

(1) Les lettres patentes écrivent Caraffe, selon l'usage du temps, qui francisait les noms : Concini-*Conchin*, — Ruccellaï-*Rousselet*, etc. Ce Caraffa venait de Naples, où sa famille s'était compromise dans l'échauffourée du duc de Guise.

meront leurs mèches, recevront la taxe, retourneront leur sablier, et se mettront en marche. C'était encore là de l'empirisme; ces lumières ambulantes ne donnaient guère de sécurité à la ville, et les porteurs assommèrent plus d'une fois les personnes qu'ils accompagnaient. On les employait néanmoins faute de mieux, et on les employa fort longtemps, car nous les retrouverons au commencement du XIXe siècle.

Le véritable promoteur de l'éclairage public à Paris fut le fondateur même de notre police urbaine, Nicolas de La Reynie. Lorsque le 15 mars 1667 il fut nommé lieutenant-général de police, Louis XIV, qui savait à quoi s'en tenir sur l'état moral et physique de sa bonne ville, lui donna trois substantifs pour mot d'ordre : *netteté, clarté, sûreté*. Il y avait fort à faire pour remplir un tel programme dans une ville qu'on ne balayait jamais, qu'on n'éclairait pas, et que les voleurs infestaient. La Reynie y réussit pourtant dans une certaine mesure; il prescrivit l'enlèvement des boues, il organisa des gardes de nuit, et créa un service d'éclairage régulier. Il s'était hâté de se mettre à l'œuvre, car l'édit qui prescrit l'établissement des lanternes est du mois de septembre 1667. C'étaient des chandelles enfermées dans une cage de verre suspendue par des cordes à la hauteur du premier étage des maisons. L'éclairage n'était que temporaire, car on estimait qu'il n'y avait pas d'inconvénient à laisser Paris dans l'obscurité pendant les courtes nuits d'été. Ce ne fut point l'avis des bons bourgeois, qui en cette circonstance se montrèrent plus perspicaces et plus généreux que la lieutenance de police, que la prévôté des marchands et que le parlement lui-même. Si faible que fût la lueur des chandelles, qui champignonnaient en brûlant au milieu des rues, elle avait suffi, le guet et la maréchaussée aidant, à diminuer le nombre des attaques nocturnes; c'était une amélioration que les Parisiens avaient su apprécier avec gratitude. Les rues étaient à peu près sûres pendant l'hiver; mais, dès que le printemps arrivait, les coupeurs de bourses se remettaient en route, et chaque nuit on entendait crier à l'aide! En effet, les lanternes n'étaient allumées que pendant quatre mois, du 1er novembre au 1er mars; c'était une économie fort mal imaginée. Les bourgeois firent requête sur requête pour obtenir que la ville fût éclairée toute l'année. On réunit en assemblée les notables des seize quartiers, qui formaient alors les divisions municipales, et on les consulta. Au moment d'émettre un avis qui pouvait entraîner une dépense annuelle assez importante, ils hésitèrent et furent moins affirmatifs que dans leurs pétitions. Dix quartiers opinèrent pour que l'éclairage durât du 1er octobre au 1er avril; six déclarèrent qu'il serait suffisant entre le 15 octobre et

le 15 mars. Le prévôt donna son opinion personnelle au parlement, qui, l'adoptant, ordonna par arrêt du 23 mai 1671 que dorénavant l'éclairage commencerait le 20 octobre et serait prolongé jusqu'au 31 mars. On gagnait quarante jours, ou, pour mieux dire, quarante nuits.

Si médiocre que fût le système d'éclairage, il est le principe des illuminations quotidiennes dont nous profitons aujourd'hui; il fit une véritable révolution qui ne déplut pas à ceux qui en furent témoins. Le 4 décembre 1673, Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Nous soupâmes encore hier avec Mme Scarron et l'abbé Têtu chez Mme de Coulanges; nous trouvâmes plaisant de l'aller remener à minuit au fin fond du faubourg Saint-Germain, fort au-delà de Mme de La Fayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne. Nous revînmes gaîment à la faveur des lanternes et dans la sûreté des voleurs. » On s'y était si vite accoutumé qu'on se plaignait dès qu'elles n'éclairaient pas suffisamment, ce qui arriva plus d'une fois; il faut croire que les plaintes montaient haut, car en janvier 1688 Seignelay écrit à La Reynie, de la part du roi, qu'il ait à veiller au bon entretien « des chandelles, dont plusieurs ne brûlent pas à cause de leur mauvaise qualité. » On a sur la disposition des lanternes dans les rues le témoignage précieux d'un contemporain. Le docteur Martin Lister, qui vint à Paris en 1698, a écrit dans la relation de son voyage : « Les rues sont éclairées tout l'hiver, aussi bien quand il fait clair de lune que pendant le reste du mois, et je le remarque surtout à cause du sot usage où l'on est à Londres d'éteindre les réverbères (1) durant la moitié du mois, comme si la lune était bien sûre de briller assez pour éclairer les rues, et qu'il fût sans exemple de voir en hiver le ciel nébuleux. Les lanternes sont suspendues ici au beau milieu des rues, à 20 pieds en l'air et à une vingtaine de pas de distance. Elles sont garnies de verre d'environ 2 pieds en carré, recouvertes d'une large plaque de tôle, et la corde qui les soutient passe par un tube de fer fermant à clé et noyé dans le mur de la maison la plus voisine. Dans les lanternes sont des chandelles de quatre à la livre, qui durent jusqu'après minuit. Ceux qui les briseraient seraient passibles des galères; trois jeunes gens de bonne maison qui par plaisanterie s'étaient amusés à en casser récemment furent mis en prison et ne furent relâchés au bout de plusieurs mois que grâce à la sollicitation des bons amis qu'ils avaient à la cour. » A la fin du XVIIe siècle, Paris était éclairé par 6,500 lanternes, qui brûlaient 1,625 livres de chandelles par

(1) Je laisse le mot *réverbère*, qui a été employé par le traducteur; il me paraît inexact, car les réverbères n'ont été inventés qu'en 1745.

nuit. Toutes les lanternes étaient marquées d'un coq, emblème de vigilance : à la nuit tombante, un homme passait par les rues, agitant une sonnette; à ce signal, les bourgeois étaient tenus de lâcher la corde fixée au mur de leur maison, de descendre la lanterne et d'allumer les chandelles, qui réglementairement devaient brûler jusqu'à deux heures du matin.

Jusqu'alors la bourgeoisie parisienne avait fourni aux frais nécessités par le nettoiement et l'éclairage des rues à l'aide d'une taxe consentie, qui s'élevait à la somme de 300,000 livres; mais en 1704, à l'heure la plus ardente de la guerre de succession, Louis XIV eut besoin d'argent, et, quoiqu'on fût encore bien loin du traité d'Utrecht, il en demanda sous prétexte de donner la paix à ses peuples, tout en déclarant qu'il offrait « un moyen qui pouvait donner des fonds commodes pour les dépenses de la guerre. » Le « moyen » qu'il proposa aux Parisiens est fort simple : il leur permit de racheter la taxe des 300,000 livres au denier 18, c'est-à-dire pour 5,400,000 livres, somme énorme si l'on a égard au temps. Entre la royauté et Paris fut conclu en réalité ce que les hommes de loi nomment un contrat synallagmatique et bilatéral, car par l'édit du 1er janvier, « perpétuel et irrévocable, » la royauté s'engageait à nettoyer et à éclairer la ville à ses propres frais, moyennant un capital déterminé une fois versé. Les bourgeois propriétaires reçurent l'autorisation de faire payer la taxe à leurs locataires, afin de recouvrer de cette façon l'intérêt de l'argent qu'ils avaient remis au roi, mais il est fort douteux qu'ils aient pu en profiter. Si, comme il en a été question, l'administration de la ville de Paris voulait frapper les habitans d'une imposition sur l'éclairage public, il serait intéressant de remonter aux origines et se demander si le traité intervenu entre Louis XIV et les Parisiens n'a plus aucune valeur aujourd'hui malgré le caractère de perpétuité dont il fut revêtu et qui en assura l'exécution.

Pendant le terrible hiver de 1709, on n'alluma pas souvent les lanternes dans Paris; la disette des bestiaux était telle qu'on n'avait plus de suif pour faire les chandelles; on avait du reste augmenté un peu le temps d'éclairage fixé par l'arrêt du 23 mai 1671. On enlevait les lanternes au mois d'avril, on les remisait dans les magasins de la prévôté, et dès le 1er septembre on les remettait en place. Dans la nuit du 27 au 28 août 1715, Louis XIV, qui touchait à sa fin, fut si mal qu'on crut qu'il allait trépasser. Le duc d'Orléans envoya un courrier à d'Argenson pour lui donner l'ordre de faire immédiatement poser et allumer les lanternes dans le cas où le dauphin serait obligé de traverser Paris afin de se rendre à Vincennes, « à quoi les vitriers travaillèrent sans relâche, dit Buvat,

à qui j'emprunte l'anecdote, parce qu'elles ne devaient être posées que les premiers jours de septembre. » Quatre ans après, on fut obligé de les renouveler, car un ouragan tellement violent s'abattit sur Paris pendant la nuit du 16 au 17 janvier 1719 que presque toutes les lanternes furent brisées; « les branches de fer qui les soutenaient sur le Pont-Neuf, dit le même Buvat, en furent courbées et même rompues, quoiqu'elles eussent trois pouces en carré de grosseur. »

Ce genre d'éclairage était bien insuffisant, et plus de la moitié des rues restait dans l'ombre; Sterne le constate dans le livre charmant que tout le monde a lu. Il est venu deux fois en France, en 1762 d'abord, puis en 1764; il a raconté sa seconde visite dans *le Voyage sentimental*. Depuis le 19 avril 1763, la troupe de l'Opéra-Comique, qui jouait à la foire Saint-Germain, avait été réunie aux Italiens, qui donnaient leurs représentations rue Mauconseil, à l'hôtel de Bourgogne. C'était un théâtre très fréquenté : tout Paris, comme l'on disait déjà, y courait pour voir *les trois Sultanes*. Il est donc probable que les alentours étaient éclairés avec quelque soin, et qu'on avait pris des précautions pour en rendre les abords faciles. « Il y a, dit Sterne, un passage fort long et fort obscur qui va de l'Opéra-Comique à une rue fort étroite. Il est ordinairement fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent se retirer tranquillement quand le spectacle est fini. Le bout de ce passage, vers la salle, est éclairé par une petite chandelle dont la faible lumière se perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Cette chandelle est peu utile, mais elle sert d'ornement; elle paraît de loin comme une étoile fixe de la moindre grandeur : elle brûle et ne fait aucun bien à l'univers. » Si les environs d'un théâtre à la mode étaient éclairés de la sorte, que penser du reste de la ville?

Ce fut un peu plus tard, en 1766, que parurent les premiers réverbères pour l'invention desquels des lettres patentes avaient été délivrées, le 28 décembre 1745, à l'abbé Mathérot de Preigney et à Bourgeois de Château-Blanc. Une mèche de coton baignant dans l'huile était substituée aux chandelles, et un réflecteur étendait le champ atteint par la lumière. Lorsque l'on se décida à remplacer les anciennes lanternes, qui étaient presque centenaires, il en existait 8,000 à Paris et dans les faubourgs; elles disparurent devant 1,200 réberbères, dont la clarté était, dit un auteur du temps, égale, vive et durable. On croyait être arrivé au *nec plus ultra*, et l'on se moqua des lanternes, comme aujourd'hui nous nous moquons des réverbères, comme nos enfans sans doute riront de nos candélabres. On les laissait allumés toute l'année, excepté pendant les nuits de pleine lune; qu'il y eût des nuages ou non, qu'on y vît ou qu'on n'y vît pas, la mèche était morte, et les passans avaient

tout loisir de se casser le cou. On revint de ce sot usage quelques années avant la révolution, sur l'initiative de Lenoir, le lieutenant de police; on se contenta d'éteindre un réverbère sur deux lorsque la lune était dans sa plus grande période de croissance. Cette médiocre économie a duré assez longtemps pour permettre à Scribe de chanter :

Un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune...

On généralisa tant que l'on put l'emploi des réverbères : les goûts de la nouvelle cour y contribuèrent. « Marie-Antoinette et le comte d'Artois, dit Bachaumont, étant spécialement souvent en route, la nuit, de Versailles à Paris et de Paris à Versailles, » on fit éclairer d'une façon permanente le chemin depuis Versailles jusqu'à la porte de la Conférence. C'est pendant l'hiver de 1777 que ce travail fut fait; de sorte que l'on pouvait aller de la résidence royale à la grande avenue de Vincennes sur une route munie de lumières : cinq lieues et demie de réverbères! on n'avait jamais été à pareille fête. Mercier, tout frondeur qu'il est, ne s'en tient pas, et il s'écrie : « Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. » Tant de réverbères se balançant sur la corde, tant de clarté jetée dans les rues, n'avaient point ruiné l'industrie des porte-flambeaux, qu'avait créée jadis Laudati Caraffa : ils encombrent la porte des hôtels où l'on reçoit, ils sont à la sortie des théâtres, ils vaguent sur la voie publique, tenant à la main leur lanterne numérotée par la police, criant à tue-tête : *Voilà le falot!* Ils vont chercher des fiacres, ils aboient les voitures de maîtres, ils accompagnent les passans attardés jusqu'à leur domicile, montent à leur appartement et y allument les bougies. On prétend qu'ils rendaient volontiers compte le matin au lieutenant-général de police de tout ce qu'ils avaient remarqué pendant la nuit, et qu'en cas d'alerte ils couraient avertir le guet. Cela est fort possible et n'est point fait pour nous surprendre; de vieilles estampes nous les montrent portant la lanterne de la main gauche, tenant un fort gourdin de la main droite, et précédant un jeune couple qui n'a pas l'air de penser aux voleurs. Ils traversent toute la révolution, et on les retrouve encore aux premiers jours de notre siècle, car dans l'arrêté du 12 messidor an VIII, qui détermine les fonctions du préfet de police, il est dit : « Il fera surveiller spécialement les places où se tiennent les voitures publiques pour la ville et la campagne, et les cochers, postillons, charretiers, brouetteurs, porteurs de charges, porte-falots. »

Pendant toute la durée de la période révolutionnaire, on ne s'occupa guère de l'éclairage; le mot ne se trouve même pas sur les

répertoires du *Moniteur universel*. Cependant le réverbère jouera son rôle, un rôle sinistre; le cri : *à la lanterne!* a retenti plus d'une fois, et plus d'une fois aussi la corde passée autour du cou d'un malheureux a servi à hisser celui-ci au sommet des immenses F de fer qui s'élevaient sur les ponts et sur la place de Grève. Nous précédions les Américains dans l'application de la loi de Lynch, loi cruelle, absurde, aussi inexorable pour le bourreau que pour la victime, car elle conduit infailliblement les peuples à la barbarie et à l'abrutissement. Le mot de l'abbé Maury dépasse l'instant où il a été prononcé, il atteint l'avenir, et n'a encore rien perdu de sa froide vérité. « A la lanterne! — En verrez-vous plus clair? »

Quoi qu'il en soit de ces faits, les réverbères restaient d'assez ternes lumières que déjà l'industrie privée avait fait en matière d'éclairage un progrès considérable. Les lampes n'étaient autrefois qu'un récipient plein d'huile dans lequel trempait un écheveau de coton; l'huile, agissant par voie de capillarité, mouillait les fibres, mais n'entraînait avec elle qu'un volume d'air trop mince pour brûler toutes celles-ci; alors la mèche charbonnait, fumait et ne produisait qu'une clarté insuffisante. C'est la lampe antique; elle existe encore dans l'Italie méridionale et en Orient. Un Genevois nommé Aimé Argand imagina de tisser des mèches en fils de coton, de les placer entre deux tubes dans l'intervalle desquels circule incessamment un courant d'air qui active la combustion, nourrit la flamme et vivifie la clarté. Une cheminée de verre, placée sur la lampe et enveloppant les tubes, servait à augmenter le tirage et à empêcher tout dégagement de fumée. Le 5 janvier 1787, Argand reçut du parlement des lettres patentes équivalant à un brevet d'invention et au droit d'exploitation exclusive. La nouvelle découverte fit fortune, chacun prétendit y avoir des droits, et un apothicaire intrigant appelé Quinquet donna son nom à la lampe d'Argand, un peu comme Americo Vespucci avait baptisé les terres pressenties et trouvées par Colomb (1).

Ces améliorations, qui eurent pour résultat de faire substituer presque partout l'usage des lampes à celui des chandelles et des bougies, n'atteignirent point les réverbères; ceux-ci, fumeux et peu éclairans, étaient toujours alimentés par l'ancien système. On en avait successivement augmenté le nombre : ils étaient à une ou plusieurs mèches. En 1817, on en compte 4,645, renfermant 10,941 becs; en 1820, 12,672 becs sont contenus dans 4,553 lanternes. Le 17 février 1821, on fit, place du Louvre, l'essai d'un nouvel éclairage

(1) La lampe d'Argand avait un inconvénient majeur : le réservoir d'huile, disposé de façon à être plus haut que la mèche, faisait ombre d'un côté; ce fut Carcel qui, en inventant un mouvement d'horlogerie installé dans le pied même, créa réellement la lampe moderne en 1802.

inventé par un ferblantier-lampiste nommé Vivien; c'était simplement l'application du courant d'air d'Argand aux tubes qui portaient la mèche allumée. Tous les réverbères de Paris furent renouvelés sur un modèle uniforme. Ce sont ceux-là qui ont duré jusqu'à l'établissement de l'éclairage au gaz; nous les avons connus, et sans grand'peine nous en pourrions voir encore, car il s'en faut qu'ils aient tous disparu. Ils se balançaient au-dessus des ruisseaux, qui alors coulaient au milieu des voies publiques. Des hommes embrigadés par la préfecture de police, à laquelle le service d'éclairage de Paris appartint jusqu'au décret du 10 octobre 1859, qui le fit passer dans les attributions de la préfecture de la Seine, et qu'on nommait les *allumeurs*, étaient exclusivement chargés des soins à donner aux réverbères. Protégés par une serpillère qui garantissait leurs vêtemens contre les taches d'huile, coiffés d'un chapeau très plat sur lequel ils portaient une vaste boîte de zinc contenant leurs ustensiles indispensables, ils ouvraient chaque matin la serrure qui fermait le tube de fer où glissait la corde de suspension. Le réverbère descendait avec un bruit désagréable et arrivait à hauteur d'homme. On le nettoyait alors, on récurait la plaque des réflecteurs, on essuyait les verres, on coupait la mèche, et dans le récipient on versait la ration d'huile de navette ou de colza; puis chaque soir, à la tombée de la nuit, on les allumait. C'était sale, lent et fort incommode pour les voitures, qui étaient obligées d'attendre que la toilette de la lanterne fût terminée.

Les cochers n'aimaient point les réverbères et pestaient contre eux; en effet, les conducteurs de fiacre, les postillons de diligence et de malle-poste, y accrochaient leur fouet, et bien souvent n'emportaient qu'un manche, car la lanière entortillée autour de la corde y restait suspendue. Pour certains enterremens d'apparat, lorsque le corbillard surmonté d'un catafalque atteignait une hauteur anormale, il fallait que la police fît enlever les réverbères et détacher les cordes. Deux fois, dans des circonstances analogues, pour des funérailles souveraines, on s'est trouvé fort empêché. Le 21 janvier 1815, lorsque l'on exhuma du cimetière de la Madeleine les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette pour les transporter aux caveaux de Saint-Denis, on avait négligé de relever les réverbères; le char funèbre s'accrocha dans les cordes, on eut quelque peine à le dégager. L'accident se renouvela successivement plusieurs fois; le duc de Rovigo affirme dans ses *Mémoires* que la foule était très en gaîté, et que l'on ne se gêna pas pour crier en riant : A la lanterne! Au mois de décembre 1840, lorsque l'on rapporta aux Invalides la dépouille de Napoléon Ier, toute précaution avait été prise, et l'immense cénotaphe, parti de Courbevoie, arriva sans encombre à la cour d'honneur où les vieux soldats l'attendaient; mais, lorsqu'il

fallut reconduire le char monumental aux magasins des pompes funèbres, on fut arrêté tout net par le premier réverbère que l'on rencontra; personne n'avait pensé à faire dégager la route qui conduisait à la remise. On fut obligé de l'abandonner sur le boulevard des Invalides, où il passa la nuit.

Pendant les jours d'émeutes, et ils furent nombreux sous la restauration et le gouvernement de Louis-Philippe, les réverbères étaient le point de mire de tous ces incorrigibles gamins qu'on cherche à poétiser aujourd'hui, qui ne méritent que le fouet, et qui bourdonnent autour des émotions populaires comme des mouches autour d'un levain de fermentation. A coups de pierres, ils cassaient les verres des lanternes; les plus lestes grimpaient sur les épaules de leurs camarades, coupaient la corde, et se sauvaient ensuite à toutes jambes pour éviter les patrouilles qui arrivaient au bruit de la lourde machine rebondissant et se brisant sur le pavé. Il suffisait parfois d'un quart d'heure à ces drôles pour mettre une rue dans l'obscurité. Si les archives de la préfecture de police n'avaient point été incendiées au mois de mai 1871, j'aurais pu dire quelle somme les gouvernemens issus de 1815 et de la révolution de juillet ont eu à payer pour réparations de réverbères. A la fin du règne de Louis-Philippe, Paris était éclairé par 2,608 réverbères fournissant 5,880 becs et par 8,600 lanternes à gaz. Une découverte scientifique exclusivement française avait donné à l'éclairage une puissance inconnue, tout en permettant de le multiplier dans des proportions que l'on croyait hyperboliques et dont nous jouissons à notre aise. Il était réservé au gaz d'apporter dans nos villes une clarté qui en fait l'ornement et la sécurité.

II.

Sous le règne de saint Louis, il existait à Paris un rabbin célèbre, nommé Ézéchiel, grand liseur de grimoires, familier du diable, expert en toutes sorcelleries; il se servait d'une lampe qui brûlait sans mèche et sans huile. Le peuple le savait, et parlait souvent de la lampe merveilleuse. Plus d'un souffleur de fourneaux initié au grand œuvre tenta de retrouver la lampe du vieux rabbin, nul d'entre eux n'y put réussir; leur grande trouvaille a été ce tour de physique amusante qu'on appelle « la lampe des philosophes : » si, dans une fiole, on verse de la limaille étendue d'eau, et qu'on y ajoute de l'acide sulfurique, il se dégage du gaz hydrogène qu'on peut enflammer, et qui donne une lueur bleuâtre. C'est bon tout au plus à amuser des enfans. L'admirable découverte à laquelle nous devons le gaz, avec toutes les forces éclairantes, chauffantes et motrices qu'il comporte, est due à un Français, à Phi-

lippe Le Bon. C'était un ingénieur des ponts et chaussées très intelligent, inventeur de génie, car il savait apercevoir toutes les conséquences d'un problème résolu. Il ne découvrit pas le gaz : on savait avant lui que le gaz hydrogène était inflammable; mais il indiqua le premier, et d'une façon magistrale, les moyens de le préparer, de l'épurer et de l'utiliser. Sa destinée fut celle de la plupart des grands bienfaiteurs de l'humanité; il dota le monde d'une découverte admirable qu'on lui disputa, périt misérablement et mourut pauvre.

Le Bon était né le 29 mai 1767, près de Joinville, dans cette partie de la Champagne qui devint plus tard le département de la Haute-Marne. Il avait trente ans et faisait à Paris le cours de mécanique à l'École des ponts et chaussées, lorsqu'il imagina d'étudier la nature des gaz produits par la combustion du bois. Du premier coup, avec une sagacité extraordinaire, il trouva le principe sur lequel la fabrication du gaz hydrogène carboné est fondée. Brûlant du bois en vase clos, il fit passer la fumée qui s'en dégageait à travers une nappe d'eau; le liquide condensait immédiatement toutes les parties bitumineuses et ammoniacales dont la fumée était chargée, et laissait échapper un gaz pur qui, enflammé, donnait une vive lumière accompagnée d'une chaleur intense. Il perfectionna ses moyens d'action, et le 6 vendémiaire an VIII (28 septembre 1799), il prit un brevet d'invention ayant pour objet « de nouveaux moyens d'employer les combustibles plus utilement, soit pour la chaleur, soit pour la lumière, et d'en recueillir les divers produits. » Comme combustible, il indiqua le bois et la houille. Deux ans plus tard, — et ceci est fort remarquable, — le 25 août 1801, il demanda et obtint un certificat d'addition pour la construction de machines mues par la force expansive du gaz. C'est le principe de ce moteur Lenoir qui partout est utilisé aujourd'hui. Le Bon s'était établi rue Saint-Dominique-Saint-Germain, dans l'ancien hôtel Seignelay, et y avait fait construire des appareils qu'il nommait *thermolampes*, car il cherchait à utiliser à la fois la production de la chaleur et celle de la lumière. Il fit des expériences publiques, et d'après la description qui en a été publiée on voit que c'était une illumination complète des appartemens, des cours, des jardins par mille points lumineux qui affectaient la forme de rosaces, de gerbes et de fleurs. Tout Paris cria au miracle, et le rapport officiel adressé au ministre de la marine déclare que les résultats ont dépassé « les espérances des amis des sciences et des arts. »

Ce qui, dans cette invention nouvelle, frappa le ministre et le premier consul ne fut pas l'avantage qu'on en pouvait facilement retirer pour l'éclairage public, ce fut que la distillation du bois produisait du goudron à bon marché. Qu'on se reporte à l'é-

poque; notre marine était détruite, on ne rêvait que de la restaurer, de faire des navires à tout prix et de reconstituer une flotte qui permît sur mer une lutte presque égale. On accorda à Philippe Le Bon la concession d'une partie de la forêt de Rouvray, près du Havre, pour qu'il y fabriquât du goudron. La paix d'Amiens avait attiré des Anglais en France, quelques-uns s'associèrent à Le Bon, partagèrent ses travaux et trouvèrent dans ses procédés une simplicité pratique qu'ils n'oublièrent pas lorsque la reprise des hostilités les rejeta de l'autre côté de la Manche. D'un naturel confiant, Philippe Le Bon admettait volontiers les étrangers à visiter la grande exploitation qu'il dirigeait, et qui fournissait à la marine des quantités considérables de brai. Il reçut les princes Galitzin et Dolgorouky; ceux-ci lui offrirent de venir exploiter sa découverte en Russie aux conditions qu'il fixerait lui-même; il refusa en déclarant qu'il n'appartenait qu'à son pays. Les principaux fonctionnaires de France furent mandés à Paris vers la fin du mois de novembre 1804 pour assister aux fêtes du sacre de Napoléon, sur le front duquel le pape allait poser la couronne éphémère de l'empire. Philippe Le Bon fut invité; le jour même du couronnement, 2 décembre 1804, il sortit le soir dans les Champs-Élysées et y fut assassiné. On a prétendu que quelques hommes de la bande de Cadoudal, restés à Paris, l'avaient pris pour l'empereur et l'avaient mis à mort; c'est là une des mille rumeurs contradictoires qui coururent à cette époque sur un événement dont nul encore n'est parvenu à percer le mystère. Philippe Le Bon avait trente-sept ans, et l'on peut dire qu'il mourut tout entier, emportant dans la tombe un nom qui fût devenu illustre entre tous, et que l'on est surpris de ne pas lire sur les murs de cette halle construite aux Champs-Élysées pour y loger l'exposition universelle de 1855.

La veuve de Philippe Le Bon essaya en 1811 de renouveler rue de Bercy, dans le faubourg Saint-Antoine, les expériences du thermolampe; elle y réussit, attira la foule, qui s'émerveilla. L'Académie des Sciences fit un rapport auquel prirent part Gérando et Darcet; l'empereur, par décret du 2 décembre 1811, accorda une pension de 1,200 francs à Mme Le Bon, qui n'en put jouir longtemps, car elle mourut en 1813. La découverte échappait à la France; elle ne devait y revenir qu'en 1815, avec les alliés, car le brevet pris par Philippe Le Bon expirait en 1814, et l'on n'avait point songé à le renouveler au nom de son fils mineur. Le brevet fut pris par un Allemand naturalisé Anglais, nommé Winsor, qui dans une polémique postérieure, dont on peut trouver trace dans le *Journal des Débats* du 9 juillet 1823, reconnaît « avoir été un des premiers en 1802 à rendre un tribut d'éloges à M. Le Bon. » C'était encore une application du *sic vos non vobis* dont l'histoire des inventions est

pleine. La famille de Philippe Le Bon était ruinée, mais du moins l'humanité allait profiter des découvertes que notre compatriote avait faites.

Winsor avait créé dès 1804 une société à Londres pour éclairer la ville par le gaz hydrogène; il lui fallut attendre jusqu'en 1810 les autorisations nécessaires, et pendant ce temps différens essais avaient été tentés, principalement par Murdoch à Birmingham en 1805. Le brevet d'importation de Winsor pour Paris est daté du 1er décembre 1815 : au mois de janvier 1817, le passage des Panoramas fut éclairé; une société se forma qui liquida forcément en 1819, après avoir exécuté l'éclairage d'une petite portion du Luxembourg et du pourtour de l'Odéon. Les premiers efforts des compagnies ne furent point heureux; la population semblait réfractaire à ce genre d'éclairage; on en redoutait les dangers, on l'accusait de vicier l'air respirable, et, avec l'esprit de routine qui chez nous a tant de puissance, on faisait une résistance sourde et continue à cet admirable progrès. A la société Winsor succède la compagnie Pauwels; une société parallèle se forme sous le nom de Compagnie royale, elle est soutenue par la liste civile, ses affaires n'en vont pas mieux, elle est sur le point de mettre la clé sur la porte et ne se sauve qu'en se réunissant à une nouvelle compagnie anglaise formée à Paris par Manby-Wilson. On fut bien lent avant de prendre un parti sérieux, et l'on attendit quinze ans, de 1815 à 1830, pour donner aux Parisiens une fête de lumière qui pût leur prouver la supériorité évidente de ce genre d'éclairage; enfin dans la nuit du 31 décembre 1829 au 1er janvier 1830, la rue de la Paix fut éclairée au gaz; six mois après, c'était le tour de la rue Vivienne. Le procès était gagné; très prudemment, un à un pour ainsi dire, on décrocha les vieux réverbères, et on les remplaça par des candélabres. L'opposition du reste fut des plus ardentes, et bien des hommes d'un vif esprit, d'une grande intelligence, firent à l'établissement du nouveau mode d'éclairage une guerre acharnée. Charles Nodier se distingua par une violence extrême : les arbres meurent, les peintures des cafés noircissent, des gens sont asphyxiés, des voitures versent dans un trou creusé au milieu de la chaussée, le feu a pris à la maison, la devanture d'une boutique a sauté, le choléra s'abat sur la ville, — à qui la faute? Au gaz hydrogène. Il ne tarit pas, il y revient sans cesse; les sept plaies d'Égypte lui semblent préférables. Le gouvernement de juillet n'en tint compte, passa outre et fit bien. Nous avons dit qu'à l'heure de la révolution de février Paris comptait déjà plus de 8,000 lanternes à gaz.

Plusieurs compagnies s'étaient organisées, une première fusion les rapprocha en 1855; mais après le décret d'annexion de la ban-

lieue à Paris on se trouva en présence de diverses exploitations industrielles qui alimentaient les communes suburbaines. L'unité de service et de fabrication, si utile en pareil cas, n'existait plus. Pour remédier à cet inconvénient, on réunit toutes les sociétés en une seule sous le titre de *Compagnie parisienne d'éclairage et de chauffage par le gaz*. C'est celle qui fonctionne aujourd'hui. Elle éclaire Paris et pousse même ses conduites à plusieurs kilomètres au-delà des murs d'enceinte. Son siége administratif est rue Condorcet, sur l'emplacement qu'occupait jadis l'usine à gaz établie par Pauwels; c'est une vaste maison qui ressemble à un petit ministère et qui n'a rien de curieux. Pour fabriquer le gaz nécessaire à la consommation de Paris, il ne faut pas moins de dix grandes usines, qui sont situées aux Ternes, à Saint-Denis, à Maisons-Alfort, à Passy, à Boulogne, à Ivry, à Saint-Mandé, à Vaugirard, à Belleville et à La Villette. C'est celle-ci que nous visiterons, car elle est plus vaste, plus active, plus populeuse que les autres. Elle est énorme et couvre un terrain superficiel de 33 hectares.

Tout en haut de la rue d'Aubervilliers, au-delà d'une maison peinte en rouge qui est un hôtel garni à l'enseigne du grand Molière, et qui est décorée d'un buste de Racine, dans une contrée perdue, triste et pleine de masures, l'usine s'élève à côté des fortifications. Dès qu'on a franchi la grille, on croit pénétrer dans le pays mystérieux dont parlent les Arabes, dans le pays où l'on fait les nuages. En effet, du milieu de la grande cour s'échappent d'énormes panaches de vapeur blanche que le vent tord, éparpille et dissipe, tandis que les hautes cheminées des fourneaux poussent vers le ciel des torrens de fumée. Des hommes vêtus de souquenilles couleur de charbon, en sueur et noirs de poussière, passent en charriant des houilles incandescentes qu'on répand sur les pavés et qu'on éteint à l'aide de quelques seaux d'eau. Des collines de coke, si hautes que pour pouvoir les exploiter on a été obligé d'y tracer des chemins, se dressent dans des chantiers réservés; devant les bâtimens où flambent les fours serpentent des tuyaux qui ressemblent à de gigantesques tuyaux d'orgues : nul bruit, si ce n'est peut-être celui d'une charrette qui traverse la cour ou d'un chien qui aboie. Ce n'est pas cependant que l'activité fasse défaut; mais on agit et l'on ne parle pas. Bâtimens en briques, pavillons d'habitation en pierres meulières, uniformément tapissés d'une nuance triste empruntée à la suie et à la houille, — tout cela a l'air en deuil, et c'est fort laid.

L'usine est très complète; elle a de vastes ateliers où elle construit les appareils en fer dont elle a besoin, une briqueterie où elle fait ses cornues, une distillerie où elle utilise les eaux ammoniacales et une goudronnerie où elle fabrique le brai. Le chemin de

fer de ceinture traverse l'établissement et lui permet d'expédier directement ses produits dans toute la France, tandis qu'un embranchement spécial du chemin de fer du Nord lui apporte les charbons d'Angleterre et de Belgique. Dans l'ensemble de toutes ces industries, de toutes ces forces concourant au même but, il y a une grandeur imposante et pratique dont il est difficile de ne pas être frappé. Paris ne se doute guère de la somme d'efforts, du nombre d'hommes, de la quantité de trains de wagons, de la longueur des galeries de mine qu'il faut pour que chaque soir, lorsqu'il se promène sur ses boulevards, il puisse s'arrêter et lire son journal à la clarté d'un bec de gaz. — « Qu'est-ce que tu as le plus admiré à Paris? » demandais-je à un Arabe d'Oumkaled-el-Moukalid que j'avais piloté. Il me répondit : « Les étoiles que vous mettez la nuit dans des lanternes! »

Pour obtenir du gaz hydrogène carboné propre à la combustion et fournissant une belle lumière, il est indispensable de distiller la houille en vase clos. Après s'être procuré les charbons de terre dont elle a besoin, la compagnie fabrique les vases clos qui lui sont nécessaires : ce sont des cornues; elles ne rappellent en rien les ballons de verre terminés par un tube horizontal qui portent ce nom et dont on fait usage dans les laboratoires de chimie. La cornue où doit brûler la houille est énorme; si on y ouvrait une porte, elle servirait facilement de guérite à un soldat : debout elle mesure ordinairement 3 mètres de haut sur 64 centimètres de large; elle a la forme d'un D majuscule retourné, ⊃, dos plat et ventre légèrement rebondi. Comme on en use à peu près 3,000 par an dans les usines de la compagnie, on comprend que celle-ci les fasse elle-même : aussi a-t-elle installé à La Villette une briqueterie modèle. Des monceaux de terres argileuses, venues de Champagne, blanchâtres, et assez friables, sont amassés à portée des ateliers, où on les amène dans des brouettes. On les écrase à l'aide d'un broyeur mécanique; deux lourdes roues de fonte, mues à la vapeur, tournent incessamment dans une auge et pulvérisent la glaise desséchée; quand celle-ci est réduite en poussière, qu'elle a été tamisée au blutoir, on la jette dans la cuvette d'un *malaxeur*, après l'avoir mêlée à quelques débris de vieilles cornues cuites et recuites, mises hors de service par les feux d'enfer qui en ont brûlé les flancs. Le malaxeur est une roue verticale en fonte qui tourne dans une ornière où un soc ramène toujours les parties de terre que le mouvement centrifuge repousse sur les bords; quelques gouttes d'eau ajoutées au mélange permettent de le rendre homogène, et, en le broyant sans repos, d'en faire un seul corps qui est « la pâte. » Il faut une heure un quart environ pour donner à l'argile et aux fragmens de cornues un degré convenable de trituration. Ce malaxeur, instrument fort

simple, économique et très utile, est d'invention récente. Il n'y a pas douze ans que ce travail était confié à des ouvriers, qui, pieds nus et jambes découvertes, piétinaient les terres humides par un mouvement de talon incessamment répété : opération très lente qui pour chaque « airée de pâte » exigeait seize ou dix-huit heures d'une gymnastique en place, horriblement fatigante, pénible à voir, et qui rendait l'homme promptement impotent, car elle déterminait aux membres inférieurs des chapelets de varices dont on ne guérissait jamais.

La pâte est ensuite divisée en pavés carrés qui sont remis aux mouleurs. Ceux-ci sont chargés de confectionner la cornue. L'argile est étendue sur la face interne de moules en bois composés de plusieurs pièces que l'on superpose facilement jusqu'à hauteur réglementaire. C'est à coups de marteau qu'on l'applique, car on ne saurait prendre trop de soins pour donner à la terre une cohésion parfaite et une épaisseur aussi égale que possible. Une simple feuille de papier mouillée suffit à éviter toute adhérence entre le moule et la matière plastique. Lorsque la cornue sort de là, elle est grise, luisante et d'un poids considérable. On lui fait alors au sommet une série de rainures assez profondes en forme de T retourné destinées à fixer plus tard les boulons de l'armature de fer qui en fera réellement des vases clos. Terminées, les cornues ressemblent à de petites tourelles couronnées de créneaux. On les place dans un courant d'air pour qu'elles perdent l'humidité qu'elles contiennent encore; puis, lorsqu'on les croit suffisamment sèches, on les fait cuire. C'est une grosse opération qui exige dix-huit journées de vingt-quatre heures. On les porte dans le four immense; on les dispose de telle sorte que la chaleur puisse circuler autour et en pénétrer toutes les faces; puis on mure l'ouverture à l'aide de briques réfractaires, et on allume le feu. Il ne faut pas « saisir » l'argile encore humide, qui se briserait en se rétractant sous un souffle trop chaud; on procède donc avec une prudente lenteur. Pendant six jours, on entretient un feu moyen; puis on active le foyer, et pendant six autres jours le fourneau dégage la température du rouge-cerise. Les six derniers jours sont employés à ralentir progressivement la chauffe pour éviter qu'un refroidissement trop prompt n'amène des accidens. Grâce à ces précautions, les cornues ne sont jamais brisées; je les ai vues sortir du four encore tiède, jaunes comme de la paille, sonores sous le doigt, cuites à point et aptes à supporter sans faiblesse les feux qui les attendent dans les ateliers de distillation.

Ces ateliers sont une immense halle rouge et noire, feu et charbon, — énormes fourneaux en briques réfractaires d'où s'élancent des tuyaux de fonte; on n'y entend que le ronflement des flammes

et le raclement des pelles sur le pavé. La chaleur n'y est pas positivement tempérée; on y rôtit. Équipe de jour, équipe de nuit, cela n'arrête jamais. Paris est un gros brûleur de gaz, il faut savoir ne pas se reposer, si l'on veut lui en fournir à discrétion. Haletans, en nage, toujours en action, des hommes surveillent la grande machine incandescente, et, comme des salamandres, semblent traverser les feux impunément. Lorsque tous les fourneaux sont en activité, c'est un spectacle grandiose, et je suis surpris qu'il n'ait encore tenté aucun peintre de talent. La halle abrite huit batteries, chaque batterie est composée de seize fours, chaque four contient sept cornues. L'énorme foyer, — un volcan, — est alimenté avec du coke. Lorsqu'à l'aide d'une longue gaffe en fer on ouvre la porte d'un des fourneaux, on aperçoit une masse éclatante et vermeille, piquée de points lumineux d'une insupportable blancheur : de l'or en fusion. Sur la face extérieure des fours apparaissent des parties saillantes en fonte; ce sont les têtes des cornues, fermées à l'aide d'un obturateur qui a la forme d'un bouclier. De chaque tête de cornue part un tuyau particulier qui, après avoir dépassé ce que l'on pourrait appeler le toit de la batterie, se coude et va aboutir dans une sorte de huche en forte tôle boulonnée que l'on nomme le *barillet*. Le barillet est surmonté d'une série de tuyaux qui se dégorgent dans une immense conduite traversant tout l'atelier à hauteur du plafond : c'est le collecteur; en outre un tuyau vertical partant également du barillet et descendant le long de la muraille du fourneau semble se perdre dans le sol et correspond à un canal souterrain. Dès à présent, on peut deviner ce qui se passe : les matières gazeuzes, montant par les tuyaux d'ascension, se réunissent dans le collecteur; les matières solides ou liquides, déversées dans le barillet, s'en échappent et coulent vers la terre par la conduite qui leur est réservée.

Devant les batteries, des tas de charbon de terre sont répandus; la houille est mise face à face avec le foyer qui va la dévorer. C'est là une précaution naturelle; mais il est de première nécessité dans les usines à gaz de ne jamais employer que des charbons secs. Seul le charbon sec fournit un gaz léger, pur, éclairant; s'il était imprégné d'humidité, il ne donnerait que des produits de qualité si médiocre qu'il serait difficile de les utiliser. C'est pour cette raison qu'à La Villette les monceaux de houille sont abrités par des hangars, et que les provisions nécessaires à la distillation sont toujours amassées dans l'atelier même plusieurs jours à l'avance, afin d'atteindre une siccité presque complète. Chaque demi-batterie de huit fours est servie par huit hommes : un chauffeur, deux chargeurs, un tamponeur, quatre déluteurs. La cornue est ouverte; les deux chargeurs arrivent, ramassent à l'aide de larges pelles la houille étalée

devant eux, et la lancent dans la cornue. L'inflammation est instantanée; dès que le charbon de terre a touché l'argile rougie au feu, il flambe. En deux minutes, une cornue est chargée; elle a reçu environ 140 kilogrammes de houille. L'adresse de ces hommes est extraordinaire; pas un fragment de charbon, pas une escarbille ne s'écarte de la route tracée. Quand la cornue qu'il faut nourrir est placée à 1 mètre 1/2 du sol, l'acte se décompose en trois mouvemens : l'homme se baisse, remplit sa pelle, se relève, donnant à sa taille toute la hauteur qu'elle comporte; puis, par un geste absolument horizontal des bras, il lance la pelletée noire dans la gueule embrasée; la précision est si parfaite qu'elle a quelque chose d'automatique et d'antihumain.

Dès que la cornue a reçu sa ration, le *tamponneur* saisit un obturateur, — un tampon, — garni d'argile délayée à la face interne; la barre de fer qui surmonte celui-ci transversalement s'engage dans des oreillettes saillant aux deux extrémités de la tête de la cornue; un pas de vis, qui se manœuvre à l'aide d'un tourniquet, permet de l'appliquer sur l'ouverture, qu'il oblitère hermétiquement. La langue effilée d'une flamme passe encore; l'homme donne un tour de vis de plus, et l'œuvre de transformation devient invisible. On saura où est le gaz, on suivra les diverses opérations qu'il doit subir encore, mais nul ne l'apercevra avant le moment où il brillera dans nos candélabres. Entre l'instant où il est jeté au vase clos sous forme de charbon et celui où il reparaît éclatant de lumière, il n'a plus qu'une vie souterraine et mystérieuse.

Pendant que j'étais là, m'éloignant des fours, qui me brûlaient le visage, admirant la façon de faire des chargeurs, que je ne me lassais pas de regarder, j'ai entendu le coup de sifflet d'une locomotive, et j'ai vu arriver à côté des fourneaux un train de charbon. Les wagons se sont arrêtés, se sont vidés dans l'atelier même. Ils arrivaient directement de Belgique, où très probablement ils avaient été chargés à la mine même, et venaient se ranger à côté des cornues qui les attendaient. Ah! si les Parisiens du temps de Louis XIV, qui bénissaient La Reynie quand le sonneur passait le soir dans les rues pour donner le signal de l'allumage des chandelles, pouvaient, subitement ressuscités, voir quels miracles on accomplit sans peine aujourd'hui pour avoir un éclairage suffisant, ils croiraient volontiers que cela n'est qu'œuvre du démon. Jadis on a brûlé des gens pour moins que cela.

Au bout de quatre heures, on retire le tampon de la cornue; l'opération première est terminée, la distillation est complète. Le charbon de terre s'est débarrassé du gaz qu'il contenait, et il est devenu du coke; il est d'un rose vif pailleté d'escarboucles. A l'aide

d'un crochet de fer, les déluteurs le retirent de la cornue; il tombe sur le sol couvert de poussière, n'y brille pas longtemps, et au contact de l'air froid prend promptement une teinte neutre et noirâtre. A coups de pelle on le recueille, on le jette dans des chariots en tôle, et l'on va le verser dans la cour, où il est rapidement éteint sous l'eau dont on l'asperge. Amoncelé dans les chantiers à coke, il chauffera les batteries à gaz, s'en ira alimenter la cuisine des restaurans, brûlera dans les cheminées économiques et dans les poêles manomètres qui enlaidissent l'atelier des peintres. La consommation de la houille est énorme : l'usine de La Villette, pendant l'hiver, lorsque la nuit est longue, en absorbe environ 720,000 kilogrammes par jour; en été, 330,000 kilogrammes suffisent. Pendant l'année 1872, la Compagnie parisienne en a brûlé pour la somme de 12,362,000 francs. Les houilles que l'on emploie sont de diverses provenances, on les mêle approximativement dans des proportions que l'expérience a indiquées; on a calculé que 1,000 kilogrammes de charbon produisent 520 kilogrammes de coke et une quantité de gaz qui varie entre 255 et 275 mètres cubes (1).

Quoique devenu invisible, le gaz n'échappe pas à l'action méthodique qui doit le rendre pur et lui donner les qualités spéciales qu'on est en droit d'en exiger. Pour qu'il soit propre aux usages publics et domestiques, on doit le purger des matières étrangères qui l'alourdissent, et neutraliseraient en partie ses facultés éclairantes. Ces matières ne sont point à dédaigner; on les récolte avec soin, et depuis quelques années la science est parvenue à leur arracher une quarantaine de produits et de sous-produits, qui sont une source de richesses considérables pour notre industrie et même pour la thérapeutique, car à côté des teintures on trouve les alcalis, et le brai n'est pas loin de l'acide phénique. Le gaz, s'échappant de la houille en ignition, entraîne avec lui des eaux ammoniacales et des goudrons qui, réunis dans le barillet, conduits dans un canal souterrain par le tuyau vertical, sont centralisés dans une large citerne construite en pierres meulières, et que sans doute quelque ancien soldat de Crimée, employé à l'usine, a baptisée *la tour Malakof*. Là, les parties liquides et solides sont séparées : les unes s'en iront toutes seules, par une canalisation cachée dans le sous-

(1) Voici du reste les calculs moyens sur lesquels on base l'assiette de l'impôt dont la fabrication du gaz est frappée : une tonne (1,000 kilogr.) de houille distillée fournit à la vente 265 mètres cubes de gaz, 13 hectolitres de coke pesant 520 kilos et 50 kilos de goudron. Chacune de ces matières étant soumise à un impôt particulier, il en résulte que la tonne de houille distillée acquitte des droits équivalant à 29 fr. 80 cent., ce qui est énorme et représente le quadruple de ce que paie la houille destinée au chauffage domestique et industriel.

sol, jusqu'à la distillerie, où elles deviendront des alcalis de premier choix et des sulfates d'ammoniaque très recherchés comme engrais par l'agriculture; les autres, dirigées de la même façon vers l'usine à goudron, remarquablement outillée, se débarrasseront des huiles lourdes qu'elles conservaient encore, et feront un brai d'une grande puissance. Jamais l'axiome de l'industrie moderne, — il ne doit pas y avoir de résidu, — n'a été mieux mis en pratique qu'à La Villette. Tout y est utilisé, et il faut qu'un morceau de houille ait été absolument vitrifié par le feu pour qu'on ne trouve pas moyen d'en extraire quelques parcelles de coke combustible.

Il ne suffit pas au gaz d'avoir « barboté » dans l'eau qui remplit la partie inférieure du barillet pour s'être purgé de tous les élémens qu'il doit perdre. Cette première opération ne lui enlève que les matières les plus encombrantes; il est gras encore, et ne produirait qu'une clarté fumeuse. Du collecteur où il s'est élevé, il descend dans une série de tuyaux recourbés au sommet, communiquant les uns avec les autres et qu'on nomme les condenseurs; en style d'usinier cela s'appelle des jeux d'orgues. Si ce gros instrument était muni de clés et d'une embouchure, il pourrait servir d'ophicléide à Gargantua. Le gaz s'y promène, et s'y refroidit en passant le long des surfaces de fonte qui sont en contact avec l'air extérieur; là il ne se purifie pas, il se condense. Une machine pneumatique, qui a le grand avantage de besogner en silence, fait le vide dans des conduits souterrains aboutissant au condenseur et attire le gaz dans d'énormes colonnes cylindriques ayant $1^{m},50$ de diamètre et dont l'intérieur est garni de corps rugueux, coke, fragmens de briques, de pierres meulières. Ce sont les laveurs : vivement aspiré par l'action de la machine, le gaz y pénètre avec une certaine force, se glisse à travers toutes les aspérités qui encombrent la cavité, et, en les frôlant, abandonne les parties goudronneuses et solides dont il est encore alourdi. Cette fois le voilà devenu léger, « maigre, » comme l'on dit; cependant il est encore imprégné d'ammoniaque, élément mauvais pour la combustion et dont il faut le délivrer. On y parvient facilement en le poussant dans de grandes cuves en tôle fermées, où il circule à travers des claies couvertes de sciure de bois mêlée de peroxyde de fer qui se combine avec les produits alcalins et sulfureux, s'en empare et l'en débarrasse. Quand ce mélange est trop chargé d'ammoniaque, on l'étend au grand air, où il se vivifie et reprend les qualités épuratives qui lui sont propres. Cela sent fort mauvais, et Rabelais dirait : « Ça pue bien comme cinq cents charrettées de diables. » L'inhalation de cette âcre et pénétrante odeur a été très recommandée pour les malades de la poitrine; ce fut la mode pendant un temps, et tous les en-

rhumés assiégeaient l'usine à gaz. Lorsque le peroxyde de fer est devenu tellement infect qu'on ne peut plus l'utiliser, on le livre à l'industrie, qui en fait du bleu de Prusse.

Le gaz est à point, les goudrons, les eaux ammoniacales l'ont abandonné; il est pur et prêt à nous éclairer. On en a fait l'essai : sous une cloche de verre qu'il remplit, on a suspendu une fiche de papier trempée dans une solution d'acétate de plomb concentrée; le papier n'a pas bruni, donc l'épuration est complète. On en a mesuré le pouvoir éclairant; 100 mètres de gaz et 10 grammes d'huile fine de colza ont produit une lumière absolument semblable et ont été consommés dans le même laps de temps. Le gaz hydrogène carboné répond donc à toutes les conditions requises, il est conforme aux stipulations du cahier des charges imposées par la préfecture de la Seine et acceptées par la compagnie; il n'y a plus qu'à l'emmagasiner pour pouvoir le livrer régulièrement à la consommation publique. Franchissant une assez longue distance par des conduites enfouies sous terre, il pénètre dans les réservoirs qu'on a imaginés et construits spécialement pour lui. Qui ne connaît les gazomètres? Qui n'a vu ces énormes cloches en fer boulonné baignant par la partie inférieure dans une citerne en maçonnerie, armées de bras articulés qui leur permettent de s'élever ou de s'abaisser selon que le gaz qu'elles contiennent est plus ou moins abondant? Il y en a quatorze à l'usine de La Villette, dont l'un, de dimensions colossales, peut recevoir 30,000 mètres cubes; le gaz y arrive d'un côté et s'en échappe de l'autre pour prendre route vers les larges tuyaux en fonte qui le distribuent dans Paris tout entier.

III.

Placée contre les fortifications, l'usine a couru quelques dangers pendant la guerre. Dès le mois d'août, le gouverneur de Paris se préoccupait des dégâts qu'une explosion de gazomètre pourrait produire dans le mur d'enceinte. On rassura le général Trochu, qui s'était trop hâté de s'effrayer, et les ingénieurs spéciaux vécurent dans une sécurité que les faits n'eurent pas à démentir. A l'usine d'Ivry, un obus traversa un des récipiens, le gaz s'enflamma, brûla extérieurement en une forte gerbe de feu pendant huit minutes, et s'éteignit de lui-même faute d'aliment. A La Villette, un obus tomba et éclata dans un des gazomètres; le revêtement de tôle fut perforé, le gaz profita des ouvertures pour s'en aller, et il n'en fut que cela. Lorsqu'aux dernières heures de la bataille des sept jours la France réussit enfin à reconquérir Paris, l'usine, placée entre deux batteries hostiles, ne fut point épargnée; en une heure, le 27 mai 1871, il n'y

tomba pas moins de 95 projectiles explosibles. Pendant cette époque exécrable, tout le personnel de l'usine fut à son poste, chargeant les cornues, brûlant le coke, épurant le gaz. Ce n'est pas qu'on ne l'ait sollicité de se joindre à l'insurrection, mais il fut inébranlable. On savait que pendant les mois actifs de l'hiver l'usine emploie environ 1,100 ouvriers, et qu'en été, lors de la morte saison, elle trouve d'ingénieux moyens pour en occuper encore au moins 600. C'était là de quoi former quelques-uns de ces bons bataillons de vengeurs qui défilaient dans nos rues précédés de cantinières et suivis d'omnibus chargés de tonneaux de vin. On ne manqua pas d'essayer l'embauchage; le régisseur de l'usine, qui me paraît être un homme fort entendu et sans timidité, laissa pénétrer des insurgés sans armes. Ceux-ci se rendirent dans les ateliers, ils invoquèrent les droits du peuple outragés, la fraternité humaine, l'Internationale, la haute-paie, les distributions d'eau-de-vie, la gloire d'émanciper les cinq parties du monde, qui n'attendaient qu'un signal pour proclamer la commune universelle; les ouvriers gaziers levèrent les épaules, mirent les faiseurs de propagande à la porte, et les engagèrent à ne plus revenir.

Les travaux ne furent interrompus qu'au moment le plus ardent du combat, lorsque nul ne pouvait se hasarder dans les cours sans risque d'être tué; ils furent repris dès que la lutte se déplaça. En effet, s'il est une usine qui ne peut jamais chômer, c'est celle-là, car elle nous donne la vie et la sécurité nocturnes. Paris, qui a tant regimbé autrefois contre le gaz, s'y est fort accoutumé, et la consommation qu'il en fait augmente chaque année dans des proportions qu'il est utile de connaître : 40,777,400 mètres cubes en 1855, — 116,171,727 en 1865, et 147,668,330 en 1872; en seize ans, l'augmentation est de 107 millions de mètres cubes. Pour envoyer cette énorme quantité de gaz sur le lieu même où il doit être employé aux usages publics et particuliers, il faut des conduites en fonte circulant sous le sol de Paris, suivant le trajet de toutes les rues, et pouvant recevoir les branchemens des maisons riveraines. Cette canalisation, avec les ramifications innombrables qu'elle comporte, atteignait au 1er janvier 1873 le total de 1,132,022 mètres, et de 1,543,029, si l'on tient compte de 411,007 mètres de tuyaux qui, franchissant les fortifications, vont porter la lumière à quelques villages voisins.

La compagnie n'est pas libre de placer ses conduites où bon lui semble; l'ingénieur éminent chargé du Paris souterrain lui indique le tracé qu'elle doit suivre. Bien des précautions sont à prendre que la théorie indique et que l'expérience a confirmées ; il faut éviter de se rapprocher des aqueducs et des conduites qui nous amènent l'eau, car on pourrait communiquer à celle-ci une saveur détes-

table; il faut s'éloigner des égouts, ne jamais profiter de cette grande route ouverte pour s'y loger, car il suffirait d'une fuite pour les remplir de gaz qui, s'enflammant au contact de la première lampe apportée par un ouvrier, ferait sauter tout un quartier. Les conduites de gaz doivent donc cheminer par une route particulière et isolée, de façon à donner aux accidens le moins de chances possible de se produire. Sous ce rapport, il n'y a pas à se plaindre: les explosions deviennent de plus en plus rares. L'administration de la ville, qui tire parti de tout, et qui fait bien en présence des charges écrasantes qui lui incombent, n'abandonne pas son sous-sol sans profit : elle le loue à forfait pour la somme de 200,000 fr., que la compagnie lui verse chaque année. De plus, celle-ci rembourse tous les frais de pavage que nécessite la pose des tuyaux; ces frais se sont élevés à 179,667 fr. en 1869, et sont évalués à 100,000 fr. dans le budget municipal de 1873. La Compagnie parisienne est privilégiée, il est vrai, mais son privilége lui coûte cher. Au lieu de payer l'impôt d'octroi dont l'entrée des houilles est frappée à Paris, elle acquitte un droit fixe de 2 centimes par mètre cube de gaz fabriqué; de ce seul chef, elle a payé 2,508,953 fr. en 1872; de plus, un traité intervenu le 7 février 1870 l'oblige à verser sur ses bénéfices, à la caisse de la ville, une part proportionnelle qui a été de 5 millions. La ville de Paris a donc en 1872 touché 7,708,953 fr. de la compagnie du gaz; c'est là une grosse somme: elle représente la taxe de l'éclairage public.

Celui-ci fonctionne, il faut le reconnaître, d'une façon irréprochable. Le système de l'allumage est combiné de telle sorte que Paris entier est éclairé presque subitement. Les 750 allumeurs, portant en main la grande gaule surmontée d'une petite lampe que protége une robe de tôle percée de trous, se mettent en marche, ouvrent le robinet de chaque candélabre, enflamment le bec qui produit un jet de lumière en forme de papillon, et ont fourni en 40 minutes un trajet équivalant à 1,500 kilomètres environ. L'extinction va plus vite encore, et n'exige même pas une demi-heure. Le nombre des appareils lumineux répandus dans Paris aujourd'hui contient 36,573 becs exclusivement réservés à l'éclairage public. Pendant la nuit des fêtes publiques, — lorsqu'il y en avait, — le spectacle des illuminations par le gaz, où de longs rubans de feu dessinaient le couronnement de l'Arc de Triomphe, reproduisaient les contours de l'Hôtel de Ville, s'allongeaient en colliers de perles étincelantes dans les Champs-Élysées, était réellement féerique. C'était par millions alors qu'il fallait compter les « trous » par où le gaz poussait la flamme agile qui ressemble à une fleur d'or pâle sortant d'un calice bleu.

Croirait-on qu'à l'heure qu'il est, avec des usines outillées de

main de maître et produisant un volume de gaz presque illimité, on trouve encore dans Paris le vieux réverbère, le réverbère graisseux, n'éclairant pas, pendu comme un malfaiteur et représentant le dernier vestige d'un âge oublié? Pourquoi ce fossile de l'éclairage n'a-t-il pas été rejoindre les coucous, les porte-falots et les chapeaux bolivar dont il fut le contemporain? Que fait-il au-dessus de nos voies publiques? il proteste en faveur d'un passé qui ne reviendra pas et qui n'a plus de raison d'être; on peut s'étonner que le personnage important qui est chargé de la direction des travaux de Paris n'ait pas fait remplacer par des candélabres à gaz les 924 lanternes à l'huile dont nous étions encore sottement encombrés au 1er janvier 1873 (1).

Nous ne profitons pas seulement de l'éclairage public, nous jouissons aussi pour une bonne part de l'éclairage des cafés et des magasins; nos anciens boulevards, les passages, les galeries du Palais-Royal, quelques rues appartenant aux quartiers riches, reçoivent, jusqu'à dix ou onze heures du soir, plus de clarté des particuliers que de l'administration municipale. Certaines places sont encore fort obscures, et l'on ferait bien d'y multiplier les candélabres; l'absence de boutiques semble les condamner à une ombre perpétuelle, et l'éloignement de toute maison contribue à y entretenir l'obscurité. En effet, la lumière qui pénètre nos rues est bien moins directe que l'on ne croit; elle est surtout réfléchie. Le point éclairant des candélabres frappant sur les murailles planes et blanches de constructions voisines est renvoyé par celles-ci sous forme de nappes lumineuses qui diffusent la clarté et en augmentent singulièrement l'effet. Toute lumière, pour être convenablement employée à des services généraux et publics, doit pouvoir s'éparpiller, se fractionner à l'infini; sans cela elle reste un foyer restreint, éclatant, mais impropre à satisfaire aux exigences d'une grande ville. Il en est ainsi de la lumière électrique : elle éblouit et n'éclaire pas; dans bien des circonstances, elle peut être utilisée, mais on n'est pas encore parvenu à en faire un agent d'éclairage régulier.

Le gaz entre chaque jour de plus en plus dans nos habitudes domestiques; avant cent ans, il n'y aura si petite mansarde qui n'ait son bec lumineux et son robinet d'eau. Ce sera là un grand progrès, mais on ne s'arrêtera pas là, on reconnaîtra que c'est un mode de chauffage économique et plus préservateur d'incendie qu'aucun

(1) Il y a progrès cependant; au 1er mai, il ne restait plus à Paris que 898 réverbères, auxquels il convient d'ajouter 7 lanternes rouges fixées aux portes de sept commissaires de police, et 9 réverbères suspendus dans les rues de l'entrepôt des vins; c'est encore un total de 914 qu'il faut se hâter de décrocher. En présence des 7 millions 1/2 que la ville reçoit pour notre éclairage, Paris a droit au gaz jusque dans ses ruelles les moins habitées.

autre; il remplacera les fourneaux insupportables de chaleur que Paris installe dans ses cuisines trop étroites. Sous ce rapport et depuis longtemps, les Anglais nous ont montré ce qu'il y avait à faire. Presque tous les marchands de Londres habitent la campagne; ils arrivent à leur boutique le matin, et le soir s'en vont dîner chez eux. Ils ont tous dans leur arrière-magasin un petit appareil à trois compartimens : avec une allumette, il est en feu; dix minutes après, la côtelette est cuite, et il y a de l'eau bouillante pour les œufs à la coque et pour le thé. Nous n'en sommes pas encore là; mais cela viendra, car les abonnemens particuliers augmentent singulièrement; ils étaient au 31 décembre 1872 de 94,774 (1). Presque toutes les maisons neuves ont le gaz aujourd'hui; s'il brûle dans les cours intérieures et dans l'escalier, il n'a pas encore droit de cité dans les appartemens; on l'admet dans l'antichambre, quelquefois même dans la salle à manger, mais on ne le reçoit pas dans le salon. Pourquoi ? Il fane les tentures. C'est le seul motif qu'on ait pu me donner, et il n'a aucune valeur : je connais un homme hardi qui n'est éclairé qu'au gaz, et ses rideaux ne s'en portent pas plus mal.

Le gaz fut notre auxiliaire pendant la guerre; lorsque Paris subissait le blocus des armées allemandes, ce fut lui qui nous permit de parler à la province : si nous n'apprîmes rien des événemens extérieurs, au moins nous fut-il possible de raconter ce qui se passait ici. Ce fut la Compagnie parisienne qui fournit la quantité de gaz hydrogène nécessaire pour gonfler ces ballons courageux où l'on mit parfois tant et de si poignantes espérances, que les événemens ont déçues. L'histoire expliquera sans doute par suite de quelles circonstances particulières on ne put profiter de ce moyen de communication pour combiner une action commune destinée à faire un effort d'ensemble qui pût offrir au moins quelques chances de succès. L'usine de La Villette, où j'ai conduit le lecteur, se signala par une activité pleine de dévoûment. « Quand nous étions prévenus qu'un ballon devait partir, me disait-on, on redoublait d'efforts pour obtenir un gaz d'une pureté irréprochable. » Ces services rendus à la grande cause paraissent n'avoir laissé qu'un souvenir bien fugitif dans la mémoire d'une certaine portion de la population de Paris, car aux derniers jours de la commune ce fut par miracle et grâce à l'indomptable énergie des employés que l'usine put échapper à la folie des incendiaires.

MAXIME DU CAMP.

(1) On compte à Paris environ 850,000 becs de gaz particuliers; en 1872, la consommation des théâtres a été de 2,400,000 mètres cubes.

LA
LITTÉRATURE PROFANE
EN GAULE AU IVe SIÈCLE

LES GRANDES ÉCOLES. — AUSONE ET RUTILIUS (1).

Lorsque l'on étudie d'un esprit attentif l'histoire de la littérature latine et les six siècles de son existence, on reconnaît en cette longue période de vie quatre âges successifs correspondant à chacune des grandes nations qui composèrent l'empire d'Occident. On voit le sceptre littéraire passer tour à tour de l'Italie à l'Espagne, de l'Espagne à l'Afrique et de l'Afrique à la Gaule : c'est l'ordre même suivant lequel s'est fondé le domaine occidental de la ville éternelle. On dirait qu'au toucher de l'épée romaine le sol jusqu'alors le plus infertile se transforme en une terre féconde, où peuvent désormais germer et s'épanouir les lettres comme les arts.

(1) Nos lecteurs savent tout ce que la France a perdu en M. Amédée Thierry. Le noble vieillard portait si vaillamment ce nom deux fois illustre, et il nous devait encore tant de belles œuvres! L'étude qu'on va lire l'occupait à la veille de sa mort, et il en prononçait, il en corrigeait à haute voix un passage dans le délire de l'heure suprême. En la publiant aujourd'hui avec une douloureuse émotion, nous ne cédons pas seulement au pieux désir de rassembler comme des reliques les dernières pages tracées de sa main : on retrouvera dans ce tableau des écoles gauloises le savoir et la pénétration du grand historien, avec le don de faire revivre les époques disparues. Une autre étude sur les écoles chrétiennes du Ve siècle complétera cette peinture, et ce ne sera pas, nous l'espérons, le dernier legs que nous aura laissé notre éminent collaborateur.

Puis un jour vient où, par un juste retour, chacun des peuples conquis rend à son conquérant ce qu'il en a reçu. Quand l'Italie est épuisée, les races vaincues apportent à l'empire leur contingent d'orateurs, de jurisconsultes et de poètes, de généraux et d'empereurs : Rome prélève sur elles du génie, de même que des tributs et des soldats.

La première époque des lettres latines, celle où l'esprit italien domina, fut brillante, mais courte : la république en vit la fin. Le génie ibérien, s'emparant alors de la littérature, lui imprima une direction nouvelle : ce fut la seconde époque. De grands écrivains venus de l'Espagne fondèrent une école et formulèrent des règles de style, devant lesquelles pendant près d'un siècle on vit s'incliner, contraints et forcés, les talens originaux que l'Italie produisait encore. Les chefs de cette école se nommèrent les deux Sénèque, Pomponius Mela, Quintilien, Lucain, Silius Italicus, Martial. Sous leurs mains, la prose latine se resserra, devint plus vive, plus concise, plus pittoresque, tandis que la poésie, moins timide, s'enrichissait de couleurs jusqu'alors inconnues, et s'élevait parfois à des hauteurs que nul n'avait encore explorées. Il y eut sans doute dans cette constante poussée vers le *sublime* enflure, parfois incorrection, mais plus souvent énergie et chaleur. Certes ce serait une étude curieuse et féconde en résultats que d'approfondir, l'histoire à la main, le caractère de l'école hispano-latine, de remonter à la source de ses qualités ou de ses défauts, de rechercher sur les uns et les autres soit l'empreinte de la race ibérienne, soit encore les vestiges d'une ancienne civilisation orientale, fille des colonies carthaginoises, d'examiner enfin si la marche naturelle de l'esprit humain, dans les lettres comme en toutes choses, n'avait pas nécessité d'avance la révolution que le génie espagnol fit triompher, — questions délicates, fertiles en controverses, et qu'il ne nous appartient pas d'étudier ici. Mais il est un fait dont nul ne saurait nier l'évidence : l'Espagne de Sénèque et de Lucain a largement fourni à l'Italie de Cicéron et de Virgile sa part dans les gloires communes de Rome, et noblement payé son tribut à l'empire.

La prééminence dans les lettres passa de l'Espagne à l'Afrique carthaginoise : à la *grandiloquence* ibérienne succéda l'*impétuosité* numide. Un instant on put croire que les sables de la Libye étaient une terre plus aimée des muses latines que le sol du vieux Latium lui-même. Ce fut comme une pacifique revanche des défaites d'Annibal et de Jugurtha. Carthage, ambitieuse de prendre place en tout à côté de Rome, s'érigea en centre littéraire; comme celle-ci elle voulut avoir ses grandes écoles, ses lectures, ses improvisations, ses déclamations à la bibliothèque ou sur le théâtre. Orateurs,

poètes, philosophes, accouraient dans ses murs, et la jeune cité punique, pour les enchaîner près d'elle, prit plaisir à leur prodiguer fortune, honneurs, dignités, leur élevant jusqu'à des statues sur ses places publiques. « Tu es notre muse céleste, s'écriait dans l'enthousiasme de sa reconnaissance un de ceux qu'elle adulait le plus; c'est toi l'inspiratrice de la race qui porte la toge. »

A l'exemple de cette « muse céleste, » les autres villes des provinces carthaginoises avaient ouvert des écoles, et s'étaient livrées aux études spéculatives avec une passion tout africaine. Cornelius Fronto, le rhéteur ami de Marc-Aurèle que l'engouement de ses contemporains proclama l'émule de Cicéron, et surtout cet ingénieux et spirituel conteur, Apulée, le plus africain des génies d'Afrique, furent les maîtres de cette littérature nouvelle, — littérature étrange en vérité, où le génie punique, imprégnant la langue latine, lui donna un goût tout à la fois âcre et quintessencié, fleur éclatante, bien qu'un peu sauvage, éclose sous un ciel ardent, à la limite du désert.

L'Italie pendant ce temps, muette et comme frappée de mort, voyait élèves et professeurs abandonner ses écoles. L'histoire, la philosophie, la rhétorique semblaient ne pouvoir plus fructifier sur un sol en une fois épuisé par une production trop hâtive. L'héritage des Cicéron, des Salluste, des Tacite, avait passé aux mains d'un Lampride, d'un Spartien, d'un Trébellius Pollio : les grandes œuvres du génie latin n'étaient même plus comprises. Le public trouvait un plus facile aliment pour son intelligence débilitée dans ces recueils d'anecdotes vulgaires dont l'*Histoire Auguste* nous offre le déplorable exemple. Suétone, l'auteur aimé des époques de décadence, était l'unique modèle que s'efforçaient de copier, sans pouvoir réussir dans cette triste tâche, nombre de compilateurs sans idées, sans critique et sans goût. Maniée par de telles plumes, la belle langue latine n'avait pas tardé à dégénérer en un jargon barbare : à la fin du IIIe siècle, dans la capitale du monde romain, la seule langue littéraire qu'un bel esprit se piquât de comprendre et d'écrire était la langue grecque.

Cependant le vif éclat jeté par Carthage avait été plus brillant que durable, et, bientôt consumé, ce nouveau flambeau s'était brusquement éteint, laissant les écoles d'Occident plongées dans d'étranges ténèbres. Dans les premiers jours du IVe siècle, les lettres latines, incomprises ou dédaignées, paraissaient menacées d'une irrémédiable mort. Tout à coup du milieu de ce lugubre silence s'élève comme un signal de résurrection : les esprits se réveillent et s'agitent; la jeunesse accourt de nouveau vers les écoles désertées, tandis que, ravivées et cultivées avec un soin jaloux, les diverses bran-

ches des connaissances humaines retrouvent une vitalité assez féconde pour produire d'abondantes moissons de fruits; des orateurs et des poètes, des historiens et des savans semblent ramener les jours glorieux des premiers âges. C'est la Gaule qui donne le signal de ce grand mouvement; ces poètes, ces orateurs, ces érudits sont Gaulois : la menace ironique jetée jadis par Cicéron est accomplie : les descendans de la *gent chevelue* disposent en maîtres de l'*urbanité* latine, le *tumulte gaulois* se fait entendre de nouveau, — mais cette fois dans l'éloquence.

I.

La Gaule, aux jours de son indépendance barbare, avait eu ses orateurs comme ses poètes. Au dire des anciens historiens, les chefs des cités savaient aussi bien manier la parole que le *gais* durci au feu, et cette éloquence naturelle était pour beaucoup dans leur crédit sur les sénats et les armées; mais les bardes surtout avaient reçu le don de charmer le peuple en l'instruisant. Prêtres de la poésie nationale et dépositaires de toute science, c'étaient eux qui exaltaient les hauts faits du brave ou flétrissaient l'ignominie du lâche. Quand, assis au foyer d'un chef ou debout dans quelque tumultueuse assemblée, ils chantaient la gloire des aïeux en accompagnant leur voix du son de la *cruit*, le peuple, l'œil fixé sur le poète sacré, écoutait dans un religieux silence, puis, aux derniers accens de l'hymne saint, faisait éclater en bruyans témoignages son enthousiasme et sa joie. Parfois aussi, lorsqu'une guerre fratricide armait cité contre cité, on avait vu des bardes s'avancer sur le front des armées rivales, et bientôt, à l'harmonie de leur parole, les passions féroces s'adoucir, les épées tomber des mains des combattans. « Tels sont les magiciens, nous dit à ce sujet un écrivain grec, quand par leurs incantations ils parviennent à charmer quelque bête menaçante. »

Pourtant cette littérature quelque peu sauvage semble avoir été peu prisée des critiques de la Grèce et de l'Italie : elle faisait même sourire ces censeurs difficiles qui raillaient volontiers l'éloquence gauloise, ses allures fanfaronnes, la boursouflure bravache de la poésie druidique. « Exagérations et poses de tragédiens! » dit dédaigneusement Diodore de Sicile. La civilisation romaine, l'étude des grands maîtres d'Athènes et de Rome fit tomber cette exubérance de mauvais goût, et assouplit promptement ce génie gaulois réputé jusqu'alors indomptable.

Lorsque les Romains, au IIe siècle avant notre ère, étaient entrés dans la province narbonnaise, ils y avaient trouvé les lettres grec-

ques implantées depuis trois cents ans. Les écoles de la phocéenne Massalia, comparables à celles d'Athènes ou d'Alexandrie, produisaient déjà des hommes dont le nom était cité jusque dans l'Orient. A Marseille, suivant le mot de Tacite, l'élégance des Grecs s'unissait par un agréable mélange à la rigidité des mœurs provinciales. Il s'établit donc sur les bords du Rhône et de l'Aude une heureuse rivalité entre l'esprit héllénique et l'esprit latin. En même temps des orateurs distingués, venus de l'autre versant des Alpes, apportaient à la Province les procédés de déclamation et de belle faconde en honneur sur le forum de la Ville. Narbonne, fondation de l'orateur Crassus, semblait surtout avoir hérité de lui le don de l'éloquence; ses avocats et ses jurisconsultes furent longtemps renommés, et longtemps cette cité conserva intact le dépôt des vieilles traditions judiciaires et du vieux langage; toutefois ces écoles, créées au sein des municipes, pour la population italienne colonisée, n'exercèrent d'abord qu'une médiocre influence sur les indigènes. « C'étaient, suivant l'expression hardie de Cicéron, des îles éparses dans un océan de barbarie. »

Le système d'un enseignement régulier comme moyen de gouvernement est postérieur à la conquête de César. Étouffer en son germe toute résistance nationale, assimiler promptement les vaincus aux vainqueurs, tuer le souvenir de l'ancienne patrie en inculquant aux enfans le mépris de leurs pères, remplacer le druide ou le barde par le rhéteur ou le grammairien, bref, conquérir l'homme après avoir conquis la terre, telle est, à partir d'Auguste, la grande méthode de la politique romaine. Auguste choisit une ville, la vieille Bibracte éduenne, lui donne son nom, *Augustodunum* (Autun), et y place le foyer des études romaines au nord de la Gaule. Vienne, Arles, Toulouse, Lyon, Bordeaux, Poitiers, Angoulême, Besançon, Trèves, d'autres villes encore, reçoivent de ce prince et de ses successeurs des gymnases où l'on enseigne les belles-lettres ainsi que la législation latines. Bientôt autour de ces grands établissemens, fondés et dotés par les empereurs, se groupent cent écoles diverses, à la solde des municipalités. Dès lors la conquête est achevée. La noblesse gauloise se déshabitue des batailles; elle se précipite dans une lice nouvelle, par ambition d'abord et par curiosité, puis par goût et par sentiment des arts; elle y porte son intelligence et son ardeur naturelles, séve vigoureuse qu'elle tire du tronc natal. Dès le temps de Tibère, elle semble avoir pris dans un dégoût superbe les mœurs et les traditions de ses pères; sa patrie est Rome, et elle rougit de n'être encore qu'à demi conquise. Parfois cependant, quelque généreuse, mais folle tentative de révolte vient agiter cette terre si promptement devenue romaine : c'est un Sacrovir, un Civilis, un Classicus, mais il leur faut employer la force pour con-

traindre la jeunesse gauloise à entendre cet appel suprême de la Gaule. Qu'importait maintenant aux étudians d'Autun, la cité d'Auguste, ou de Toulouse, la ville *palladienne*, qu'au nom des anciens dieux, le fanatisme d'un druide cherchât à ressusciter l'ancienne patrie? En vérité, les descendans du *Brenn* avaient bien d'autres soucis aujourd'hui. Le concours poétique de Lyon et ses règles burlesques n'avaient-ils pas été créés tout exprès pour eux? Et la Gaule vit peut-être alors sans surprise quelque descendant de Vercingétorix ou d'Indutiomar, courbé sous la férule d'un pédant romain, effacer de sa langue de mauvais poèmes en l'honneur du conquérant de son pays.

Quelles altérations ce rapprochement d'une littérature cultivée et d'une littérature sauvage, ce mélange de deux génies inégalement et diversement doués, vinrent-ils introduire dans l'éloquence et dans la poésie latine? On ne saurait le dire avec précision; à coup sûr ces altérations furent grandes. L'*urbanité* latine et la *fine plaisanterie*, sur le sort desquelles Cicéron pleurait déjà de son temps, purent recevoir de rudes atteintes; mais la Gaule enrichit les lettres romaines de ses qualités innées, la rapidité, la chaleur, la facilité, l'art de peindre. Plus tard, lorsque les critiques voulurent caractériser le style gallo-latin par opposition à la vieille manière italienne, ils accordèrent à celui-là l'abondance et l'éclat, à l'autre la gravité. « J'aime l'éloquence gauloise, disait l'Italien Symmaque, moi qui en ai été nourri par un vieux rhéteur, enfant de la Garonne, » et saint Jérôme ajoutait : « Sachons unir à la gravité du style romain la largeur et le brillant du style gaulois. » En vérité, qui donc alors, en entendant aux gymnases de Toulouse, aux écoles de Bordeaux, les exordes d'un Arborius ou les péroraisons d'un Ausone, eût reconnu sous cette enveloppe, si pompeusement fleurie, ce rude génie littéraire, *boursouflé, fanfaron et tragique*, dont une critique dédaigneuse riait quelque cent ans auparavant?

Conquise plus rapidement encore par l'esprit que par les armes, la Gaule était devenue au IVe siècle si complétement romaine qu'elle fournissait à Rome même les grammairiens chargés de lui apprendre sa propre langue.

II.

Le professorat, qui depuis longtemps déjà fournissait à l'empire presque tous ses orateurs, était au IVe siècle le plus sûr chemin pour arriver à une haute fortune. En Gaule surtout, l'estime publique tenait ce métier en tel honneur que des familles entières s'y consacraient héréditairement. Quelques-unes, comme celle d'Eumène, venues d'Italie ou même d'Orient, avaient trouvé leur véritable pa-

trie dans les écoles de Toulouse, de Trèves ou d'Autun. La plupart cependant étaient indigènes et représentaient souvent les vieilles races savantes, druides et bardes, passés de la science gauloise à la science romaine. Une de ces familles, dont le nom est parvenu jusqu'à nous, offre un assez curieux exemple de transformations successives. Au temps des druides, le temple de *Bélen*, dans la cité des Baïocasses (Bayeux), était desservi par une lignée de prêtres voués de père en fils au culte de ce dieu du Jour. *Patera*, c'est-à-dire gardien de sanctuaire, était le surnom gaulois que portaient depuis nombre d'années les servans de ce temple. Cependant lors de la conquête romaine Bélen étant devenu Phœbus, *Patera*, pour se conformer sans doute aux métamorphoses du dieu, s'était changé en *Phœbitius*. Puis un jour était venu où le christianisme victorieux était monté sur le trône des césars. Frappé de discrédit public, l'Apollon baïocasse n'avait pas tardé à partager le sort du Jupiter capitolin lui-même, — abandon de ses autels et indigence pour ses ministres. Force avait donc été à la famille Patera de renoncer à sa divinité patronne et nourricière et de délaisser un dieu que délaissaient les adorateurs; mais Apollo Bélen, dieu du Jour, était également l'inspirateur du poète et de l'orateur. Aussi le gymnase de Bordeaux ne tarda pas à voir un Phœbitius Patera s'établir près de ses murs et faire souche de grammairiens, de versificateurs et d'avocats. De pareilles transformations n'étaient pas rares au IVe siècle, et tel professeur, maître expert dans le bel art et les finesses subtiles de la rhétorique, avait eu pour ancêtre quelque druide farouche, sacrificateur impitoyable de victimes humaines.

Constance Chlore, ami zélé des lettres, favorisa beaucoup les écoles transalpines; ses successeurs suivirent son exemple, et des constitutions fréquentes, depuis cet empereur jusqu'à Théodose le Jeune, confirmèrent les priviléges des professeurs. Deux lois de Constantin feront connaître la nature de ces priviléges et la sollicitude des augustes pour les établissemens de la Gaule.

CONSTANTIN AUGUSTE A VOLUSIANUS (321).

« Nous ordonnons que les médecins, les grammairiens et les autres professeurs de belles-lettres soient, eux et leurs biens, exempts des charges municipales, et qu'ils puissent être revêtus des *honneurs* (1). Nous défendons qu'on les traduise (indûment) en justice, ou qu'on leur fasse quelque tort; si quelqu'un les tourmente, qu'il

(1) *Honores*, fonctions supérieures auxquelles certains priviléges étaient attachés, — *munera*, fonctions municipales qui ne conféraient pas de priviléges.

soit poursuivi d'office par les magistrats, et que celui-là paie cent mille pièces au fisc; si un esclave les a offensés, qu'il soit frappé de verges par son maître devant celui qu'il a offensé, et si le maître a consenti à l'outrage, qu'il paie vingt mille pièces au fisc, et que son esclave reste en gage... »

CONSTANTIN AUGUSTE AU PEUPLE (333).

« Confirmant les bienfaits de nos divins prédécesseurs, nous ordonnons que les médecins et les professeurs de belles-lettres soient exempts de toute fonction municipale (*munera*) et charge publique, qu'ils ne soient pas compris dans le service de la milice, ni obligés de recevoir des hôtes ou de s'acquitter d'aucune charge, afin qu'ils aient ainsi plus de facilité pour instruire le peuple dans les études libérales et dans les arts. »

La plus curieuse de ces constitutions est assurément celle qui porte le nom de l'empereur Gratien, et qui fut peut-être rédigée par son précepteur, le poète Ausone. Assimilant complétement les professeurs aux plus hauts magistrats de l'ordre civil ou militaire, Gratien, se référant à d'anciens usages, leur assigne d'abondantes distributions de blé, de vin et d'huile; douze rations doivent former les émolumens des *grammairiens* en langue « attique ou romaine; » vingt-quatre rations sont le salaire des *maîtres de rhétorique*, — libéralités sans doute excessives aux yeux des curies municipales, chargées souvent d'acquitter sur leurs propres deniers ces témoignages de la munificence de l'auguste, car celui-ci recommande au préfet du prétoire des Gaules de veiller à la rigoureuse exécution de ses ordres. « Nous voulons, lui écrit-il, voir dans le diocèse confié à tes soins les grandes cités fleurir et briller sous les mains d'illustres maîtres;... mais nous ne pensons pas que chaque cité soit libre de payer suivant son gré ses rhéteurs et ses grammairiens. »

Si grandes qu'elles fussent, de pareilles largesses étaient jugées encore insuffisantes par des princes éclairés tels qu'un Constantin, un Julien ou un Théodose. Ils prenaient alors soin d'attacher à leur personne quelque professeur favori, et le revêtaient à plaisir des plus hautes dignités de l'état, charges au palais, préfectures, consulat même. L'empereur Constantin faisait venir jusque sur les rives du Bosphore le rhéteur OEmilius Arborius, et sur la terre classique des philosophes et des sophistes confiait à ce Gaulois l'éducation des jeunes césars ses enfans. Valentinien ne trouvait pas de mentor plus désirable pour son fils Gratien que le poète Ausone, alors maître de rhétorique dans la célèbre école de Bordeaux. Parfois au contraire c'était quelque favori du prince qui, détaché de la

maison impériale, « de consul redevenait rhéteur. » Tel fut le sort d'Eumène désigné par l'empereur Constance pour enseigner la jeunesse au collége d'Autun. Eumène occupait alors au palais une charge considérable; il fallait s'en démettre, et le célèbre rhéteur hésitait. Constance sut aisément vaincre de tels scrupules. « Ne crains rien, lui écrivait-il, tes nouvelles fonctions ne te font pas déchoir; sache-le bien, la profession que tu embrasses serait une parure pour toute dignité. »

Deux écoles surtout s'étaient acquis au IVe siècle une haute réputation, Trèves et Autun. Trèves, séjour des empereurs, possédait une école d'éloquence fondée récemment, mais en peu de temps parvenue à la célébrité. Symmaque en parle avec éloge, Ausone la met de pair avec la fameuse école de Quintilien. Au temps de l'empereur Gratien, les professeurs établis dans les murs de « l'illustre cité » de Trèves se trouvaient, par faveur singulière du prince, les mieux rémunérés de toute la Gaule : un grammairien grec y recevait douze rations; vingt rations étaient le salaire du grammairien latin, trente celui du rhéteur. On voyait en outre dans cette grande métropole une vaste bibliothèque située au palais impérial; aucun renseignement spécial concernant cet établissement ne nous est parvenu; on peut toutefois se faire une idée de ce qu'il pouvait être d'après les descriptions qui restent de la bibliothèque de Constantinople. Celle-ci possédait un bibliothécaire et sept scribes, quatre pour le grec et trois pour le latin; leur emploi consistait à transcrire soit les livres nouveaux, soit les livres anciens qui se détérioraient.

Le collége d'Autun, le plus ancien comme le plus fameux de toute la Gaule, avait été détruit dans les ravages qu'entraîna vers la fin du IIIe siècle l'insurrection des Bagaudes. Ses portiques étaient devenus déserts et ses murailles gisaient abattues. Constance Chlore les fit relever, et, pour complaire sans doute à ce puissant maître, Eumène consacra à rétablir les chaires abandonnées le traitement d'une place qui lui rapportait vingt-six mille de nos francs. Lui-même, désigné par l'empereur pour enseigner la rhétorique à l'école éduenne, s'acquit dans ces fonctions une grande renommée. Longtemps on cita comme un modèle accompli de belle *grandiloquence* le discours prononcé par cet illustre orateur à la réouverture des cours de son école. Le perfectissime préfet de la Lyonnaise était venu, au nom de l'empereur, présider en grand apparat cette importante solennité. Eumène le reçut sous les portiques du gymnase reconstruit, le harangua, et, saisi d'un fort beau transport de rhétorique : « Jette les yeux autour de toi, s'écria-t-il, et regarde! Sur ces murailles peintes en tons éclatans, tu vois la terre, la terre

avec ses nations, ses villes, ses fleuves, le contour de ses continens, et l'océan, sa vaste ceinture. C'est devant ces images que nous expliquons l'univers aux jeunes gens en leur racontant les victoires de nos princes invincibles... Qu'il est doux pour un Romain d'étudier le monde, lorsque le monde entier est son propre patrimoine! »

Grâce à l'enseignement de pareilles écoles, la Gaule put au IVe siècle fournir à l'empire ses poètes les plus aimés et ses rhéteurs les plus applaudis, Eumène, Cl. Mamertinus, le favori de l'empereur Julien, Nazarius, Agræcius, Alcimus, Drepanius Pacatus, Attius Patera, « à la noble parole, » son fils, le turbulent Delphidius, Eutrope, abréviateur judicieux, parfois éloquent, presque un historien, beaucoup d'autres enfin dont le souvenir a péri : aucune autre partie du monde romain n'eût alors offert une semblable réunion d'hommes éminens et de talens variés. Mais le roi de cette époque littéraire, celui autour duquel se groupent, amis ou protégés, tous les hommes distingués du temps, est cet Ausone, dont le nom ainsi que les œuvres ont survécu à l'oubli amoncelé par dix-sept siècles, le poète ami des empereurs, le rhéteur devenu consul.

III.

Décimus Magnus Ausonius naquit à Bordeaux, vers l'an 309, 'une famille éminente dans les annales de la science gauloise. Son père, Julius Ausonius, était médecin et avait lui-même longtemps brillé à la cour des empereurs. Son élégance, sa science consommée du monde, le charme de son commerce, faisaient dire de lui : « Il n'a besoin d'imiter personne, et personne n'oserait l'imiter. » Julius avait pris pour femme la sœur d'OEmilius Magnus Arborius, rhéteur fameux dont l'éloquence abondante et facile attirait la foule au gymnase de Toulouse. Cet Arborius était en outre une façon de poète bel esprit, et son élégie *à la jeune Fille trop parée* l'avait mis en honneur parmi les délicats et les grands connaisseurs de petits vers. Pourtant ni l'érudition ni la philosophie de cet homme ingénieux n'avaient pu le garantir des superstitions à la mode; il se flattait de lire dans l'avenir comme dans le passé, et, au mépris des lois de Constantin, pratiquait avec ardeur la science de l'astrologie. Ce goût, assez répandu au IVe siècle, avait maintes fois provoqué les anathèmes de l'église chrétienne ainsi que les plus sévères prohibitions de la part des empereurs. C'est que nombre d'esprits distingués, désabusés du paganisme sans être pour cela devenus chrétiens, cherchant vainement dans la philosophie du temps un appui aux faiblesses de l'âme, un aliment au besoin de croire, s'étaient réfugiés, en désespoir de cause, au sein de la religion du

hasard. Le professeur toulousain, ayant tiré l'horoscope de son neveu nouveau-né, y découvrit le signe manifeste d'une longue et glorieuse carrière. Plein d'une robuste foi dans les étoiles, Arborius s'attacha donc d'une affection toute paternelle à l'enfant dont le berceau renfermait de si hautes promesses, au vivant témoin qui devait mettre au grand jour et la science de son oncle et la véracité des astres.

Ausone reçut de sa tante OEmilia Dryadia la première éducation; on le plaça ensuite entre les mains des grammairiens du gymnase de Bordeaux. Là, ses professeurs Macrinus et Minervius lui apprirent l'art difficile de déformer en *centons* les hémistiches de Virgile ou d'amplifier en une *diction* verbeuse les vers les plus célèbres des maîtres de l'antiquité : le poète qui devait se glorifier plus tard d'avoir su rendre *lubrique* « la Vierge de Mantoue » ne profita que trop bien de pareilles leçons. Ces premières études une fois terminées, Arborius fit venir à Toulouse le cher écolier; l'anxieuse tendresse de l'oncle ne voulait pas sans doute laisser à des mains autres que les siennes le soin de dévoiler à son neveu toutes les splendeurs de la rhétorique. Cependant le barreau et son éloquence turbulente parurent captiver un instant le fils du médecin Julius; ce ne fut qu'un goût passager. Dédaignant une profession où le *vir bonus dicendi peritus* se faisait chaque jour plus rare, le jeune homme revint bien vite aux muses, patronnes de sa famille : neveu de rhéteur, il se fit rhéteur.

Longtemps il professa les belles-lettres à Bordeaux, dans ce même gymnase où régentaient les Luciolus, les Tiro, les Léontius, rhéteurs et grammairiens, qu'il s'efforça depuis, confrère trop généreux, de vouer, mais en vain, à l'immortalité. Il s'était marié à une femme qu'il nous dépeint « à la fois enjouée et grave, pudique et belle, de noble race, d'une conduite plus noble encore; » mais bientôt devenu veuf, il laissait paisiblement couler le temps, tout entier à l'éducation de son fils Hespérus, aux devoirs de son état et à ses études chéries. Le neveu d'Arborius avait rêvé une gloire pure et paisible, la gloire de l'homme de lettres, et elle lui était rapidement arrivée. Le rhéteur-poète bordelais remplissait de sa renommée les écoles de la Gaule. Certes, si jamais homme obtint de ses contemporains cette chose rare qui s'appelle justice, ce fut Ausone, et cette justice alla même jusqu'à l'adulation. Ses épigrammes, ses églogues, ses poèmes didactiques, étaient partout cités comme de parfaits modèles d'esprit, de purisme ou de grâce. On proclamait ses vers dignes de Virgile, et sa prose, exempte de cette *horreur* qui déformait le style gaulois, paraissait à beaucoup « enduite de miel cicéronien. » Heureux poète, qui de son vivant s'appelait l'inimitable Ausone!

Il y avait déjà trente années qu'Ausone occupait avec le plus vif succès sa chaire de rhétorique, quand un jour une lettre de l'empereur Valentinien vint lui enjoindre d'avoir à se rendre sans retard auprès de sa personne sacrée. La renommée du poète aquitain avait passé des bords de la Garonne jusqu'aux rives de la Moselle, et un écho de ce grand bruit était parvenu aux oreilles du prince. Or dans son désir d'agir à la fois en empereur et en père, le prince choisissait « l'inimitable » Ausone pour précepteur de son fils, l'auguste Gratien. Le rhéteur bordelais dit adieu à sa cité, à son gymnase, à ses disciples, et se mit en route pour le palais impérial de Trèves.

C'était un étrange séjour pour un poète dont le génie s'était surtout exercé à chanter les grâces de la *Rose* ou les vertus du *Nombre trois* que la cour à moitié barbare de cet auguste pannonien, « buveur de bière, » comme l'appelait le dédaigneux sobriquet de ses ennemis. Inexplicable mélange de grandes vertus et d'instincts cruels, Valentinien se montrait tour à tour, au gré de son caprice, ou bien un Trajan magnanime, ou le plus féroce des Néron. On l'avait vu un jour faire saisir sur les bancs du cirque un de ses chambellans accusé de malversations et ordonner qu'on le brûlât impitoyablement au milieu de l'arène : c'est ainsi que l'empereur entendait faire éclater aux yeux de tous sa profonde sollicitude pour ses peuples. Intrépide soldat, général consommé, devenu la terreur de la Germanie entière, cet homme aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la parole douce, aimait à déposer l'épée pour manier le pinceau du peintre ou le ciseau du sculpteur. Il était également poète, beau faiseur de vers légers, excellant dans l'art de tourner galamment l'épigramme, et d'ajuster l'un à l'autre quelques centons virgiliens en leur donnant une saveur de haut goût. En ses momens d'humeur clémente, Valentinien Auguste semblait un nouvel Adrien, cet autre césar si passionné pour les arts comme pour les lettres; mais soudain, sans cause apparente, le naturel féroce du soldat reprenait le dessus. Le sculpteur, le peintre ou le poète disparaissaient, et, dépouillant son enveloppe civilisée, le grossier Pannonien allait surveiller lui-même le festin de chair humaine que sa munificence offrait à ses favorites, *Innocence* et *Miette d'or*, deux ours de taille gigantesque qui couchaient, enchaînés, dans la chambre impériale. Et quel contraste bizarre de vie raffinée et de mœurs sauvages n'offrait pas également la capitale aimée de cet empereur, cette ville de Trèves où l'eunuque imberbe venu d'Orient, le philosophe paré du manteau de sophiste athénien, se heurtaient à chaque pas à quelque maître des milices, barbare romanisé, portant encore la longue chevelure, roussie à la chaux et au suif! Puis, pour encadrer une

pareille scène, le vaste paysage du nord de la Gaule avec ses vieilles forêts où respirait encore l'horreur des mystères abolis, ses bourgades celtiques, ses cités romaines, ses monts, ses fleuves, nombreux, larges, rapides, la Moselle, la Meuse, et ce Rhin majestueux, que bordaient d'un côté de riches cultures, d'altières cités, des camps hérissés d'armes, de l'autre des bois séculaires et les misérables cabanes des barbares : beautés étranges, contrastes saisissans, qui certes eussent échauffé le génie d'un Virgile ou d'un Juvénal, — mais l'auteur du *Centon nuptial* n'était pas un Virgile, et le précepteur de l'enfant impérial, le questeur du sacré palais, l'illustre et excellentissime Ausone, n'avait garde de se transformer en un Juvénal.

Dans cette Rome du nord, la dernière étape vers la barbarie germanique, sur ce sol agité déjà par les secousses qui vont bientôt faire crouler l'empire et l'occident romains, le tranquille rhéteur n'aperçoit que petites choses, prétextes à petits vers. Un tableau rencontré dans quelque palais de Trèves lui fournit matière au *Crucifiement de Cupidon* et au supplice qu'infligent à l'Amour les femmes victimes de ses cruautés, « non pas celles d'aujourd'hui, nous dit malicieusement le poète, trop volontairement pécheresses, mais celles d'autrefois, les seules à plaindre. » Veut-il décrire le cours pittoresque de la Moselle, sa verve abondante n'oublie rien, ni les villes qui bordent le fleuve, ni les dieux, les nymphes ou les naïades qui président aux eaux, ni même les ébats « et les chœurs » des poissons qui les habitent. Parfois cependant, au milieu de ces minuties ridicules, se rencontrent de jolis vers. « Salut! fleuve... dont la vigne odorante revêt les coteaux, dont le gazon tapisse les vertes rives, navigable comme une mer, rapide comme un torrent, pur comme un lac dans ton cristal profond, harmonieux dans ton murmure comme un doux ruisseau, plus frais à la bouche que la fontaine glacée! A toi seul, tu réunis tout ce qui plaît dans la fontaine, dans le ruisseau, dans le fleuve, dans le lac, dans la mer au double flux! » Éclairs passagers qui ne laissent pas de traces, et cette muse trop facile ne tarde pas à revenir à ses mièvreries coutumières. L'empereur Valentinien emmène-t-il l'auguste, son fils, dans quelque course contre les barbares, Ausone est de l'expédition, le précepteur accompagne son disciple; mais le fracas des armes effarouche bien vite le poète : il perd sous la tente sa grâce et jusqu'à son esprit, et, pendant que l'élève se bat en héros, le maître ne trouve à célébrer que les cheveux blonds ou l'incarnat de Bissula, sa captive. Le formidable choc de la Barbarie, livrant à la Romanité son premier assaut, est pour Ausone un sujet d'idylle.

Cependant Valentinien était mort en 375 d'un accès de colère, dans une audience donnée par lui à des députés marcomans; Gra-

tien restait à seize ans le chef suprême de l'empire. Esprit faible et caractère débile, le jeune auguste eût fait meilleure figure dans une chaire de grammairien que sur le trône des césars. Tandis que sa mère, la vindicative Severa Marina, épouvantait l'occident romain par ses cruautés sans motifs, le jeune empereur son fils transformait le palais de Trèves en une école de déclamation où sa bouche sacrée daignait merveilleusement développer la thèse et l'antithèse. Un pareil prince ne pouvait oublier dans la répartition de ses bienfaits l'homme qui l'avait transformé en un rhéteur aussi accompli : il prouva bientôt qu'il n'était pas un élève ingrat. Déjà comte du palais et par deux fois questeur, Ausone ne tarda pas à devenir l'arbitre suprême des faveurs de la cour. A ces honneurs, Gratien ajouta en 377 la préfecture de l'Italie et de l'Afrique, en 378 celle des Gaules : le consulat manquait encore; il ne se fit pas attendre. « Sache-le bien, avait dit l'élève impérial, s'inspirant lui-même du style de son professeur, je m'acquitterai de ce que je te dois, et je te devrai encore ce dont je m'acquitte. » Cette même année 378, Ausone reçut la nouvelle qu'il venait d'être nommé consul avec Olybrius.

Ce fut à Sirmium, au milieu de ses succès contre les barbares, que Gratien donna au vieux rhéteur bordelais ce dernier témoignage de sa reconnaissance. Lui-même s'empressa d'en mander la nouvelle par une lettre restée fameuse. « J'étais ton débiteur, écrivit-il à son maître, et je connaissais tes désirs. J'ai donc pris conseil de Dieu; il m'a approuvé, et je t'ai désigné consul. » L'auteur de tant de vers impudiques, le plus licencieux des poètes de cette époque licencieuse, le païen Ausone, poussa-t-il le scepticisme jusqu'à croire en lui-même à cette désignation divine? Peut-être; mais, s'il eut quelques doutes, il n'eut garde de les exprimer. « O noblesse d'un grand cœur, s'écriait-il un an plus tard, dans son *Action de grâces*, admirable éloquence d'un discours sorti d'une poitrine candide! Qu'ils se taisent désormais, dans leur inanité stérile, ces orateurs d'Homère, le subtil Ménélas, ou Nestor aux lèvres mielleuses! Jamais la brièveté laconique trouva-t-elle rien de plus concis, de plus complet, de plus doux, de plus harmonieux?.. » A la lettre de Gratien était joint le manteau consulaire; par une attention spéciale le jeune auguste avait choisi le manteau porté jadis par l'empereur Constance, celui-là même dont se servaient les césars dans la cérémonie du triomphe.

Le consulat continuait à demeurer, en dépit des temps, la plus haute dignité de l'empire. Au IVe siècle, l'antique magistrature républicaine conservait encore cet éclat et ces splendeurs premières dont ses fondateurs avaient pris plaisir à la parer. Les césars affectaient eux-mêmes d'incliner leur toute-puissance devant les suc-

cesseurs de Brutus, et l'on avait vu plus d'un empereur précéder à pied la litière consulaire. Rien n'avait été changé par eux au cérémonial traditionnel de l'*officium*, c'était toujours la même pompe, le même apparat fastueux : soldats cheminant sans armes et traînant sur les dalles du forum la robe gabienne, licteurs armés de faisceaux, écartant la foule, sénateurs revêtus de la toge et gravissant en longue file les pentes du Capitole; c'étaient encore les acclamations de tout un peuple, les manumissions d'esclaves, les distributions de pain, les courses du cirque, les égorgemens de bêtes et de gladiateurs : pour un jour, la Rome de Constantin et de Théodose semblait être la Rome de Scipion et de Marius. Mais l'illusion était de courte durée; un matin la voyait naître, un soir la faisait finir, et le consul d'une année n'était pas même un consul de deux jours.

Ausone avait trop longtemps vécu dans la Rome des rives de la Moselle pour croire à la réalité des glorieux fantômes qui hantaient encore la Rome des bords du Tibre. Le sceptique héritier de Cicéron savait fort bien ce qu'était devenu le consulat par l'œuvre des temps et sous la main des hommes. « Ta seule faveur, empereur auguste, m'a fait consul, disait-il à Gratien; tu m'as exempté du Champ de Mars et de ses barrières, des suffrages, des points qui servent à les compter, des largesses qui les achètent. Les acclamations de la foule ne m'ont point troublé; je n'ai pas eu besoin de serrer les mains, d'appeler par son nom chacun de mes partisans, au risque de me tromper. Je n'ai point parcouru les tribus, flatté les centuries, tremblé devant les classes, remis au séquestre le prix des votes, corrompu le distributeur de bulletins. Peuple romain, Champ de Mars, ordre équestre, tribune, barrière, sénat, curie, Gratien a été tout pour moi! » Le jeune prince, objet d'une pareille reconnaissance, eût ardemment souhaité de présider la cérémonie où son pédagogue allait revêtir la trabée et le manteau consulaire; mais il était en ce même moment retenu sur les bords du Danube par la lutte vigoureuse qu'il soutenait contre les barbares. Au moins voulut-il assister à la sortie du consulat, et honorer la fête de sa présence. Ce fut alors qu'Ausone prononça l'*Action de grâces* dont nous avons cité deux passages, déclamation fleurie où la forme souvent ingénieuse est loin de compenser la stérilité des idées, trop pompeux témoignage de l'abaissement des esprits et de la servilité du siècle.

Rassasié d'honneurs et déjà vieux, Ausone ne songea plus qu'à couler doucement ses dernières années dans sa patrie, au milieu des siens. Il regagna, plein de ravissement, sa chère Aquitaine et « ce sol natal où le ciel est clément, la terre fertile, le printemps si long, les hivers si courts! » D'affreuses catastrophes ne tar-

dèrent pas à troubler son repos. La nouvelle lui parvint coup sur coup que Gratien n'était plus auguste, qu'un soldat révolté, Clemens Maximus, l'avait en cinq jours chassé du trône, enfin que le fils de Valentinien avait teint de son sang la pourpre du tyran usurpateur. Les détails de la mort de cet élève si cher durent navrer profondément le cœur d'Ausone. On raconta que le malheureux jeune homme avait pendant de longs instans lutté des ongles et des dents contre les soldats envoyés pour le tuer, couvrant d'empreintes sanglantes les murs de son cachot, appelant dans son délire tous ceux qu'il avait connus et aimés. Mais le poète qui, sous forme d'idylle, avait pleuré sur les tristesses de *la vie humaine* et mis en vers les préceptes des sept sages savait trop bien « que la fortune tend aux meilleurs d'étranges embûches, » et que c'est chose vaine de s'irriter contre elle. Aussi, la faveur d'un nouveau prince aidant, les plaies du rhéteur courtisan furent-elles bientôt fermées.

Pourtant Ausone avait sérieusement renoncé au séjour des palais; le goût de la campagne et la poésie l'absorbèrent pendant tout le reste de sa vie. Son temps se passait à visiter tour à tour ses maisons de plaisance, — sa fortune, plus dorée que la médiocrité d'Horace, lui permettait d'en posséder jusqu'à trois : Lucaniac, Novère, Marojalium, — et à embellir chaque jour les *nids* de sa vieillesse. Il avait su transformer ces *nids* en autant de cours littéraires où il trônait, entouré de ses admirateurs, vieux amis, disciples plus jeunes, adulateurs de tout âge. C'est là que Drepanius Pacatus venait déclamer, avec son rude accent et toute l'horreur de sa diction transalpine, quelqu'un de ces panégyriques fameux qui avaient fait de lui un orateur en renom à la cour de Théodose; Gregorius Tetradius aimait à y lire ses premiers essais satiriques, et plus d'une fois sans doute le jeune poète dut sourire, heureux, malgré son scepticisme, de s'entendre décorer par le vieux maître du nom de nouveau Lucile. On y rencontrait encore Afranius Syagrius, de Lyon, personnage illustre dans le gouvernement, le Mécène de plusieurs de ces beaux esprits, Axius Paulus, à la fois poète et musicien, Pontius Paulinus, Palladius, et ce Marcellus l'*Empirique*, étrange médecin qui ne croyait pas à la médecine, faisait profession d'un scepticisme absolu à l'endroit d'Hippocrate, mais avait en revanche trouvé la merveilleuse recette de guérir tous les maux à l'aide de ses incantations magiques. Parfois cependant quelques désertions se produisaient parmi les courtisans de Lucaniacum; c'était un de ces poètes, un de ces rhéteurs, qui, atteint par la folie du siècle, devenu chrétien fervent, se retirait dans quelque pieuse retraite. On le voyait soudain, comme Pontius Paulinus, Paulin de Nôle, détestant ce qu'il avait adoré, abjurer les muses et leur culte, pleurer le grand crime d'avoir trop aimé

Homère ou Virgile, et par esprit de pénitence se contraindre à ne plus écrire qu'un latin barbare. Ausone gémissait sur de pareilles défections; il faisait tour à tour entendre la voix d'un père ou d'un maître offensé. « Pourquoi donc Paulin voulait-il changer de mœurs? Quelle ingratitude ou quelle folie transformait cet esprit délicat en un sauvage, en un autre Bellérophon? » Ces grands désespoirs duraient peu, et la petite cour oubliait vite le courtisan parti. Ce n'était plus alors sous les bosquets de Lucaniacum qu'interminables joutes et débauches d'esprit sans fin : épîtres, distiques, quatrains, sentences, énigmes, défis bizarres ou joyeusetés parfois répugnantes. A ces divertissemens intellectuels s'en joignaient d'autres, prétextes également aux inspirations journalières de cette muse badine : la pêche, la chasse, les longs repas, durant lesquels le poète Axius Paulus faisait représenter quelque pièce de son choix. Et c'est ainsi qu'au milieu des plaisirs de cette vie facile s'éteignit le vieil Ausone, cet épicurien trop élégant, égaré dans une société chaque jour plus barbare, — tantôt païen, tantôt chrétien, selon le caprice de ses vers, mais sceptique avant tout, et n'ayant jamais su, jusqu'à son heure dernière, ce qu'il allait trouver par-delà la tombe, — ou ces dieux mythologiques célébrés par sa muse rhétoricienne, ou bien ce Christ, dont il avait une fois, comme par mégarde, chanté la résurrection glorieuse.

IV.

Le mal qui au IVe siècle menaçait d'une mort bientôt complète la société païenne agonisante, la cause morbide qui lui ôtait toute énergie pour résister aux progrès incessans des idées chrétiennes, — le scepticisme, était également le vrai motif de l'impuissance où se trouvaient réduits les derniers adeptes des lettres profanes. Trop clairvoyans pour ne pas constater l'irréparable ruine du polythéisme, mais aussi virgiliens ou cicéroniens trop convaincus pour s'incliner devant un Dieu qui exigeait alors qu'on abjurât les muses comme autant de démons funestes, les derniers rhéteurs et les derniers poètes de la Rome païenne s'étaient réfugiés dans une religiosité vague, mélange bizarre d'antiques formules et de pratiques nouvelles. Beaucoup d'entre eux, à l'exemple d'Ausone, célébraient en même temps et les dieux d'autrefois et le Dieu d'aujourd'hui, chantant tour à tour avec un égal enthousiasme ou les divinités habitant l'olympe, ou le Christ « sauveur, père de toutes choses, régnant sur la terre, les eaux et le Tartare : » ceux-là, c'étaient les croyans; mais d'autres, non contens de sentir en eux-mêmes une complète indifférence à l'endroit de tout culte, éprouvaient un secret plaisir à laisser publiquement éclater un rire sarcastique et

impitoyable, faisant du scepticisme même leur religion et leur foi. Au nombre de ces derniers, nous rangerons un poète gaulois, l'auteur anonyme de cette comédie bizarre qui a pour titre : *Querolus*, « le Grondeur. » Il faut entendre ce païen, mordu du démon inspirateur d'un Aristophane ou d'un Plaute, railler avec une verve cruelle les derniers soupirs du paganisme expirant. Pour l'auteur du *Querolus*, tout ministre du culte, desservant de chapelle, astrologue ou diseur de bonne aventure, n'est qu'un parasite vivant grassement aux dépens des fidèles et battant monnaie sur la crédulité niaise de leurs derniers dévots. Le comique va même jusqu'à faire défiler une troupe de prêtres sous le masque irrévérencieux d'oies sacrées qui traversent la scène, criant et caquetant, assourdissant les oreilles de leur pieux ramage. C'est ainsi qu'à son heure dernière le paganisme trouvait encore la force de mourir en riant.

Et pourtant, dans cet universel effondrement de la foi des anciens jours, quelque chose du monde antique était encore resté debout. Tandis que, chassées de proche en proche devant la croix du Christ, les divinités helléniques ou latines trouvaient à grand'peine un dernier asile dans quelque palais patricien ou sous l'humble toit d'un paysan, un dieu survivait à ces dieux abolis, — Rome; un dogme de foi emplissait encore plus d'un cœur, — la patrie. La ville éternelle, sainte, nécessaire, juste, foyer de toute lumière, source de toute vertu sociale, était depuis longtemps un dieu véritable, résidant parmi les mortels; depuis longtemps, suivant l'expression d'un poète, elle habitait sur la terre un olympe incorruptible. Quand le polythéisme, battu en brèche et ruiné, s'était incliné vers les symboles platoniciens, on avait expliqué la divinité de Rome comme on expliquait alors toutes choses dans la religion : Rome était devenue une émanation du Dieu universel. L'âme du monde, vivifiant par mille canaux la nature matérielle et la nature morale, se révélait, disait-on, dans la sphère des existences sociales par Rome, principe des sociétés policées, régulatrice du genre humain et tête des nations. Cette conception originale de Rome et de l'empire imprimait aux sentimens patriotiques un caractère d'exaltation mystique et de tendresse rêveuse : elle élevait à la hauteur d'une dévotion l'amour de la patrie.

Mais dans les âmes où brûlait cet amour exalté pour la patrie romaine couvait aussi une haine sauvage pour tout ce qui pouvait menacer l'existence de cette dernière idole. Le christianisme et son dieu né d'hier, sur un sol étranger, chez un peuple réputé « obscène et vil, » le christianisme, qui, pendant trois siècles, « l'aversion du genre humain, » osait aujourd'hui se venger et persécuter à son tour, soulevait chez ces derniers païens des fureurs d'autant plus implacables qu'elles étaient impuissantes. C'était lui, c'était « cette

peste publique » dont la contagion, troublant l'esprit débile des césars héritiers de Constantin, poussait un Gratien, incitait un Honorius à brûler d'une main sacrilége les livres sibyllins, à dépouiller le Capitole, à détruire jusqu'à l'autel de la Victoire, « la vierge gardienne de Rome. » Qu'allaient donc devenir et le monde et la civilisation même, si, sur les ruines du culte « vainqueur des peuples de la terre, » les prêtres du « Galiléen, » un Salvien, un Augustin, pouvaient impunément saluer de leurs cris d'allégresse chacune des calamités s'abattant sur l'empire?

Et cette religion du passé ne se bornait pas seulement à de vains regrets, à des malédictions plus vaines encore; l'espérance de voir de nouveau régner au sommet du Capitole la déesse reine du monde vivait toujours dans la pensée de ses adorateurs. Ce fut cette foi profonde en des jours meilleurs qui inspira les derniers accens de la muse latine; Symmaque lui dut ses pages les plus éloquentes, ce fut elle enfin qui mit au cœur du poète Rutilius les beaux vers qui ont fait de ce Gaulois le dernier des poètes de Rome.

V.

Rutilius Numatianus était, suivant l'opinion la plus probable, un Gaulois originaire de Toulouse. De bonne heure, il avait parcouru tous les degrés de la vie politique; son père d'ailleurs l'avait devancé dans la carrière des honneurs, et il trouva en Italie plus d'une statue qui glorifiait son nom. Lui-même, maître des offices, préfet, peut-être consul, avait géré la grande préfecture de Rome en 413, presque au lendemain de ce jour néfaste où les Goths mettaient à sac la ville éternelle. Dégoûté des affaires, Rutilius quitta l'Italie en 418 pour retourner en Gaule; mais là de nouvelles douleurs l'attendaient, et le fugitif ne quittait des ruines que pour d'autres ruines. Le temps nous a conservé le récit de son pénible voyage, son *Itinéraire,* poème plein de talent, d'une versification rigoureuse, d'une langue savamment énergique. On sent, en lisant ces vers, d'où s'exhale un souffle d'admirable patriotisme, que leur auteur portait en lui une âme toute romaine, déchirée par les maux qui désolaient son pays. Sa douleur est celle qu'éprouvaient alors les derniers survivans de l'aristocratie romaine, demeurés païens par respect de leur race, et qui chaque jour, sentant mourir les dieux de la patrie, croyaient voir expirer en même temps la patrie elle-même.

Le fanatisme de cet amour éclate en un transport enthousiaste au moment où le poète Rutilius, abandonnant l'Italie profanée, adresse un adieu suprême à la ville éternelle, sa déesse bien-aimée. Avant de franchir le seuil de ses portes, une force mystérieuse semble l'y

attacher malgré lui : il se jette à genoux; il couvre de baisers et de larmes ses pierres sacrées.

« Écoute-moi, s'écrie-t-il, écoute-moi, reine de ce monde qui t'appartient, Rome, qui as pris place dans le ciel étoilé! Écoute-moi, mère des hommes et mère de tant de dieux, toi dont les temples nous rapprochent de l'olympe! C'est toi que je célèbre, et tant que je vivrai tu seras l'objet de mes chants. Qui pourrait vivre et t'oublier? Avant que ton image s'efface de mon âme, ingrat et sacrilége, j'oublierais plutôt le soleil, car tes bienfaits rayonnent, comme sa lumière, au-delà des bornes du monde habitable. Lui-même dans son orbite immense semble ne rouler que pour toi; il se lève sur tes domaines, il se couche encore sur tes domaines!

« Aussi loin que s'étend d'un pôle à l'autre l'énergie vitale de la nature, aussi loin ta vertu a pénétré la terre. A tant de nations diverses, tu assures une même patrie; ceux qui luttèrent contre toi ont été contraints de bénir ton joug. Offrant à tes vaincus le partage de tes lois, tu as fait une ville de ce qui était avant toi le monde!

« O déesse! des derniers recoins de l'univers romain s'élève un hymne à ta gloire! Nos têtes sont libres sous ton joug pacifique. Pour toi, régner est moins qu'avoir mérité de régner, et la grandeur de tes actions dépasse tes vastes destinées. »

Admirables vers, accens vraiment sublimes, et qu'on croirait inspirés par le spectacle que dut offrir la paix romaine aux jours d'un Auguste ou d'un Trajan! Mais, hélas! qui eût pu reconnaître dans cette divinité chantée si haut la Rome d'Honorius, la Rome saccagée par Alaric le Goth, la Rome qu'allaient bientôt déshonorer les hordes de Genséric le Vandale? Bien aveugle celui qui pouvait encore avoir foi dans l'éternité de cette chose déjà morte, et qui voyait la reine du monde dans l'esclave des barbares!

L'aspect de l'Italie dévastée, n'offrant plus que des ruines, dut convaincre le poète que les temps glorieux étaient à jamais consommés. Plein d'une émotion douloureuse, Rutilius nous fait la peinture lamentable de ce pays naguère si beau; les terres sont devenues incultes, et les fleuves débordés s'étendent en marais pestilentiels sur un sol longtemps fertile : les barbares ont passé par là, ils ont marqué l'Italie, comme le reste de l'empire, à leur empreinte sinistre. Arrêté à chaque pas par ces décombres, le voyageur se résout à poursuivre sa route par mer. Au moyen de petites barques, il côtoyait le rivage, prenant terre fréquemment, soit pour voir ses amis, soit pour éviter le mauvais temps. Du large où il voguait, il apercevait les danses et entendait les chants joyeux qui célébraient la renaissance d'Osiris, c'est-à-dire du soleil au solstice d'hiver, incident qui démontre assez que les

lois sévères des empereurs contre le polythéisme étaient sans effet sur l'esprit des paysans, même à peu de distance de Rome : l'ancien culte méritait déjà son nom de *paganisme*. Il régnait encore sur la basse classe des campagnes, comme il dominait toujours au sommet de l'échelle sociale, dans la portion la plus noble et la plus élevée de l'aristocratie; mais au sein de l'aristocratie, les opinions païennes semblaient un des apanages de l'ancienneté de race, tandis qu'elles ne se maintenaient dans les populations rurales que par le défaut de lumières et l'éloignement des grands centres. Chemin faisant, Rutilius rencontre plusieurs de ses amis gaulois fugitifs devant les barbares. Quelques-uns supportaient une extrême pauvreté, après avoir été opulens, élevés en dignités, comblés d'honneurs dans leur patrie. Un d'entre eux s'était fait chrétien, et vivait comme un anachorète parmi les rochers sur le bord de la mer. Jeune, honoré, époux d'une femme noble et riche, il avait tout quitté pour aller embrasser au loin, comme dit Rutilius, « cette mort vivante. » Le voyageur se détourne de lui avec amertume. Chaque fois qu'il rencontre un chrétien ou un juif, sa bile s'échauffe, et il faut qu'il montre sa mauvaise humeur par quelque déclamation haineuse. A l'aspect de l'île de Capraria, peuplée de cénobites, il s'écrie avec colère : « Cette île est pleine d'hommes qui fuient la lumière, et se nomment moines, *monachi*, d'un nom grec, parce qu'il leur plaît de vivre seuls et sans témoins. Ils craignent les faveurs de la fortune, parce qu'ils redoutent ses revers, ils se font volontairement misérables pour ne pas être malheureux. Quelle rage insensée a frappé ces cerveaux dérangés, que la crainte du mal empêche de souffrir le bien? Est-ce la destinée qui les condamne à des châtimens mérités? est-ce l'effet d'une triste maladie et de la bile noire qui gonfle leurs entrailles? »

A l'île d'Elbe, il est mis hors de lui par un Juif, fermier des marais de l'état, qui lui reproche d'effrayer ses poissons en froissant les herbes de la rive, et de diminuer son eau en en buvant. A ces taquineries grossières, Rutilius irrité répond par des malédictions contre la race juive, dans laquelle il a soin de comprendre les chrétiens, devenus les dominateurs du monde romain. « Plût aux dieux, s'écrie-t-il, que la Judée n'eût jamais été soumise par les armes de Pompée et le gouvernement de Titus! Coupée à la racine, cette peste n'a fait qu'étendre plus loin les rameaux de sa contagion, et la nation vaincue opprime maintenant ses vainqueurs. »

Son fanatisme ne l'abandonne point dans l'appréciation contemporaine de Rome. Rutilius assurément eût dû, comme ennemi des barbares, saluer dans Stilicon le vainqueur des Goths et le dernier des Romains; mais Stilicon était chrétien, et il avait brûlé les livres

des sibylles. Le poète ne voit en lui que le violateur du Capitole, et le voue à jamais aux feux du Tartare :

« Oui, Stilicon a détruit le gage fatal des grandeurs de Rome; il a voulu que les Parques précipitassent la marche de leurs fuseaux. Ah! que les tourmens de l'infernal Néron cessent devant lui; que les torches du Styx s'épuisent sur une ombre plus funeste! Néron n'a frappé qu'une mortelle, Stilicon une immortelle; Néron a tué sa mère, Stilicon la mère du genre humain. »

Impuissante colère, imprécations vaines! Les jours d'autrefois avaient fui sans retour, et tout était bien fini pour cette immortelle, mère des dieux et des hommes; mais elle ne périssait pas parce que Stilicon, dans une heure de fanatisme, avait brûlé quelques vieux livres apocryphes; Alaric lui-même et ses soldats barbares n'étaient pas la cause première de cette irrémédiable mort; Rome déesse, à peine pleurée de quelques rares fidèles, tombait devant un dieu devenu plus fort qu'elle, — et celui-là, c'était le Christ.

Tel est ce quatrième âge littéraire, dernier lustre que la Rome profane dut à la Gaule, dernière étincelle échappée d'un flambeau qui s'éteint. On l'a vu, ce ne furent pas les hommes qui manquèrent au temps : les hommes furent nombreux; quelques-uns même avaient été dotés par la nature de rares facultés : quant au temps, il ne fit point défaut aux hommes, et à nulle autre époque peut-être les lettres ne reçurent plus magnifiques hommages ou plus riches salaires. Deux siècles plus tôt, cette école aurait produit de grandes choses, et sans doute lutté de gloire avec les beaux génies de l'Espagne. Mais la destinée des littératures est liée invariablement à la vie morale des empires; les idées et les sentimens publics sont le fond sur lequel l'art s'appuie, la matière qu'il travaille et façonne. Tout était mort au IVe siècle, dans la vieille société romaine; l'éloquence se bornait à quelques discours officiels, au panégyrique de l'empereur vivant, à la satire de son ennemi mort, et la poésie, soit peur, soit dégoût, s'était retranchée dans le monde paisible et inoffensif des fictions. Seul le christianisme recélait de la jeunesse et de la vie; — et le christianisme repoussait comme choses païennes et détestables les formes littéraires ainsi que l'esprit des écoles. Ausone, Eumène, Rutilius, s'épuisèrent en vains efforts à rendre fleurie la stérilité même : ils jetèrent un manteau de pourpre sur un cadavre.

AMÉDÉE THIERRY.

LE
CHAGRIN DE TANTE MARGUERITE[1]

I.

Je suppose que pour réussir il faut ne considérer qu'un seul côté du but qu'on se propose; voilà comment a réussi ma sœur Anna, si toutefois c'est réussir que d'atteindre à ce qu'on souhaite. Au contraire je me suis toujours trop préoccupée des mauvais côtés de chaque projet, de chaque chose. Vous verrez, Lucy, ce qui en résulta pour elle et pour moi. Je veux en toute simplicité, en toute droiture d'intention, vous faire connaître l'histoire vraie de ceux qui vous ont précédée, qui ont nourri votre enfance, l'histoire de deux femmes qui ont vécu, aimé, souffert, comme vous vivrez, comme vous aimerez, comme vous souffrirez un jour. Je ne compte guère que le phare que j'allume suffise à vous tenir éloignée des rochers où l'on se brise; les annales de l'humanité remontent à bien des siècles avant les jours de ma jeunesse, chère Lucy, quoique vos douze ans aient peine à concevoir le temps où tante Marguerite était jeune, et jamais je n'ai entendu citer de cas où l'expérience d'un être humain eût servi à éclairer personne que lui-même. N'importe, il sera bon que vous sachiez plus tard une histoire de famille que vous êtes encore trop enfant pour comprendre. Puisse-t-elle vous faire penser aux morts avec une douce compassion, puisse-t-elle vous convaincre que la réalisation d'un désir, si ce désir n'est louable, ne saurait nous donner aucune joie !

(1) *Aunt Margaret's trouble*, Londres 1873. Chapman et Hall. — Pour faire connaître aux lecteurs de la *Revue* le roman le plus intéressant et le plus distingué peut-être de l'auteur de *Mabel's Progress* et du *Sacristan's Household*, nous avons appliqué à cette œuvre un procédé de réduction plus propre à en faire goûter le charme qu'une sèche analyse.

Votre grand'mère était ma sœur Anna. Vous n'aviez que deux ans lorsque vous la vîtes pour la dernière fois, et je ne sais comment vous représenter cette sœur de votre tante à cheveux gris sous la figure d'une belle fille, éblouissante de fraîcheur et de vie, énergique, altière. Ses yeux, brun foncé comme les miens, étaient bien plus brillans; si elle était en réalité un peu plus petite que moi, sa démarche et son port eussent fait croire qu'elle était la plus grande; bref, il existait entre nous ce qu'on appelle un air de famille, avec cette différence qu'elle était vraiment une beauté.

Nos parens étant morts, enlevés à quelques jours d'intervalle par la même fièvre épidémique, lorsque nous avions, moi cinq et Anna trois ans, notre tuteur nous emmena; un nid tiède et doux recueillit les deux innocens petits êtres, loin desquels les ailes maternelles avaient pris leur vol sitôt et pour jamais. J'ai dit notre tuteur, — peut-être n'en exerçait-il pas légalement les fonctions. Au fait, n'ayant pas de trésor, nous n'avions pas besoin de dragon pour le garder; mais Dieu nous envoya un ami qui prit soin de nous par pure tendresse et par pure compassion.

D'abord on espéra que, les affaires arrangées, il nous resterait un peu d'argent; la clientèle de mon père était considérable, et il avait toujours vécu simplement, sans rien dépenser pour lui-même; hélas! tout compte fait, sauf une petite somme produite par la vente de la bibliothèque et du mobilier, nous n'eûmes absolument rien. Un médecin de village, s'il est un de ces bons samaritains pour qui le spectacle de la souffrance est le plus puissant de tous les appels, devient rarement riche. Oncle Gough, — c'était le mari d'une demi-sœur de ma mère, plus âgée de beaucoup que cette dernière, — oncle Gough nous conduisit donc chez lui, Anna et moi, dans nos petites robes noires. Tante Gough pleura, nous prit sur son cœur, et remplaça notre mère tant qu'elle vécut. Je me rappelle que dès cette époque Anna était la plus impérieuse de nous deux. Ce qu'elle voulait, elle le voulait avec fureur, les volontés plus faibles cédaient devant la sienne sans en avoir conscience, et cette habitude de ne rencontrer jamais d'obstacle eut sur elle un effet fâcheux. La faute, s'il y eut faute, était toute à la tendresse excessive d'oncle et de tante Gough. Ils s'étaient promis que les orphelines ne sentiraient jamais, fût-ce un instant, le froid de l'abandon sous un toit étranger, et ils eussent reculé par conséquent devant tout ce qui pouvait avoir la moindre apparence de sévérité à notre égard.

« Les Pignons, » qu'habitait oncle Gough, étaient une très ancienne demeure que le hasard ou le bon goût de ses propriétaires successifs avait conservée presque dans son état primitif. C'était la

plus importante maison de la petite ville de Willborough; des dépendances considérables l'entouraient : ses pelouses, ses jardins, ses vergers, s'étendaient au loin derrière elle. La façade était assez près de la rue principale pour qu'on aperçût en passant ses nombreux pignons par-dessus les hauts murs de briques, et la grande grille de fer permettait de voir l'entrée du vestibule avec son curieux porche avancé qui surplombait de chaque côté un banc de pierre sur lequel par les beaux jours d'été traînaient souvent des monceaux de jouets et de livres d'images, un petit chapeau de paille, une ceinture chiffonnée, le tout gardé par Vic, le plus mignon et le plus irascible des chiens terriers, compagnon favori d'Anna. Ce porche était le lieu où ma sœur jouait de préférence, et un perpétuel *casus belli* entre elle et le jardinier Stock, le factotum de mon oncle, le tyran de toute la maison, vieillard singulier, si rigide qu'on l'eût cru taillé dans du bois sec. Lui seul s'avisait de trouver mauvais les empiétemens d'Anna, mais il avait beau gronder, Anna était un redoutable adversaire même pour lui. Une fois il eut recours à la mesure extrême de l'emporter tout échevelée, criant et se débattant; notre tuteur fut si effrayé de la violence de sa Benjamine qu'il donna tort à Stock, et celui-ci depuis n'intervint jamais dans les passe-temps d'Anna; je crois qu'elle fut la seule créature qui de mémoire d'homme réussit à battre Stock sur son propre terrain.

A mesure que le temps marchait, on ne nous laissait plus nous ébattre du matin au soir dans le jardin; mais les devoirs qu'on nous imposait n'avaient rien de pénible. Tante Gough était fervente chrétienne. Chaque dimanche matin, on nous perchait côte à côte sur deux coussins dans le grand banc de famille, et de cette façon le bord de mon chapeau se montrait aux fidèles; Anna, plus petite, demeurait invisible. Il n'existe plus de ces bancs-là aujourd'hui. Nous allions volontiers à l'église. Ce qui nous y plaisait le plus, c'était la musique; notre église possédait de vieilles orgues imposantes, et l'organiste savait en tirer parti. Il aimait son instrument, il pensait à l'orgue plus qu'à lui-même, et cet oubli de soi, sentiment particulier au véritable artiste, se communiquait irrésistiblement à l'auditoire. Nous-mêmes, petits enfans, nous démêlions dans les psaumes certaines beautés supérieures à la beauté du son, et je me rappelle avoir dit une fois à mon oncle : — J'aime entendre M. Dixon, il joue avec tant de bonté!

Lorsque nous avançâmes en âge, on nous envoya chaque jour à l'école chez Mlle Wokenham, la plus petite femme que j'aie jamais vue. Parmi ses élèves, bien des fillettes de douze ans la regardaient de haut, et auprès d'elle nous paraissions toutes extraordinairement

robustes. A quarante-cinq ans environ, elle me faisait l'effet d'une antiquité. C'était une personne douée de connaissances solides, sinon brillantes. Notre éducation terminée, nous ne savions, Anna et moi, que ce qu'elle nous avait appris, avec tout juste assez de musique pour nous tirer d'une contredanse, et quelque peu de français, que nous devions à un pauvre émigré nommé M. de Beauguet. Anna remuait tous les cœurs en chantant l'hiver au coin du feu soit une vieille ballade des frontières, soit un air de Haydn. Je chantais aussi; mais ma voix n'avait ni la puissance ni le charme de celle d'Anna.

Les années passèrent ainsi paisiblement sur les Pignons. Si elles blanchirent la tête vénérable de mon oncle, si elles creusèrent quelques rides sur le visage avenant de ma tante, cela se fit graduellement, doucement, et nous ne le remarquâmes point. Le vieux Stock changea moins que personne. Il avait toujours paru vieux : comme par le passé, son unique plaisir fut de gronder, son seul luxe de fumer sa pipe; le soir, je l'écoutais souvent parler théologie avec les servantes. Stock avait des idées très arrêtées sur la religion. Il se croyait un des élus, un juste, et je me rappelle encore qu'avec la curiosité vague d'un enfant réfléchi, je me demandais parfois quel serait un jour l'étonnement de Stock de trouver au ciel bien plus de gens qu'il ne l'avait cru.

Les Pignons n'étaient point la propriété de mon oncle; il les avait loués à long terme d'un magistrat du comté, le grand seigneur de l'endroit. Les terres à plusieurs milles à la ronde appartenaient au baronnet; mais, socialement parlant, il était aussi loin de nous que s'il eût habité le Kamtschatka. Tout au plus connaissions-nous son régisseur, M. Lee, pour le saluer lorsqu'on se rencontrait dans la rue les jours de marché; encore était-il si fier que je me sentais glacée en sa présence, bien qu'il poussât la condescendance, à mesure que nous grandissions, jusqu'à nous sourire et à nous parler. Un jour il dit à mon oncle que « Mlle Anna avait terriblement d'éclat et de désinvolture, et qu'elle ne tarderait pas à tourner toutes les têtes. »

— Et n'a-t-il rien dit de notre petite Margot? demanda ma tante quand ces flatteuses paroles furent rapportées à la maison.

— Bon! répliqua mon oncle en m'attirant à lui tendrement; je ne sais pas si j'aimerais beaucoup que M. Lee fît de beaux discours sur Margot. Libre à lui de décider laquelle a les yeux les plus pétillans, — de cela il est bon juge, et je ne prétends pas diminuer la valeur du compliment qu'il vous a fait, Nanny; mais si Margot ne tourne pas toutes les têtes, elle se glissera dans tous les cœurs, n'est-ce pas, chérie? — En parlant, il passait la main sur mes che-

veux. J'avouerai la vérité : une sorte de colère me prit. Pourquoi ne tournerais-je pas les têtes aussi bien qu'une autre? Je me dérobai presque à la main paternelle qui me caressait. Ce sentiment misérable s'évanouit aussitôt. L'instant d'après, j'avais embrassé mon oncle, et nous nous mettions tous à rire de la menace d'Anna d'essayer son prestige sur M. Lee lui-même la première fois qu'elle le rencontrerait. L'occasion se présenta vite. Le jour du marché qui suivit, nous remontions la rue, ma sœur et moi, quand nous aperçûmes devant nous mon oncle en conversation animée avec le majestueux régisseur. Comme ils marchaient lentement, nous nous trouvâmes sur leurs talons avant qu'ils ne se fussent doutés de notre approche. — Oui, M. Gough, disait le régisseur, il débute bien, et le début est tout; ce sera sa propre faute ensuite, s'il ne réussit pas.

— En effet, en effet, M. Lee, répliqua notre oncle, et je ne doute point que le jeune homme ne vous fasse honneur.

A ces mots, Anna, se dressant sur la pointe du pied, passa le bras par-dessus l'épaule d'oncle Gough, et lui mit sous le nez un bouquet d'herbes aromatiques que nous rapportions au logis. — Il s'arrêta, et M. Lee aussi; le mouvement qu'ils firent tous deux nous permit d'apercevoir une autre personne qui marchait un peu en avant et qui se retourna sur l'exclamation de mon oncle, dont la figure s'était illuminée comme toujours lorsqu'il voyait l'une de nous : — C'est vous, impertinente! J'aurais dû deviner un de vos tours! Fi, mademoiselle Nanny! N'avez-vous pas honte? Voici M. Lee qui en rougit pour vous!

Je ne crois pas que M. Lee rougît le moins du monde, mais je sais qu'Anna rougissait, et qu'elle riait, et qu'elle était charmante. M. Lee nous serra les mains avec beaucoup de condescendance, et, comme nous allions continuer notre chemin, oncle Gough dit encore : — Peut-être ces messieurs auront-ils la bonté de venir aux Pignons voir la tante, et boire à la santé, à la prospérité de M. Horace?

Le jeune homme que nous avions déjà remarqué nous fut aussitôt présenté par M. Lee comme son fils, et, l'offre de mon oncle étant acceptée, nous rentrâmes tous ensemble. Les deux vieillards reprirent leur conversation au point où ils l'avaient laissée, ils causèrent tout le long du chemin; la jeunesse marcha devant, timidement et en silence jusqu'à notre grille. Ce fut la première fois que je vis Horace Lee. Il m'est difficile aujourd'hui de séparer cette impression du sentiment que j'éprouvai dans la suite, mais je suis presque sûre de l'avoir aimé tout d'abord, bien qu'il fût d'une réserve qui touchait à la froideur.

Tante Gough était l'hospitalité même, son mari lui eût amené tout Willborough à dîner qu'elle n'eût été préoccupée que du regret de ne pouvoir assez bien recevoir ses hôtes. Cette visite la surprit un peu, car M. Lee n'avait jamais été avec nous sur un pied d'intimité, mais son accueil n'en fut pas moins simple et cordial. Pendant le dîner, nous apprîmes pourquoi M. Horace était venu à Willborough. — Il veut se fixer parmi nous, dit mon oncle, après avoir étudié l'agriculture à Birmingham, chez un maître éminent...

— Et fort cher, interrompit le vieux Lee, fort cher, car le mérite se paie toujours.

Il promenait ses regards autour de lui comme s'il se fût attendu à quelque approbation. Horace baissait obstinément les siens sur la nappe.

— Je suis sûr, reprit mon oncle, que M. Horace a bien profité de ses études; nous autres gens de Willborough nous profiterons à notre tour des connaissances qu'il a si heureusement acquises.

— Je lui ai acheté une part dans l'établissement bien connu de Phillips et Rotherwood, poursuivit M. Lee. M. Phillips se retire, c'est une bonne occasion pour un jeune homme qui peut disposer d'un modique capital... et de belles relations. J'ai fait mon devoir envers mon fils en lui assurant dès l'enfance de belles relations, prêtes aujourd'hui à l'accueillir, à l'estimer à cause de son père.

— Sans doute, dit oncle Gough, et à l'aimer pour son propre compte.

Horace remercia mon oncle d'un sourire si joyeux que ses traits en furent éclairés comme par un rayon de soleil.

Ces messieurs prirent congé assez promptement, car ils avaient dix milles à faire avant de rentrer chez eux, et les soirées sont déjà courtes lorsque approche l'automne. — J'espère que nous vous verrons souvent aux Pignons, dit mon oncle; vous voici notre voisin, monsieur Horace, et si vous pouvez vous accommoder des habitudes modestes de vieilles gens qui ne savent rien de la mode, vous trouverez toujours ici une chaleureuse bienvenue et du vin frais.

M. Lee avait évidemment compté sur cette invitation en nous présentant son fils. Il importait à la considération d'un nouveau-venu dans la ville de Willborough d'être reçu chez les Gough, et, malgré toute sa vanité, le régisseur était loin de dédaigner un pareil avantage. Poussait-il les projets plus loin? Je l'ignore. — Un gentil garçon, dit mon oncle après leur départ, un gentil garçon, bien qu'il soit encore un peu gêné parmi nous! Où diable a-t-il pris cette timidité? Il faut que sa mère en ait eu beaucoup. Je ne l'ai jamais connue, pauvre femme, mais il a l'air du fils d'une bonne mère.

Les journées d'automne devinrent de plus en plus courtes, l'o-

deur des feuilles mortes flottait faiblement dans l'air; sur le ciel pâle du soir commençait à se détacher le dessin délicat des branches dépouillées de leur feuillage. A cette époque, la figure d'Horace Lee était devenue sous notre toit aussi familière que celle du vieux Stock lui-même. Son embarras, causé surtout par la sotte importance de son père, s'était dissipé peu à peu : c'était un aimable compagnon dont la gaîté presque enfantine plaisait singulièrement à mon oncle. Un lien vint s'ajouter à leur intimité : James Gough était originaire du nord. Je ne sais quelles vicissitudes l'avaient amené dans une autre partie de l'Angleterre, mais son cœur conservait le cher souvenir du pays natal. Imaginez sa joie lorsqu'il découvrit que la mère défunte d'Horace était née elle-même à une vingtaine de milles de son village! Dès lors il ne se lassa jamais de questionner Horace sur cette mère, évoquant les réminiscences qui concernaient sa famille, allant jusqu'à se persuader qu'il avait connu Mme Lee dans sa première jeunesse, bien qu'il y eût, je crois, des difficultés insurmontables de dates à cette prétendue rencontre. Pendant des heures, il parlait des marécages, des bruyères, des solitudes agrestes qu'enfant il avait foulés; il passait d'une aventure à une autre jusqu'à ce que l'accent du nord lui revînt et que ses yeux eussent repris leur expression de quinze ans. Alors il priait Anna de chanter ses « ballades de la frontière, » et, prêtant l'oreille à cette voix fraîche et vibrante, il ranimait son cœur aux souvenirs du vieux temps. Horace, lui aussi, écoutait charmé. Anna aimait l'admiration comme toutes les filles pénétrées de leur beauté; jamais sa voix souple, jamais sa physionomie changeante, n'avaient autant de séductions que lorsque la présence d'Horace venait rompre la monotonie de son auditoire ordinaire.

II.

A cette époque, nous voyions souvent l'excellente miss Wokenham. Elle nous avait fait une grande confidence, qui fut reçue moitié avec plaisir, moitié avec chagrin ; le plaisir était causé par l'espérance qu'elle serait heureuse, le chagrin par la pensée de la perdre. Miss Wokenham allait se laisser emmener loin de Willborough, de l'Angleterre, de l'Europe. Je me rappelle le jour où elle nous apporta pour la première fois cette nouvelle, et la singulière figure qu'elle faisait, partagée entre le rire et les larmes.

Miss Wokenham parlait toujours très vite, mais il me sembla tout d'abord qu'elle était plus excitée que de coutume. Un instant, elle lutta contre ce trouble évident, puis, comme si elle eût désespéré

de le vaincre, se laissa tomber sur un tabouret près de tante Gough, et joignit brusquement les mains. — Je n'ai pas, dit-elle, l'habitude de mentir, et je voudrais en vain paraître à mon aise; je n'y suis pas, et vous le voyez bien, et je sens que vous le voyez. Je suis venue vous avouer quelque chose. — Arrêtant du geste ma tante, qui allait parler, elle continua : — Je me marie, et je devine tout ce qu'on peut dire sur l'absurdité d'une pareille résolution à mon âge; mais j'ai comparé les inconvéniens de vivre et de mourir seule, sans un être humain pour me consoler dans la maladie et le chagrin, aux inconvéniens du ridicule, et j'ai conclu que le ridicule était plus facile à endurer en bonne compagnie que la vieillesse dans l'isolement. Ne m'épargnez donc pas.

Tante Gough avait plus que personne le don de faire et de dire ce qui convenait au moment opportun. Quand miss Wokenham eut achevé son discours avec un sourire contraint, ma tante prit sa petite main entre les siennes et répliqua sans la moindre trace de surprise dans la voix : — Ce sont là de bonnes nouvelles que vous avez bien fait d'apporter vous-même,... quel est le digne homme, ma chère?..

La petite institutrice bondit, se jeta au cou de ma tante, et cette fois fondit en larmes. — C'est le mot, dit-elle, le vrai mot, bonne âme que vous êtes! Je me demandais comment je le nommerais, non pas dans ma pensée, vous concevez, mais aux autres; « mon fiancé, » c'était impossible, même « mon mari » m'eût donné une sorte de choc. Il est si tard pour commencer! mais le « digne homme, » voilà qui lui va bien. Et vous ne me trouvez pas une vieille folle?

Peu à peu elle se calma, et reçut nos félicitations tout en nous contant l'histoire de ses tardives amours. — C'est M. de Beauguet, le professeur de français, vous savez, petites? Qui aurait pensé à pareille chose depuis tant d'années que nous vivons bons amis? Le mois dernier, il vint m'annoncer que la fortune lui souriait. — J'en suis bien aise, lui dis-je, car personne ne mérite mieux que vous son sourire, vous avez supporté ses rigueurs avec tant de courage; mais chacun sait que la vaillance est naturelle aux Français. — Il répondit par un grand salut, et dit : — J'accepte le compliment pour ma nation, mademoiselle, pas pour moi-même. — J'appris alors qu'un de ses parens éloignés, sur l'héritage duquel il ne comptait nullement, venait de mourir au Canada, lui laissant un peu de bien et une ferme près de Québec, qu'il renoncerait à ses leçons pour aller s'établir là-bas, où il y a toute une colonie de ses compatriotes, et qu'il était plein de projets, d'espérances. Il ne me dit pas celles qui me concernaient. Après son départ, je me sentis triste,... la pensée sans doute que j'étais destinée à perdre

l'un après l'autre ceux à qui je m'attachais... D'autres femmes, me disais-je, prennent racine dans le monde, y donnent leurs fruits, et moi, comme un rocher aride et inutile, je m'écroulerai sans laisser de regrets. Cette réflexion, j'ai honte de l'avouer, m'affligeait sottement quand ma servante m'apporta une grande lettre cachetée d'armoiries larges comme une assiette. Je ne vous dirai pas ce qu'elle contenait, bien que je le sache par cœur, — ici une faible rougeur couvrit les joues pâles et délicates de miss Wokenham; — mais c'était une bonne lettre. Lui aussi était seul au monde. Il vantait outre mesure la bonté, la générosité dont j'avais fait preuve, prétendait-il, à son égard, et ajoutait enfin que, si j'y consentais, nous unirions nos derniers jours, promettant que je n'aurais jamais à me repentir de ma confiance. J'ai promis à mon tour d'être sa compagne dévouée tant que Dieu me laissera la vie, et plus longtemps.

Nous aidâmes notre vieille amie dans ses préparatifs; Anna surtout se rendit utile. — Vous êtes toutes deux de bonnes filles, disait-elle; mais, lorsqu'il faut se hâter, qu'on me donne *Feu-Follet :* — chacune de ses élèves portait un sobriquet; le mien était *Philosophie*, celui d'Anna *Feu-Follet*. — *Philosophie*, avec les meilleures intentions, s'arrête à tous les chemins de traverse pour délibérer quel tournant elle doit prendre; *Feu-Follet* s'agite, quoi qu'il arrive, et gagne du terrain en zigzag ou autrement.

Après ces journées de travail consacrées au modeste trousseau de la future Mme de Beauguet, miss Wokenham restait volontiers à prendre le thé avec nous, et *M'sieu*, comme on l'appelait, se laissait quelquefois inviter sans cérémonie. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, plus jeune de tournure et de sentimens que beaucoup de fiancés qui ont la moitié de son âge; en vain essayait-il de prononcer correctement l'anglais, et miss Wokenham ne savait pas mieux le français, mais M. de Beauguet prétendait galment qu'il suffisait qu'elle eût appris *oui*, et *je t'aime*, deux mots que la pauvre petite femme se défendait avec une véhémence inutile de lui avoir jamais dits.

Un soir que ce couple original était à la maison, mon oncle rentra, ramenant de force Horace Lee, qu'il avait rencontré dans les champs labourés à surveiller les travailleurs, en habit de travail lui-même. Comme le jeune homme s'excusait : — Puisque vous êtes si honteux, allez faire votre toilette dans ma chambre, dit oncle Gough, en attendant qu'on apporte de la lumière. Personne encore ne vous a vu.

Il faisait nuit en effet, sauf autour du foyer qui jetait sur le cercle des clartés rougeâtres. Nous aimions tous cette heure du crépus-

cule, et nous la prolongions le plus possible. — Où donc est Nanny? demanda mon oncle, dégustant un verre de vin chaud que lui avait préparé ma tante.

— Elle était ici tout à l'heure, répondit M. de Beauguet; elle s'est enfuie lorsque vous êtes entré.

— Qu'on l'appelle! s'écria mon oncle, qui ne pouvait souffrir que la charmante figure d'Anna manquât, fût-ce une minute, à nos réunions de famille. Comme il parlait, la porte s'ouvrit, et ma sœur entra suivie d'Horace.

— Où diable avez-vous couru tous les deux? demanda mon oncle. Venez çà, capricieuse! Est-ce ainsi qu'on reçoit le maître du logis?

— J'ai rencontré Mlle Anna sur l'escalier, dit Horace, et il approcha sa chaise de la mienne.

Je vis que ma sœur avait été nouer un ruban cerise dans ses boucles brunes. Miss Wokenham, qui était observatrice, remarqua aussi ce nœud provocant, mais ne dit rien; seulement elle ne cessa toute la soirée de surveiller Anna avec anxiété. Après tout, un peu de coquetterie n'avait rien d'extraordinaire, chez Anna surtout, qui ne déguisait pas le plaisir qu'elle avait d'être belle, et elle l'était singulièrement ce soir-là assise sur le tapis aux pieds de mon oncle, son bras rond appuyé à l'un de ses genoux, le visage animé de rougeurs et de sourires. Mon oncle la contemplait avec ravissement. — Une chanson, Nanny, dit-il enfin. Que M. de Beauguet entende une de nos ballades. Ce n'est pas de la musique savante, ce sont de vieilles chansons toutes simples où les airs et les paroles semblent faits les uns pour les autres et se tenir comme la feuille et la fleur. Chantez-nous *Sir Patrick Spence*, Nanny.

— Je ne chanterai pas, si vous m'appelez Nanny, dit-elle faisant la moue. Pourquoi nos marraines nous donnent-elles de jolis noms, si l'on doit en faire Nan ou Nanny?

— Les jolis noms sont pour les jolies filles, ne savez-vous pas cela, Nanny?.. Eh bien! Anna, si bon vous semble! Ne prenez pas feu, et chantez ce que vous voudrez.

Mais en vain mon oncle et ma tante se mirent-ils à rivaliser de supplications et de câlineries, en vain M. de Beauguet exprima-t-il « l'espérance que mademoiselle lui donnerait le plaisir d'admirer sa délicieuse voix, » elle secoua obstinément la tête, les yeux baissés sur le tapis. — Demandez-lui, Horace, dit tout à coup mon oncle, voyons si elle chantera pour vous.

Horace, silencieux auprès de moi, n'avait pas paru entendre la discussion. Il était souvent distrait; en ce moment, il enroulait d'un air rêveur autour de ses doigts une petite chaîne de cheveux que je

portais d'ordinaire à mon cou et qui soutenait un médaillon. Le fermoir s'était détaché, elle était tombée à terre; Horace l'avait ramassée sans me la rendre. A la voix de mon oncle, il tressaillit et s'écria : — Pardon!.. Je vous en prie, chantez, mademoiselle Anna, ajouta-t-il aussitôt.

— Que chanterai-je? demanda doucement celle-ci relevant un peu la tête, mais les yeux toujours baissés.

— La! vous avez réussi, dit mon oncle; je le pensais bien! — Mais il paraissait surpris, presque blessé.

— Ne chanterez-vous pas ce qu'a demandé votre oncle? fit Horace.

— Non, je chanterai *le Gars aux cheveux jaunes*, répliqua résolûment Anna. — Elle allait commencer quand tout à coup, fixant son regard sur lui : — Où donc, dit-elle, avez-vous pris la chaîne de Marguerite? Vous voir tourner et tortiller les choses ainsi me fait mal aux nerfs.

Horace posa la chaîne sur la table, et il s'ensuivit une minute de silence, qui fut rompu par la voix claire et vibrante d'Anna. Je ne me rappelle plus le nom de la ballade qu'elle choisit; ce n'était pas *le Gars aux cheveux jaunes*, mais quelque chose de sauvage et d'orageux qu'elle chanta avec infiniment de passion. Quand la dernière note eut retenti, elle se leva, et, sans dire bonsoir à personne, sortit en fermant brusquement la porte derrière elle. Nous étions habitués à ces alternatives de nuages et de soleil, mais il y avait dans sa conduite de ce soir-là je ne sais quoi d'étrange et de déconcertant.

Tandis que mon oncle et ma tante reconduisaient leurs hôtes, miss Wokenham trouva moyen de me parler un instant seule à seule. — Je me demande, dit-elle lentement, appuyant ses deux mains sur mes épaules, je me demande si ma *Philosophie* n'est de force à naviguer que sur des mers tranquilles, si son courage s'exaltera ou s'il faiblira au contraire lorsqu'au milieu d'un voyage prospère il lui arrivera d'entendre le cri d'alarme : les brisans! — Puis reprenant les façons alertes qui lui étaient familières : — Il ne faut pas être si pâle, mon enfant! Bonne nuit! que Dieu vous bénisse!

Avant de me coucher, je cherchai ma chaîne, et ne la trouvai point. Le médaillon était bien sur la table, mais non pas le lien qui l'avait retenu. Ceci m'inquiéta, les caprices d'Anna m'attristaient; il me semblait que le monde la jugerait mal. Toutes ces choses sans doute contribuèrent à me tenir éveillée; j'écoutais les paroles de miss Wokenham sonner dans ma mémoire comme un avertissement sinistre : — les brisans! les brisans!

Peu de temps s'écoula entre cette soirée et le jour fixé pour le

mariage de nos amis. Ce mariage était un grand événement dans notre vie paisible. Nous ne voyions pas sans regrets finir une intimité si chère; d'ailleurs le voyage en Amérique était alors une entreprise plus sérieuse qu'il ne l'est à présent; mais miss Wokenham ne paraissait rien craindre. Son entrain ne se démentit que la veille du départ, où elle pleura de quitter notre maison, qu'elle considérait presque comme la sienne. M. de Beauguet, tirant alors un foulard à ramages de sa poche, essuya les yeux de la pauvre fille avec tant de sollicitude et ensuite les siens avec tant de simplicité, qu'il me fut impossible de douter que notre chère petite amie fût en bonnes mains.

Le lendemain de grand matin, la cérémonie nuptiale eut lieu. Ils avaient projeté d'abord de se marier à Liverpool et d'y passer quelques jours avant leur embarquement; mais le navire marchand qui devait les conduire à Québec ayant levé l'ancre plus tôt qu'on ne s'y attendait, force fut de précipiter les choses. Mon oncle conduisit la fiancée à l'autel. Lui seul et ma tante étaient présens d'après le désir de miss Wokenham. Un déjeuner fut servi aux Pignons, et vers la fin Horace Lee, sur qui l'on ne comptait pas, accourut haletant avec un énorme bouquet de fleurs rares qu'il offrit à la mariée. Celle-ci était tout à l'attendrissement des adieux lorsque survint cette diversion opportune. La vue d'Horace la fit sourire; elle lui avait toujours témoigné une vive prédilection. — J'ai pillé les serres du château pour vous dès six heures, dit-il, j'ai mis ma jument au galop jusqu'à Willborough. Tout cela mérite récompense, madame de Beauguet!

Mme de Beauguet tressaillit en s'entendant appeler pour la première fois par son nouveau nom, plaça ses deux mains dans celle qu'on lui tendait, et se laissa embrasser de la meilleure grâce du monde. Les baisers, les larmes, les remercîmens, les bénédictions s'entre-croisèrent ensuite avec une fièvreuse rapidité, jusqu'à ce que mon oncle, prenant notre amie entre ses bras robustes, l'eût déposée dans la voiture qui l'attendait. Lorsqu'elle eut disparu, la maison nous sembla vide, toute notre existence dérangée; nous ne savions plus que devenir, Anna et moi. Je crois que sans Horace je me fusse ennuyée; mais à mon insu je mêlais déjà Horace aux moindres incidens de chaque jour. Quand les muguets commençaient à poindre sous le mur ombreux du verger, je me rappelais avec plaisir qu'Horace aimait ces fleurs; quand notre vieux chien de garde se traîna dans le salon pour la première et la dernière fois de sa vie afin de mourir, sa tête fidèle appuyée sur les pieds de son maître, je dis au milieu de mes pleurs : — Quel chagrin en aura Horace! — Je n'essayais jamais une robe neuve, je n'ajoutais pas un nœud à ma toi-

lette, sans m'inquiéter du goût d'Horace. Je suppose que c'était là aimer,... aimer à ma manière. L'amour pour moi ne fut pas le sentiment dévorant, effréné que j'ai vu se développer chez d'autres; c'était un attachement solide, inébranlable, sans violences, sans démonstrations excessives, et la source même de ma vie. Lorsque je m'aperçus que j'aimais, il m'eût été aussi impossible de me rappeler le temps où j'avais vécu sans amour que les jours les plus éloignés de ma première enfance. Qu'elle était simple et folle, cette pauvre fille dont je vous raconte les chagrins; qu'elle me semble jeune avec ses dix-neuf ans, et combien vieille est tante Marguerite! Oui, c'était bien de l'amour pourtant, l'amour vrai, fidèle, immortel,... immortel, car il est toujours vivant.

Toutefois, si je me rends compte clairement aujourd'hui de ce que j'éprouvais, n'allez pas croire qu'il en ait été de même autrefois. De mon temps, on n'interrogeait pas son cœur, on n'analysait pas sa conscience, comme le font aujourd'hui les héroïnes de roman. La présence d'Horace m'était douce, et je chérissais d'autant plus mes bienfaiteurs qu'ils le traitaient comme le fils de la maison; voilà tout. Mon oncle avait coutume de les appeler, Anna et lui, ses deux enfans gâtés; ma tante ne tarissait pas en éloges sur les qualités d'Horace : il avait de l'esprit en effet, un caractère facile et aimable. Sa gaîté, sa bonne humeur, lorsqu'il était parvenu à secouer la timidité qui souvent le paralysait dans le monde, se communiquaient aux autres; il riait comme un enfant de la moindre chose, mais de même les larmes lui venaient aisément au récit d'une infortune ou d'une aventure touchante. — Je ne lui connais qu'un défaut, faisait observer oncle Gough, il ne sait point dire non. Il lui manque encore le lest; mais bah ! nous nous endurcissons toujours assez tôt, et un vieux cœur dans une jeune poitrine est pire qu'une vieille tête sur de jeunes épaules.

M. Lee venait parfois à la maison remercier pompeusement ma tante des bontés dont elle comblait son fils, raconter les succès de celui-ci auprès de sir Robert, qui l'avait chargé du drainage de Meadow-Leas, qui le recevait dans le boudoir même de *mylady*, lui touchait la main, le retenait à déjeuner, tout cela par considération pour son père.

Jamais pendant ces récits ridicules il ne s'apercevait de la rougeur de son fils, de notre malaise à tous. Plus je m'attachais à Horace, plus j'éprouvais d'éloignement pour M. Lee. Ma froideur devait avoir à ses yeux les apparences de la stupidité, tandis qu'il raffolait d'Anna, qu'il appelait volontiers une nymphe, une sylphide, une charmeresse, une sirène, et non sans raison, car elle mettait en œuvre toutes ses coquetteries pour le séduire, quitte à

se moquer, quand il avait le dos tourné, des complimens dont il l'accablait.

Un matin de printemps, M. Lee vint en voiture proposer à ma tante, qui était souffrante depuis peu, un tour de promenade. — L'air et le soleil vous feront grand bien, lui dit-il; je vous conduirai à une ferme où j'ai affaire, et l'on ne manquera pas d'offrir des rafraîchissemens à mes amis. Il y a trois places, vous savez; si l'une de ces demoiselles veut nous accompagner... — Le regard qu'il me jeta était comique. Il disait si nettement : — L'invitation n'est pas pour vous, — que j'y répondis malgré moi : — Certainement non; Anna ira. — Mais ma sœur voulait me laisser le plaisir de cette promenade; j'insistai : il y eut entre nous un petit combat dont je sortis victorieuse, et, ayant empilé les couvertures dans le *panier* découvert en cas que l'air devînt très frais, je les regardai s'éloigner, les longues boucles d'Anna flottant au vent.

On ne manquait jamais d'occupation aux Pignons, et tante Gough avait fait de nous deux des ménagères; la matinée se passa donc vite. Après avoir servi le dîner de mon oncle et avoir installé ce dernier avec sa pipe et son journal dans la salle à manger, j'emportai mon tricot au jardin pour mieux jouir de l'éclat de cette après-midi printanière. Les oiseaux gazouillaient et sautillaient dans les vieux arbres à fruits; je constatai avec intérêt que les rosiers promettaient beaucoup de roses, et je suivis longtemps les bordures déjà fleuries des plates-bandes. Tout m'était cher et familier; je connaissais le moindre coin, chaque tache moussue des murs de brique, chaque buisson, presque chaque feuille. Comme je me baissais pour cueillir une touffe luxuriante de pâquerettes épanouie au sommet de certain petit monticule, je lus sur la pierre blanche qui se dressait à l'une des extrémités : « Vic. » — Le pauvre Vic et ses aboiemens furieux et ses folles gambades s'étaient endormis là pour jamais. — Vic, lui dis-je à demi-voix, je suis contente que vous ayez été un si heureux petit chien; — puis je me mis à penser à notre enfance, dont il avait été le compagnon, à nos batailles du porche, à la première défaite de Stock, dont le récit avait amusé Horace plus d'une fois. — Tout en songeant, je revenais vers le logis et me trouvai soudain devant le porche en question. Je m'y assis pour tricoter, car ce premier soleil un peu étourdissant rendait déjà l'ombre agréable; mais le jeu de mes aiguilles se ralentissant par degrés, je tombai là dans une sorte de rêverie. Je rêvais beaucoup tout éveillée à cette époque. Un pas retentit sur le gravier, un pas rapide et léger que je reconnus bien.

— Je savais vous trouver! dit Horace, comme s'il fût sorti du rayon de soleil pour venir à mon côté.

— En vérité? c'est pourtant la première fois de l'année que je viens ici. Ma tante et Anna sont sorties avec votre père.

— Oui, et j'en suis bien aise... — Apparemment il m'avait cherchée avec le dessein de me parler; mais il s'assit, et resta silencieux à retourner le peloton de laine que j'avais sur les genoux.

— Ce que vous faites là, lui dis-je, me rappelle ma chaîne de cheveux. Figurez-vous que je ne l'ai jamais retrouvée. N'est-ce pas étrange?

Il mit la main dans sa poitrine, et arrêta sur moi un regard qui fit monter le sang à mes joues. — Marguerite, — que mon nom était doux ainsi prononcé! — Marguerite, vous l'avouerai-je?.. Voici votre chaîne; elle est sur mon cœur depuis le soir dont vous parlez.

Un torrent de joie m'inonda; mais c'était trop de bonheur pour y croire tout de suite. J'étendis donc une main tremblante vers le collier sans répondre autrement que par une exclamation de surprise.

— Non, dit Horace, vous ne l'aurez pas avant d'avoir entendu pourquoi je l'ai pris. Vous ne m'avez pas demandé pourquoi, Marguerite. Vous en douteriez-vous?

Je secouai la tête; je ne pouvais parler.

— Devinez.

Un soupir m'échappa. Il jeta ses bras autour de moi, et, me serrant avec tendresse : — Parce qu'il était à vous, parce qu'il vous avait touchée, parce que le moindre ruban que vous portez, le gant qui effleure votre main, la fleur que vous jetez après l'avoir cueillie, me sont de précieuses reliques,... parce que je vous aime, Marguerite.

Ah! les chères paroles! ah! l'heureux, l'heureux temps!

Comme il parlait, une ombre passa rapide entre nous et le soleil couchant.

— Qui donc est là? m'écriai-je.

— Sont-elles déjà de retour? Est-il si tard? C'est votre sœur.

— Alors la voiture sera rentrée par la porte de derrière... Anna me cherchait sans doute. Il faut que je m'en aille. Laissez-moi, je vous en prie.

Nous venions, Horace et moi, de rêver un si beau rêve que je dus faire un pénible effort pour passer de cet enchantement en pleine réalité, pour reprendre la vie ordinaire.

— Encore une minute, Marguerite... — Il tenait mes deux mains, et, debout devant moi, me regardait.

— Ma tante a besoin de moi.

— Répondez seulement à ceci : est-il possible que vous m'aimiez?

— Oh! Horace, ne l'avez-vous pas deviné?

— Eh bien! dites-le-moi,... une fois seulement...

— Et vous promettez de me laisser partir ensuite?

— Je vous le promets, chérie.

Je dégageai mes mains, puis, les appuyant toutes deux sur ses épaules, je levai mon visage vers le sien et l'embrassai. L'instant d'après, j'avais pris la fuite et ne m'arrêtai qu'à la porte du salon, où le sentiment me frappa soudain de mes joues brûlantes et de ma chevelure dérangée par la course. On riait, on causait, on ne pensait pas à moi. J'eus le temps de gagner ma chambre et de réparer ce désordre. Quand je redescendis, la table à thé était dressée auprès du feu, que l'on allumait chez nous le soir jusqu'au milieu de l'été; Horace se tenait auprès de ma tante, renversée d'un air de lassitude dans son fauteuil; Anna babillait avec mon oncle et M. Lee.

— On vous a cherchée, mignonne, me dit tante Gough. Voulez-vous préparer le thé, offrir à ces messieurs de la viande froide? Nous avons fait une très agréable promenade, mais je suis un peu fatiguée.

Les soins dont on me chargeait m'aidèrent à cacher ma confusion, Horace s'empressait autour de ma tante, la débarrassant de sa tasse, tirant un écran entre elle et le feu, plaçant un coussin sous ses pieds, l'écoutant, sa belle tête penchée vers elle, d'un air attentif et respectueux. Comme je l'aimais! Combien me semblait touchante cette déférence de la force et de la jeunesse envers les vieillards! Anna, qui observait aussi, était évidemment du même avis que moi. Elle nous fit un récit animé de l'excursion à Meadow-Leas, une ferme pittoresque et hospitalière, où, disait M. Lee, elle avait passé comme une vision merveilleuse que l'on n'oublierait pas de longtemps. Il en resta là de ses galanteries pour se retirer aussitôt après le thé, ayant affaire le lendemain de bonne heure. Je ne fus pas fâchée de le voir partir, car ma tante pouvait à peine se soutenir, et mon oncle lui dit avec anxiété : — Vous porterai-je, chère amie, jusqu'à votre chambre? Ce ne serait pas la première fois.

— Non, je ne suis pas encore assez faible pour cela; Margot va me conduire... Demain, je serai mieux.

L'ascension dura longtemps, bien que le vieil escalier ne fût rien moins que rapide; tout en montant, je pensais avec beaucoup de trouble qu'Horace allait sans doute parler à mon oncle ce soir même : un regard, un serrement de main m'en avaient avertie. J'aurais voulu de mon côté dire à ma seconde mère le grand bonheur qui m'était venu; mais elle semblait si souffrante que je crai-

gnis de lui causer une émotion au-dessus de ses forces, de sacrifier son repos à mon propre plaisir; après l'avoir aidée à se déshabiller, je rentrai chez moi en remettant au lendemain les confidences.

Anna et moi nous partagions une grande chambre à panneaux de chêne avec trois fenêtres profondes ouvrant sur la pelouse. Nos petits lits étaient posés l'un auprès de l'autre sur un tapis cramoisi que faisait ressortir la couleur sombre du plancher luisant. Je vis que ma sœur était déjà couchée, apparemment endormie. Abritant donc ma lampe d'une main, je marchai avec précaution vers ma table de toilette et me regardai dans la glace. Comme tous les détails de cet instant sont présens à ma mémoire! la lueur bleue du clair de lune qui se glissait par les nombreuses petites vitres pour projeter sur les lambris de chêne des dessins bizarres, — la vaste étendue de notre jardin, qui apparaissait comme une vision à travers le voile argenté du brouillard, les ombres allongées des arbres se balançant sur la pelouse, tandis que les arbres eux-mêmes murmuraient sous la brise de nuit. Je crois respirer encore le parfum d'une touffe de giroflée qui s'épanouissait sur la fenêtre dans un vase de Chine. Ce tableau, que cinquante ans écoulés n'ont ni effacé ni seulement pâli, s'imprima en moi au moment où je touchais de la main le cadre ovale du miroir mobile pour y regarder l'heureuse fille qu'Horace aimait. — Le visage qui me répondit des profondeurs verdâtres de ce miroir n'était point beau, je le savais, mais une lumière nouvelle me parut l'irradier, le transfigurer. — C'est la joie! murmurai-je au milieu de délicieuses larmes; être aimée, aimer ainsi me rendra jolie! — J'appuyai mes lèvres sur le verre: — Bonne nuit, Horace!

Anna dormait sur son lit blanc, et, contemplant sa jolie figure fraîche, enfouie dans un nid de cheveux ondoyans, je fus prise du besoin irrésistible de dire ma joie à la jeunesse, à la beauté incarnées en sa chère personne, de recevoir un baiser fraternel, de sentir ses bras autour de mon cou comme au temps où elle venait, petite fille, me conter quelque chagrin et que nous nous endormions ensemble. La pensée me vint aussi que je lui parlerais avec plus de confiance dans l'obscurité; j'éteignis donc la lampe et m'agenouillai à son chevet. Le clair de lune ruisselait dans la chambre; son bras, sa main, jetés hors du lit, se montraient baignés par ces flots de lumière pâle, et son visage disparaissait dans l'ombre. — Anna, lui dis-je tout bas, ma joue appuyée sur la sienne; Anna, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle ne répondit rien, bien que je sentisse instinctivement qu'elle ne dormait pas.

— Anna, chérie, c'est une bonne nouvelle, et je ne pourrais dormir avant de vous l'avoir apprise.

Elle respira plus vite, son poing se ferma.

— Qu'avez-vous donc?

Point de réponse, seulement la joue sur laquelle reposait la mienne se détourna un peu.

— Anna, Horace Lee m'aime, il me l'a dit.

Elle s'arracha de mes bras, se retourna de façon à cacher tout à fait son visage dans l'oreiller, et le bras qu'éclairait la lune remonta, par un mouvement violent au-dessus de sa tête, dans l'ombre, où il resta. — Pourquoi m'avez-vous éveillée, Marguerite? Je dormais, je rêvais, j'étais si heureuse... Et maintenant que vous m'avez éveillée, ce rêve ne recommencera plus jamais, jamais...

— Mon enfant, mon ange, je ne vous croyais pas si profondément endormie, je ne voulais pas vous déranger. Ne pleurez pas, chère, ne pleurez pas! — car elle sanglotait.

— Alors ne me parlez plus,... allez vous reposer. A demain! Vous entendez? à demain!.. Ce soir je ne pourrais pas vous comprendre. Je suis lasse, et je dormais si bien, et mon rêve est fini!

Elle me repoussait avec une sorte de colère; mon cœur se serra, glacé soudain après un débordement de tendresse et de joie; mais ayant l'habitude, comme tout le monde, de lui céder, je me relevai sans mot dire et me mis au lit. — Je n'aurais pas dû l'éveiller, pensais-je, c'est un enfant! — Une fois j'étendis la main pour la toucher, et, comme elle ne bougea pas, j'espérai qu'elle s'était rendormie. Peu à peu je m'assoupis moi-même, mes yeux se fermèrent, et l'image d'Horace souriant, m'entourant de ses bras, tandis que dansait au-dessus de sa tête l'ombre changeante du feuillage, s'évanouit peu à peu. Cependant toute la nuit j'éprouvai par intervalles un sentiment d'inquiétude, comme si quelqu'un eût erré dans la chambre. Il m'arriva de rêver qu'Anna se promenait de long en large, ses pieds nus effleurant légèrement, mais distinctement, le plancher. Lorsque je me dressai en sursaut pour regarder autour de moi, tout était tranquille, aucun bruit de pas ne se faisait entendre; il n'y avait plus de lune, et les ténèbres nous enveloppaient.

III.

— Je n'ai jamais vu de tricot aussi embrouillé de ma vie! A quoi pensiez-vous, Margot? — Tante Gough m'adressa cette douce plaisanterie dans la plénitude de sa satisfaction quelques jours après l'aveu d'Horace. Tout le monde en était informé maintenant, mon

oncle m'avait bénie en mêlant à ses tendres félicitations quelques conseils prudens sur la nécessité d'attendre; mais il était ravi, je le voyais bien, et cela redoublait mon bonheur. Quant à attendre, peu m'importait; sans doute nous étions jeunes, sans doute nous manquions d'expérience et l'avenir était incertain; mais nous nous aimions, et notre amour avait l'approbation de ceux que nous étions accoutumés à vénérer le plus au monde. N'était-ce pas là une félicité assez grande pour remplir des années au besoin? Horace se résignait moins aisément. Il s'emporta quelque peu contre les leçons de la sagesse : — Je suis jeune, répétait-il irrité, je suis jeune!.. votre oncle sait-il bien que j'ai dépassé vingt-trois ans?.. Je voudrais être vieux comme de Beauguet, je le voudrais, ma parole!

— Peut-être en ce cas les difficultés viendraient-elles de moi et non pas de mon oncle.

— Je dis toujours des choses absurdes quand je suis en colère, reprit Horace éclatant de rire; tout le monde en fait autant!

Le seul nuage à notre ciel était en somme la santé de ma tante, qui, loin de se rétablir, s'affaiblissait chaque jour; le médecin ne pouvait ou ne voulait nommer sa maladie, mais elle perdait tout appétit et toute activité. Elle souffrait beaucoup en outre de l'humeur d'Anna, qui, depuis le soir où mes confidences avaient été si singulièrement reçues, était plus fantasque que jamais, tantôt irritable, tantôt boudeuse, tantôt accablée, tantôt d'une gaîté bruyante, chacun de ses caprices chassant l'autre avec la rapidité d'un ouragan. Elle se montrait particulièrement inconséquente avec Horace. Parfois elle était d'avance pour lui la plus aimable des sœurs, quitte à s'emparer l'instant d'après du moindre prétexte de querelle; l'arrogance et le dédain qu'elle lui témoignait alors me blessaient si cruellement qu'un jour je ne pus m'empêcher de la reprendre avec vivacité en présence même d'Horace. A ma grande surprise, elle devint humble et douce tout à coup, s'agenouilla auprès de moi, et, le visage caché dans ma robe : — Marguerite, je vous aime tant! dit-elle si bas que je l'entendis à peine.

— Je le sais, mon enfant chéri; mais, puisque vous m'aimez, soyez bonne pour Horace. — Les boucles éparses sur mes genoux se secouèrent négativement avec pétulance. — Songez qu'il est votre frère. Allons, donnez-lui la main et soyez amis.

Cachant toujours son visage, elle me permit de prendre ses petits doigts glacés, de les mettre dans les mains d'Horace, et la paix se rétablit pour un temps; mais ma tante, je l'ai dit, s'affligeait de tout cela, et le peu qu'en voyait mon oncle suffisait à l'inquiéter. — Écoutez-moi, ma fille, dit-il à Anna, le changement d'air vous fera du bien. Je crois que vous êtes malade, Nanny, et j'ai envie de vous

envoyer à Meadow-Leas pour une semaine ou deux. Les fermiers vous nourriront de grosse bière et de grosse pâtisserie; vous devenez mince comme une baguette de coudrier.

— Je ne suis pas malade, répondit Anna, mais j'irais volontiers à la ferme.

L'idée parut excellente à tout le monde; j'avais déjà pensé pour ma part que les caprices étranges de ma sœur pouvaient tenir à quelque cause physique. Il fut décidé qu'elle partirait sans retard, et M. Lee se chargea de veiller à ce que son installation fût aussi commode que possible. Je n'ai pas encore expliqué de quelle façon cet important personnage avait reçu la nouvelle de mes fiançailles avec Horace, et de fait celui-ci ne me répéta jamais précisément les paroles de son père, mais il me fut facile de deviner que le bonhomme avait subi une déception, — non qu'une alliance avec la famille Gough lui parût indigne de son fils, il n'avait espéré rien de mieux, — c'était apparemment ma personne qui ne lui agréait qu'à demi. Du reste il fut pour moi, toutes les fois qu'il y pensa, d'une politesse extrême et presque fatigante; mais souvent il n'y pensait point, et j'ai honte d'avouer que je préférais cela.

Quelque précipité que fût le départ d'Anna, nous eûmes auparavant deux agréables surprises : d'abord une lettre de nos amis du Canada qui respirait le bonheur le plus parfait, et où il était question de tout, même du fameux bouquet d'Horace que Mme de Beauguet conservait précieusement entre deux feuilles de papier; M. de Beauguet espérait qu'aucune de ces demoiselles n'en serait jalouse. Ceci nous fit penser qu'il avait bien pu découvrir le secret d'Horace, *notre* secret, avant nous-mêmes, et sa perspicacité nous divertit beaucoup. La seconde surprise concernait Horace : M. Topps, l'ingénieur distingué dont il avait été l'élève, offrit de lui confier une besogne importante. Il s'agissait de travaux hydrauliques dans une petite ville du nord proche de la frontière d'Écosse, et M. Topps avait été chargé de trouver un homme compétent qui pût entreprendre et diriger cette affaire. Son choix nous flatta singulièrement; Horace s'en réjouit surtout comme d'un moyen d'amener mon oncle à presser notre mariage. Six mois devaient s'écouler avant que sa présence fût nécessaire dans le nord; il serait forcé d'y séjourner quelque temps, là était le revers de la médaille; mais je n'y voulais point songer encore : six mois paraissent un avenir bien éloigné quand on a dix-neuf ans.

Quelqu'un me dit une fois, alors que j'étais une toute petite fille, trop petite pour comprendre, que je verrais le bien et le mal, le chagrin et la joie se succéder à travers la vie avec la régularité des carrés d'un échiquier. Je n'ai jamais trouvé la comparaison absolu-

ment juste. Les taches noires sont venues à moi, et grâce à Dieu les taches brillantes aussi, mais sans se succéder avec une régularité ni surtout avec une netteté absolue. Le noir et le blanc étaient séparés l'un de l'autre par des gradations infinies de teintes plus ou moins neutres et non pas par des lignes nettement tracées. Je crois en somme que les lignes nettement tracées ne sont communes ni dans la nature, ni chez les individus. Ce souvenir de « l'échiquier » me frappe en songeant à l'orage qui vint fondre sur nous peu après les succès d'Horace et l'orgueil qu'ils nous causèrent. L'état de ma pauvre tante empira; elle ne quittait guère sa chambre, et, Anna étant absente, j'étais toujours avec elle. En vain protestait-elle faiblement contre mes soins; je n'eusse pas été heureuse, si elle les eût reçus d'une autre main que la mienne, et je lui persuadais très sincèrement que c'était pur égoïsme de ma part. — Mais Horace croira que c'est moi l'égoïste, si je vous absorbe ainsi, disait ma tante, et cela ne doit pas être.

— Horace est incapable de vous accuser. D'ailleurs il est occupé, lui aussi.

Il était vrai qu'Horace se trouvait entraîné assez souvent loin de Willborough, ayant à terminer plusieurs travaux avant son voyage du nord, entre autres le drainage de Meadow-Leas. D'autres eussent pu le remplacer dans cette surveillance, mais sir Robert et M. Lee surtout étaient désireux qu'il vît tout par lui-même. Influencé de la sorte, il allait fréquemment à Meadow-Leas, et nous étions ensemble beaucoup moins qu'il n'eût été naturel de l'être dans notre position réciproque. Presque chaque jour cependant il venait, ne fût-ce que quelques minutes, apporter un présent de fleurs ou de fruits. L'horticulture n'était pas encore à cette époque placée au rang des beaux-arts; néanmoins les jardiniers du château avaient certaines prétentions suffisamment justifiées pour exaspérer la jalousie de notre vieux Stock, déjà mécontent qu'on lui eût imposé un aide dont il se vengeait en calomniant du matin au soir ses services.

— Je connais mon devoir, disait-il. Certes il est dur, quand on a servi un maître quarante ans, de se voir remplacer par le premier fainéant venu qui se sert de sa bêche comme d'une cuiller; mais le devoir avant tout!

— Vos petits pois sont superbes, mon bon Stock.

— Il y a une Providence pour les petits pois, mademoiselle, et aussi pour les haricots. C'est fort heureux, car autrement, Bill Green ayant fait son possible pour les détruire, le maître n'en aurait pas vu de l'année sur sa table.

Je n'entreprenais pas de défendre Bill Green, sachant bien qu'il

fallait attribuer les jugemens sévères de Stock à la vieillesse et aux rhumatismes; seulement, quand il se mettait à critiquer les bouquets de M. Lee, qui empêchaient madame de faire cas désormais de ceux de son jardin : — Épargnez M. Lee, mon cher Stock, lui disais-je, puisque je vais l'épouser.

— Sûrement, sûrement... Je n'ai rien à dire contre lui. Se marier, la petite miss Marguerite!.. Que le Seigneur ait pitié de vous, ma fille!

Certain soir, une de ces conversations avec Stock dans le jardin où je cueillais des fleurs fut interrompue par le bruit du galop d'un cheval, et presque en même temps Horace, tout éperonné, me rejoignit sur la pelouse.

— Chère Marguerite, je suis si heureux de vous trouver ici! Chaque fois que je viens, vous êtes enfermée dans une chambre de malade.

— Bah! je ne m'en porte pas plus mal.

— Mais moi, je ne m'en trouve pas bien... Je vous vois si peu! Comment va Mme Gough?

— Le docteur est auprès d'elle, et j'irai tout à l'heure prendre son ordonnance.

— Me quitter encore! vraiment, Marguerite, est-il juste de mesurer ainsi tous les momens que vous me donnez? — Il avait tiré mon bras sous le sien, et nous remontions lentement l'allée. — Sans doute je comprends que vous soyez attentive envers votre tante : elle m'est presque aussi chère qu'à vous-même; mais vous êtes si indifférente, Marguerite, vous paraissez vous soucier si peu d'être avec moi!

Il parlait d'un ton saccadé, mécontent, qui ne lui était pas ordinaire; en le regardant, interdite, je vis qu'il était pâle et hâve maintenant que l'animation produite par l'exercice se dissipait.

— Oh! Horace!

Si j'avais pu exprimer, ne fût-ce qu'en partie, la joie que me causait sa présence!.. mais non, je ne le pouvais pas, et il aurait dû le comprendre. S'il ne le comprenait point de lui-même, les protestations étaient inutiles. J'ai toujours été trop sensible au moindre reproche, aux siens surtout; ce qu'il pensait, ce qu'il éprouvait, me frappait aussi vivement que si je l'eusse pensé, éprouvé moi-même. Je savais qu'il avait tort, mais j'eusse été incapable de plaider ma cause. Mieux eût valu protester de mon amour franchement et sans crainte, ou encore m'emporter comme n'eût pas manqué de le faire ma sœur. Je ne savais que me retirer en moi-même, blessée et silencieuse. Nous marchâmes jusqu'au bout de l'allée sans échanger un mot; tout à coup il se tourna violemment vers

moi, et me saisit dans ses bras, renversant sur le sable la corbeille que je portais. — Non, ma bien-aimée, dit-il, ne tenez aucun compte de ce que j'ai dit, je ne le crois pas.

— Quoi donc? demandai-je.

— Je ne crois rien, sinon que vous êtes la meilleure, la plus sincère, la plus fidèle, la moins égoïste de toutes les femmes.

— Je n'ai pas tant de mérite, Horace; mais rendez-moi justice : du moins ne suis-je pas indifférente.

— Non, non, mon amour, je suis sûr que vous ne l'êtes pas. Pardonnez-moi.

Nous nous embrassâmes, les joues mouillées de larmes, comme deux enfans que nous étions. — Voyez mes pauvres roses, méchant garçon! La, remettez-les dans cette corbeille... Je ne voudrais pour rien au monde que mon vieux Stock en vît une seule écrasée. Puis venez me rejoindre chez ma tante pour nous parler d'Anna. Bien entendu, vous la voyez sans cesse.

— Oui,... je l'ai vue. Faut-il vraiment que vous vous en alliez?

Je secouai la tête et rentrai précipitamment dans la maison. Mon oncle était auprès de notre malade avec le docteur Dixon, le médecin de la famille.

— Bonsoir, me dit le docteur en me tendant la main. Mme Gough est mieux; ce qu'il lui faut, c'est un peu de force, un peu de ton. Savez-vous ce que j'ai proposé à votre oncle?

— Proposé?.. c'est arrangé! interrompit mon oncle en passant tendrement sa grosse main brune sur la main délicate de sa femme.

— J'ai proposé, reprit le médecin, que Mme Gough s'en allât pour quelque temps au bord de la mer.

— Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt? dit mon oncle. La semaine prochaine, elle ira.

— Il n'y a pas de temps perdu, mon bon ami, à peine la saison est-elle assez avancée; mais j'ai proposé quelque chose encore, mademoiselle Marguerite.

— Non, non, interrompit faiblement ma tante, je ne le permettrai pas.

— Pardonnez-moi, chère madame... Je tiens, mademoiselle Marguerite, à ce que vous l'accompagniez.

L'accompagner, quitter Horace pendant le peu de temps qu'il avait à passer encore à Willborough! Mais je rougis de ma répugnance au moment même où je la ressentis.

— Sans doute, j'irai volontiers, si elle le permet, docteur.

— C'est trop demander à la chère enfant, s'écria ma tante.

Mon oncle me regarda d'un air suppliant.

— Il est cruel en effet de la séparer de son fiancé, dit-il; mais personne ne peut la remplacer auprès d'un malade, docteur.

— Je le sais, fit M. Dixon, prenant son chapeau. Elle est très patiente, très douce et très agréable à regarder, trois qualités inappréciables en pareil cas. — Et il s'en alla.

— Que Dieu vous récompense! me dit mon oncle.

— Horace ne me pardonnera jamais, reprit ma tante; mais il aura Margot à lui seul toute sa vie, et peut-être ne serai-je pas là bien longtemps pour le priver de son bien. — Je l'accompagnai donc jusqu'à Beachington.

La mer et le ciel, le ciel et la mer bleu foncé, vert pâle, livide sous les nuages, étincelante au soleil, endormie avec de longs soupirs au clair de la lune, calme, écumante, grondeuse, terrible, belle toujours! durant de longues semaines, elle s'étendit devant moi. De ma fenêtre, je la contemplais matin et soir, et rien n'arrêtait mon regard jusqu'au lointain horizon, et toute ma vie se concentrait dans mes yeux, jusqu'à ce qu'il me semblât parfois planer comme le goëland entre le ciel sans limites et l'océan insondable.

Ma tante supporta le voyage, — il n'était pas long, — mieux qu'on n'eût pu le croire, et dans la première quinzaine sa santé fit de rapides progrès, puis elle retomba; cependant on disait que ces fluctuations étaient inévitables et ne promettaient rien que de bon. Aussi nous espérions.

Mon oncle, après nous avoir installées, était retourné aux Pignons, où Anna, revenue de Meadow-Leas, tenait sa maison, cette maison à laquelle j'avais dit adieu, le cœur oppressé par un chagrin plus amer encore que celui de la séparation, car Horace m'avait quittée en colère, — non qu'il me blâmât absolument d'accompagner ma tante, mais il ne semblait pas croire qu'il m'en coutât assez. — Horace, lui avais-je dit, pensez à ce qu'ont été pour ma sœur et pour moi nos bienfaiteurs, et vous jugerez vous-même que le devoir filial à leur égard nous est plus impérieusement commandé que s'ils étaient en réalité nos parens.

— Le devoir! répondit-il avec emportement, oui, le devoir est votre dieu, Marguerite, vous pesez scrupuleusement l'affection que vous devez à chacun : tant pour mon oncle, tant pour ma tante, tant pour Horace, bonne mesure pour Horace, il doit être mon mari! Marguerite, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour...

Ses premières lettres implorèrent mon pardon, et me consolèrent par mille protestations de tendresse. De nouveau je fus heureuse. Ma tante semblait reprendre des forces; elle était entre les mains d'un praticien habile, confrère et ami du docteur Dixon, M. Bertram Norcliffe. Non-seulement il la soignait avec zèle, mais

encore il venait volontiers nous tenir compagnie le soir et causer si simplement que nous oubliions la timidité que sa réputation de grand médecin et de savant nous avait inspirée d'abord. A cette époque, la visite du facteur ne se renouvelait pas sans cesse comme aujourd'hui. C'était une grosse affaire d'envoyer ou de recevoir une lettre; en outre le service de la poste était irrégulier et lent de Beachington à Willborough. Je n'écrivais guère plus d'une fois par semaine. Les faits et gestes d'Horace étaient d'autre part fort incertains : il se partageait entre Willborough, Meadow-Leas et le château; il alla même une fois reconnaître son terrain dans le nord; l'excursion ne prit que cinq jours, ce qui nous parut une prouesse sans exemple. Cela se ferait aujourd'hui en quelques heures. Horace n'ayant pas de demeure fixe, j'envoyais ordinairement mes lettres pour lui aux Pignons, sous le couvert d'oncle Gough ou d'Anna; de même les siennes m'arrivèrent plus d'une fois par leur intermédiaire.

Peu à peu, — les degrés eussent été aussi difficiles à définir que ces nuances rapides et fugitives projetées par le soleil couchant sur les flots qui roses tout à l'heure s'obscurcissent graduellement, — un changement se produisit dans les lettres d'Horace. On eût dit qu'une ombre se glissait entre nous, qu'il subissait l'effet de quelque sortilége. Une quinzaine tout entière se passa sans nouvelles de lui. Je combattis en vain mes vagues terreurs; ma tante avait beau me soutenir... Quelle âme que la sienne! J'appris à la bien connaître en cette épreuve. Elle savait envelopper toutes les souffrances dans une ineffable charité, tout comprendre, tout ménager. — Horace a-t-il écrit? me demandait-elle avec l'apparence de l'enjouement et de la sécurité. — Il m'arrivait de ne pouvoir retenir mes larmes, bien que je fisse pour cela un effort pénible.

Nous approchions du temps où Horace devait se rendre au nord, et j'attendais fiévreusement une lettre. Il arriva en effet un paquet des Pignons. Anna en avait écrit l'adresse, et il contenait avec quelques lignes d'elle une longue lettre de mon oncle où nous trouvâmes une allusion incompréhensible à ma négligence. « Dites-lui, écrivait-il à ma tante, que je la remercie de ses jolies lettres, mais qu'elle ne doit pas les réserver toutes pour nous autres vieilles gens. Horace me paraît blessé. » De quoi?.. Je me perdis en conjectures.

La journée avait été brûlante, une nuit sans lune tomba enfin du ciel aride. Nous étions assises devant les fenêtres ouvertes, prêtant l'oreille au roulement du flux sur le galet, et surprenant de temps à autre à travers l'obscurité croissante l'éclair d'argent d'une vague qui, couronnée d'écume, bondissait plus haut que ses sœurs.

M. Norcliffe était auprès de nous, et depuis quelques minutes chacun gardait le silence. — Comme la mer gronde ce soir! fis-je observer; on dirait des menaces.

— Je connais bien ce bruit, répondit M. Norcliffe, il annonce la tempête.

Tandis qu'il parlait, une chaise de poste passa sur la route, et j'entendis une voix crier au postillon d'arrêter.

— Mon oncle!

— James! s'écria ma tante, stupéfaite. Qu'est-ce qui peut l'amener?

— Je sais, je sais, dis-je éperdue. Horace est avec lui, il est venu me dire adieu, il a voulu me voir avant de partir...

Je m'élançais vers la porte lorsqu'elle s'ouvrit. Mon oncle parut seul. Je ne sais quelles pensées folles traversèrent mon cerveau; la tête me tourna,... je demeurai muette, défaillante, les yeux fixés sur son visage rigide et pâle. — Horace! murmurai-je. Il est mort!

— Ma fille! ma fille!

— Il est mort, et vous me reteniez loin de lui! — Ma propre voix me semblait rauque, étrange.

— Marguerite, mon trésor, soyez forte, soyez brave...

— Dites-moi donc la vérité! Il est à moi, j'ai le droit de tout savoir. Est-il mort?

Je secouais frénétiquement le bras de mon oncle. Au contact de ma main, ses lèvres serrées s'agitèrent par cette convulsion terrible qui saisit un homme fort quand il va pleurer.

— Non, Marguerite, il vit,... mais il est parti,... il s'est enfui,... enfui avec Anna,... et c'est un misérable.

La plainte de la mer se transforma en un rugissement immense, une nuit épaisse m'enveloppa, et je tombai sans connaissance.

IV.

A dix-neuf ans, la vie est bien forte en nous. Quelque torturée que soit l'âme, le corps lutte pour repousser son fardeau de tourmens. Ma jeunesse, ma vigueur, s'affirmèrent en cette circonstance; la maladie physique ne vint pas s'ajouter à mes autres angoisses. Il devait en être autrement pour ma tante. Le peu de souffle qui lui restait fut éteint par ce choc; elle ne languit plus qu'un petit nombre de jours, durant lesquels la nécessité de la soigner me força par intervalles à sortir de moi-même; mais, dès que je me retrouvais seule, mon amour blessé se réveillait et criait en moi, avec

quelle amertume! Il me semblait que la plainte désolée de la mer infinie, éternelle, ne fût que l'écho de cette douleur humaine dont je ne pouvais parler, à laquelle je ne pouvais penser, que je sentais seulement. Peu à peu le sentiment de terreur qui m'avait saisie au premier aspect de mon irrémédiable infortune s'affaiblit, et j'osai lentement la regarder en face. D'abord j'avais vaqué comme en rêve à ma tâche quotidienne sans prononcer un mot, sans faire une question. M. Norcliffe était toujours là, s'acquittant de ses devoirs de médecin et d'ami avec une bonté discrète. Je crois que ce fut d'après son conseil qu'on m'abandonna ainsi charitablement à moi-même. Enfin je pensai : — Je veux qu'ils me disent tout, et après... — Après, il n'y avait plus rien. L'avenir, tel que je me l'étais représenté, n'était qu'un long voyage avec un compagnon unique; les difficultés, les épreuves, je ne les avais pas mesurées, pourvu que nous fussions ensemble. Que restait-il de ce rêve de ma vie?

— Mon oncle, dis-je un soir, voulez-vous bien sortir avec moi sur la plage? Ma tante repose, on la veille; j'ai besoin de causer avec vous, et il me semble que j'étoufferais dans la maison.

Il me serra la main et prit son chapeau. Nous descendîmes les quelques marches de rocher qui conduisaient de la terrasse à la vaste plage, où nous nous trouvâmes aussitôt dans une solitude absolue. La nuit était chaude et sombre, des lueurs phosphorescentes couraient sur l'eau, le vent doux qui soufflait de terre apportait par bouffées les parfums des champs. Nous marchâmes en silence jusqu'à ce qu'un tournant du rivage nous montrât les yeux rouges d'un phare qui semblaient cligner dans le lointain de la nuit.

— Cher oncle, je veux que vous me disiez,... — je dus m'arrêter une minute, la main appuyée sur son bras, — que vous me disiez tout sur Horace et ma sœur. Je ne vous le demanderai que cette seule fois, et puis tout sera fini.

— Je vous attendais, mon enfant; j'aurais voulu parler plus tôt, d'autres ont été d'un avis différent, et peut-être ont-ils eu raison.

— Oui, mon oncle, mais j'ai encore une grâce à vous demander. — Il prit ma main tremblante entre les siennes. — Je souhaite que vous ne disiez pas des choses...

— Quelles choses, ma chérie?

— Des choses comme celles que vous avez dites d'Horace le soir,... vous savez?.. Je comprends ce que vous devez éprouver; mais ne me parlez jamais durement de lui. — Et j'éclatai en sanglots, la tête sur sa poitrine.

— Comment dire la vérité sur lui sinon durement? repartit le pauvre homme avec amertume; mais calmez-vous, ma fille, pour

rien au monde je ne voudrais ajouter à votre peine. Je ferai de mon mieux.

Il commença le récit entrecoupé de la fuite de ma sœur. — Je ne soupçonnais rien, me dit-il, rien au monde; il faut que cela ait commencé dès ce voyage à Meadow-Leas. Il paraissait pensif, et venait plus rarement chez nous, du moins à ma connaissance. Dieu sait ce qui se passait derrière mon dos, Anna étant absolument libre, et lui traité déjà comme le fils de la maison. — Mon oncle ignorait en somme les détails : les fugitifs n'avaient pas quitté Willborough ensemble, Horace était parti pour le nord par la diligence de nuit, et Anna l'avait probablement rejoint sur la route à quelque endroit convenu. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures qu'on s'aperçut de l'absence de cette dernière, qui avait détourné tous les soupçons possibles par une fable habilement combinée. A peine commençait-on à s'inquiéter lorsqu'un billet d'elle était arrivé aux Pignons. Ma sœur déclarait que les tentatives de poursuite seraient inutiles, puisqu'elle aurait passé la frontière d'Écosse et qu'elle serait mariée avant que ces lignes arrivassent. — J'étais fou, me dit mon oncle, ma première impression fut de courir en Écosse et de prendre à la gorge ce... Eh bien! non, je ne le dirai pas, mon enfant. La pensée me frappa qu'il était trop tard, et je me jetai dans une chaise de poste pour venir du moins à vous. On parle de la force de l'homme! Oui, pour combattre, c'est possible, mais pour endurer... Ma foi! le plus brave, le plus fort a grand besoin de s'appuyer sur vous autres, frêles créatures, quand le chagrin vient s'asseoir à son foyer.

Dans tout ce que me dit mon oncle et dans tout ce qu'il ne me dit pas, je reconnus quelle blessure profonde Anna avait infligée à son amour, à son orgueil paternels. Il avait été si fier de sa beauté, de son entrain et même de son humeur indomptable! Certes il me chérissait et me plaignait; mais le plus douloureux pour lui était que sa main à *elle* eût porté le coup, qu'elle fût fausse, perfide et ingrate, sa favorite, son enfant gâtée, son idole! Quelque effort qu'il fît pour rejeter tout le blâme sur Horace, il ne pouvait chasser le sentiment de l'indignité d'Anna. Jamais depuis, dans les rares occasions où le nom de la coupable fut mentionné entre nous, il ne l'appela que votre sœur, ou Mme Lee, jamais plus Nan ou Nanny.

Quand oncle Gough eut achevé, il se fit de nouveau entre nous un long silence, puis je me levai, — nous nous étions assis sur le galet, — et je repris son bras. — Merci, mon oncle, lui dis-je, vous êtes bien bon pour moi.

— Bon pour vous, ma chère, ma digne fille! — Tout son cœur se fondit en un torrent de larmes; nous pleurâmes ensemble jus-

qu'à ce que la passion s'apaisât et qu'une sorte de paix redescendît dans nos âmes. Comme nous retournions à la maison, je pensai pour la première fois à travers ma tristesse que les éblouissantes clartés du matin étaient pour moi éteintes à jamais, et qu'il me restait néanmoins, durant les longues heures ternes et sombres qui précèdent la nuit où l'on ne travaille plus, à me rendre utile aux autres.

En rentrant, nous trouvâmes la servante qui nous attendait. — Mme Gough, dit-elle, s'était éveillée plus malade, et on avait été chercher le docteur.

Ma tante s'éteignit paisiblement cette nuit-là.

Nous regagnâmes les Pignons, portant avec nous l'ombre de nos déceptions et de notre deuil; nous revîmes avec d'autres yeux les scènes familières. Je passe sur le chagrin des vieux serviteurs, sur les condoléances des amis, sur la sympathie de nos humbles voisins. Mon oncle n'attendait plus que de moi des consolations. C'était un de ces hommes particulièrement sensibles aux influences féminines et qui en ont besoin. Quelque timide et modeste qu'eût été sa femme, il avait cherché auprès d'elle le conseil et l'encouragement dans les soucis de chaque jour. Elle était morte, Anna partie, Horace chassé pour jamais de sa maison et de son cœur... Je restais seule pour remplir tant de places vides.

Quel triste automne suivit notre retour! Nous nous promenions côte à côte, le long des allées jonchées de feuilles mortes, sans passer la grille qui nous séparait de Willborough, sans recevoir personne. Une fois le vieux M. Lee vint cependant. J'entendis sonner de la salle où je travaillais, et, m'étant mise à la fenêtre, fus prise d'un tel tremblement que mon ouvrage tomba sur le plancher. — Qu'est-ce donc? dit mon oncle, me regardant.

— Je ne me sens pas le courage de le voir, répliquai-je, oppressée; permettez-moi de me retirer.

Je montai en toute hâte, m'enfermai dans ma chambre, et demeurai plus d'une heure assise, immobile, les yeux secs jusqu'à ce que notre vieille Hester fût venue frapper, en disant que mon oncle attendait le thé. Je sus plus tard que l'entrevue avait été orageuse. Tout en blâmant son fils, M. Lee avait tenté d'agir comme médiateur, alléguant que ce qui était fait ne pouvait se défaire, et autres bonnes raisons. Au fond, son but était de s'informer si le mariage d'Anna ne changeait rien aux dispositions testamentaires de mon oncle, celui-ci ayant toujours annoncé qu'il ferait de son bien deux parts égales. — Je lui dis, me raconta mon oncle dans la suite, que ni votre sœur ni son mari n'auraient jamais un sou de moi de mon vivant ni après ma mort. Puisqu'ils ont agi à leur

guise, ils n'ont qu'à continuer. Je lui dis que j'avais une nièce, une enfant, une héritière unique. Là-dessus il voulut vous voir, persuadé, répétait-il, que vous ne permettriez pas cela; mais je déclarai que, si vous étiez un ange, je n'en étais pas un, et que sur ce point j'aurais une volonté... Il s'en alla. — Je m'efforçai, bien entendu, de changer les intentions de mon oncle. Que m'importait l'argent? Mais chaque fois qu'il m'arriva de faire allusion, même indirectement, à ce sujet, sa colère contre Anna redoublait de telle sorte que je dus cesser d'intercéder pour elle, et que je laissai au temps le soin d'agir plus efficacement que mes paroles.

L'automne, l'hiver, le printemps, s'écoulèrent ainsi; l'été revint, et deux fois dans ce laps de temps nous reçûmes la visite de M. Norcliffe. La seconde fois il m'affligea en me demandant d'être sa femme. Il m'affligea, dis-je, parce que mon propre chagrin me rendait sensible aux sentimens vrais d'un cœur honnête, et que j'étais forcée néanmoins de lui répondre que cela ne pouvait jamais être.

— Je ne vous demande pas de l'amour, insista-t-il. Je connais votre secret, et je le respecte; mais si vous pouviez jamais penser à moi sans trop d'indifférence, me donner le plus faible espoir que le temps modifiera vos résolutions, vous me rendriez bien heureux. — Je crois que je ne compris tout à fait ce qu'avait été mon amour pour Horace que lorsque cette offre me fut faite. Mon oncle l'eût accueillie volontiers; M. Norcliffe était sous tous les rapports supérieur à moi, il m'honorait par tant de confiance et d'affection; mais tout était fini. Je répondis que je ne me marierais jamais, et il fut en cette circonstance le galant homme qu'il était toujours. Voici ses dernières paroles : — si vous avez jamais besoin du conseil d'un ami, de la protection d'un frère, rappelez-vous que me demander l'un ou l'autre serait pour moi de votre part une précieuse faveur. M'estimez-vous assez pour me l'accorder? — Sur ce point, je pus répondre selon son désir.

Il était arrivé plusieurs lettres de ma sœur pour oncle Gough, qui les jetait au feu sans les ouvrir. Je n'eusse point agi de même à sa place. Que n'aurais-je pas donné pour avoir de leurs nouvelles! Je ne pouvais penser à autre chose, me demandant, à mesure que s'apaisait mon premier désespoir, si nous devions rester étrangers les uns aux autres toute notre vie. Pourquoi? Il l'avait préférée. N'était-elle pas en effet plus attrayante? Je me disais que, s'ils étaient venus à moi seulement m'avouer qu'ils s'aimaient et me prier de rendre à Horace sa parole, j'eusse pu me résigner.

Un jour que j'avais décidé mon oncle à faire une course en voiture, sous prétexte de réparations qu'exigeait une de ses fermes, —

je craignais qu'en perdant ses habitudes d'activité il ne s'abîmât de plus en plus dans les regrets, — un jour donc qu'il était allé à quelques milles de Willborough, conduisant lui-même la vieille jument, engraissée par un trop long repos, je profitai de son absence pour aller faire certaines emplettes en ville. J'achetais des épices dans une petite boutique dont l'odeur me rappelait toujours le soir où Anna avait jeté son bouquet d'herbes par-dessus l'épaule de mon oncle, et où nous avions pour la première fois rencontré Horace Lee, quand la femme qui me servait dit tout à coup : — Ainsi madame votre sœur est revenue, mademoiselle?

— Ma sœur?..

Probablement je pâlis, car la marchande me regarda, effarée : — J'espère n'avoir pas fait de mal en disant cela. Je croyais que vous saviez... Asseyez-vous donc, mademoiselle.

— Non, non. Dites-moi quand ils... je veux dire depuis quand...

— Ils sont ici? reprit la marchande. Je ne sais pas précisément, mais il doit y avoir une semaine. C'est jeudi dernier que j'ai vu le jeune M. Lee devant la porte de l'ingénieur Rotherwood;... ils demeurent là, je crois.

Je la remerciai, sortis précipitamment, et, rentrée chez moi, m'enfermai pour réfléchir. Ainsi je courais le risque de les rencontrer à l'improviste. Je savais trop bien qu'il serait inutile d'espérer que mon oncle les admît sous son toit; mais me défendrait-il de voir ma sœur? ignorait-il sa présence? Sans doute, — il avait si positivement recommandé qu'on ne prononçât jamais son nom devant lui! — Que faire? Aurais-je le courage de revoir le mari de ma sœur? Comment me recevrait-on, si j'y allais? — Je pesais toutes ces questions sans pouvoir rien résoudre, quand soudain mon cœur cria : — Elle est votre sœur, la compagne orpheline de votre enfance, le seul être vivant du même sang que vous auquel vous puissiez vous attacher; allez à elle!

J'écoutai cette voix, et courus, poussée par une impulsion plus forte que moi-même, jusqu'à la maison qu'on m'avait désignée. Le bureau de M. Rotherwood était au rez-de-chaussée; longtemps l'étage supérieur m'avait paru inoccupé; mais cette fois, en regardant les fenêtres, je vis un signe d'habitation, des rideaux blancs. Sans m'arrêter, sans ralentir le pas, de crainte de perdre courage, j'atteignis la porte presque hors d'haleine, et demandai à une petite servante campagnarde qui m'introduisit :

— Votre maîtresse est-elle là? — En posant cette question, je songeai qu'il fallait appeler Anna Mme Horace Lee, et, par une étrange inconséquence, je ne pus me résoudre, moi qui faisais au moment même un effort bien plus terrible, à prononcer ce nom.

— Oui, dit la jeune fille avec de grands yeux étonnés, elle est chez elle.

— Laissez-moi passer, — repris-je, la poussant pour m'élancer dans l'escalier. La porte d'une chambre était ouverte, et là, un petit enfant suspendu à son sein, chantant tout bas de sa douce voix d'autrefois, je vis assise... ma sœur Anna.

— Marguerite !

Elle s'était levée. Le sang monta en un flot violent à son visage, à son cou, puis, refluant au cœur, la laissa mortellement pâle.

— Oh ! Anna, je ne savais pas cela ! Vous êtes mère ! Anna, Anna, laissez-moi embrasser votre enfant ! — Avec des sanglots et des paroles inarticulées, nous nous embrassâmes passionnément, ce petit être entre nous deux, et nos larmes coulèrent, Dieu merci, jusqu'à ce qu'elles eussent lavé au plus profond de mon âme la dernière amertume. Plus calmes ensuite, nous pûmes parler... Ce ne fut pas long. Anna me demanda si notre oncle allait venir, s'il avait connaissance de ma visite, et, ayant lu la réponse dans mes yeux avant qu'elle ne fût prononcée, recula hautaine :

— Je vois ! Il est toujours dur, implacable. Eh bien ! il faut en prendre notre parti, voilà tout !

— Chut ! Parlez-moi plutôt de vous-même. Quel âge a ce petit ange ? Comment l'appelle-t-on ?

— Pauvre mignonne, elle est bien frêle, n'est-ce pas ? Deux mois seulement. Nous sommes revenus du nord aussitôt que j'ai pu voyager. Elle se nomme Lily.

Je me souvins qu'Horace m'avait dit que le nom de sa mère était Lilias. En regardant ma sœur plus attentivement, je vis qu'elle était fort amaigrie, toujours belle cependant avec son épaisse chevelure brune amoncelée autour du front et ses yeux plus grands que jamais ; les joues étaient pâles et les lignes de la souffrance tracées autour des lèvres ; certain pli du front qui indiquait chez elle la contraction fréquente du sourcil s'était creusé aussi.

— Petite Lily, pauvre blanche petite Lily, vous ne me connaissez pas, dites ?.. Je suis tante Marguerite. Il faudra être bonne pour moi et m'aimer beaucoup. — Je l'avais prise dans mes bras et l'y retins jusqu'à ce qu'elle s'endormît.

— Écoutez ! s'écria ma sœur comme je couchais sa fille dans le berceau, c'est son pas, c'est Horace !

Je me rappelle confusément avoir demandé à Dieu qu'il m'envoyât la force, tandis que ce pas retentissait dans l'escalier. Sa main se posa sur la clé, il entra, et Anna s'avança vers lui ; mais il ne la voyait pas, ses yeux étaient fixés sur moi, qui tremblais comme une coupable. Jetant les papiers qu'il tenait, repoussant sa

femme, il s'élança, et, avec un cri que je n'oublierai jamais, m'enveloppa de ses bras. Tout cela fut si rapide que je ne parvins pas d'abord à me dégager. Dès que je le pus, je fis un pas en arrière et lui tendis gravement la main. J'étais étonnée de ma propre force, l'épreuve venue. — Pardonnez-moi, dit-il, passant la main sur son front. Je m'attendais si peu,... je n'ai pas su ce que je faisais... Pardonnez-moi.

— Vous pardonner! — cria une voix si dure et si courroucée que je tressaillis, la reconnaissant à peine pour celle de ma sœur. Elle nous observait, une flamme de mauvais augure dans ses yeux sombres, et je vis alors quel changement s'était produit dans les traits d'Anna. Toute la jeunesse en avait disparu. — Vous pardonner! Oubliez-vous donc que vous parlez devant votre femme? La vue de Marguerite vous a-t-elle donc ému au point d'effacer de votre mémoire cette dernière année?

Horace abandonna ma main, et, se tournant vers elle : — Non, non, dit-il, je n'oublie pas que vous êtes ma femme.

Je ne sais quoi dans le ton qui accompagnait ces paroles exaspéra les nerfs irritables d'Anna. Une de ces fureurs dont je me souvenais si bien s'empara d'elle et la secoua de la tête aux pieds. Entassant contre nous deux des reproches inconcevables, elle amena Horace à me dire :

— Vous faites mieux de garder le silence, Marguerite; elle est folle quand ces accès s'emparent d'elle. — Puis il laissa tomber sa tête sur ses mains et se tut.

L'emportement d'Anna avait éveillé la petite fille, qui se mit à gémir. Je voulus la prendre pour la calmer, mais sa mère me l'arracha :

— Elle est à moi du moins! Vous ne la toucherez pas! Cet amour-là me restera!.. Et vous, ajouta-t-elle, se tournant vers son mari, vous êtes misérablement faible et lâche! Croyez-vous que je ne voie pas quel effet produit sur vous la vue de Marguerite? Cependant qu'était sa tendresse comparée à la mienne? Elle ne vous a jamais aimé! En ce moment même, voyez comme elle est froide. Dites, qu'a-t-elle fait pour prouver qu'elle vous aimât? Aurait-elle lutté, trompé, menti?..

— Arrêtez! interrompit Horace en se levant, ne parlez plus tant que cette rage vous possédera. Épargnez-nous, épargnez-vous, Anna!

— Non, je ne m'épargnerai pas! J'ai lutté, j'ai trompé, j'ai menti,... j'ai mal agi envers ma sœur, envers mon oncle, envers tout le monde... Il n'y avait rien que je n'eusse fait ou risqué pour vous, parce que je vous aimais tant et parce qu'il me semblait qu'un tel amour gagnerait le vôtre à la fin.

— Si ce n'est ni pour moi, ni pour vous-même, contraignez-vous au moins pour notre enfant, dit Horace.

Sa véhémence l'avait épuisée au point qu'elle se laissa tomber haletante sur un siége, tenant toujours contre sa poitrine gonflée de sanglots l'enfant effrayé.

— Allez-vous-en, Marguerite, me dit doucement Horace, vous ne pouvez lui faire de bien. — En effet, Anna se détournait à mon approche. — Allez et tâchez d'oublier cette scène odieuse. Que Dieu vous récompense d'être venue! Ne nous abandonnez pas tout à fait, ajouta-t-il tout bas; nous ne méritons rien de vous, mais vous ne mettrez pas cette amère vérité en balance avec le besoin que nous avons de votre compassion... Marguerite,... quand ce ne serait que pour cet innocent petit être, ne nous abandonnez pas tout à fait...

Je sortis de cette chambre, de cette maison, et à travers les profondeurs de mon chagrin une pensée se faisant jour me resta dans l'esprit : — Il m'avait aimée jusqu'à ce qu'elle m'eût calomniée auprès de lui. Il avait été trompé, il ne m'avait pas trahie froidement, de propos délibéré.

Pendant quelques jours, j'hésitai à dire à mon oncle que j'avais vu Anna. Si cette visite m'eût laissé quelque espoir de la ramener à de meilleurs sentimens, j'eusse bravé toutes les colères et avoué la vérité; mais à quoi bon renouveler une entrevue aussi cruelle? Il me paraissait impossible d'ailleurs que dans une ville comme Willborough la nouvelle du retour d'Horace n'eût pas fini par atteindre les oreilles de mon oncle; cependant, la semaine s'étant écoulée sans qu'il me laissât rien deviner à ce sujet, je résolus de l'en avertir indirectement. Stock fut chargé par moi de cueillir quelques-uns de ces fruits de choix pour lesquels étaient renommés les espaliers des Pignons, et que je désirais, lui dis-je, envoyer en présent à une amie. Lorsqu'il les apporta, enveloppés de feuilles de vigne, dans la salle où j'étais avec mon oncle : — Les voici, fit-il, mademoiselle Marguerite; ils ne sont plus ce qu'ils étaient avant que Bill Green eût mis le pied ici. Vous rappelez-vous, dans le temps, ce n'était que jus! mais il me semble que tout a, je ne sais comment, perdu son goût et sa bonne odeur depuis.

— Je pense comme vous, Stock, repartit mon oncle par-dessus son journal. Nous avons la même maladie, mon garçon, une maladie qui ôte à toutes choses leur saveur en effet, — la vieillesse, Stock, la vieillesse!.. Mais, ajouta-t-il pensif, on en guérit.

— Oui, monsieur, dit Stock, dont la figure immobile et la voix monotone prirent une imperceptible expression de douceur,... et la guérison dure. Quand nous aurons fait le voyage, il y aura une fa-

meuse réunion de l'autre côté... et plus de séparation, monsieur, ce sera le meilleur, n'est-ce pas? plus de séparation!

— Marguerite, dit brusquement mon oncle quand le vieillard se fut retiré, pour qui sont ces pêches?

Je tremblai bien un peu; mais il ne fallait pas laisser échapper l'occasion. Rassemblant donc mon courage : —Cher oncle, j'espère que vous ne m'en voudrez pas, je comptais les envoyer à ma sœur.

Il tenait le journal de façon que je ne pusse voir son visage; j'entendis frémir le papier dans le profond silence qui s'ensuivit, et j'eus peur. Enfin il se leva et se dirigea vers la porte; avant de l'atteindre, il me tendit la main. Je me jetai à son cou. — Dieu vous bénisse, mon ange! — dit-il très-bas, et je sentis une larme sur mon front. Tout en ouvrant la porte, il ajouta sans me regarder: — Je vais au jardin, il s'y perd une quantité de fruits et de fleurs. Prenez tout ce que vous voudrez pour en faire ce que bon vous semblera, mais ne m'en parlez jamais.

De cette manière j'obtins la permission indirecte d'envoyer bien des petits présens à ma sœur. Quelque temps se passa avant que je pusse prendre sur moi de la revoir; il fallut pour cela une maladie de l'enfant. Après, j'allai constamment chez elle en ayant soin de choisir les heures où Horace devait être absent, et dans l'espace de plusieurs mois je ne le rencontrai guère que cinq ou six fois. A mon égard, les façons d'Anna étaient fort capricieuses, elle s'emporta souvent; mais l'enfant s'étiolait de plus en plus, et l'inquiétude que nous ressentions pour elle était un terrain commun où nous pouvions nous rapprocher. Je recevais assez fréquemment des nouvelles de Mme de Beauguet, qui prenait part autant que jamais à ce qui concernait notre famille. Ses lettres et tout ce qu'elles renfermaient de détails sur le Canada paraissaient être pour ma sœur une source inépuisable d'intérêt. Je ne tardai pas à découvrir qu'elle travaillait à persuader au pauvre Horace de quitter l'Angleterre pour chercher fortune à l'étranger. — Il était inquiet, disait-elle, rien ne lui réussissait. En Amérique au contraire, ses talens, son énergie, trouveraient à s'employer. — Je ne puis m'empêcher de croire que son sentiment secret, inavoué peut-être, était qu'il lui appartiendrait mieux et plus exclusivement quand il serait séparé de tous les souvenirs du passé. Quoi qu'il en fût, Anna s'acharnait à ce projet. Je ne sais ce qu'en pensait Horace; un événement fâcheux et imprévu le rendit bientôt docile aux prières de sa femme.

Le vieux M. Lee avait étourdiment engagé tout ce qu'il possédait dans une spéculation qui tourna fort mal, le laissant ruiné comme beaucoup d'autres. Le monde aurait pu encore lui pardon-

ner d'avoir tout perdu, bien qu'en général le monde soit aussi sévère pour ceux qui perdent leur argent que s'il s'agissait d'un crime commis contre lui; mais ce ne fut pas là le pire. On insinua que M. Lee ne s'en était point tenu à exposer ses propres capitaux, qu'une grosse somme reçue pour son maître et qui devait être déposée à la banque du comté avait été appliquée par lui à un tout autre usage, dans l'intention de la remplacer sans doute, et finalement engloutie avec le reste.

Je fus informée de cette nouvelle par Anna, qui en était au désespoir. — Il nous a déshonorés, disait-elle,... la perte de notre fortune n'eût été qu'un malheur! — Dans mon trouble j'oubliai la convention tacite entre mon oncle et moi de ne jamais prononcer le nom de Lee aux Pignons. Mon oncle l'oublia aussi, car il me répondit : — C'est très grave. Il paraît que le fils fait l'impossible pour rendre l'argent à sir Robert; s'il y réussit, on étouffera l'affaire. Quant aux économies du père, elles se sont envolées aux quatre vents du ciel.

Telle fut la calamité qui décida Horace à quitter l'Angleterre. Il parvint, en vendant sa part dans l'association Rotherwood et en sacrifiant tout ce qu'il avait déjà gagné, à sauver l'honneur de son père; mais celui-ci n'en perdit pas moins la place qu'il avait occupée durant tant d'années, et demeura sans ressources au monde. Avec le peu qui lui restait, Horace résolut de partir pour le Canada, où il espérait que M. de Beauguet lui trouverait un emploi quelconque. Ce fut un triste temps. Je les quittai le moins possible, je les aidai de mon mieux, et mon oncle s'étant absenté, à dessein, je suppose, j'eus toute liberté pour cela. Au moment de partir, l'excellent homme m'avait remis un petit paquet. — Ceci, me dit-il, est à vous, Marguerite. Je ne mets aucune restriction à l'usage que vous en ferez, pourvu que je n'en sache rien. — Quand il m'eut quittée, j'ouvris le paquet, qui contenait un billet de banque de cinquante livres sterling.

Le dernier soir, je restai seule avec Horace, Anna ayant été coucher son enfant. Nous étions dans la chambre froide et nue, entourés de tout le désordre et de toute la tristesse qui accompagnent les préparatifs d'un grand voyage. J'appris alors qu'outre sa femme et son enfant Horace emmenait son père. — Je n'aurais, me dit-il, aucun moyen de l'aider à vivre ici : d'ailleurs rester à Willborough lui serait trop pénible; mieux vaut qu'il partage notre sort, que nous allions cacher notre misère ensemble.

— J'espère, répondis-je d'une voix défaillante, que l'avenir sera moins sombre que vous ne pensez. Il y a ici bien des gens qui trouvent que cette...

— Cette honte, interrompit amèrement Horace.

— Ce malheur n'aurait pas dû vous faire quitter l'Angleterre. Vous, Horace, êtes du moins sans reproche.

— En vérité? répliqua-t-il d'un ton qui me déchira le cœur,... oui, bien entendu, je suis sans reproche. Marguerite, croyez-vous que j'aurais été de force à mener cette vie-là plus longtemps? Elle me tuait...

— Mon ami!

— Elle me tuait et la tuait aussi, elle. Nous ne serons jamais que malheureux.

— Ne parlez pas ainsi!

— Soit! La torture de toutes les heures, de toutes les minutes, que nous subissons en ce lieu pourra s'atténuer ailleurs. Je suis un misérable de vous affliger encore, continua-t-il, se levant pour aller à la fenêtre, un misérable égoïste; mais le fait est que ces dernières semaines m'ont usé corps et âme, et que je perds la tête parfois!

Je vis sa main s'élever par un geste de lassitude jusqu'à son front, qui s'appuyait à la vitre.

— Je sais que vous n'êtes pas bien, répondis-je, luttant de toute ma force pour rester calme. Il y a quelque temps déjà que je m'en aperçois; mais le voyage, le changement pourra vous être salutaire à vous et à ma pauvre petite Lily. Horace, je n'ai qu'un mot à vous dire, et je le dis de tout mon cœur : — Soyez bon pour Anna. Elle vous aime. Soyez patient avec elle. Rappelez-vous qu'elle n'aura plus que vous au monde désormais.

— Que Dieu lui soit en aide, pauvre fille! Oui, Marguerite, vous pouvez vous fier à ma parole, je serai patient. Qui donc serait patient avec elle, si ce n'était moi? Il faut nous entr'aider.

Quand Anna rentra, nous nous mîmes à parler avec une gaîté affectée de notre chère vieille institutrice. Je donnai toute sorte de commissions pour elle et son mari; puis, avant de me retirer, j'allai regarder l'enfant, qui dormait, et glissai dans sa petite main pâle le présent de mon oncle, sur lequel j'avais écrit : — « A Lily, de la part de sa tante Marguerite. »

Le lendemain, la servante m'apporta une lettre laissée par ma sœur qui renfermait le billet de banque avec ces mots : « s'il plaît à mon oncle de me reconnaître pour sa nièce et sa fille adoptive, j'accepterai volontiers son secours, mais jamais vos aumônes. »

Pauvre femme égarée, comme elle se tourmentait elle-même en désolant les autres!

V.

Les semaines, les mois, les années, s'écoulèrent. La vie de ma sœur en Amérique fut aussi accidentée, aussi aventureuse que la mienne était calme et monotone aux Pignons. Je ne recevais que des lettres brèves et rares. Par Mme de Beauguet cependant, je sus ce que devenaient les exilés tant qu'ils restèrent à Québec; mais bientôt commença pour eux une série de déplacemens laborieux et d'expériences sans résultat, qui les éloigna de plus en plus de nos vieux amis. Ils ne prospéraient pas, loin de là. La pauvre Lily ne vit point la fin de son premier hiver au Canada. Sa mère donna encore le jour à trois fils, qui tous, sauf le dernier, ne dépassèrent pas la première enfance. Mme de Beauguet m'écrivait que les craintes d'Anna pour le petit garçon qui lui restait faisaient pitié, que le vieux M. Lee, devenu à peu près imbécile, exigeait des soins constans, qu'Horace succombait sous un fardeau trop lourd pour ses forces. Mon cœur saignait, on peut le croire; il me semblait intolérable de ne manquer de rien aux Pignons, tandis que ces infortunés affrontaient la pauvreté sur une terre étrangère. Mon oncle me donnait bien, pour en faire ce que je voulais, des sommes d'argent que je me hâtais d'adresser à ma sœur; mais le malheur, loin de dompter l'orgueil de cette dernière, semblait l'exalter au contraire, et elle me renvoyait mes présens avec une froide assurance qu'elle n'en avait pas besoin. Je finis par prendre pour intermédiaire Mme de Beauguet, la suppliant de venir à leur aide comme d'elle-même, lorsqu'elle les verrait dans l'embarras. Hélas! il était impossible de les sauver; M. Norcliffe me le fit comprendre un jour de juin que nous étions tous deux assis dehors sur le foin auprès de mon oncle endormi à l'ombre. Ai-je dit que M. Norcliffe devenait notre hôte assidu? Bien qu'il eût toujours sa belle maison de Beachington, il préférait les Pignons, assez grands pour trois, disait mon oncle, et c'était charité de sa part de nous tenir compagnie. Une fois il avait renouvelé sa demande en mariage; mais j'avais répondu de façon à le décourager pour toujours, et il m'avait fait la promesse volontaire, religieusement tenue depuis, de ne jamais revenir sur ce sujet. Du reste l'intimité était grande entre nous, et nous parlions librement de nos affaires de famille, au sujet desquelles mon oncle aimait avoir son avis. — La dernière lettre que vous avez reçue du Canada n'était-elle point de Mme de Beauguet? me demanda donc M. Norcliffe.

— Oui, il y a longtemps que je n'en ai pas eu d'Anna. Ils courent le monde, et, d'après les plus récentes nouvelles, s'étaient trans-

portés dans un district à demi sauvage. Pourquoi? Il me semble singulier qu'Horace ne se fixe nulle part.

— Pierre qui roule... dit M. Norcliffe. Moi, reprit-il après une pause, je n'en suis pas surpris. Votre beau-frère, malgré toute son intelligence et sa bonne volonté, manque de l'énergie morale et physique nécessaire pour atteindre au succès dans le pays où il a émigré. Il combat, mais en désespéré. Ce n'est pas ainsi qu'on remporte des victoires. La dernière fois que je l'ai rencontré dans les rues de Willborough, il m'a fait l'effet d'un homme perdu. Le pauvre garçon ne met plus de cœur à rien. Pardonnez si je vous attriste,... c'est la vérité.

— Je sais que vous ne dites rien que de vrai, répondis-je, et c'est pourquoi il faut que vous décidiez mon oncle à leur tendre une main miséricordieuse, puisqu'ils ne peuvent se sauver eux-mêmes.

— Eh! répondit M. Norcliffe, je ferais volontiers tout au monde pour votre sœur, Marguerite; mais comment attendrir M. Gough? Tout naturellement il doit supposer que l'argent qu'il vous a remis a été appliqué à leurs besoins; si nous lui avouons qu'elle l'a refusé avec une opiniâtreté implacable, parce qu'il arrivait par vos mains, croyez-vous que son cœur s'adoucisse pour elle? — Je gardai le silence. — J'essaierai cependant, et peut-être réussirai-je mieux que vous. Il est facile de comprendre pourquoi vos prières en faveur de votre sœur ne servent qu'à irriter davantage ce pauvre vieillard, qui vous adore.

— Vous le comprenez?.. comment cela?..

M. Norcliffe me regarda un instant avec curiosité : — Parce que c'est à vous qu'elle a fait le plus de mal, Marguerite.

Grâce à l'intervention de notre ami, mon oncle modifia en effet ses intentions au sujet d'Anna. Il promit d'ajouter au testament qui la déshéritait un codicille en faveur de son enfant; mais il devait s'en tenir aux promesses. Le jour de Noël, nous avions été à l'église ensemble; le froid était vif, et en rentrant je fis boire à mon oncle un peu de ce vin chaud que ma tante préparait si bien. Les cloches du soir sonnaient à toute volée; nous les écoutions au coin du feu : — Paix et bonne volonté! murmura mon oncle, paix et bonne volonté! Comme les cloches chantent cela distinctement!

Cédant à une inspiration soudaine, je me levai, et l'embrassant : — Oh! cher oncle, pardonnez-lui, pardonnez-lui!

Il m'éloigna doucement, et ne répondit pas; mais en nous séparant pour la nuit il m'embrassa et me bénit avec solennité. Les dernières paroles qu'il m'adressa furent celles-ci : — Bienheureux les pacifiques! Je tâcherai, Margot, je tâcherai!

La lueur blafarde d'une bougie dans le crépuscule grisâtre d'une

matinée d'hiver fut le premier objet qui frappa mes yeux le lendemain. La vieille Hester, qui la tenait d'une main tremblante, avait l'air si épouvanté que je pressentis un malheur : — Mon oncle est-il malade?

Je ne puis dire comment j'atteignis sa chambre. Je me rappelle confusément le froid du plancher de chêne sous mes pieds nus. Sur le seuil, le docteur Dixon m'arrêta... Mes soins ne pouvaient plus rien pour lui, mes caresses ne devaient point le réveiller; il avait passé sans souffrance du sommeil à la mort. On ne trouva rien de changé à son testament. J'étais sa légataire universelle, maîtresse absolue de tout son bien...

. . . . . .

— Quelqu'un vous demande, mademoiselle Marguerite, me dit Hester.

Je réfléchissais, triste et solitaire dans le salon. Le ciel était noir, l'hiver régnait au dehors et la douleur au dedans. La veille, le maître de cette maison, jadis riante, en avait passé le seuil pour la dernière fois; il avait entrepris le voyage que nous ferons tous un jour, et qui laisse si désolés ceux qui demeurent en arrière. J'éprouvais une sensation d'isolement absolu, de vide inexprimable, quand la voix d'Hester me fit tressaillir. — Quelqu'un me demande? répétai-je; qui donc?

— On a demandé d'abord monsieur, dit Hester, portant à ses yeux le coin de son tablier, et j'ai répondu qu'il n'y avait... qu'il n'y avait que vous à la maison.

Sa voix me parut altérée par une telle émotion, que malgré mon accablement je pressentis quelque chose de grave.

— Qu'est-ce encore, Hester?

— Oh! mademoiselle, si vous vouliez passer dans la salle à manger. Je n'ai pas pu prendre sur moi de le lui dire. Si vous vouliez venir...

Je me levai pour la suivre avec cette sensation que j'ai éprouvée deux ou trois fois dans des crises violentes, et qui fait que l'on doute pour ainsi dire de sa propre identité. La salle à manger, sans feu, était froide et humide; quelques branches dépouillées et raidies par le givre frappaient du jardin sur les vitres comme des doigts fantastiques. Une femme en grand deuil plongée dans le fauteuil, — le fauteuil de mon oncle, — se leva lorsque j'entrai. — Je veux le voir, dit-elle.

— Anna!

Elle étendit une main pour me tenir à distance, car je m'étais précipitée vers elle, et je vis alors qu'elle portait un enfant en-

dormi dans son châle. — Je veux voir mon oncle! Prétendez-vous m'en empêcher?

— Oh! Anna, ne parlez-pas si durement. Ma pauvre fille, mon pauvre amour, il est trop tard, trop tard!

Elle chancela, et Hester fit un pas pour prendre l'enfant; mais elle le serra plus étroitement, et, s'adossant au fauteuil : — Trop tard?.. Que voulez-vous dire?.. — A peine l'entendait-on, tant sa voix était faible.

— On l'a enterré hier.

Elle s'affaissa évanouie, et l'enfant serait tombé, si Hester ne se fût emparée de lui tandis que je secourais ma sœur. Par degrés, elle se ranima et, portée à demi, à demi soutenue, fut conduite dans ma chambre, où nous l'étendîmes sur le lit.

La lumière tamisée de la lampe glissant sur son visage, il me sembla tout à coup que les années roulaient en arrière, que je recommençais cette nuit de clair de lune où dans la même chambre j'avais parlé à Anna de mes fiançailles. Pauvre visage pâli, creusé, hagard et déjà vieux... Qu'il était différent de cette tête de jeune fille qui s'appuyait alors au même oreiller, fraîche, tout en fleur dans son nid de cheveux bouclés! Je regardai la robe noire, et j'y lus l'histoire de son retour.

Ses grands yeux sombres s'ouvrirent au même instant et se fixèrent sur moi. — J'ai été très malade, Marguerite, aux portes du tombeau. Voici pourquoi vous me voyez si faible.

Elle suivit mon regard attaché à cette robe noire. — Oui, dit-elle lentement d'une voix rauque et défaillante, je l'ai perdu. Je reviens veuve avec un orphelin. Si ce n'était pas pour mon fils, je demanderais à Dieu que cette nuit fût la dernière. Vous voyez que je parle avec calme, tandis que vous pleurez. J'envie vos larmes, allez! les miennes sont épuisées! — Elle referma les yeux et se tut longtemps, puis ses lèvres s'agitèrent : — Marguerite, penchez-vous vers moi.

J'obéis, ma joue toucha la sienne. Je crois que le même souvenir qui s'était emparé de moi la frappa, elle aussi, car, jetant ses bras autour de mon cou, cachant son visage dans mon sein, elle sanglota.

Je la laissai pleurer sans mot dire jusqu'à ce que cette crise fût passée. Les larmes lui avaient soulagé le cœur, et elle retomba faible, mais tranquille, ma main dans la sienne.

Toute la nuit, je restai au pied du lit, écoutant le récit entrecoupé qu'elle me faisait par intervalles. — Non, laissez-moi parler, disait-elle lorsqu'en considération de son état physique je la suppliais d'essayer de dormir, je n'aurai pas de repos avant de vous

avoir dit toute ma misère. Vous n'ignoriez pas que nous étions pauvres, mais vous ne pouviez imaginer à quel degré nous l'étions. Chacun de nos efforts amenait un échec. Horace luttait et souffrait vaillamment; hélas! je sais, je savais déjà qu'il sentait que ce serait en vain. Tant que nous restâmes auprès des Beauguet, notre sort fut supportable. Ils nous aidaient de mille façons. Quand ma pauvre Lily tomba malade, Marguerite, je n'aurais pu lui procurer les soins nécessaires sans notre vieille amie. Je devine, ajouta-t-elle précipitamment, je devine ce que vous allez dire; mais à cette époque je ne voulais rien accepter de votre main; mon cœur était endurci contre vous, parce que je sentais que vous valiez mieux que moi, et qu'Horace devait être de cet avis. Chaque preuve d'affection venant de vous me blessait, car je songeais dans mon âme jalouse : — Horace l'en aimera mieux!

— Oh! ma sœur!

— C'est la vérité. J'étais donc pauvre, malade, usée. Je me levais matin, je me reposais tard, travaillant fiévreusement de tout le peu de forces que j'avais. Je soignai ce vieillard, le père de mon mari, jusqu'à sa mort. Je vis mes petits enfans, nés dans le chagrin et la misère, languir et s'éteindre,... et mon cœur ne s'humilia pas! — Une étincelle de l'ancienne flamme jaillit encore de ses yeux. — J'aurais enduré, poursuivit-elle, tout cela et plus encore sans murmure, s'il m'était resté; mais je n'avais pas voulu plier, je fus brisée, broyée en poussière par le seul coup qui pût m'abattre. Horace prit la fièvre, nous étions dans un pays perdu,... sans ressources. Alors, le voyant frappé ainsi dans sa jeunesse, je courbai le front, j'eus peur. Je me serais traînée à vos pieds pour pouvoir subvenir au moindre de ses besoins. Nous étions à des centaines de milles des seuls êtres qui se souciaient de nous sur tout ce vaste continent. J'écrivis à Mme de Beauguet, l'implorant éperdue de nous envoyer du secours. La bonne créature vint elle-même.

— Dieu la bénisse!

— Oui, qu'il la bénisse! Elle fit ce long voyage seule, voyageant jour et nuit. En la voyant apparaître, Horace se ranima. Ce fut la dernière lueur. Notre petit garçon, le seul qui survécût, était toujours sur son lit, l'observant d'un air anxieux, singulier chez un enfant de deux ans; il ne bougeait ni ne parlait, serré contre son père. Si nous tentions de l'enlever, il se débattait, se désolait de telle sorte que personne n'avait le courage de le contraindre. Bien des fois j'ai veillé jusqu'à ce qu'il s'endormît pour le remettre dans son berceau. Une nuit, j'avais fini par m'assoupir moi-même, épuisée, au pied du lit d'Horace, quand dans le silence de la nuit je fus éveillée par votre nom, Marguerite, prononcé d'une voix haute

et claire. Je bondis sur mes pieds, et vis mon mari les yeux fixés sur la porte avec une expression de joie intense. — Vous êtes venue! disait-il en souriant, je savais bien que vous viendriez!

Marguerite, devant le Dieu vengeur, je crois que le supplice que j'éprouvai en ce moment-là fut une expiation suffisante du tort même que je vous avais fait. — Mon bien-aimé, mon Horace, m'écriai-je, m'emparant de sa pauvre main amaigrie, ne me reconnaissez-vous pas? Parlez-moi!..

Il ne cessa pas de regarder la porte, mais, serrant ma main, il murmura : — Voyez donc Marguerite! — Et il mourut.

Eh bien! la douleur ne tue pas, car je suis ici. Pendant six semaines, je délirai, insensible à tout. Notre amie me soigna, nourrit mon enfant, et dès que je fus transportable nous emmena tous deux chez elle. Là, elle me pressa de retourner auprès de mon oncle, de lui demander à genoux pardon et réconciliation; elle me parla avec franchise et fermeté sans hésiter à me faire voir quelle misérable j'avais été au temps même où je m'enorgueillissais le plus de ma force. Elle me dit que je devais à mon pauvre Horace de confier son fils à ceux qui pouvaient prendre soin de lui, et ses conseils prévalurent sur ce qui restait d'orgueil dans ce cœur brisé. Je revins; si j'avais pu voir mon oncle seulement, s'il avait pu savoir combien j'aspirais à son pardon, à sa tendresse dans le temps de mes plus grandes fautes!.. Cette consolation ne m'était pas réservée. Le ciel est juste!

— Anna, il vous a toujours aimée, il vous a pardonné à la fin. Je sais que, s'il n'avait pas été enlevé aussi brusquement, il vous eût prouvé par son testament...

Elle appuya sa main sur mes lèvres. — C'est mieux ainsi. Je comprends que mon fils et moi nous devons tout à votre générosité. Soit! je recevrai ce don comme s'il me venait du ciel. Je ne suis plus ce que j'étais. J'ai été rompue à une rude école. C'est mieux ainsi, Marguerite, c'est mieux.

J'ai peu de chose à ajouter, Lucy. Graduellement Anna recouvra quelques forces. Tant qu'elle vécut, elle partagea mon foyer, et chaque minute qui s'écoulait nous ramenait davantage à notre intimité d'enfance. Parfois son impétuosité, son caractère irascible éclatèrent de nouveau, mais jamais il n'y eut entre nous de mésintelligence sérieuse. Son fils, votre père, Lucy, était la joie de la maison. Stock, tout à fait infirme au déclin de sa longue vie, permettait à l'enfant d'Anna de grimper sur une chaise pour atteindre sur la cheminée sa pipe chérie, concession qu'il n'avait jamais faite auparavant. Plus d'une pipe fut mise en pièces par les petits doigts inexpérimentés, mais Stock ne permettait pas de réprimande.

— Laissez-le faire, grognait-il quand Hester intervenait, jalouse de son autorité; les femmes n'entendent rien aux garçons.

— Tous les enfans doivent obéir, monsieur Stock.

— Et les femmes aussi. Laissez-le. Il y a plus de bon sens dans sa caboche frisée que n'en ont certaines gens vingt fois plus âgés que lui. Seigneur, c'est merveille, la sagesse de cet enfant!

Le cher petit s'attacha par-dessus tout à tante Marguerite. Parfois, quand il venait sauter autour de moi, un éclat de rire vibrant et gai, un jeu particulier de physionomie, me rendaient inexprimablement triste : il semblait que l'esprit de son père me regardât par ses yeux bleus; mais heureusement pour lui il avait avec la vivacité, l'humeur aimable d'Horace, la solidité qui avait manqué à ce dernier, le *lest,* pour me servir du mot de mon pauvre oncle Gough.

Votre père vous a parlé de M. Norcliffe, dont il fut l'élève. M. Norcliffe fit de lui un médecin de talent; la maison où vous êtes tous nés était jadis la sienne. Ayant perdu ma sœur, je quittai les Pignons pour me rapprocher de vos parens, et, quand leur demeure privilégiée fut pleine des gazouillemens d'une nombreuse famille, je leur demandai de me confier Lucy, ma filleule, pour être ma fille. Ils me remirent leur trésor, qui est devenu le mien.

Anna était morte dans mes bras. Mon nom fut le dernier sur ses lèvres, comme il l'avait été sur les lèvres de celui que toutes deux nous avions tant aimé.

Des fenêtres de ma chambre qui donnent sur la mer, j'observe les vagues infatigables qui montent et retombent, montent et retombent encore... avec des yeux bien différens de ceux de la pauvre fille qui les contempla autrefois à travers des larmes. Elles s'agitent tumultueuses; le cœur qui fut un jour plus violemment agité encore est désormais en paix. Ma vie va bientôt imiter le soleil qui s'éteint à l'occident en pleine sérénité. J'attends le signal du départ sans impatience, mais avec espoir. Les souvenirs de ma jeunesse au lieu de s'obscurcir deviennent de plus en plus clairs à mesure que j'avance; j'éprouve la vérité des paroles du poète : « ce qui est présent et proche semble éloigné; ce qui a disparu devient la seule réalité. »

***

LE SALON DE 1873

II.

LE PAYSAGE ET LA SCULPTURE (1).

V.

Il est fort rare que les grands talens naissent tout formés et qu'ils s'imposent du premier coup à l'admiration du public. La plupart des engouemens subits qu'on a vus se produire depuis quelques années ont été suivis d'une prompte décadence et d'un profond oubli. La foule des œuvres d'art est si grande, et le public est si distrait, qu'on ne peut espérer retenir son attention qu'à la longue, à moins qu'on ne cherche à la frapper par un certain charlatanisme vulgaire. Les artistes contemporains les plus sérieux ont été obligés presque tous de faire un long noviciat avant que le public daignât remarquer leurs œuvres ou rendre pleine justice à leur talent. C'est en général à cette période de lutte, de labeur obscur ou de succès incertain qu'appartiennent leurs meilleurs ouvrages. Dès qu'ils sont arrivés, ils s'arrêtent; ils se relâchent, se complaisent dans leurs défauts, ou bien ils se répètent à profusion, se prodiguent jusqu'à s'épuiser, se livrent à une perpétuelle et monotone réédition d'eux-mêmes. Aussi les générations d'artistes ne durent-elles guère plus que les gouvernemens et les dynasties;

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

chaque dizaine d'années amène une révolution sinon dans l'art lui-même, du moins dans le personnel des talens à la mode.

Notre grande école de paysage est restée plus longtemps sur la brèche; elle a encore parmi nous de glorieux représentans qui éclipsent aux yeux du public la foule des nouveau-venus. Il est visible cependant qu'elle décline. MM. Corot, Cabat, Daubigny, Hanoteau, Harpignies, sont encore là, et leurs noms seuls commandent le respect; mais ils languissent de plus en plus, et ce sont *les seconds rôles*, comme on dit au théâtre, qui occupent les premiers rangs de la scène, où ils sont loin de faire aussi grande figure que leurs devanciers. Le paysage français paraît subir en ce moment une transformation nouvelle; en ce genre, comme dans tous les autres, l'art se raffine et se rapetisse. Il y a chez les talens du jour une tendance regrettable à négliger les grands aspects de la nature, largement et simplement interprétés, pour n'en plus cultiver que les grâces familières et pour ainsi dire les beautés bourgeoises. En général, les nouveaux paysagistes n'apportent pas dans l'étude de la nature un sentiment bien profond; ils n'en connaissent guère que la surface, et ils la chiffonnent agréablement à la façon des tableaux de genre, sans lui arracher le secret de ses plus grandes beautés. Pour tout dire en un mot, la jeune école est plus exacte, mais elle est déjà plus vieille que l'ancienne, et elle gagnerait souvent à s'inspirer davantage de ces vétérans sentimentaux qu'elle traite volontiers de radoteurs.

M. Corot est fort âgé, personne ne l'ignore; c'est le patriarche des paysagistes français. Il appartient à une génération disparue depuis longtemps, et il lui survit comme pour faire honte à la génération contemporaine. Son inépuisable fécondité, qui n'a fait que se développer avec les années, a peut-être affaibli son talent. On n'en est que plus émerveillé du retour de fraîcheur et de jeunesse par lequel il se venge cette année des outrages du temps. Ses deux derniers tableaux, *la Pastorale* et *le Passeur*, n'ont rien d'absolument nouveau; ils prouvent seulement que la vieillesse de M. Corot est loin d'être épuisée, malgré l'abus qu'il en fait. *La Pastorale* est une de ces toiles romantico-mythologiques où M. Corot aime à faire revivre le paganisme champêtre en l'enveloppant de toute la poésie rêveuse des modernes amans de la nature. Dans une clairière, au bord d'une forêt, un grand arbre aux nobles formes se dresse en travers du ciel, coupant par le milieu un horizon faiblement rougi par les premières lueurs du jour naissant. On aperçoit dans un lointain brumeux, pénétré d'une fine lumière, des coteaux couronnés de monumens d'un style classique. Des bergers ou des sylvains sont couchés sur l'herbe; un groupe de nymphes danse

gaîment dans la rosée aux premiers rayons de l'aurore. On dirait les derniers ébats des divinités champêtres, qui après leurs courses nocturnes à travers la plaine s'arrêtent au bord de la forêt pour saluer le lever du jour avant de rentrer dans les mystérieuses retraites où elles restent cachées jusqu'à la tombée de la nuit. — *Le Passeur* représente une scène plus réelle sans en être moins poétique. Sur le bord d'une rivière aux eaux limpides, à l'ombre d'un groupe de hêtres et d'aulnes touffus, le batelier détache l'amarre de sa barque à l'appel de deux hommes entrevus sur l'autre rive à travers la brume matinale. L'air et les eaux ont cette transparence vaporeuse et inimitable que nul autre peintre n'a jamais su dérober à M. Corot. En face, sur un coteau rocailleux qui court le long de la rivière, on aperçoit quelques maisons qui se découpent sur un ciel pur, baigné d'un fin brouillard matinal et d'une lumière fraîche et jeune. Ce paysage n'est pas seulement un harmonieux arrangement de formes et de couleurs : il vit, il frissonne, il palpite, il cause au spectateur la sensation même qu'il éprouverait, s'il faisait partie de la scène. La grande supériorité de M. Corot ne tient pas seulement à l'harmonie du coloris, à l'élégance de la composition; elle tient surtout à ce que ses tableaux ne sont pas des reproductions extérieures et machinales : ce qu'ils rendent le mieux, c'est l'aspect général, la physionomie des choses, l'émotion produite dans l'âme du spectateur. En un mot, les tableaux de M. Corot ont une âme, une âme juvénile, printanière, doucement mélancolique, éternellement naïve dans ses sentimens, quoique raffinée par une longue expérience et éclairée par un grand bon sens.

M. Daubigny craint d'être monotone, et il fait tout au monde pour fuir l'uniformité. Pourtant, malgré ses efforts pour se renouveler et pour se rajeunir, combien son talent est plus vieux que celui de M. Corot! C'est une source tarie, qui ne donne plus qu'une eau troublée. L'inspiration, qui s'alanguit, fait place à un pittoresque factice dû à la recherche des effets matériels et à l'abus des procédés techniques. Il y a certainement des effets imprévus, de grandes hardiesses de facture et une science approfondie du métier dans les deux toiles que M. Daubigny expose cette année; elles saisissent au premier coup d'œil, mais elles ne supportent pas l'examen, parce qu'elles manquent de sincérité. Pour employer une expression familière, cette peinture se bat les flancs, et elle ressemble à la poésie de certains versificateurs du genre descriptif qui rassemblent habilement des mots, des rimes et des strophes d'un effet pittoresque, mais sans conviction profonde et sans pensée sérieuse. *La Plage de Villerville* est la meilleure des deux toiles. Du haut d'une falaise, la vue plane sur la grande mer aux reflets ar-

gentés, sur le ciel froid et brumeux, rougi par le soleil couchant, sur la plage et sur les rochers couverts d'algues et de goëmons laissés à nu par la marée basse. Les flaques d'eau emprisonnées dans ces rochers s'illuminent d'un rouge ardent. Le disque solaire apparaît à droite, à travers une masse de brouillards sombres, comme un fer rouge enveloppé de fumée. A gauche, un ciel rosé, d'une teinte fine, mais opaque et trop visiblement plaquée sur la toile avec le couteau à palette, pend sur l'horizon, qu'il obstrue un peu. Au premier plan, sur le sommet de la falaise, une famille de pêcheurs rentre par groupes épars le long d'un sentier inégal conduisant à une maisonnette entourée de quelques broussailles. L'ensemble a de la puissance, et aurait même de la grandeur, si l'on ne sentait que M. Daubigny est maintenant un artiste blasé qui joue avec la nature et n'y voit plus qu'un thème à variations pittoresques, comme ces musiciens exécutans qui, à force de jouer les morceaux des grands maîtres, cessent de les interpréter avec respect. Certes M. Daubigny connaît la nature et il la comprend à merveille, mais il s'amuse à la faire grimacer, sous prétexte de la rajeunir.

Ce défaut est encore plus choquant dans le tableau intitulé *la Neige*. Là, pour employer un néologisme que les puristes sont obligés de concéder au vocabulaire de l'art, le *chic* s'étale avec une véritable impudeur. Sur une vaste plaine de neige, figurée à grands coups de plat de sabre, par plans anguleux et heurtés, des noyers décharnés dressent des touffes de bâtons biscornus qui semblent peintes avec un balai de branches de bouleau, et se découpent sur un ciel fouetté de petits nuages d'un rouge sanglant. Des volées de corbeaux noirs jetés au hasard comme des taches d'encre sur la plaine neigeuse tourbillonnent lourdement. L'aspect général de ce paysage est brutal, vulgaire, lâché, empreint d'un certain charlatanisme fantastique qui nous fait songer involontairement, — que M. Daubigny nous le pardonne, — aux anciennes toiles à sensation de M. Yan Dargent. Ce n'est pas l'œuvre d'un artiste sérieux; c'est le tour de force d'un faiseur incomparable qui se moque à la fois de la nature et du public.

Quand un artiste de cette valeur donne dans de telles fantaisies, c'est un signe de lassitude et de décadence. M. Daubigny en est maintenant à sa troisième manière; combien nous préférons à l'infernale habileté de main dont il aime aujourd'hui à faire parade le sentiment naïf et simple de ses premières œuvres! Le hasard nous ramenait dernièrement devant une de ces toiles de sa jeunesse, et nous avions vraiment peine à le reconnaître : on eût dit alors un élève de M. Corot, plus puissant, plus réel, plus simple dans le choix des sujets, mêlant à une rare vigueur pittoresque je ne sais quelle

timidité mélancolique et charmante. Plus tard, quand vint la maturité de ce beau talent, à l'époque où il peignit ses bords de l'Oise, ses effets de printemps, son pommier en fleurs, le sentiment que respiraient ses ouvrages était peut-être déjà moins vif et moins profond; c'étaient pourtant des chefs-d'œuvre, parce qu'ils présentaient un parfait équilibre entre le sentiment et l'expression. Aujourd'hui cet équilibre est rompu, et il est à craindre que ce ne soit pour toujours.

En fait de paysages d'hiver, nous préférons encore à *la Neige* de M. Daubigny le *Souvenir de la forêt d'Eu* de M. Daliphard. On y voit aussi des arbres dépouillés, des volées de corbeaux, et le tout se découpe avec vigueur sur un ciel rouge; mais il y a un véritable aspect de désolation tragique dans les rangs serrés de ces grands chênes bruns à moitié ensevelis sous les frimas, dans les flaques d'eau noire éparses sous la futaie, dans l'embrasement du soleil couchant qu'on entrevoit à travers les profondeurs de la forêt. — Quant à M. Émile Breton, dont nous n'avons plus à faire ici l'éloge, on peut hardiment le proposer en exemple à tous les peintres d'effets de neige. Son *Dimanche matin dans un village de l'Artois* est une de ces toiles simples et fortes qui n'ont d'autre prétention que de rendre fidèlement ce qu'elles représentent. A l'entrée d'un pauvre hameau, entre deux rangées de chaumières qui s'éloignent avec une perspective des plus puissantes, quelques paysans cheminent dans la neige, se rendant à l'office du dimanche. Le chemin est bordé d'arbres tout chargés de frimas et de fossés remplis d'eau que recouvre la neige, trouée de place en place de flaques de glace d'un vert sombre. Le ciel, d'un brun violacé, pèse lourdement sur l'horizon, et l'on y voit, pour ainsi dire, les nouvelles averses de neige dont il est chargé. Mais pourquoi M. Émile Breton se consacre-t-il aux effets de neige? Son *Soleil couchant après l'orage* va peut-être répondre à cette question. Cette toile est d'un grand effet, harmonieuse, exacte et sincère; cependant elle est trop sombre pour l'heure du jour et pour l'état du ciel : malgré le puissant embrasement qui occupe l'horizon, sur un ciel moucheté, strié et fouetté de nuages épars, la lumière manque dans ce paysage. Les masses de verdure qui se découpent en silhouette sur le ciel, les marécages et les prairies qui nagent au premier plan dans une ombre déjà épaisse, le troupeau de moutons qui chemine sur la droite, se confondent dans une masse obscure que n'éclaire aucun reflet lumineux. M. Émile Breton, cela est visible, ne sait pas faire descendre la lumière du ciel, et il lui est plus commode de l'emprunter à la terre en la couvrant d'un manteau de neige dont la blancheur diffuse sert de repoussoir à tout le reste.

Il y a peu de chose à dire cette année de M. Harpignies, dont le

paysage intitulé *le Saut du loup* manque de profondeur, de solidité dans les premiers plans, de perspective dans les horizons, et n'a pour tout mérite qu'un dessin architectural et une certaine disposition décorative qui ne manque pas de style. *Le Chèvrefeuille* de M. Hanoteau est une jolie toile dans un genre plus modeste et plus familier. Des chèvres broutent dans un bois, sous une futaie dont les détails sont très sincères et très finement rendus; mais les premiers plans tombent sur le cadre, et le véritable centre de lumière n'est pas au centre du tableau. L'éclaircie lumineuse qu'on aperçoit au second plan n'est qu'une trouée sans importance, qui ne domine pas le reste du tableau, et ne retient pas suffisamment le regard. L'œil se porte de préférence vers les clairières pratiquées à droite et à gauche, soit vers le chemin, soit vers la mare qui bordent les deux côtés de la toile, et qui pourraient servir chacun de centre au tableau. C'est là un défaut grave que ne rachètent ni la grâce de certains détails, ni la scrupuleuse fidélité, ni l'harmonie de la couleur.

Il faut l'avouer sans détour : sauf M. Corot, qui garde une place à part, c'est M. César de Cock qui est cette année, de par le jugement du public, le roi du paysage. Le talent de M. de Cock n'est pas d'un genre supérieur, et il a mis longtemps à se faire estimer. Ses éternels dessous de bois étaient jadis d'une crudité qui rebutait l'œil et qui le blessait trop pour qu'il pût s'y arrêter avec plaisir. Sa couleur, en s'amollissant un peu, a pris plus d'harmonie, et permet maintenant de lui rendre justice. Son tableau intitulé *Dans le bois* est d'une coloration bleuâtre et rosâtre qui n'a peut-être pas beaucoup de puissance, mais d'une saveur fraîche, exquise et toute printanière, dans les tons doux et fins de l'aquarelle; les lointains fondus et brouillés y sont traités, comme d'habitude, avec une merveilleuse habileté; somme toute, l'ensemble est un peu fragile et légèrement indécis. *La Rivière sous bois* est d'une facture plus ferme et d'une intelligence plus nette. Les feuillages y sont disposés par touffes d'un dessin précis, d'une forme arrêtée; l'aspect en est saisi par les grandes masses, et il se résume en deux teintes fondamentales : le vert vif et le gris perle, dont la répétition sans monotonie donne au tableau une unité singulière. La rivière tourne à merveille dans une profondeur vaporeuse, entre deux haies de feuillages tendres, dont les branches laissent entrevoir un ciel blanc et légèrement azuré. M. César de Cock ne sera jamais qu'un peintre de second ordre; cependant il a dans son genre une incontestable originalité.

Son verre n'est pas grand, mais il boit dans son verre.

On n'en pourrait pas dire autant de la plupart de ses émules.

Il faut cependant faire une exception pour M. Langerock. Sous ce titre, *Souvenir des Vosges*, ce peintre peu connu jusqu'à ce jour nous offre aussi une rivière sous bois. Seulement la couleur de M. Langerock est vive et forte; ses dessous de forêt et ses broussailles sont d'une fraîcheur vigoureuse qui n'emprunte rien de sa vigueur à la crudité de la verdure. Enfin le soleil y pénètre par mille petites trouées invisibles, couvrant tout de ses paillettes d'or, se mirant dans les eaux, frisant les feuilles et les menus branchages, se reposant çà et là sur les écorces des hêtres, qu'il blanchit d'un reflet lumineux : c'est un fouillis où l'œil se promène sans aucune confusion. Sur les eaux calmes et sombres, mais transparentes et réfléchissant la verdure de leurs bords, un homme vêtu de rouge passe dans un bateau et donne la note à toute la toile. Le grand défaut de ce tableau est que les morceaux de ciel entrevus à travers les branches sont diffus et brouillés; cette maladresse étonne d'autant plus que tout le reste dénote un grand savoir-faire et une rare habileté de main.

M. Chintreuil est également un artiste original, mais trop adonné aux mêmes sujets. C'est le peintre des averses, des brouillards, des giboulées, des rayons de soleil entre deux pluies d'orage. Si l'on voulait définir son genre, il faudrait l'appeler le paysage météorologique. Son tableau de *Pluie et soleil* représente une grande plaine de pâturages où des bestiaux errent en liberté. Des soupçons de rayons de soleil, échappés entre deux nuages, frisent l'herbe de place en place; des vapeurs pluvieuses traînent et rasent la terre. Au fond, par une éclaircie momentanée, se découvre un vaste pan de ciel jaune et mouillé. — *La Marée basse*, du même peintre, est un embrasement confus dans un ciel orangé, dont l'éblouissement froid et faux écrase des premiers plans mous et incertains. Décidément M. Chintreuil tourne lui-même au météore.

On ne rend pas pleine justice au talent simple et franc de M. Jules Héreau. Peut-être est-il moins bien inspiré par le ciel d'Angleterre que par le ciel de France; ses deux tableaux des bords de la Tamise n'en sont pas moins d'une grande vérité. *Les Environs de Gravesend* surtout sont un portrait frappant du paysage et du climat d'outre-Manche. Tout n'y est pas agréable à l'œil : les vapeurs noires des *steamers* se mêlent aux vapeurs noires du ciel; les blancheurs blafardes de la plage contrastent un peu durement avec les crudités d'une verdure implacablement fraîche et éternellement lavée par la pluie. *La Tamise près de London-Bridge* est également pâle, brumeuse, vaguement rosée, et elle coule sous un ciel tout brouillé de fumée. Nous comprenons, sans la partager, la répulsion du public pour ces tristes paysages, et nous avons hâte d'aller ré-

chauffer nos yeux sous un soleil plus franc et plus vif en accompagnant M. Pasini sur *le Marché de la mosquée de Yeni-Djami, à Constantinople.*

M. Pasini est, avec feu M. de Tournemine, l'un des derniers représentans d'un genre aujourd'hui un peu délaissé, mais qui a brillé pendant quelque temps d'un vif éclat, le genre orientaliste. Son coloris, plus franc que celui de M. Fromentin, plus sincère et plus sobre que celui de M. Ziem, est cependant loin de valoir celui du maître de cette école, l'inimitable Marilhât; en revanche, il a de l'élégance, de l'harmonie, une légèreté de pinceau étonnante et une grande facilité de composition. Son *Marché de Constantinople* manque peut-être un peu de lumière, et le ciel en est trop bruni par les chaudes vapeurs de l'été; ce n'en est pas moins un charmant tableau. Au pied d'un édifice entouré de plusieurs étages de galeries à ogives moresques, sous de grands platanes aux vastes ombrages, se presse la foule bariolée des acheteurs et des vendeurs. Les marchands accroupis auprès de leurs brillans étalages, les grands seigneurs assis sur de riches tapis et fumant leur chibouque, avec leurs armes posées à côté d'eux sous leur main, tout en faisant leurs emplettes, les monceaux d'étoffes voyantes, les poteries, les fruits, les calebasses, les chevaux tout sellés qui attendent, les femmes à demi voilées qui vont et viennent, l'ombrelle à la main, tout ce joyeux désordre est plein d'éclat et d'harmonie. Il y a plus de soleil encore dans la petite toile appelée *Souvenir d'Orient;* grâce aux vigoureuses ombres portées que le sujet permettait d'employer, cette toile est véritablement éblouissante. Elle représente une arcade sombre qui s'ouvre à la porte d'un palais ou d'une mosquée, dans une muraille revêtue de faïences bleues. Sous l'embrasure de la porte, et déjà dans l'ombre de l'auvent qui la surmonte, un homme en manteau rouge conduit en laisse deux chevaux au poil fin et soyeux; la masse seule en est indiquée, mais l'effet de couleur en est merveilleux. A côté de la porte, au grand soleil, un vieillard, mendiant ou pèlerin, adossé à la muraille tient son chapelet à la main. Cette description est déjà trop longue, et cependant elle ne décrit pas ce qu'on ne saurait décrire, l'effet surnaturel de cette inondation de lumière dont les yeux restent éblouis.

Il y a aussi du soleil, mais un soleil doux et tempéré, dans les paysages blancs, bleus et nacrés de M. Masure. Ce sont toujours des vues prises sur les calmes rivages du golfe Juan et d'Antibes. Les marbrures lumineuses des eaux transparentes qui clapotent sur les bas-fonds des rochers, les ombres irisées des petites vagues qui rident la surface de la mer, l'effet de délicate blancheur qui résulte

de cette mêlée de couleurs vives et douces, ne peuvent nous empêcher de reconnaître que les premiers plans sont un peu incertains; et puis M. Masure commence à fatiguer parce qu'il se répète trop. — M. Lansyer, qui l'année dernière se promenait aussi sur la côte de Nice, est au contraire un talent jeune et varié, qui cherche encore sa voie, mais auquel il ne faut pas souhaiter de la trouver trop vite, car il doit à cette recherche même une grande partie de l'intérêt qui s'attache à ses œuvres. Ses *Récifs de Kilvouarn* ont un défaut choquant : les premiers plans, comme chez M. Masure et plus encore, manquent de vigueur et retombent sur les bords du cadre. Les eaux, d'une assez belle couleur, sont lourdes et massives; la grosse vague qui ruisselle au premier plan sur les rochers est d'un mouvement épais et d'une forme compacte comme si elle roulait du plomb fondu; enfin les récifs qui occupent la gauche de la toile, et qui sont d'une grande vérité, paraissent mous et sans consistance à côté de ces flots pesans, sur lesquels il semble qu'ils pourraient flotter comme un édifice de carton. Ces réserves faites, le paysage est grandiose et fièrement taillé. Ce qu'il y a d'écrasant dans ce ciel sombre, dans ces gros nuages pluvieux dont un pan traîne dans la mer, est fidèlement emprunté à la nature bretonne, et n'en exagère aucunement l'effet. Ce qu'il y a de lugubre et d'uniforme dans ce jour diffus et blafard qui se répand partout également sur les anfractuosités du rocher, sans y laisser nulle part une masse d'ombre ou de lumière, est aussi un hommage rendu à la vérité. Cette toile est belle malgré ses défauts, parce qu'elle est sincère. On peut en dire autant de l'*Anse de Treffentec à la marée montante*. Cette marée s'avance avec une lourdeur tout à fait invraisemblable; mais la scène entière est disposée, éclairée, colorée avec une grande franchise, avec une mâle simplicité d'aspect. Une vaste mer, bleue vers l'horizon, verte aux premiers plans, un large ciel vif et pur que parcourent de petits nuages humides et fouettés par le vent, occupent les trois quarts du tableau; à droite s'allonge une côte vivement éclairée, où le soleil brille implacablement sur les moissons et les cultures. La peinture de M. Lansyer, qui est encore imparfaite, a un mérite rare : elle a ce qu'on appelle en langage d'atelier un *parti-pris*.

C'est un peu ce qui manque à la toile de M. Wahlberg, *un Jour d'octobre*, — non pas qu'elle ne soit d'une grande puissance; elle en a même trop, puisqu'elle n'en sait que faire, et que les premiers plans, malgré leur étonnante vigueur, ont peine à se soutenir au milieu de cette coloration brune et énergique. — L'*Effet de lune dans le port de Waxholm* n'a pas le même défaut, grâce à la coloration sombre que le sujet exige et que le peintre a su rendre trans-

parente, tout en la maintenant dans une tonalité d'une prodigieuse vigueur. Un ciel nuageux, déchiré par grandes masses, inonde des rayons lunaires une eau calme, presque dormante, éblouissante de lumière et moirée d'ombres bleues; le tout est fait par empâtemens d'une justesse et d'une puissance extraordinaires. — *Le village de Clairvaux* de M. A. de Knyff représente aussi un clair de lune. L'astre charmant se lève derrière un coteau, avec une lueur rose et douce. Un village tapi dans l'ombre aux bords d'une rivière reçoit les premières caresses de cette lumière mystérieuse et douce. La flèche brillante d'un clocher, la silhouette frémissante d'un peuplier, se découpent sur l'horizon; un falot brille à la fenêtre d'une des maisons du village et se reflète dans les eaux de la rivière. Cette petite toile passe inaperçue, et c'est vraiment dommage, car elle est d'un goût très pur et d'un sentiment simple et profond.

Nous voudrions nous arrêter encore devant *les Étangs* de M. Lambinet, dont le coloris tour à tour lilas, brun et grisâtre, donne au paysage un certain reflet de la sublime tristesse de Ruysdaël, — devant *les Bords du Loir*, si frais et si gais, de M. Mesgrigny, — devant *le Crépuscule d'hiver* si mélancolique de M. Lavieille; nous voudrions comparer les fines toiles vraiment hollandaises de M. Mols aux fantaisies décoratives que M. Justin Ouvrié croit pouvoir parer de noms hollandais. Nous voudrions donner un témoignage d'estime aux essais de style un peu arriérés de MM. Bénouville et Bellel, nous voudrions surtout considérer avec respect les deux toiles bien languissantes de M. Cabat, où l'on ne trouve plus, hélas! que de faibles traces de son talent; mais nous chercherions vainement, à défaut d'une couleur toujours absente, quelque chose de l'ancienne vigueur de dessin qui distinguait jadis les tableaux de ce maître. A présent ses arbres eux-mêmes n'ont plus la physionomie fière et fatidique qu'il savait autrefois leur donner; ils se dressent avec raideur et tordent follement leurs branches sans qu'on puisse deviner pourquoi. Passons donc silencieusement devant ces témoignages de décadence, et allons nous en consoler auprès de M. Van Marcke, qui est, lui aussi, d'une grande école, et qui, sans faire oublier son maître Troyon, marche aujourd'hui dignement sur ses traces. *Le Moulin* et *la Corderie* sont deux scènes champêtres et familières, composées dans le goût des Hollandais plutôt que dans le goût de Troyon et dans des dimensions moindres que celles du maître. La facture en est encore moins énergique qu'élégante, mais elle est plus large et plus grasse que dans les précédens tableaux de M. Van Marcke. *Le Moulin* n'est qu'une masure brune dans un vert pâturage où paissent de belles vaches hollandaises au poil roux. Cette toile, qui est certainement fort belle, manque peut-être

un peu de solidité et de relief. *La Corderie* au contraire est un tableau de premier ordre. Sur une plage basse qui se perd dans les prairies, à quelques pas d'une falaise, à l'ombre de quelques vieux bateaux pêcheurs halés sur le rivage, des bestiaux se sont rassemblés vers l'heure de midi sous la conduite d'un jeune pâtre. Une jument blanche avec son poulain tourne la croupe vers le spectâteur, et se repose, la tête basse, dans la tranquille attitude que les animaux des champs prennent au milieu du jour; une vache s'est couchée à côté d'elle et rumine paisiblement; une autre vache s'éloigne de quelques pas et meugle vers l'horizon; le tout forme un groupe harmonieux et calme. Dans le fond, un cordier tourne sa roue et dispose ses fils sur ses chevalets. Les voiles des barques restées à sec sur la plage sont déployées pour sécher au soleil, et leurs silhouettes triangulaires se dessinent pittoresquement sur un ciel bleu moucheté de nuages bruns, nacrés et fouettés par le vent. Peut-être trouve-t-on un peu trop de vigueur dans l'azur de ce ciel et dans l'épaisseur de ces nuages insuffisamment modelés; mais il y a de l'air, de l'espace, de l'humidité dans cet horizon; on y sent la brise marine qui souffle librement. M. Van-Marcke est évidemment en progrès, et il ne faudrait pas beaucoup de toiles de cette valeur pour le faire passer au rang des maîtres.

La peinture de M. Veyrassat est d'un genre plus modeste, d'une exécution plus minutieuse, peut-être plus exacte et plus solide. Elle imite visiblement les procédés de Decamps, auquel elle emprunte ses empâtemens lumineux, son modelé gras et fort, ses touches épaisses et successives; mais elle n'a rien de sa fougue et de son emportement pittoresque. C'est au contraire une peinture calme, franche et soigneuse à la fois, raisonnable et raisonnée, satisfaisante à tous les points de vue, comme celle de Meissonier, mais où manque aussi l'imprévu, l'imagination, ce je ne sais quoi dont on a dit : *mens agitat molem*. Rien de plus joli que sa petite toile intitulée *l'Été*. Il est midi, comme chez M. Van Marcke : sous un ciel chaud et brumeux, dans un chemin qui traverse un champ de blé mûr, deux chevaux de ferme, l'un blanc, l'autre noir, sont arrêtés, en harnais de travail; l'un d'eux arrache furtivement quelques épis, tandis qu'un jeune gars, monté sur le dos de son camarade, se retourne pour parler à une belle paysanne carrément plantée sur ses deux pieds, le râteau sur l'épaule. Ce tableau est d'une justesse et d'une harmonie extrêmes; malgré le modelé ferme et fort des figures vivantes, elles ne font qu'un avec le paysage, qui conserve toute sa valeur et tout son éclat.

Notons encore, parmi les *animaliers*, MM. Palizzi et Schenck. La petite toile de M. Palizzi, les *Buffles dans la campagne de Pœstum*,

n'a pas grand caractère : elle représente un troupeau de buffles que leur conducteur à cheval pousse à coups d'aiguillon et force à passer le gué d'une rivière. Ce berger calabrais est bien insignifiant malgré son costume; ces petits buffles groupés par paquets, qui meuglent avec terreur ou roulent des yeux farouches, sont plus lourdands et plus amusans que terribles. Quant au paysage, il n'a aucune grandeur; mais l'ensemble est animé, vivant, spirituel, selon la coutume de M. Palizzi. Pourquoi ne pas le dire sans détour à ce peintre aimable et facile? Il n'est, malgré son origine, qu'un Italien de contrebande, plus champenois que calabrais, et la campagne française, avec ses gaîtés et ses grâces bourgeoises, lui convient mieux que la campagne de Rome ou les marais de Pœstum. — M. Schenck est moins léger et moins aimable, mais il n'est guère plus profond; son exécution correcte, soigneuse, savante, irréprochable, manque absolument de pittoresque. Il y a cependant quelque physionomie dans son âne servant d'abri à des moutons pressés autour de lui dans un pâturage d'Auvergne; il y a même un certain sentiment dans ses moutons perdus, à demi engloutis par une tourmente de neige, et surtout dans les deux chiens de berger qui se pressent en frissonnant l'un contre l'autre.

Un autre *animalier* bien connu, M. Richard Goubie, montre un vrai talent de paysagiste dans son *Hallali au vivier du Grès*. On oublie volontiers le groupe des chiens et des chasseurs, traité d'ailleurs avec une grande finesse et une véritable distinction, pour considérer un étang aux eaux calmes, un grand cirque de forêts dépouillées, un ciel d'hiver gris et fin, troué çà et là de lumineuses échappées blanches. — Le *Hallali de sanglier* de M. Gélibert est d'un tout autre style : c'est une toile aussi vaste que celles d'Oudry, où le paysage s'efface derrière une meute de chiens qui se découpe sur le ciel. Les chiens sont d'une peinture très vigoureuse et très vraie; cependant le sanglier, malgré ses yeux injectés, son poil hérissé, et l'ennemi terrassé qu'il vient de découdre, ne se détache pas du groupe avec assez de vigueur.

Avant de quitter le salon de peinture, consacrons encore quelques instans à cet autre genre de paysage qui s'appelle la *nature morte*. La nature morte est, comme de raison, le royaume du pittoresque, et ce genre tant méprisé il y a quarante ou cinquante ans, du temps où la renaissance romantique se greffait sur l'art académique et pompeux du commencement du siècle, est devenu au contraire le genre favori du public depuis que le goût de la peinture de style a fait place à la passion du pittoresque. Il nous semble cependant que cette passion se refroidit, et que les maîtres de la *nature morte* ne sont plus eux-mêmes aussi bien inspirés que jadis.

Sauf le tableau de M. Philippe Rousseau, *l'Office*, qu'on ne saurait trop vanter, car ce peintre possède le secret d'être toujours intéressant et nouveau sans sortir de l'étroit domaine où il a enfermé son talent, on ne trouve guère au Salon de cette année de toiles vraiment supérieures. Les *Fleurs et fruits* de M. Couder sont une toile cirée, criarde, tapageuse, insignifiante, d'une peinture sans solidité, d'une composition confuse et décousue. Il y a de bons morceaux et des intentions heureuses dans *les Petits turbulens* de M. Bidau : la masse de groseilles rouges et blanches que picorent les guêpes et les petits poulets est faite avec autant d'art que de patience; mais les corbeilles de fruits qui tombent, les pots de fleurs à demi renversés ne posent pas, et il faut qu'une nature morte pose; la couleur d'ailleurs est sèche et vitreuse. Les *Fleurs* de M. Petit et de Mlle Louise Daru sont au moins de solides morceaux de peinture. Le grand tableau de Mme Muraton, *Après la chasse*, est confus et sans effet. Au contraire *la Musette*, du même auteur, est une toile élégante, fine, brillante et bien troussée, où l'on sent pour ainsi dire l'art et le goût de la toilette. Que tous ces habiles fabricans de *natures mortes* nous permettent cependant de le leur dire : la médiocrité n'est pas permise dans cette branche modeste de l'art, quand on y cherche autre chose qu'une occasion d'étude ou un amusement des yeux.

VI.

Assurément rien n'est petit dans l'art, et les moindres détails de la nature fournissent à qui sait les comprendre un sujet inépuisable de réflexions et d'études ; mais c'est peut-être à cause même de cette variété de la nature, de l'infinie diversité des sujets qu'elle présente, qu'il importe de ramener le goût du public aux œuvres simples, vraiment expressives, vraiment réelles, vraiment humaines, à celles qui reproduisent la forme et qui saisissent ainsi les secrets de l'expression naturelle. C'est à cette raison que tient notre prédilection constante pour la peinture de portraits. Or la sculpture, à plus juste titre, doit partager cette préférence. La sculpture est à nos yeux l'art naturel par excellence, celui qu'il importe avant tout de conserver dans l'école française. Le mauvais goût peut corrompre une ou deux générations de peintres; la mode changera un jour ou l'autre, et le grand art reprendra toujours sa place, s'il s'est maintenu parmi les sculpteurs. Après tout, la peinture n'est qu'un art dérivé; ses procédés sont plus ou moins artificiels, et quand on perdrait la science des enjolivemens de la couleur, on saurait toujours la retrouver, tandis que l'art serait gravement compromis, si

les grands modèles de la statuaire disparaissaient des musées, et si les artistes perdaient l'habitude d'étudier la nature avec la secrète ambition de les égaler.

C'est donc avec une satisfaction nouvelle que nous constatons une fois de plus l'état florissant de la sculpture française. La France est aujourd'hui le seul pays du monde où il y ait une école de sculpture sérieuse, et les quelques échantillons de l'art étranger qui viennent se glisser dans nos expositions annuelles ne servent qu'à faire mieux valoir notre supériorité. Une école qui compte encore des maîtres tels que MM. Paul Dubois et Guillaume, des disciples tels que MM. Barrias, Falguière, Gautier, Hiolle et Moulin, est bien loin d'être en décadence. S'il est décerné cette année, comme d'habitude, une grande médaille d'honneur, c'est à la sculpture qu'elle doit revenir, et elle appartient sans conteste à l'*Ève naissante* de M. Paul Dubois.

Il est douteux que la nouvelle statue de M. Dubois obtienne le même succès populaire que son *Chanteur florentin :* elle est d'un sentiment trop élevé, d'un art trop noble et trop pur pour plaire à la foule, qui ne demande, après tout, qu'une chose, c'est qu'on lui réjouisse les yeux. Jamais, à notre sens, M. Paul Dubois, qui a toujours été un artiste de premier ordre, ne s'est élevé aussi près du génie. Ses autres œuvres les plus célèbres, malgré leur incontestable valeur, n'étaient pas exemptes d'une certaine recherche. Ici au contraire, il a mis de côté toute préoccupation étrangère à son sentiment individuel; il a traité son sujet avec la sincérité qui est indispensable à la création des belles œuvres. Le caractère même de son talent semble avoir changé : ce n'est plus, comme autrefois, un artiste florentin, un sculpteur de figurines d'une austère élégance, d'un sentiment noble et gracieux. Il entre maintenant dans une région plus vaste et plus idéale; s'il appartient encore à la renaissance italienne, on peut dire qu'il a quitté l'école florentine pour l'école romaine. C'est surtout de Raphaël qu'il procède, ou du moins c'est dans ce style qu'aurait sculpté Raphaël. Nous ne sommes pas bien sûrs que l'*Ève naissante* ne sorte pas de son atelier, et que M. Paul Dubois n'y ait pas travaillé sous ses yeux; c'est là du moins qu'il aura composé tout le bas de cette statue; les épaules, les bras et la tête seront restés ébauchés et n'auront été terminés que plus tard. C'est ainsi que nous aimons à expliquer entre ces divers morceaux une certaine différence de style très apparente malgré l'unité du sentiment.

Ève sort des mains de son créateur; elle se tient debout, simplement reposée sur la jambe gauche, l'autre jambe à demi pliée et comme agenouillée devant lui, dans une attitude aisée, respec-

tueuse et modeste, empreinte d'une chasteté naïve, mais sans l'ombre de crainte ni de honte. Le buste et la tête se redressent vers le ciel, la main droite se pose sur la poitrine, tenant entre ses doigts une mèche de cheveux enroulés, le bras gauche se replie sur la ceinture avec un geste de surprise, de timidité et de pudeur enfantine; les hanches sont larges et élégamment balancées; le torse est long au-dessous de la ceinture, le bassin vaste, le ventre plein et bien développé, comme il convient à la mère du genre humain. Les pieds sont un peu grands, mais admirablement dessinés; les jambes sont grasses, les mollets un peu bas, comme parfois dans Raphaël, ce qui soulève les critiques des gens qui voudraient qu'une Ève ou qu'une Vénus eût les jambes sèches et nerveuses d'une Diane chasseresse. Eh non! ce n'est pas une Diane; ce n'est pas non plus une déesse païenne ou une femme de plaisir. Elle n'a pas encore exercé ni déformé son corps de matrone virginale, et ses formes délicates sont noyées dans la chair comme dans une vapeur blanche. Le modelé en est si fin que partout la lumière en frange les bords et semble pénétrer le corps lui-même; jamais, que nous sachions, une statue de plâtre n'avait atteint ce degré de transparence lumineuse. Oui, c'est bien la naissance de la première femme: elle apparaît comme entourée d'un limbe et semblable à un brouillard qui se condense; malgré l'exquise perfection de ses formes, on dirait qu'elle est à peine ébauchée et qu'elle va fondre dans l'espace. La ligne du dos surtout est souple et ondoyante comme le mouvement des flots; les épaules, un peu étroites, et auxquelles s'attachent des bras sans grandeur, n'ont encore que le développement incomplet de la première jeunesse. Sa tête, peut-être un peu incorrecte et inégale, n'est pas niaise, ainsi qu'on le prétend; elle est simplement naïve et neuve au plaisir de vivre, comme le dit son profil souriant, fin et à peine éclos. C'est une figure d'enfant toute fraîche épanouie, les yeux levés avec ravissement vers la lumière du ciel, interrogeant pour ainsi dire le monde nouveau où elle vient d'être jetée, ne respirant que le bonheur naïf et la douce surprise de vivre. Ses cheveux, collés sur sa tête et plaqués sur ses épaules, semblent à peine sortir de l'œuf; ils n'ont pas encore été mêlés ni secoués par le vent. Tout le haut de la statue sort de sa chrysalide; le bas représente au contraire le type de la maternité chaste et féconde. Ce contraste déplaît à beaucoup de bons juges, qui croient y voir un signe de faiblesse, ou tout au moins un défaut de goût. Tout en reconnaissant ce qu'il a de recherché, peut-être même d'un peu choquant, oserons-nous dire qu'il prête à l'*Ève naissante* un intérêt et un charme de plus? Ainsi se trouvent réunies dans un même type la grâce et la grandeur, la souriante simplicité de la jeune fille à peine échappée des mains

de la nature, à la fois avide et étonnée de vivre, et la majesté sereine de la femme qui porte dans ses flancs le germe de mille générations humaines. La critique a beau dire : on reste en contemplation devant cette statue comme devant toutes les choses vraiment belles.

Le contraste est certes moins grand entre le buste et le corps de l'*Ève naissante* qu'entre le talent de M. Dubois et celui de M. Barrias. Si M. Dubois procède à la fois de Luca della Robbia, de Benvenuto et de Raphaël, M. Barrias, quant à lui, procède de Michel-Ange, ou s'efforce du moins de marcher sur ses traces. M. Dubois a mis des années entières à méditer sa statue, il a voulu faire un chef-d'œuvre, et peu s'en faut qu'il n'ait réussi. M. Barrias, artiste fougueux et abondant, plein d'idées, aussi prompt à exécuter qu'à concevoir, enfante chaque année une foule d'ouvrages où ne manquent assurément ni le génie de la composition, ni la grandeur de la pensée, et qui seraient peut-être aussi des chefs-d'œuvre avec un peu plus de conscience et de labeur. Le grand défaut de M. Barrias est une certaine lourdeur prétentieuse qui tient à une exagération systématique et à l'affectation d'une fausse vigueur. Il y a chez lui bien plus de Puget que de Michel-Ange, et cependant Puget lui-même était plus ferme et moins boursouflé. M. Barrias est bien loin d'avoir la prodigieuse puissance de Puget; ajoutons pourtant qu'il a une noblesse de style qui faisait complétement défaut à ce maître quelque peu emphatique et parfois vulgaire. C'est vraiment dommage qu'il ne puisse pas ou ne veuille pas serrer de plus près la nature.

Son groupe en plâtre, *la Charité*, n'est pas exempt de ses défauts ordinaires, mais il les efface au premier abord par une grandeur d'aspect incomparable. La Charité est représentée par une forte femme, au visage noble et fier, largement drapée dans de longs voiles aux plis graves et religieux. Elle est assise, et tient sur ses genoux, de la main gauche, un petit enfant qu'elle allaite, tandis que l'autre bras s'étend d'un mouvement protecteur sur un jeune garçon qu'elle entoure de la main droite et qu'elle tient adossé à ses genoux, sur l'un desquels l'enfant s'accoude avec un geste de confiance et de fierté; elle abaisse en même temps sur lui un regard vigilant et tendre. L'attitude de cette figure est souverainement protectrice. Le jeune garçon, qui est visiblement un fils de Michel-Ange, embrasse cette main puissante et maternelle posée sur sa poitrine comme pour le garantir, et il se redresse avec une expression déjà fière et mâle, trop fière même pour un pauvre enfant abandonné; il y a une sorte de défi dans le port de sa tête et dans son regard, comme s'il était enorgueilli de la protection qu'on lui prête, et presque glorieux d'avoir trouvé une mère. Le nourrisson, blotti

dans l'angle du bras gauche et reliant la ligne de l'épaule à celle du genou, se retourne d'un mouvement naïf vers le sein qu'on lui abandonne et qu'il presse sous la robe entr'ouverte. La tête noblement drapée de la femme s'incline légèrement, les yeux baissés; ses traits larges et pleins, son type noble et aquilin, son port fier et grave, sont d'un ange envoyé du ciel pour consoler les misères humaines. Des bandeaux de cheveux tombent simplement des deux côtés de son visage, sous les grands plis de sa coiffure moitié italienne, moitié monacale. Ce n'est pas une madone de Raphaël, mais elle en a le recueillement, l'air de bonté, la chasteté maternelle; ce n'est pas une matrone florentine d'André del Sarto, mais elle en a la physionomie reposée, la grâce majestueuse et placide; ce n'est pas non plus une déesse ni une sibylle de Michel-Ange, mais elle en a l'air de grandeur, la mâle et fière beauté. En un mot, c'est le type idéal de la mère, et non-seulement de la mère, mais de la veuve devenue étrangère à tout, si ce n'est aux misères humaines, consacrant sa solitude au soulagement des créatures abandonnées et souffrantes, ne se rattachant plus à la vie que par l'exercice d'une infatigable bienfaisance et d'une infinie bonté, passant à travers ce monde avec la calme sérénité d'un devoir accompli et d'une suprême espérance. C'est de la poésie, dira-t-on, et non point de la sculpture. En effet, cette figure si belle a des défauts graves; les bras en sont lourds et épais, les mains massives, les plans parfois compliqués et confus. — Tout cela est vrai, mais nous voulons l'oublier. C'est justement le propre du grand art que de savoir atteindre la poésie par les moyens plastiques, et de parler à l'âme à travers la matière sans se contenter de donner un plaisir aux yeux ou une satisfaction froide à l'esprit critique. Il ne faut médire en fait d'art ni du pittoresque extérieur, ni même du simple bon sens; ce sont des qualités malheureusement trop rares pour qu'on les méprise. Rendons toujours justice aux œuvres sages, et prêchons la sagesse à celles qui en manquent; mais quand nous rencontrons par hasard un peu de génie, fût-ce avec des imperfections graves, qu'on nous pardonne de le traiter avec indulgence!

Du reste, même au point de vue du métier, ce groupe a des qualités supérieures. La composition n'en est peut-être pas très originale, mais elle est harmonieuse, intéressante et grandiose de tous les côtés, même par derrière, où la longue draperie qui enveloppe la tête tombe jusqu'au socle de la statue avec une véritable magnificence. On peut tourner tout autour, sans trouver un seul aspect insignifiant ou vulgaire. L'aspect principal est de face ou de trois quarts. Le profil de droite est également admirable; la tête, d'une expression sublime, s'avance au-dessus de l'épaule et la domine avec une grandeur toute monumentale. A gauche, il y a un défaut :

la partie drapée du bras au-dessus du coude est disposée de manière à former un creux, ce qui fait qu'on a de la peine à comprendre comment l'avant-bras s'y ajuste. A distance surtout, cette figure assise et courbée, avec la draperie qui joint la tête à l'épaule, forme un bloc un peu lourd et d'un aspect écrasé; mais il ne faut pas oublier que c'est de la sculpture monumentale, faite pour être vue de bas en haut, et que ces effets de lourdeur disparaîtront quand la statue sera élevée sur son piédestal.

La Religion, du même M. Barrias, est une œuvre très inférieure, quoique faisant pendant à *la Charité* et conçue dans un style analogue. Assise, l'épaule gauche en avant, pour faire équilibre à l'autre, elle se tient droite, la tête voilée, mais le front découvert, ceint d'un diadème, les cheveux noués en longues tresses, l'air impérieux et inspiré. Du bras droit, qu'elle laisse tomber de toute sa longueur, elle tient une croix; du bras gauche elle tient sur son genou le livre de vie. Comme de raison, le pied gauche est un peu en retrait du pied droit, pour faire équilibre au mouvement des bras. Cette figure est noblement posée, et elle respire le commandement; mais le visage en est lourd et boursouflé, le bras qui s'avance vers le genou gros, mou, épais, mal tendu, puissant par la matière plus que par la forme. Malgré un fatigant étalage de muscles, cette sculpture manque de nerf. Les draperies elles-mêmes sont trop compliquées et absorbent trop l'attention; la tunique, cassée en mille plis, contraste d'une manière fâcheuse avec les longues draperies des jambes et les longues draperies de la tête. Pour employer une expression familière, tout cela est péniblement et prétentieusement fagoté; l'ensemble en est fatigant et ne laisse qu'une impression banale.

Avec la *Danseuse égyptienne* de M. Falguière, nous entrons dans un monde nouveau. M. Falguière est l'homme du XVIIIe siècle; il en a l'élégance, l'habileté, la grâce légère et facile, l'originalité médiocre et le pittoresque d'emprunt. La sculpture de M. Falguière est pour ainsi dire de la sculpture de genre. Sa *Danseuse* est un de ces morceaux de fantaisie où l'on fait faire au marbre de Carrare des tours d'adresse qui ne sont pas dans sa nature, et qui servent à montrer surtout la prodigieuse habileté de l'exécutant. Elle court légèrement sur la pointe des pieds, ou plutôt elle exécute une sorte d'entrechat en faisant sauter autour d'elle les plis flottans de sa basquine, qui se tordent d'une façon très peu sculpturale; cette draperie tortillée rappelle un peu le style du cavalier Bernin. La jambe gauche est lancée en avant, le torse à peu près nu jusqu'à la ceinture se penche à gauche, par un mouvement qui inquiète pour son équilibre, et dont la tête, tournée à droite, contrarie heureusement l'effet; le bras gauche tient une cithare, dont la main droite

pince les cordes. Suivant l'usage de M. Falguière, qui aime à vaincre ces difficultés de composition, le mouvement de la statue a quelque chose de raide et de contrarié; elle se décompose en trois grands plans qui suivent trois directions différentes, de sorte que la direction du torse s'oppose à celle des jambes, et que celle de la tête s'oppose à celle du buste, sans cependant rentrer dans le plan des jambes. Il en résulte, et c'est sans doute ce que M. Falguière a voulu, que cette figure manque de naturel et d'abandon, qu'elle a, dans sa souplesse même, quelque chose de tendu et de contourné, qui sent le tour de force. D'ailleurs elle n'a rien d'insignifiant ni de banal; tous les aspects en sont étudiés et expressifs. De face, elle court sur le spectateur avec la légèreté d'un oiseau; de gauche, au contraire, elle se dresse toute droite, la jambe gauche tendue en avant : il y a dans son mouvement comme un arrêt et une suspension brusque qu'indique d'ailleurs le pli de la jupe lancée en avant, et l'on s'étonne que la même figure puisse avoir deux aspects aussi divers. C'est certainement une preuve d'habileté, mais c'est aussi un défaut d'unité et de franchise. Enfin, de droite et de trois quarts, elle s'avance souple, fière et charmante, d'un air de reine, avec une grâce voluptueuse et un sourire un peu dédaigneux. Elle ne paraît pas douter de son triomphe sur le maître inconnu qu'elle fascine et qui est sans doute assis à terre à ses pieds. En résumé, c'est une œuvre intéressante à étudier et à analyser dans ses divers aspects; mais ce n'est pas une œuvre qui saisisse, ou dont l'examen satisfasse pleinement.

On goûte au contraire un plaisir pur à considérer le charmant groupe de M. Moulin, *un Secret d'en haut*. Ce n'est pas seulement un délicieux morceau de sculpture, c'est une véritable scène de comédie dans le genre de ce paganisme modernisé et mondain qui n'est pas encore celui des boudoirs et des ruelles, mais qui est déjà celui des ballets mythologiques et des bosquets du jardin de Versailles. On voudrait apercevoir ce groupe au fond de quelque charmille obscure, animé par un rayon de soleil furtif qui se glisserait entre les branches et par l'ombre mouvante des feuillages, palpitant sur la blancheur du marbre. Même dans l'obscur recoin qu'il occupe, il anime et il égaie tout le voisinage. C'est Mercure qui vient de tomber des nuages, à côté d'un bon gros dieu terme à la face plate et carrée; légèrement posé sur une jambe, l'autre jambe croisée devant la première, il se penche à l'oreille de la divinité rustique et lui murmure, un doigt sur les lèvres, une confidence qui semble beaucoup la réjouir. Rien de plus élégant et de plus dégagé que l'attitude du céleste messager; on sent qu'il s'appuie à peine sur le sol et qu'il est tout prêt à reprendre son vol vers l'olympe. Rien de plus délicat que son expression enjouée et

mystérieuse, de plus gracieux que les lignes de son corps souple, jeune et finement modelé. On dirait une scène d'Amphitryon traduite en sculpture. Le même goût fin et franc, la même facture élégante et ferme, se retrouvent dans un buste de jeune garçon, en bronze, à la physionomie fière et un peu dédaigneuse. Ce buste, comme la plupart des portraits modernes, où la solidité sculpturale est sacrifiée à l'apparence de la vie, est légèrement tourné de côté, et il ne repose sur son socle que par la pointe du cou. Il y a là une certaine affectation qui rappelle un peu la manière de M. Carpeaux.

Le Faune dansant de M. Blanchard n'est qu'un rustre à côté du Mercure de M. Moulin. Il a cependant une légèreté d'allures et une élégance de formes qui dénotent chez cet artiste un progrès sensible. Il bondit sur place d'un mouvement suivi, harmonieux, cadencé, en s'accompagnant d'une flûte de Pan. L'originalité manque à ce morceau tout inspiré de l'antique; mais nous nous sommes promis de rendre justice aux œuvres sages et saines, lors même qu'elles n'auraient rien de très brillant. C'est au même titre que nous jetons en passant un coup d'œil d'estime sur un buste de jeune femme du même M. Blanchard; c'est une figure fine, douce et décente, d'une facture pleine, mais sans grand caractère, et qui se fait remarquer surtout par une modération de bon goût.

Il y a bien plus à dire sur l'*Andromède* de M. Gauthier, et cependant nous n'en dirons que peu de chose, car cet ouvrage n'est pas en progrès sur *le Jeune braconnier* que son auteur exposait l'année dernière. *Le Braconnier* n'était lui-même qu'une charmante imitation de l'antique. L'*Andromède* est plus prétentieuse sans être plus originale. Attachée à son rocher, elle s'affaisse et se contourne dans ses liens; la jambe sur laquelle elle repose est lourde et gonflée; le ventre et le bassin, dont la contorsion vise beaucoup à l'effet, sont d'une facture tendue et boursouflée, mais sans véritable ampleur. Il y a certes de beaux morceaux dans cette statue, modelée généralement avec largeur; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que M. Gauthier n'en est pas l'auteur: il l'a dérobée au musée du Louvre, non sans la gâter notablement, car il n'est pas difficile de voir que cette prétendue Andromède n'est autre que la Vénus de Milo un peu déformée et assez péniblement tordue.

On ne saurait adresser le même reproche à *la Fileuse* de M. Cugnot, dont le geste n'est pas moins correct et moins classique que la forme. D'un mouvement souple et cadencé qui sent son académie d'une lieue, cette fileuse, d'ailleurs fort bien équilibrée et posée avec grâce suivant toutes les règles, lève les deux bras au-dessus de sa tête pour dérouler son fil. Une draperie ondoyante à longs plis minces et fluides est rassemblée autour de la ceinture et

glisse jusqu'aux pieds. L'imitation de l'antique est flagrante, elle se dénote jusque dans la couleur du bronze, qui est d'un vert sale et blanchi, comme s'il avait séjourné sous la terre. En somme, cette statue, avec ses deux bras étendus et ses pieds joints en forme de pyramide renversée, pourrait faire un assez joli pied de lampe dans le style pseudo-étrusque.

Tel est aussi le défaut de la charmante statue envoyée de Rome par M. Allar, *un Enfant des Abruzzes*. C'est un jeune garçon nu qui porte avec peine, en l'appuyant sur son genou, une grosse amphore pleine d'eau. Le mouvement de cette figure est très naturel, très juste, mais un peu contourné et médiocrement sculptural; l'enfant, vu de face, repose sur le pied gauche, ramenant l'autre pied dans le même axe et soulevant sur son genou le vase que ses bras ne soutiennent qu'avec effort, ce qui lui donne la forme générale d'un cône posé sur sa pointe. De profil, ce défaut disparaît, et l'opposition de la jambe qui porte avec celle qui est pliée et qui fait saillie par-devant est au contraire d'un heureux effet. Le buste se penche à gauche pour rétablir l'équilibre; la courbe du dos est charmante, et tout le corps s'arrondit avec une élégance souple et forte; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est l'exécution, qui dénote un sculpteur de grand avenir. Placé entre ces deux écueils, de ne pas donner à sa figure d'enfant la vigueur nécessaire pour porter ce lourd fardeau, ou au contraire de lui en donner trop et de lui prêter les muscles et les gestes d'un homme, il a évité l'un et l'autre avec une grande habileté : ces petits membres ont toute la flexibilité de leur âge et toute l'énergie que cet âge comporte. Ils sont modelés d'une touche ferme, juste, large et consciencieuse à la fois, qui rappelle, peut-être avec moins de maigreur, les premiers morceaux de M. Paul Dubois. Le bas-relief d'*Hécube et Polydore* est inscrit dans un parallélogramme long, comme les bas-reliefs de Jean Goujon. Le jeune homme s'affaisse, cambré en arrière, la tête renversée, les jambes ployées, un bras pendant le long de son corps. Hécube saisit l'autre bras et se penche sur lui en pleurant. Les lignes sont très belles, très harmonieuses; mais les draperies sont trop cassées, et l'effet de relief est manqué, faute d'assez d'habileté dans la disposition des plans.

Il y a de la science et de la noblesse de style dans le bronze monumental de M. Valette, *la Garde mobile*. C'est une guerrière aux formes pleines, au buste droit, aux jambes élancées, qui se tient debout, vêtue d'une cotte de mailles, le front ceint d'une couronne de lauriers qui l'ombrage avec tristesse, la tête couverte d'un voile de deuil négligemment jeté sur ses épaules. Elle a quelque chose de la ferme et simple attitude du soldat sous les armes; on sent

qu'elle était tout à l'heure au combat, et maintenant elle s'arrête, la tête penchée, les bras pendans, le torse droit et un peu cambré, dans une attitude d'accablement viril, devant le tombeau des compagnons morts au champ d'honneur. Malgré certaines imperfections du coulage, qui gâtent un peu l'œuvre de l'artiste, cette figure est d'une exécution large, simple, pleine, sobre de détails inutiles, visant surtout à l'unité de l'effet. Seulement les accessoires ne sont pas tous irréprochables; ce type de la femme guerrière a toujours quelque chose de scabreux, et les formes féminines s'accordent mal avec l'attirail d'une armure de fer. Malgré la structure forte et presque un peu rustique de sa *Garde mobile*, malgré la simple gravité de son expression, M. Valette n'a pu éviter entièrement ce qu'il y a de choquant dans ce contraste, d'autant plus que le voile jeté sur la tête affaiblit l'effet martial de la figure, et lui rend son caractère féminin. Il y a là une faute de goût plus facile à critiquer qu'à éviter, et qui tenait en grande partie au sujet lui-même.

C'est au contraire une sculpture aimable, élégante et un peu mièvre que celle de M. Franceschi. Cet artiste distingué va nous introduire dans ce que j'appellerai le genre des gentillesses féminines. *Le Réveil* est une jolie statue taillée par malheur dans un marbre à gros grain et à veines sales, ce qui est impardonnable dans un pareil sujet. Une jeune fille à demi couchée et cambrée sur une chaise fort incommode se réveille en étirant ses bras, dont l'un entoure sa tête d'un geste souple et gracieux. On ne sait trop d'ailleurs à quoi rime cet ouvrage distingué, dont le mouvement et la posture semblent être la contre-partie de la Pénélope de Cavelier. — Nous lui préférons de beaucoup le portrait de Mlle F. B..., un délicieux buste d'un caractère très individuel, dans le style coquet du XVIIIe siècle. D'un socle léger et d'une draperie flottante qui glisse capricieusement sur la gorge et sur les épaules sort une tête de jeune fille à la souple et fine encolure, au profil délicat, à l'ovale mince et pur, au nez mutin et coquet, aux narines dilatées, à la bouche légèrement entr'ouverte, au front net et emprisonné dans une coiffure à légers frisons, relevée de chaque côté sur les tempes. Ce visage juvénile et effilé a une légère tendance à converger vers la bouche, qui s'avance avec une petite moue charmante. En fait de jolies mièvreries, rien ne vaut la nature elle-même.

M. Schœnewerk, un des maîtres du genre, est comme de coutume un des favoris du public. Sa *Jeune Fille à la fontaine* est en effet un très joli morceau de nudité, frais, appétissant, coquet et légèrement mignard. L'enfant se courbe en avant, les deux jambes jointes, la tête un peu renversée de côté, considérant l'eau qui coule de la fontaine, et qu'elle recueille dans une coquille qu'elle tient de ses deux bras allongés. Sa gorge mignonne dessine

en raccourci ses formes tendres et voluptueuses, et pour que le spectateur n'ignore point qu'elle est déshabillée, elle tient un bout de draperie sous son bras. Le tout rappelle les mignardises de M. Carrier-Belleuse, quoique avec plus de simplicité, de sentiment et de décence; mais ces exhibitions de nudités chastement provocantes ne manquent jamais leur effet sur le public, témoin *le Premier Miroir* de M. Baujault, l'auteur d'un exécrable buste de Meyerbeer, dont va s'enrichir le palais de l'Institut. Une jeune fille se penche, en arrangeant ses cheveux, sur le miroir d'une fontaine. C'est du Canova maigri, arrondi, amolli, déformé et limé avec tout le sentiment d'un tourneur en bois. Sans les reflets du marbre, qui plaisent toujours à l'œil, cette nudité ne supporterait pas le regard.

Avant de quitter les statues pour passer aux portraits, jetons un dernier coup d'œil sur ce que j'appellerai les œuvres excentriques. On y trouve quelquefois plus d'un vrai talent qui s'égare, et dont les extravagances ne sont que l'abus de facultés heureuses. Tel est par exemple M. Captier. Sa Judith triomphante en plâtre jauni passe toute description. C'est une créature colossale, à tous crins, une sorte de mannequin monstrueux au visage farouche, à l'expression forcenée, comme engloutie au fond de la caverne obscure que forme la couronne de lauriers posée sur sa tête. On ne peut nier qu'il n'y ait dans cet arrangement une certaine entente brutale de l'effet mélodramatique; mais l'emphase en est si extravagante qu'elle ne réussit qu'à faire rire. L'année dernière, M. Captier rachetait sa violence et son mauvais goût par de réelles qualités de facture; il n'en est pas de même cette fois, et sa fougue l'entraîne à des fantaisies qui n'ont plus rien de sculptural. Nous voudrions pouvoir le refroidir en lui proposant pour exemple le *Boxeur* de M. Jannin, statue froide, flegmatique, sans pittoresque et sans idéal, pour ainsi dire toute britannique de facture et d'aspect, mais sage, bien campée, solidement construite, ne disant pas grand'chose à l'esprit, mais lui disant tout ce qu'elle veut lui dire en langage clair, net et sain, sans fioritures ni déclamations inutiles.

Nous ne pouvons faire le même compliment à M. Bartholdi pour sa gigantesque statue de Lafayette, qui est bien l'un des plus mauvais morceaux du Salon. Cette longue figure maigre et creuse, qui s'avance, la main sur le cœur, avec un sourire béat sur les lèvres, transforme le héros dont elle veut immortaliser l'image en une sorte de benêt dégingandé; elle rappelle le mot cruel d'un des ennemis de Lafayette : « c'est Gilles républicain ! » Ce ne serait rien encore, si cette figure pouvait se tenir, si elle avait une forme quelconque, si elle n'était semblable à un assemblage de bâtons mal emmanchés qu'on aurait habillés d'un uniforme. Pour punir M. Bar-

tholdi de cette mauvaise action, vraiment indigne de son talent, contentons-nous de rapprocher son nom de celui de M. Croisy, l'auteur malheureux du groupe énorme et inintelligible intitulé *l'Invasion*. Certes le châtiment est rude, mais M. Bartholdi l'a bien mérité.

En fait d'œuvres originales et d'un style indépendant, affranchi des traditions académiques, nous aimons mieux *l'Éducation maternelle* de M. Delaplanche, l'auteur distingué, mais un peu mou, d'une *Sainte Agnès* en marbre dont la grâce douce et frêle doit attendrir les jeunes cœurs. *L'Éducation maternelle* est un véritable tableau, et même un tableau de genre rustique, un essai de Jules Breton en sculpture. Une paysanne en bonnet roulé est assise et entoure de ses bras son enfant, à qui elle montre à lire. Cette sculpture, pas plus que la *Sainte Agnès*, n'est d'une grande puissance, mais le sentiment en est vrai, l'exécution sage et simple. C'est dans ce style qu'il faut traiter, en sculpture, les sujets familiers et modernes, bourgeois ou populaires. Il ne faut pas essayer d'y introduire de force un pittoresque exagéré qu'ils ne comportent pas, et un romantisme à tour de bras qui ne convient pas à la sculpture.

VII.

Nos lecteurs n'ignorent pas que M. Guillaume est aujourd'hui le maître par excellence de l'école française, qui est elle-même la première ou pour mieux dire la seule école de sculpture qu'il y ait encore en Europe. M. Guillaume n'est pourtant pas, à proprement parler, un génie; c'est un homme d'un esprit éminent, d'un sens profond, d'une imagination réglée, d'une exquise délicatesse de sentiment servie par une rare fermeté d'exécution. Beaucoup de choses concourent à en faire un maître; la principale, c'est qu'à ses yeux l'art n'est ni un métier manuel ni une débauche de l'imagination. Pour lui, la facture n'est point indépendante de la pensée; l'art, en un mot, est à ses yeux une science exacte en même temps qu'une sorte de religion. Aussi M. Guillaume n'est-il pas de ceux qui prodiguent et qui profanent leur talent dans le vain étalage d'une fécondité stérile. Il garde souvent et volontiers le silence; il ne parle jamais qu'après avoir longuement et profondément médité, et il se tait aussi longtemps qu'il n'est pas sûr de ce qu'il veut dire. Il faut y regarder à deux fois pour le critiquer quand le sens de quelqu'une de ses œuvres nous échappe, et nous consentons volontiers à croire que c'est notre intelligence qui est en défaut. Toujours est-il que nous n'arrivons pas à nous rendre compte de la pensée qui a inspiré sa statue nouvelle, *la Source de poésie*. Nous voyons bien une nymphe ou plutôt une femme

assise de côté sur un rocher dans la posture classique des sources et des fleuves : elle se couche à demi sur une urne penchante, qu'elle entoure de son bras et d'où découle un mince filet d'eau; mais il n'y a rien dans sa physionomie, ni dans son attitude, ni même dans sa forme un peu rabougrie, qui sente la poésie, dont elle se prétend la source. Oserons-nous le dire? elle ressemble à une figurante. Au pied de la cascade qui descend du vase, un certain nombre de jolis pygmées, costumés les uns en amours, les autres en pèlerins, grimpent dans les anfractuosités du rocher et s'abreuvent avidement de l'eau qui tombe. L'allégorie est facile à comprendre, quoique un peu raffinée pour être traduite en sculpture, et plus conforme au talent de M. Hamon qu'à celui de M. Guillaume; mais ce que l'on ne voit pas bien, c'est le sentiment qui anime l'œuvre, l'aspect général qui en résulte, l'impression qu'on en doit ressentir.

En revanche, quelle admirable sculpture que le buste de Mgr Darboy! Ce n'est qu'un portrait, mais un tel portrait suffirait à immortaliser le nom d'un artiste, et si par hasard notre civilisation, dont nous médisons tant, venait à périr, un tel débris retrouvé dans nos ruines ferait dire aux antiquaires que notre siècle a dû être une des plus grandes époques de l'art. Néanmoins ce chef-d'œuvre laisse le public assez indifférent. Au fond, beaucoup de nos Athéniens préfèrent à ce buste grave et sévère la sculpture frisée et pommadée de M. Carrier-Belleuse ou le fouillis rocailleux des imitateurs de M. Carpeaux. Ce n'est pourtant pas la vie qui manque dans cette tête. Elle y éclate avec une franchise qu'on chercherait vainement chez ces fabricans pittoresques. Toute l'âme d'un homme est dans ce morceau de plâtre; elle s'y révèle par les moindres traits, par les plus petits détails de la forme et du geste. L'ensemble est d'une unité, d'une clarté, d'une énergie incroyables, mais sans une ombre d'exagération, et c'est pourquoi la foule, dont on ne force l'admiration qu'en choquant grossièrement sa vue, ne s'y arrête pas volontiers. M. Guillaume, et c'est là sa gloire, a horreur du charlatanisme; il n'emploie, pour exprimer sa pensée, que des moyens simples et vrais. Voyez ce vieillard un peu voûté, penché en avant, coiffé d'une mitre, vêtu d'une chasuble mal attachée sur les épaules. Quoi de plus naturel, de plus modeste, et en apparence de plus bourgeois? Oui, mais cette tête courbée sous le poids de l'âge respire une résolution virile et calme, une intelligence perçante, la force morale éclatant à travers la faiblesse physique. Ce cou qui s'incline, ce visage qui se redresse, ce nez en avant, cette lèvre énergique et serrée, ce regard droit, pénétrant et lucide, ce front large et plein dont les contours se perdent dans ceux de la mitre épiscopale, ex-

priment une supériorité discrète, un courage sans ostentation, un certain dédain mêlé à la fois de mansuétude et d'ironie, une sagacité placide, un esprit sans illusions comme sans faiblesses. Non, ce n'est point là une image commémorative et banale : c'est un homme vivant, plus vivant peut-être que le modèle, et cette flamme intense de la vie s'allie chez lui avec une sereine et simple grandeur.

Il y a aussi de la grandeur dans le buste de Duban, par M. Cavelier; mais c'est une grandeur académique et artificielle, obtenue par des procédés de convention. On y voit à merveille ce qui distingue le talent sincère, individuel et vraiment créateur de M. Guillaume du style noble et correct de M. Cavelier. On sent en effet dans tout cet ouvrage la préoccupation du style. La ligne en est sévère et solennelle, jusqu'au socle carré sur lequel elle repose; on dirait une figure descendue de l'apothéose d'Homère, de M. Ingres. La physionomie est pleine, grave, et, quoique un peu ravinée, elle a un grand effet de fermeté placide; par malheur, il y a quelque chose de systématique dans l'excessive simplicité de ses plans. Le front est massif; le nez, quoique légèrement busqué, est droit dans son plan général et taillé comme ceux des bustes grecs; la bouche, aux lèvres fermes et fortes, ne sourit pas, mais elle a les coins relevés, ce qui lui donne, malgré sa gravité d'emprunt, un certain air de raillerie. Les yeux sont enfoncés, le globe en est uni et sans regard, ce qui, depuis que nos sculpteurs ont perdu l'habitude des yeux blancs, est presque une affectation d'archaïsme. Cette sculpture a un caractère magistral, mais avec une sorte de rigidité hiératique qui ne convenait peut-être pas au sujet. On sait que M. Duban était un néo-grec, et l'on comprend à merveille l'association d'idées qui a porté son sculpteur à reproduire ses traits dans le style qu'il aimait, et qui convenait le mieux à son talent; quoi qu'il en soit, l'élégant architecte dont on connaît les décorations pompéiennes s'étonnerait lui-même de se voir transformé en une sorte de dieu grec. Il en résulte un certain aspect de froideur que ne rachète pas l'abus des creux pratiqués dans l'intérieur des plans pour donner de la couleur et de la vie au visage.

Est-ce M. Carpeaux que nous allons opposer à M. Cavelier? Prenons garde de tomber d'un excès dans un autre infiniment plus dangereux! Et cependant M. Carpeaux, dont la verve paraît se refroidir, n'essaie pas, cette année, d'éblouir son public. Ses deux bustes de M. et de Mme Chardon-Lagache désappointent ses admirateurs ordinaires; ces bustes ne sont pourtant pas mauvais, tant s'en faut, et ils n'ont que le tort d'être plus simples et plus sobres qu'il n'appartient d'habitude à M. Carpeaux; on n'y recon-

naît la *patte* de ce maître qu'aux cassures des vêtemens. Peut-être aussi la facture en est-elle un peu lâchée. Rappelons-nous d'ailleurs que nous n'avons là sous les yeux que la traduction en marbre et nécessairement très affaiblie de l'œuvre originale de M. Carpeaux. Le bronze et la terre cuite peuvent seuls rendre fidèlement l'effet de cette sculpture pittoresque, capricieuse et *mouvementée*, dont le mérite est dans le détail encore plus que dans l'ensemble et dans la touche encore plus que dans la forme.

C'est ce qu'a fort bien compris M. Carolus Duran, un peintre qui a voulu gagner cette année son brevet de sculpteur, et qui l'a obtenu sans peine. Nos peintres et nos sculpteurs, on l'a remarqué peut-être, aiment assez à changer de rôle. C'est une prouesse où les peintres réussissent généralement et qui leur est, il faut le dire, beaucoup plus facile qu'aux sculpteurs. La sculpture est la réalité même, et la peinture au fond n'est qu'un trompe-l'œil. Un peintre qui sait son métier connaît assez bien la forme pour la modeler avec de la terre, au lieu de la figurer avec des lumières et des ombres; un sculpteur au contraire peut être fort expert dans son art sans connaître les procédés qui font l'illusion de la peinture. Aussi M. Carolus Duran n'a-t-il rien prouvé dont on pût le croire incapable en exposant un très beau buste de femme, largement établi, finement dessiné, solidement construit, qui offre dans les accessoires, dans les cheveux, dans le modelé lui-même, une analogie peut-être trop grande avec le genre chiffonné de M. Carpeaux. M. Duran s'est approprié très habilement le coup de pouce de ce maître; mais, qu'il nous permette de le lui dire, ces fioritures ne conviennent pas à son talent viril; elles semblent plaquées sur cette tête sculpturale, dont la ferme structure ressortirait bien mieux, si l'exécution en était plus simple.

Si l'on peut opposer la manière de MM. Carpeaux et Carolus Duran à celle de M. Cavelier, celle de M. Carrier-Belleuse est aux antipodes de M. Guillaume. M. Carrier-Belleuse est le maître incontesté du genre faux et de l'élégance prétentieuse et frelatée. Dans son buste en marbre de Mme D..., le mauvais goût moderne et la désinvolture mondaine se mêlent étrangement à certains arrangemens d'un goût païen et classique. Cette malheureuse dame, prise de la ceinture dans un long piédestal carré, comme celui d'un dieu terme, ressemble à une borne revêtue d'un manteau et surmontée d'une tête. Ses épaules hautes, son buste manchot prétentieusement entortillé d'une draperie qu'elle n'a pas attachée de ses mains, continuent la forme cubique du socle sur lequel ils reposent. La tête est droite, elle jette de côté un regard perçant; la bouche serrée ébauche un vague sourire. Ce n'est pas le talent qui

manque; M. Carrier-Belleuse en a presque autant que de mauvais goût. Le buste en terre cuite de Mme V... en donne encore mieux la preuve; frisée, pommadée, enjolivée, enveloppée de dentelles d'une exécution très habile, cravatée avec une savante et pittoresque négligence, laissant traîner quelques boucles de cheveux sur ses épaules dans un ingénieux désordre, cette femme élégante et sûre d'elle-même renverse sa tête en arrière, le nez au vent, l'air dédaigneux. La facture en est flamboyante, quoique limée et léchée avec soin; on sent le fard et le cosmétique dans les lumières plates et dures qui s'abattent sur ces plans secs et polis. Nous n'avions jusqu'ici que la gravure de modes: M. Carrier-Belleuse emploie tout son talent à inaugurer un genre nouveau, que nous appellerons la sculpture de modes.

Le doux et simple M. Chapu nous plaît à considérer après ces débauches d'élégance parisienne. Toujours fin, décent et sincère, il nous paraît cependant un peu effacé. Nous ne saurions bien juger son buste de l'abbé Bruyère, puisque nous ne connaissons pas le modèle; c'est pourtant un morceau de sculpture assez pleine, avec un air de finesse et de bonhomie qui doit être d'une grande vérité. Le buste de Montalembert est d'un sentiment distingué, d'une facture consciencieuse et fine; mais il nous semble que l'artiste a mal rendu le caractère et la physionomie de l'illustre orateur. C'est un Montalembert pieux, rêveur, sentimental, au regard limpide, levant les yeux au ciel; ce n'est pas le Montalembert militant, passionné, énergique, parfois sarcastique et amer, mais aussi franc et aussi généreux dans ses affections que dans ses haines, celui enfin que nous avons connu. M. Chapu l'a bien amoindri en lui prêtant son propre génie, et en donnant à cette mâle figure la douceur attendrie d'une jeune communiante.

Tout autre est le buste de M. Chantagrel, par M. Hiolle, qui est toujours l'artiste excellent que nos lecteurs connaissent. Voilà de la sculpture consciencieuse, intelligente et vraie! Peut-être la flamme y manque-t-elle un peu; mais le modèle ne prêtait guère à autre chose qu'une reproduction saine et franche de la nature. La tête, quoique massive, exprime la réflexion et la force; le nez est saillant et un peu gros; la barbe et les cheveux sont traités avec autant d'élégance que chez M. Carrier-Belleuse, avec autant d'effet que chez M. Carpeaux; ils rappellent peut-être un peu trop la chevelure du buste de M. Gérome. Il pourrait y avoir là un écueil pour le talent si pur de M. Hiolle. Qu'il se contente de rester lui-même, et qu'il n'essaie pas d'emprunter aux autres des procédés qui n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont naturels à ceux qui les emploient.

M. Ferru est un nouveau-venu dans nos expositions publiques; mais son coup d'essai est presque un coup de maître. Son buste en plâtre de Gustave Ricard, relégué dans un coin sombre, est incomparablement meilleur que l'autre buste de Ricard qui s'étale à la place d'honneur. L'effet n'en est pas très frappant à distance; il a besoin d'être regardé de près. Les plans en sont justes et fins, quoiqu'un peu minutieux, et l'ensemble du morceau, mis au point de vue convenable, a vraiment beaucoup de noblesse et d'expression. Le profil net et délicat, le regard doux et fier, le front chauve, mais vaste et plein, la grande barbe qui descend sur une robe de chambre en forme de simarre, tout donne à cette tête, d'un port plein de dignité, le grand air d'un de ces anciens magistrats de Venise dont Ricard aimait à raconter la vie et à reproduire l'image. Ce n'est peut-être point tout à fait le Ricard des derniers temps, déjà vieux et un peu courbé, avec un demi-sourire empreint d'une tristesse pensive, c'est un Ricard idéalisé, vu à la lumière de ses œuvres, le compatriote de Titien, l'émule et le compagnon de Van Dyck, tel enfin qu'il aurait dû être, s'il avait vécu à l'époque à laquelle il appartenait par son génie.

Parmi les œuvres de second ordre, il faut remarquer encore le buste de M. Pouillet, par M. Barthélemy, malgré son aspect massif, qui le fait ressembler, suivant une expression familière, à « une tête de cheval; » le portrait en bronze de M. Coppée, par M. Louis Delaplanche, peut-être un peu froid, mais empreint d'une mélancolie tout individuelle, et, quoique ces mots paraissent jurer ensemble, d'une certaine fermeté rêveuse; les bustes toujours ressemblans, mais très bourgeois de M. Adam-Salomon, l'habile photographe; un colonel de M. Thabard, tête ronde et rasée, figure de soldat très vigoureuse, habilement traitée et fort bien mise en scène; un buste un peu froid, mais assez ferme et assez franc d'aspect de M. Villemain, par M. Lequien; un portrait de femme de M. Iselin, figure noble, tête haute, qui se meut avec aisance sur une encolure fine et pleine à la base, mais drapée avec prétention et vêtue d'une étoffe dont les rayures mêmes sont imitées; une terre cuite de M. Gautherin, représentant une tête de jeune femme, finement modelée en clair-obscur, franche, naturelle et vraie; enfin le buste de l'architecte Jay, par M. Schræder. Cette figure, fouillée et maladive, est peut-être d'un modelé trop fin pour produire un grand effet dans cette foule bigarrée de bustes et de statues; mais elle doit gagner beaucoup quand elle rentre dans un milieu plus intime.

Nous devrions peut-être, avant de clore cette tournée, dire quelques mots de l'œuvre importante que M. Sanson destine à orner le

fronton du palais de justice d'Amiens. Nous aimons mieux, en fait de bas-reliefs, consacrer ces dernières lignes à rendre justice à l'œuvre profondément personnelle et originale de M. Cros. Cet artiste, encore peu connu, et qui semble avoir fait son éducation dans l'atelier de Pérugin ou dans les vieux missels gothiques, se dévoue depuis plusieurs années à la tâche laborieuse de retrouver les procédés des anciens ciriers du moyen âge. Ce n'est point de sa part une bizarrerie, c'est une véritable vocation, car l'âme de poète qui habite en lui est bien celle de ces premiers âges où l'art moderne, encore naïf et pur, préludait à la splendide éclosion de la renaissance par des essais enfantins et charmans. Son imagination, chaste et ardente, est bien celle de ces premiers maîtres, de ces poètes inimitables qui ont touché à la perfection par la profondeur du sentiment et par l'enthousiasme de la beauté, et dont les élèves n'ont eu qu'un pas de plus à faire pour arriver sans effort à toute la maturité du grand art. Il a leur dessin aminci, délicat et timide, leurs grands et simples pressentimens de la forme, leur grâce exquise et parfois leur gaucherie. Il a même leur coloration surnaturelle, et ce goût enfantin pour l'or et les couleurs brillantes dont on savait tirer de si merveilleuses harmonies au temps des vieilles enluminures et des vitraux gothiques. Libre aux gens positifs de sourire et au public de lever les épaules; M. Cros est un artiste d'une grande valeur et d'une sincérité profonde.

Son *Prix du tournoi* est un petit bas-relief en cire colorée, qui représente la loge où la reine du tournoi assiste au combat dont elle va décerner le prix. Qu'elle est délicieuse, cette jeune reine au fin corsage, aux blanches épaules, debout, simplement posée, appuyée des deux mains sur le rebord de sa loge, et tenant l'épée qui sera la récompense du champion victorieux! Elle cherche à paraître indifférente, mais elle ne l'est pas, la pauvrette, et son cœur bat plus vite qu'elle ne le voudrait. Sa tête est penchée; son regard, un peu voilé, à la fois fixe et vague, plonge timidement dans l'arène où son chevalier combat pour elle; elle a peur de ce qu'elle va voir, et elle ne peut en détourner les yeux. Sa blanche poitrine virginale se gonfle dans son étroit corsage; on sent qu'elle respire à peine et que son sein se soulève avec effort. Elle est calme cependant, parce qu'il faut l'être. Sur sa tête fine et allongée, à l'ovale chaste et pur, s'élève une de ces vastes coiffures du moyen âge, un de ces grands bonnets en forme de mitre que portaient alors les dames de haut lignage, couvert d'or et de pierreries et surmonté d'une couronne. Ses mains fines et transparentes, modelées avec une délicatesse exquise, sont cependant à peine indiquées. Tout le mouvement de son corps, d'une grâce si chaste et si

paisible, se dessine en trois plans bien simples, et il n'en faut pas davantage pour donner à ce jeune corps toute l'aisance et toute la souplesse de son âge. Dans le fond du tableau, car c'est un véritable tableau que ce bas-relief, d'autres figures plus effacées, mais modelées également en couleurs brillantes et vêtues de robes de soie brochées d'or ou d'argent, tiennent compagnie à la jeune reine plus qu'elles ne prennent part à l'action; on sait qu'il en est de même dans les missels gothiques et dans les tableaux religieux des vieux maîtres. La dame du tournoi est pour elles le centre de l'action, et c'est de son côté qu'elles se tournent, non sans jeter des regards furtifs sur les combattans. Leurs têtes sont ravissantes, mais leurs corps sont plus imparfaits, soit que l'artiste ait cru devoir laisser les seconds plans indécis, soit que le relief lui ait manqué pour faire jouer l'air autour de ces figures. Du reste, ce genre d'ouvrage doit présenter des difficultés inouies. La cire, comme chacun sait, ne donne pas de lumières ni d'ombres franches, et la difficulté s'accroît encore de l'emploi de plusieurs cires différentes mêlées, ou rapprochées les unes des autres. Il a fallu une grande persévérance à M. Cros pour ressusciter ce genre évanoui, mais qui, entre des mains comme les siennes, ne saurait manquer de refleurir. Il est d'ailleurs à présumer qu'il ne manquera pas non plus d'imitateurs, pour peu qu'il réussisse à gagner les bonnes grâces du public.

VIII.

L'abus de l'imitation, l'absence d'invention, le goût de la bizarrerie combiné avec l'habitude du lieu-commun, tel est le défaut qu'on reproche volontiers aux artistes modernes, et qu'ils dissimulent assez mal sous une profusion d'œuvres banales mélangées de singularités sans valeur. Tout le monde cherche du nouveau, personne ne sait où en trouver, et quand par hasard quelqu'un découvre une veine inconnue, tout le monde s'y précipite, la déflore et l'épuise. Ces prétendues nouveautés sont d'ailleurs d'une authenticité douteuse. La plupart du temps ce ne sont, comme celles de M. Cros, que des résurrections d'un art oublié, si même ce ne sont des imitations disgracieuses d'un art exotique et barbare. En général, ce sont les vieux modèles qui font les frais de toutes les inventions de nos prétendus novateurs; leurs innovations ne sont que des retours plus ou moins déguisés à l'archaïsme.

Cela est du reste assez naturel, et ce n'est pas là ce dont il faut s'alarmer. En fait d'art, plus encore qu'en tout le reste, il ne peut rien y avoir d'absolument nouveau. Les grandes époques de renaissance n'ont été elles-mêmes, comme leur nom l'indique, que des

retours vers le passé. On doit donc permettre à nos artistes de prendre leur bien où ils le trouvent sans s'enfermer systématiquement dans le domaine d'aucune école, soit qu'elle s'appelle l'école classique, soit qu'elle s'appelle l'école réaliste; il serait absurde de vouloir les parquer dans tel genre plutôt que dans tel autre. Ce n'est pas dans la société moderne que l'art peut être matière à réglementations de police; il faut laisser cette chimère à la république de Platon ou au royaume de Salente, et ne pas vouloir imposer à l'école française une discipline artificielle en concentrant toute l'éducation des artistes entre les mains de quelques professeurs patentés et placés sous la surveillance de l'état.

Or c'est en ce sens que depuis bien des années nous voyons marcher l'école française. Il n'y a plus maintenant en France qu'un endroit où les artistes puissent faire de fortes études, c'est l'École des Beaux-Arts de Paris. L'initiative individuelle languit, les grandes écoles privées disparaissent, et l'on voit tomber cette émulation féconde qui animait autrefois les ateliers des maîtres. Les jeunes gens sont obligés de recevoir un enseignement officiel et banal qui, distribué successivement par plusieurs fonctionnaires salariés, n'établit aucun lien entre l'élève et le maître, et ne leur permet pas de se choisir mutuellement suivant leurs préférences ou leurs aptitudes. Sous prétexte de courber tout le monde sous la même discipline, cet enseignement livre ses victimes à tous les caprices de la fantaisie individuelle et à toutes les illusions de l'orgueil solitaire.

Quel est le grand malheur et le grand danger de l'art moderne dans nos sociétés telles que notre civilisation les a faites? C'est qu'il cesse d'être national et qu'il devient cosmopolite. A l'heure qu'il est, il n'y a plus guère, à proprement parler, d'école française; on y chercherait en vain cette unité d'inspiration qu'on trouve dans toutes les grandes écoles du passé, françaises ou étrangères : il n'y a plus aujourd'hui pour les artistes qu'un marché français. Or la décadence de l'art grec a commencé le jour où les héritiers de Phidias et d'Apelles, au lieu de travailler pour la gloire de leur patrie et pour les applaudissemens de leurs concitoyens, sont devenus les mercenaires de l'étranger et les pourvoyeurs du monde romain. N'est-ce pas là ce qui nous menace? Et s'imagine-t-on trouver un remède à ce mal dans une espèce d'école normale obligatoire placée sous la direction de quelques académiciens? La centralisation administrative est aussi mauvaise pour l'art que pour la liberté. Ce qu'il faut aux arts pour fleurir, c'est la vie locale, c'est l'esprit d'initiative et le goût des grandes entreprises. Voilà pourquoi leur âge d'or a été celui des républiques grecques et italiennes, celui d'Athènes et de Florence. Alors la patrie était si restreinte qu'elle

était comme une grande famille, et qu'elle s'enorgueillissait de compter des hommes de génie au nombre de ses enfans. Il y avait d'ailleurs de grands seigneurs, des citoyens riches, qui se faisaient un honneur d'embellir leurs cités natales, ou de faire éclore des talens capables de les embellir. Dans nos grands états centralisés, la patrie est un être anonyme qui perçoit les impôts et qui se charge en échange de tous les services publics. Les particuliers perdus dans la foule ne songent qu'à leur bien-être et à leurs satisfactions personnelles; ils laissent volontiers à l'état non-seulement le soin de les gouverner, mais encore celui de pourvoir à l'éclat extérieur de la société.

Sans doute il y a encore des Mécènes, puisqu'il y a des acheteurs, il y en a même plus qu'aux grandes époques de l'art; mais ce ne sont que des curieux et des amateurs qui s'amusent à orner leurs maisons. Ils font des collections et fréquentent les enchères publiques; la collection est aujourd'hui la seule forme du patronage de l'art chez les classes supérieures, — goût stérile pour l'éducation du public, patronage inutile pour l'éducation des artistes. Quand vous aurez attaché au coin de votre cheminée quelque précieuse toile de Watteau ou de Terburg, quand vous aurez posé sur votre étagère une terre cuite de Clodion et rempli une vitrine de curiosités ramassées aux quatre coins du monde, ou brocantées chez les antiquaires, croirez-vous avoir fait quelque chose pour l'encouragement et l'avancement de l'art? Vous n'aurez rien encouragé que le commerce des marchands de tableaux et celui des artistes besoigneux qui se mettent à leurs gages.

Telle est la cause pour laquelle l'art moderne est menacé de décadence; notre société, qui a le goût des objets d'art, est néanmoins indifférente aux artistes. Les artistes le sentent et s'en vengent en l'exploitant de leur mieux. C'est en vain qu'à la sollicitude éclairée du public on voudrait substituer la tutelle froide et machinale de l'état : c'est vouloir remplacer les soins de la famille par le régime de l'hôpital. Dieu merci! l'art français n'est pas encore assez malade pour qu'on le mette à l'asile des incurables. Finissez-en avec la routine de l'enseignement officiel, livrez les artistes à eux-mêmes, laissez se reformer ces associations naturelles, ces rivalités entre les ateliers et les écoles qui réchauffaient autrefois le zèle des maîtres et ranimaient la foi de leurs disciples : vous vous apercevrez alors que l'école française est encore vivante, et qu'on peut encore y voir autre chose qu'une simple « expression géographique. »

LA

GUERRE DE FRANCE

— 1870-1871 —

VI.

LE SIÉGE DE PARIS ET LE GÉNÉRAL TROCHU (1).

I. *Histoire de la défense de Paris en 1870-1871*, par le major de Sarrepont, 1 vol. in-8°. — II. *Journal du siége de Paris*, par M. George d'Heylli, 3 vol. in-8°. — III. *L'Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine*, par M. le général Trochu, 1 vol. in-8°. — IV. *Gouvernement de la défense nationale*, par M. Jules Favre, 2 vol. in-8°. — V. *Le Siége de Paris, opérations du 13e corps et de la troisième armée*, par M. le général Vinoy, 1 vol. in-8°. — VI. *La Marine au siége de Paris*, par M. le vice-amiral de La Roncière Le Noury, 1 vol. in-8°. — VII. *Le Moniteur prussien de Versailles*, 2 vol. in-8°. — VIII. *Opérations des armées allemandes depuis la bataille de Sedan jusqu'à la fin de la guerre*, par W. Blume, major au grand état-major prussien, traduction du capitaine Costa de Cerda, etc.

II.

LE DRAME POLITIQUE ET MILITAIRE DU SIÉGE.

Voici donc Paris investi. Ce qu'on croyait impossible est réalisé. On est désormais en présence d'une des vicissitudes les plus étranges de la guerre, de ce phénomène unique et inattendu, la claustration absolue, hermétique, d'une population de deux millions d'âmes protégée contre une attaque de vive force, impuissante à se rouvrir un passage, à trouver même une fissure dans le réseau tendu autour d'elle. La dernière issue demeurée ouverte jusqu'au 18 septembre, celle de Bretagne par Versailles, est fermée le lendemain.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre, du 15 octobre, du 15 décembre 1872, du 1er mars et du 15 mai 1873.

Par une prévision du comité de défense, un câble sous-marin a été établi pour communiquer vers la haute et la basse Seine, avec Joigny et Rouen. Pendant quelques jours encore, bien peu de jours, des dépêches peuvent être échangées. Bientôt le câble est découvert et rompu par l'ennemi, le courant électrique cesse d'entretenir une intelligence permanente et suivie entre l'intérieur et l'extérieur. Les messagers les plus hardis ou les plus habiles ne peuvent plus ni entrer ni sortir, c'est tout au plus s'il en passera quelques-uns pendant près de cinq mois. Cours d'eau, chemins de fer, routes, sentiers, tout se ferme brusquement. Que va-t-il rester? Des ballons allant porter à la province des nouvelles du grand prisonnier qui s'appelle Paris, des pigeons revenant à tire-d'aile porter à Paris de vagues et incertaines nouvelles de la France.

Le blocus se déclare par ce coup de théâtre d'une clôture presque instantanée, et ici s'engage aussitôt l'implacable duel entre la ville assiégée et l'ennemi faisant de Versailles le quartier-général de ses commandemens, de ses princes, de sa diplomatie. Ici commence cette histoire aux élémens multiples : opérations allemandes autour de Paris, organisation, travaux, péripéties de la défense à l'intérieur de la ville captive, politique du siége allant aboutir à la crise du 31 octobre, négociations poursuivies à travers l'Europe et allant se résumer un instant dans le voyage de M. Thiers à Versailles, efforts militaires conduisant aux affaires de la Marne, à Champigny, le point culminant et lumineux du grand drame. Je reprends tous ces élémens qui se confondent, tourbillonnent et se perdent dans la confusion de nos héroïques misères.

I.

Ce qu'on peut dire assurément, c'est qu'à l'heure où la lutte se resserrait ainsi et s'engageait d'une manière définitive ni les Allemands ni les défenseurs de Paris ne se doutaient qu'ils se trouvaient en présence pour cinq mois, que cet investissement qui venait de se déclarer était en quelque sorte le commencement d'une nouvelle et sanglante guerre en province comme sous les murs de la ville assiégée. Pour l'attaque comme pour la défense, c'était une entreprise pleine d'inconnu. Les Allemands avaient sans doute tous les avantages, ils arrivaient en victorieux, maîtres de leurs mouvemens, confians dans leurs forces, favorisés par la désorganisation même de la France. D'un seul coup, ils avaient brisé le premier élan de la résistance extérieure de Paris, et ils avaient pu établir aussitôt cette ligne continue d'investissement qui enserrait désormais la ville. Ils ne se méprenaient pas néanmoins sur la gravité de l'aven-

ture où ils s'engageaient et sur les difficultés qu'ils pouvaient rencontrer jusque dans leurs prodigieux succès. Ce n'était pas tout d'être sous Paris et d'avoir pu couper les communications de la place. On avait à garder ses propres communications avec la frontière, à défendre les positions qu'on venait de conquérir, à vivre surtout dans une zone d'occupation qui n'était pas encore très étendue, qui formait sur le territoire français un angle assez resserré dont Paris restait pour le moment le sommet. On s'avançait dans une région déjà épuisée, appauvrie par la guerre, où les approvisionnemens devenaient rares. A 40 kilomètres autour de Paris, on avait de la peine à trouver de quoi nourrir l'armée, et l'intendance prussienne se voyait réduite à user de toute sorte d'expédiens violens ou précaires. Le moyen le plus facile et le plus prochain sur lequel on comptait pour tirer des ressources de l'Allemagne même était le chemin de fer de Wissembourg et de Nancy; mais la résistance de Toul avait d'abord intercepté la ligne. Ce premier obstacle écarté par la chute de Toul le 23 septembre, on n'arrivait encore qu'à une distance de 60 kilomètres des lignes d'investissement, à Nanteuil, où le génie français avait fait sauter les ponts sur la Marne et deux tunnels, et ce n'était pas de sitôt qu'on pouvait espérer régulariser les transports par voie de fer jusque sous Paris. D'un autre côté, le temps dont on avait besoin pour s'établir, pour assurer les communications avec l'Allemagne, pouvait nous profiter en province aussi bien qu'à Paris. Tant que Metz tenait encore, les Allemands n'avaient pas toutes leurs forces disponibles, et ils pouvaient se trouver exposés à faire face aux armées qui commençaient à se former en province en même temps qu'aux assauts des défenseurs de Paris. En un mot, ils avaient à protéger le blocus à l'extérieur en se maintenant contre les assiégés eux-mêmes.

Ces difficultés n'avaient nullement échappé aux Allemands. Les chefs de l'état-major prussien les avaient vues, ils les bravaient avec l'orgueil de la victoire et de la force. Ils se croyaient en mesure de suffire à tout, au moins pour le moment, avec les forces dont ils disposaient, et qui s'élevaient d'ailleurs vers la mi-octobre à 250,000 hommes. De ces forces, une partie était destinée à étendre le rayon d'occupation autant que possible, de façon à couvrir le blocus contre toute attaque extérieure et à faciliter les ravitaillemens qui restaient toujours un grave sujet d'inquiétude. Le 1er corps bavarois de von der Tann, appelé d'abord à Montlhéry, allait marcher sur la Loire et commencer sa campagne d'Orléans. La 22e division d'infanterie, détachée du XIe corps, se portait bientôt, sous le général de Wittich, dans la direction de Rambouillet, de Chartres; c'est cette division qui devait le 18 octobre procéder à la terrible

exécution de Châteaudun. Une division de cavalerie battait le pays entre la ligne d'Orléans et la ligne de Bretagne. Une autre division de cavalerie se répandait vers Dreux, Évreux, Vernon. Au nord, des détachemens de l'armée de la Meuse s'avançaient d'une part vers Creil, Senlis, Compiègne, et d'un autre côté vers la Normandie, jusqu'à Gisors. Tous ces groupes un peu épars, mais combinant leurs opérations, devaient selon les circonstances rallier les lignes de blocus. Le reste des forces allemandes constituait la véritable armée d'investissement. C'étaient tous ces corps placés dès les premiers jours dans des positions qu'ils n'ont plus quittées, où nos forces devaient les rencontrer sans cesse jusqu'à la dernière heure : le ve corps tenant les hauteurs de Bougival et de la Malmaison à Sèvres, ayant ses avant-postes à la Seine, à Saint-Cloud, à Montretout, — le xie corps, placé à Sèvres et allant donner la main au iie corps bavarois, qui, relié lui-même au vi^e^ corps prussien, faisait face à nos lignes du sud de Meudon à Choisy-le-Roi, — la division wurtembergeoise s'avançant sur la Marne jusqu'à Champigny, la garde et le ive corps s'étendant de Bondy à la Seine, occupant Le Bourget, Stains, Orgemont, Enghien, Montmorency, les hauteurs de Sannois.

A peine tous ces corps étaient-ils à leur poste qu'ils mettaient déjà la main à l'œuvre, élevant de toutes parts des blockhaus, des ouvrages en terre, des batteries, des tranchées-abris, crénelant les murs des maisons et des parcs, multipliant les abatis, développant enfin ces travaux qui avant le siége devaient atteindre le plus haut degré de perfection, qui à eux seuls formaient bientôt autour de Paris comme une barrière continue et infranchissable. Il aurait fallu attaquer aussitôt l'ennemi dans ses positions, le troubler dans ces travaux par lesquels il opposait en quelque sorte citadelle à citadelle, empêcher à tout prix cet établissement permanent, rompre incessamment ce cercle de fer par des sorties de tous les jours et de toutes les heures; il aurait fallu tout cela, rien n'est plus clair. Malheureusement, qu'on me passe le mot, on était ici à deux de jeu dans une situation à la vérité bien inégale pour les deux adversaires. On ne pouvait pas se jeter ainsi à corps perdu sur les lignes prussiennes, on venait d'éprouver à Châtillon le peu de solidité des troupes de campagne qu'on avait; il fallait au moins quelques semaines pour donner un certain équilibre à cette défense improvisée d'heure en heure depuis un mois, pour se mettre soi-même en garde contre toute surprise, pour se préparer enfin à une action sérieuse, et en ces quelques semaines les travaux de l'ennemi étaient assez avancés déjà pour qu'il fût infiniment plus difficile de les aborder. C'était un peu la contre-partie de ce qui arrivait à

l'ennemi lui-même. Si le soir du 19 septembre les Allemands avaient eu assez de forces, s'ils avaient disposé de moyens suffisans, ils auraient pu essayer de briser la résistance de Paris d'un seul coup par une tentative violente. Ils ne le pouvaient pas ou ils ne croyaient pas le pouvoir; soit par nécessité, soit par suite d'un plan préconçu, ils se retranchaient d'abord dans une apparente immobilité, songeant avant tout à s'établir, à organiser l'investissement, ne répondant pas même au feu de nos forts, qui les inquiétait sans déranger sérieusement leur installation ou leurs travaux. Les Prussiens laissaient ainsi à Paris le temps de se reconnaître, et en peu de jours la défense était assez raffermie, assez développée pour se sentir désormais à l'abri de toute attaque, de sorte que de part et d'autre on arrivait au même point, à cette situation assez singulière où l'on s'observait, où l'on se défiait sans pouvoir en venir de sitôt à se prendre corps à corps, à être en mesure d'engager l'action décisive et suprême.

C'était, à vrai dire, pour Paris une épreuve assez nouvelle de se voir ainsi brusquement emprisonné. On n'était pas accoutumé à être investi, selon le mot du général Trochu, et on se sentait un peu étonné. Dès les premiers jours, la population avait pris son parti. Émue, ardente, patriote dans son ensemble et prête à tous les sacrifices, confiante en elle-même et frondeuse pour ses chefs comme une véritable population athénienne, se croyant de bonne foi appelée à faire reculer l'invasion, elle acceptait sans se plaindre les chances d'une lutte dont elle était résolue à subir toutes les rigueurs sans en comprendre toujours les conditions. Sauf le bruit du canon, qui commençait à retentir et qu'on n'allait plus cesser d'entendre pendant près de cinq mois, sauf l'interruption des fêtes et des plaisirs, remplacés par les démonstrations militaires et les manifestations, rien n'annonçait trop durement l'état de guerre. On n'entrait que peu à peu dans cette vie de siége dont on ne pouvait connaître encore toutes les souffrances. Les vivres ne manquaient pas, la saison restait douce, le mouvement des rues se ralentissait à peine. Les Parisiens gardaient leur bonne humeur avec leur fermeté, et leurs habitudes avec leur uniforme. Ils pouvaient se faire illusion. En apparence et sous beaucoup de rapports, rien ne paraissait changé; au fond, la situation était terrible, d'autant plus redoutable qu'elle était peut-être sans issue, qu'elle se compliquait de toutes les déceptions inévitables, des agitations qui ne pouvaient manquer de se produire autour d'un gouvernement improvisé, vivant par l'opinion, — des difficultés militaires, des incohérences politiques, et par-dessus tout de cette séquestration absolue qui allait être une des souffrances les plus aiguës du siége, qui pouvait aussi

jeter un trouble profond dans la communauté d'esprit et d'action entre Paris et la France.

Il y avait, dès le début, trois choses qui résumaient et dominaient tout. Il fallait être assuré de pouvoir suffire pendant un laps de temps donné à l'alimentation matérielle d'une population portée à plus de deux millions d'âmes par le reflux des habitans des banlieues. Il fallait soutenir cette population dans son moral en la garantissant tout à la fois des défaillances ou de l'excès des illusions, en se faisant de son patriotisme et de son dévoûment un appui contre l'esprit de sédition, et il fallait enfin la conduire au combat. Les approvisionnemens n'étaient pas pour le moment la difficulté la plus pressante. Aux premiers jours du siége, on s'était hâté de donner à Paris la bonne nouvelle qu'il avait deux mois de vivres assurés, et il semblait alors que cela dût répondre aux prévisions les plus étendues. En réalité, on avait cru prudent de ne pas tout dire : avec un peu d'industrie, on avait, rien qu'en farines, du pain pour près de trois mois. Il restait en outre 100,000 quintaux de blé à moudre, et à mesure que la lutte se prolongeait, à force de recherches et de réquisitions, on arrivait même à découvrir 500,000 quintaux de grains de toute sorte qui devaient être singulièrement utiles. De ce côté, il n'y aurait donc eu rien à craindre, si l'incohérence et la mobilité des évaluations n'avaient laissé une incertitude perpétuelle. Politiquement, pour le conseil de l'Hôtel de Ville, la question était de vivre, d'aller jusqu'au bout sans tomber dans des agitations ruineuses et déshonorantes devant l'ennemi, en maintenant autant que possible cette dernière représentation d'une autorité nationale que la France avait à peu près reconnue avant l'investissement, qu'elle devait retrouver debout à l'heure de la délivrance.

Quant à l'action militaire, quant à la défense proprement dite, elle offrait ce dangereux caractère de disposer de moyens en apparence illimités et d'être exposée peut-être à se débattre, à se dévorer dans le cercle défini où elle était condamnée à se mouvoir. Maintenir cette population parisienne si inflammable, si prompte aux émotions et menacée de tant de souffrances, profiter des premiers momens de répit pour organiser les ressources et les forces qu'on avait sous la main, pour rendre la place inabordable en cherchant d'un autre côté les points faibles de l'ennemi, avoir un œil sur les Prussiens du dehors pour les repousser ou les attaquer si on le pouvait, un œil sur les agitateurs du dedans pour les contenir, c'était là ce qu'on allait avoir à faire; c'était l'œuvre complexe, épineuse et accablante qui pesait particulièrement sur l'homme appelé à personnifier la défense en première ligne, sur le général Trochu, devenu en un instant président du gouvernement, chef de l'armée d'opéra-

tions, commandant d'une place assiégée. Le général Trochu avait tenu à réunir tous les pouvoirs ou les apparences de tous les pouvoirs : c'était peut-être une nécessité, c'était aussi une périlleuse confusion, puisque le gouverneur de Paris avait l'air d'être un dictateur sans avoir l'autorité réelle de la dictature, puisque les devoirs de chef de gouvernement pouvaient n'être pas toujours d'accord avec les devoirs de chef de la défense militaire, comme c'est arrivé plus d'une fois.

Rien n'est plus aisé aujourd'hui que de se refaire un idéal du siége tel qu'il aurait pu, tel qu'il aurait dû être, de relever les erreurs, les méprises, les faiblesses, les incohérences qui ont rempli ces cinq mois de combats, d'anxiétés et de misères. On n'a pas fait tout ce qu'on aurait pu faire, et on n'a pas empêché ce qu'on aurait dû empêcher, dit-on, dans la commission du 4 septembre. « Vous en parlez à votre aise, on voit bien que vous n'y étiez pas, » répond avec une vive et spirituelle bonhomie le général Trochu. La vérité est qu'on ne vivait pas à l'aise en ce temps-là, qu'on ne faisait pas tout ce qu'on voulait. Les difficultés étaient immenses : elles résidaient dans les choses et dans les hommes, dans la manière même de comprendre et d'engager cette terrible lutte. Je vais droit à ce que le général Trochu appelle la philosophie, à ce que j'appellerai plutôt les nécessités, les fatalités du siége.

Et d'abord c'est un fait avéré, avoué, que le gouverneur de Paris croyait peu à la possibilité d'une défense prolongée. Il y a eu des momens au cours de la lutte où, voyant cette œuvre extraordinaire grandir et se développer d'une manière imprévue, où cédant à l'entraînement universel, il a eu, lui aussi, des éclairs d'illusion et d'espérance. Au fond, raisonnant en soldat, il ne pouvait se dérober à cette cruelle et obsédante conviction qu'une place de guerre soumise à cette énergique étreinte, privée de toute armée de secours, était une place perdue d'avance, impuissante à se dégager par son propre effort, et à ceux de ses collègues qui l'assaillaient de leurs anxiétés, qui lui demandaient assez mélancoliquement quelle serait la fin de tout cela, il répondait : « Nous sommes réunis ici pour commettre ensemble une héroïque folie. » Seulement cette « héroïque folie, » le gouverneur de Paris croyait qu'on était absolument tenu de la tenter, de la pousser jusqu'au bout sans se préoccuper du dénoûment. Il allait en un mot au combat avec le sentiment le moins fait pour être compris des foules, un sentiment stoïque du devoir qui était indépendant de l'idée du succès immédiat et définitif, qui n'excluait néanmoins ni la résolution d'agir, ni la prévoyance, ni même une appréciation fine et juste de la nécessité des choses.

Quel était en effet le problème à résoudre? On se trouvait dans Paris, ayant sur les bras un assiégeant qui comptait plus de 200,000 hommes, tandis que Metz de son côté occupait encore 200,000 Allemands. Si on tenait dans Paris quelques semaines, le plus possible, on laissait à la France le temps de se relever, de reconstituer des armées de secours à la place de celles qui avaient disparu. L'Europe à son tour pouvait finir par s'émouvoir de cette lutte gigantesque et se sentir intéressée à reprendre une action médiatrice. M. Thiers faisait justement son voyage de Londres à Saint-Pétersbourg, de Vienne à Florence, pour essayer de renouer les fils de cette action européenne. Il s'agissait donc avant tout de gagner un temps nécessaire et précieux, de faire durer quand même une résistance qui au point de vue militaire pouvait très bien n'être qu'une « héroïque folie. » Tout se liait; le réveil des sympathies européennes, s'il y avait quelque chance de ce côté, la reconstitution des forces françaises, n'étaient possibles que si Paris tenait, et on ne pouvait tenir à Paris qu'à certaines conditions, en appropriant jusqu'à un certain point la défense aux besoins, aux intérêts, aux passions et même aux faiblesses d'une population immense subitement atteinte dans ses habitudes, dans son travail, dans son existence tout entière. De là les caractères généraux et les difficultés de cette entreprise, commencée presque au hasard, poursuivie à travers toutes les complications et les confusions, conduite par ce soldat philosophe à qui on demandait souvent ce qu'il ne pouvait pas faire, qui suppléait à tout par de la bonne volonté, quelquefois par des proclamations ou par des discours, qui se voyait incessamment réduit, avant d'aborder l'ennemi extérieur, à se débattre contre tous les obstacles qui se multipliaient autour de lui.

Je voudrais montrer au vif quelques-unes des circonstances les plus caractéristiques de cette opération du siége de Paris, unique dans l'histoire, unique par les conditions dans lesquelles elle s'accomplit, unique par la situation faite au chef militaire chargé de la diriger. Première difficulté : quel pouvait être le régime de la grande cité investie? Si Paris eût été une ville de guerre ordinaire, une de ces places où à l'approche de l'ennemi la population civile s'absorbe dans la garnison et où l'autorité militaire reste seule debout, rien n'eût été plus aisé que de constituer l'état de siége dans toute sa force, dans sa rigueur nécessaire. C'était à peu près impossible à Paris, surtout au lendemain d'une révolution, avec un gouvernement vivant par la bonne volonté publique. A cette cité populeuse composée de tant d'élémens bons ou mauvais, souffrant déjà de sa claustration, privée de ses occupations habituelles, de son industrie ou de ses plaisirs, il fallait un aliment. On ne pouvait

la soumettre au silence, on se croyait obligé de lui laisser tout au moins ses réunions, ses journaux. C'était presque une condition de la durée d'une résistance qui sans cela se serait éteinte dans le vide. Or imagine-t-on une des plus grandes et des plus délicates opérations de guerre, un siége se poursuivant au milieu des clubs et des journaux? Les clubs n'étaient peut-être pas même ce qu'il y avait de plus dangereux. Le soir, à la lueur de quelques lampes fumeuses, on allait pérorer sur le feu grégeois, sur l'art de forcer les lignes prussiennes, sur la trahison ou l'ineptie des généraux, sur la levée en masse ou sur l'enrôlement forcé des congréganistes. C'était insensé, mais après tout sans retentissement au dehors. Les journaux avaient un bien autre inconvénient. S'il y avait une presse courageuse et patriote soutenant l'opinion, joignant l'action morale au combat par les armes, il y avait aussi les journaux qui étaient à l'affût de tout ce qui pouvait satisfaire, irriter ou tromper une curiosité impatiente. Ils disaient tout, le nombre de nos canons, les mouvemens militaires, les travaux qui étaient en construction. — Il fallait sévir, a-t-on dit. On sévissait, on avertissait, chaque jour c'était à recommencer; on n'osait aller jusqu'à la suppression, et le gouverneur de Paris avait à conduire la défense au milieu de toute sorte de divulgations qui allaient quelquefois révéler à l'ennemi le secret des opérations qu'il préparait.

Autre difficulté : pourquoi distribuait-on des armes à tout le monde sans règle et sans choix, au risque d'armer jusqu'à des repris de justice? Évidemment, si le gouvernement de la défense nationale eût été un pouvoir régulier, s'il y avait eu à Paris une administration, une police, tous les moyens d'exercer une autorité réelle et sérieuse, on eût sans doute procédé d'une façon moins confuse. On avait essayé d'abord de limiter l'armement, et c'est M. Gambetta lui-même qui dès les premiers jours, le 6 septembre, avait encadré la garde nationale dans 120 bataillons, 60 nouveaux ajoutés aux 60 anciens qui existaient sous l'empire : on atteignait bientôt le chiffre fantastique de 266 bataillons! Puisqu'on faisait appel au patriotisme de tous, on se disait qu'on ne pouvait refuser des armes à ceux qui se présentaient pour combattre, et on les prodiguait moitié par faiblesse, moitié pour donner de l'occupation à ce peuple oisif et excité, subitement pris de passion pour les exercices militaires. On arrivait ainsi à créer une force plus apparente que réelle, une masse incohérente, désœuvrée, soldée, tapageuse, enorgueillie du rôle qu'on lui faisait. On ne pouvait peut-être pas éviter cet armement universel, qui, lui aussi, avec la mise en subsistance universelle, était une condition du siége. On cédait à une nécessité, à ce qu'on regardait comme une nécessité. Il n'en résultait pas

moins le plus cruel embarras pour le gouverneur de Paris, à qui on donnait une force mal organisée et peu sûre, dont il ne pouvait se servir sans péril, et qu'il ne pouvait laisser inactive sans se faire accuser de ne pas savoir utiliser le courage et le zèle de la population parisienne.

Ce n'est pas tout encore : au sein même du gouvernement, le général Trochu rencontrait plus d'un obstacle ou plus d'un ennui. Assurément on l'entourait de tous les dehors de la déférence, on subissait l'ascendant de son esprit et de sa parole, on ne pouvait oublier après tout que seul il avait assuré au gouvernement de la défense nationale l'adhésion et l'appui de l'armée. On ne doutait pas de son caractère, on doutait de sa capacité. En lui imposant quelquefois de rudes épreuves par des mesures comme le décret sur l'élection des officiers, qui désorganisait momentanément la garde mobile en plein combat, le 19 septembre, qu'il ne subissait que parce qu'il ne pouvait pas donner sa démission devant l'ennemi, — en aggravant le fardeau qui pesait sur lui, on l'entourait de défiances. M. Picard prétendait dès les premiers jours que le général Trochu avait l'air de « mener le deuil du siége. » M. Emmanuel Arago, introduit dans le conseil de défense sans doute à titre de stratégiste, demandait des sorties que le gouverneur refusait énergiquement en les appelant « d'insignes folies. » M. Jules Favre lui-même, quoique plein d'estime et de sympathie pour le général Trochu, avait de grands doutes qu'il échangeait avec M. Picard le soir en quittant l'Hôtel de Ville. Il y avait en un mot dans le gouvernement le camp des censeurs de la défense militaire. Tous ces hommes justifiaient parfaitement le mot spirituel du général Trochu sur M. Jules Favre : « il ne s'élevait pas au-dessus de la compréhension bourgeoise des affaires militaires, c'est-à-dire qu'il attendait l'événement heureux pour me déclarer le plus grand homme de guerre des temps présens, ou l'événement contraire pour m'en déclarer le plus médiocre... » C'était le principe d'une situation qui naturellement allait en s'aggravant, qui devait même en venir à prendre le caractère le plus aigu à mesure qu'on approchait de la catastrophe, mais qui existait dès l'origine, et n'était pas de nature nécessairement à faciliter l'œuvre du gouverneur de Paris.

Il y avait enfin au milieu de tout cela les conflits d'attributions entre autorités militaires, des découragemens chez quelques généraux, chez d'autres des froissemens, des susceptibilités, des rivalités, perçant jusque dans l'obéissance d'ailleurs la plus scrupuleuse et voilés par le patriotisme. Les rivalités et les froissemens, ils existaient même sous Napoléon Ier, qui ne parvenait quelquefois à les dominer que par la supériorité de son génie. Le gouverneur de

Paris n'était pas un Napoléon, il y mettait la meilleure volonté, il avait de la peine à contenir un certain antagonisme de situation entre le général Ducrot, qui avait sa confiance, dont il avait fait son collaborateur de prédilection en lui donnant le commandement supérieur des deux corps d'armée dont il disposait, et le général Vinoy, solide et brave soldat, habitué à faire son devoir, mais visiblement aigri, blessé de se voir subordonné à un autre chef, et même tenu un peu à l'écart des conseils militaires. D'extrêmes ménagemens étaient nécessaires, de sorte que le général Trochu se trouvait en définitive aux prises avec toutes les difficultés qu'il rencontrait autour de lui, sans parler des difficultés qui lui venaient de lui-même, d'un esprit à la fois opiniâtre et subtil, de certaines idées préconçues, d'une certaine inexpérience en face d'événemens auxquels il était peu préparé, qui dépassaient toute mesure. Et maintenant, cela dit, les faits se déduisent en quelque sorte de ces conditions premières d'un siége où tout se mêle, la guerre et la politique, où l'effort intérieur de la ville assiégée peut en outre dépendre à chaque instant du plus redoutable imprévu, d'une capitulation de Metz éclatant tout à coup, d'une négociation diplomatique dont on ne se rend pas compte, d'un ensemble d'opérations extérieures qui devraient se combiner avec la défense, et qu'on ne connaît pas ou qu'on connaît mal; le nœud des événemens est là tout entier.

II.

La première question, la plus obscure peut-être, c'est le travail de défense militaire, qui avait commencé par une déception le 19 septembre. Ému de l'affaire de Châtillon, partageant sur le moment l'impression presque fébrile de la population, le général Trochu s'était un peu hâté d'abandonner toutes les positions extérieures et de ramener tout ce qu'il avait de troupes, non pas même sous le canon des forts, mais à l'abri de l'enceinte, comme s'il n'y avait eu qu'à se mettre en devoir d'attendre l'assaut. Il s'apercevait bien vite qu'on n'en était pas là, et le premier moment passé, puisque l'ennemi ne paraissait nullement vouloir sortir de ses lignes pour tenter une attaque de vive force, puisqu'on se trouvait rejeté d'un seul coup dans la ville après avoir vainement essayé d'empêcher l'investissement, le général Trochu se disait qu'il n'y avait plus qu'à bénéficier de cette situation pour développer l'appareil défensif de la place et reconstituer une armée qui venait de montrer sa faiblesse. Il fallait faire de nouveaux régimens, raffermir ceux qui existaient, instruire les mobiles, essayer d'organiser cette

masse de garde nationale dont on allait disposer, coordonner, augmenter encore le puissant matériel qu'on avait sous la main, et tout cela, il fallait le faire sans cesser de tenir tête à l'ennemi sur le périmètre de Paris. De là les premières dispositions auxquelles s'arrêtait le général Trochu après l'émotion de Châtillon. — Le 13e corps, moins la division d'Exea, qui restait du côté de Vincennes, était aussitôt ramené à l'extérieur sous les ordres du général Vinoy et occupait tout le front sud, appuyé aux forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, de Bicêtre, d'Ivry. Le général Ducrot allait s'établir à Neuilly, étendant ses lignes de Billancourt à Saint-Ouen, ayant ses avant-postes à Puteaux, à Suresnes, à Courbevoie, à Asnières. Un petit corps placé à Saint-Denis sous le général de Bellemare, et les troupes de soutien groupées autour des trois forts de l'est, occupés par la marine sous le contre-amiral Saisset, tenaient le nord. La pensée du général Trochu était d'aguerrir les jeunes troupes par un contact incessant avec l'ennemi, et d'étendre le rayon de la défense, de regagner du terrain autant que possible.

Un des résultats les plus fâcheux et les moins nécessaires de la journée du 19 septembre avait été surtout l'abandon du plateau de Villejuif, flanqué des deux ouvrages des Hautes-Bruyères et du Moulin-Saquet. C'était une position des plus importantes, faisant face aux villages de Thiais, de Chevilly, de L'Hay, dominant la route de Choisy-le-Roi à Versailles et d'où la vue s'étend sur toute cette région, jusqu'à la tour de Montlhéry, qui apparaît à l'horizon. Si les Prussiens, déjà maîtres de Châtillon, restaient en possession de Villejuif, fût-ce au risque de braver le feu de Bicêtre, ils menaçaient une autre partie de Paris, ils tenaient le cours de la Bièvre jusqu'à Arcueil, ils n'avaient plus rien à craindre pour leur communication directe avec Versailles. On sentait le danger, et dès le 22 septembre au soir la division de Maudhuy était chargée de reprendre le lendemain le plateau abandonné le 19. Heureusement les Prussiens n'avaient pas eu le temps de s'établir, et nos troupes, s'élançant à trois heures du matin le 23, enlevaient presque sans combat le village et le Moulin-Saquet. Aux Hautes-Bruyères, l'affaire était un peu plus chaude; on rencontrait quelque résistance, et même après avoir pris la redoute on avait à repousser plusieurs tentatives de l'ennemi. Notre artillerie, placée entre les Hautes-Bruyères et Villejuif, soutenait pendant toute la matinée un brillant combat et restait en définitive maîtresse du terrain. Le succès n'avait rien que de modeste, il avait peu coûté parce qu'il y avait peu de monde engagé; tel qu'il était cependant, il éloignait l'ennemi de Paris, il nous rendait une position qui est restée une des forces

de la défense pendant tout le siége, et c'était enfin une sorte de reprise d'offensive, le commencement d'une série d'actions engagées par le 13e corps sur le front sud, où il rencontrait devant lui les Prussiens du VIe corps et les Bavarois du IIe corps.

On ne s'arrêtait pas là en effet. Par la possession de Villejuif et des Hautes-Bruyères, on avait un solide point d'appui pour des entreprises sur les lignes allemandes. Une première fois, le 30 septembre, on se décidait à une sérieuse démonstration. Il s'agissait d'abord d'un rapide et vigoureux coup de main à tenter sur Choisy-le-Roi, pour détruire le pont, qui servait aux communications allemandes. Le coup de main transformé devenait une véritable action de guerre engagée sur un espace de 6 kilomètres entre la Bièvre et la Seine, avec près de 20,000 hommes, soutenus eux-mêmes par des diversions du côté de Clamart et vers Créteil à l'extrémité opposée. Il y avait trois points d'attaque désignés à trois colonnes distinctes, l'une, sous le général Blaise, portant son effort à gauche, sur Thiais et Choisy-le-Roi, — l'autre, sous le général Guilhem, marchant au centre sur Chevilly, — la troisième, sous le général Dumoulin, destinée à enlever L'Hay. Le 30 septembre, au lever du jour, un des derniers beaux jours de ce triste automne, les trois colonnes se mettaient en mouvement à peu d'intervalle, après une vive canonnade des forts. La première arrivée était la brigade Guilhem, 35e et 42e, qui, s'avançant sur Chevilly, entrait dans le village, son général en tête, et en restait maîtresse. A L'Hay au contraire, la colonne Dumoulin se trouvait arrêtée. A la gauche, une partie des troupes du général Blaise atteignait déjà les premières maisons de Choisy-le-Roi; mais ici tout dépendait de ce qui se passait à Thiais, où l'on était violemment engagé, où nos soldats s'emparaient même un instant d'une batterie prussienne qu'ils ne pouvaient malheureusement emmener, faute d'attelages. Pendant trois heures, la lutte se poursuivait très vivement. Bientôt cependant les Prussiens commençaient à paraître en force sur tous les points. Ils rentraient à Chevilly, où la brigade Guilhem pouvait se trouver compromise par suite de l'insuccès devant L'Hay, et aussi parce que dès le début du combat elle avait perdu son chef, qui était tombé frappé de dix balles dans la poitrine au moment où il enlevait intrépidement ses soldats. A Thiais, malgré des efforts répétés et énergiques, on fléchissait un peu. Dès lors on ne pouvait songer à pousser l'action plus loin, on n'en avait pas les moyens, et avant dix heures, sur l'ordre du général Vinoy, nos colonnes se repliaient sans trouble, sans confusion, soutenues par les Hautes-Bruyères, Bicêtre, Montrouge, qui couvraient la retraite.

C'est là ce que les Allemands ont appelé la « première grande

sortie » des Parisiens, sortie sans résultat décisif, il est vrai, assez meurtrière, puisqu'elle nous coûtait un de nos plus vaillans chefs militaires, 400 hommes tués ou disparus, près de 1,500 blessés, mais où nos troupes avaient montré de la fermeté au feu, de l'aplomb dans la retraite. C'était un premier pas. Le 13 octobre, nouvelle sortie, nouveau combat. A la suite de la reprise de Villejuif et de l'affaire du 30 septembre, on avait gagné un peu de terrain dans la vallée de la Bièvre jusqu'à Cachan; on s'était avancé sous la protection de Montrouge jusqu'au poste de la maison Millaud, d'où l'on délogeait les Prussiens. Une fois là, on se trouvait en mesure d'attaquer Bagneux, peut-être même Châtillon. C'était un objectif bien tentant pour le commandant du 13e corps. Le général Trochu, se flattant peu d'un tel succès, avait une autre préoccupation. Depuis quelques jours, on distinguait de grands mouvemens de l'ennemi du côté de Choisy-le-Roi et sur tout le front sud. Que signifiaient ces mouvemens? Les Prussiens voulaient-ils essayer de reprendre Villejuif? Ne s'agitaient-ils ainsi que pour dissimuler un affaiblissement momentané des lignes d'investissement, pour nous dérober l'envoi d'une partie de leurs forces contre nos armées en formation sur la Loire? Enfin on approchait du 14 octobre, anniversaire de la bataille d'Iéna. Les Allemands ne choisiraient-ils pas ce jour-là pour faire quelque tentative sérieuse, et ne valait-il pas mieux les devancer? C'était là ce qui conduisait à l'affaire du 13 octobre, engagée non plus cette fois sur Thiais, Chevilly, L'Hay, mais entre la Bièvre et Issy, principalement contre Bagneux et Châtillon.

Tout avait été combiné. Dans la soirée du 12, le général Vinoy recevait les ordres définitifs. Il disposait pour l'opération qu'il allait exécuter de la division Blanchard, de la brigade Dumoulin de la division de Maudhuy, laissée en partie à la garde du plateau de Villejuif, de la brigade de La Charrière, détachée du 14e corps, de cinq bataillons de mobiles de la Côte-d'Or et de l'Aube, sous les commandans de Grancey et de Dampierre, et de 500 gardiens de la paix. C'était un ensemble de près de 25,000 hommes avec plus de 80 pièces d'artillerie. Tandis que deux colonnes de la division Blanchard aborderaient au centre les positions de Bagneux et de Châtillon, deux bataillons du 113e de ligne, appuyés par les gardiens de la paix, devaient enlever Clamart sur la droite, la brigade de La Charrière irait se placer à gauche, sur la route de Sceaux, pour surveiller, pour contenir au besoin les mouvemens de l'ennemi du côté de Bourg-la-Reine, et la brigade Dumoulin resterait en réserve sous Montrouge, à portée du combat. Les choses se passaient ainsi en effet.

A neuf heures du matin, le 13, l'attaque commençait. La brigade La Mariouse, qui se composait du 35e de ligne, des mobiles de l'Aube, de la Côte-d'Or, et qui, de la maison Millaud, son point de départ, avait plus de mille mètres à parcourir à découvert, sous le feu de l'ennemi, avant d'atteindre les premières maisons de Bagneux, cette brigade s'avançait intrépidement sans se laisser émouvoir, sans répondre à la fusillade; elle entrait à Bagneux de vive force, et s'y établissait victorieusement après en avoir chassé les Bavarois, qui laissaient 40 prisonniers dans ses mains. C'est là, dans cette mêlée, près de l'église de Bagneux, que le commandant de Dampierre était frappé mortellement à la tête de ses mobiles de l'Aube. De son côté, la brigade Susbielle, vigoureusement conduite par son chef, avait attaqué Châtillon, et elle ne laissait pas d'éprouver des difficultés. Elle avait à enlever une série de murs crénelés qu'on lui disputait pied à pied, elle était obligée de marcher de maison en maison au milieu de la fusillade; elle avançait malgré tout, sans dépasser le village qui s'étend sur la rampe, c'est-à-dire ce qu'on appelle le bas Châtillon. L'action après tout restait dans des conditions assez favorables pour que Vinoy pût écrire au gouverneur de Paris : « Nous sommes maîtres de Bagneux; voulez-vous le conserver? » Le général Trochu répondait en maintenant au combat engagé le caractère d'une « grande reconnaissance offensive, » et en laissant au général Vinoy comme au général Blanchard le soin de fixer l'instant où il faudrait se retirer. A trois heures de l'après-midi, on avait fait tout ce qu'on pouvait faire, les vigies signalaient de tous les côtés de fortes colonnes ennemies accourant au combat, et on se décidait à se retirer. On se repliait lentement, sans nul désordre. Un détachement de 400 marins, conduit de Montrouge par le capitaine de frégate d'André, sous la direction du contre-amiral Pothuau, couvrait la retraite du côté de Bagneux, et, faisant halte un instant, il arrêtait net par son aplomb, par la plus vive fusillade, les Bavarois, qui, revenus à notre suite, essayaient d'inquiéter notre mouvement.

N'aurait-on pas dû laisser l'action s'engager plus à fond? n'aurait-on pas pu essayer de reprendre le plateau de Châtillon? Assurément reprendre Châtillon le 13 octobre eût été tout aussi important que de le garder le 19 septembre, si on l'avait pu; mais était-on en mesure de tenter ce coup audacieux, et si on avait un premier avantage, avait-on des forces suffisantes pour se maintenir? Était-on préparé pour une grande bataille, au-devant de laquelle on allait inévitablement le lendemain? Le combat du 13 octobre ne restait pas moins une affaire habilement conduite, vivement exécutée, et qui rentrait dans cet ordre d'opérations à demi défensives, à demi

offensives, par lesquelles le 13e corps était chargé de contenir l'ennemi sur le front sud.

Ce que le 13e corps faisait au sud, le 14e corps était chargé de le faire de son côté à l'ouest de Paris. A peine arrivé à ce quartier-général de la porte Maillot, d'où il suivait de l'œil la ligne assez étendue qu'il avait à garder de Billancourt à Saint-Ouen, Ducrot mettait la plus énergique activité à organiser la défense, et surtout il se hâtait de se reporter en avant au-delà de la Seine. Il disposait du dernier pont demeuré intact, celui de Neuilly, et sur la rive gauche de la Seine il pouvait trouver une certaine liberté de mouvemens sous la puissante protection du Mont-Valérien, qui était de force à se faire respecter des Prussiens. Le général Ducrot avait la vive préoccupation de son œuvre militaire; il devait songer avant tout à instruire ses troupes, à les exercer, à les faire manœuvrer, et il n'y manquait pas. Un officier allemand des divisions que nous avions alors devant nous l'a dit : « Il était intéressant d'observer les exercices et les petites guerres que l'ennemi faisait exécuter à ses jeunes troupes pour les former. Cela se pratiquait en grand et en petit, souvent même dans la ligne des avant-postes... » La première instruction, c'était encore de conduire ces jeunes soldats au feu; mais on ne pouvait agir à la légère. On avait devant soi ce massif boisé et accidenté qui de Bougival à Meudon forme comme une épaisse barrière entre Paris et Versailles, ces coteaux charmans et devenus redoutables depuis qu'un ennemi énergique s'y était retranché, faisant des villas, des parcs autant de postes fortifiés. Dans ce massif campait le ve corps prussien, von Kirchbach, avec la 9e et la 10e division tenant cette ligne de hauteurs ou de vallées entre le parc de Saint-Cloud et la Seine à l'extrémité de Bougival, occupant Ville-d'Avray, Garches, Villeneuve-l'Étang, Vaucresson, s'avançant jusqu'à Buzenval, Saint-Cucufa, La Jonchère, La Malmaison. Aborder ces positions déjà mises en état de défense par les Allemands n'était pas facile. Malgré tout, le général Ducrot n'était pas homme à rester inactif. Dès les premiers jours, il avait repris possession du rond-point de Courbevoie, où il avait établi une batterie. Il excitait l'ardeur et l'émulation de ses soldats par des entreprises incessantes vers Suresnes, Montretout et Saint-Cloud, vers La Fouilleuse, près de Buzenval, surtout dans la direction de Rueil, et même dans la plaine de Gennevilliers, jusqu'en face de Bezons et d'Argenteuil. Il faisait des reconnaissances assez fortes et assez avant pour rencontrer l'ennemi, pour l'atteindre dans ses postes. C'est ainsi que le 8 octobre le général Martenot s'avançait avec 600 hommes pour fouiller les abords de Bougival et pour canonner les versans inclinant vers la Seine.

C'était de ce côté surtout que le général Ducrot fixait ses regards, et il avait une raison qu'il ne disait pas, que seul il connaissait avec le général Trochu. Déjà les deux chefs militaires avaient la pensée d'une opération sur la basse Seine, qu'ils commençaient à préparer par des travaux activement poursuivis au-dessous du Mont-Valérien et dans la presqu'île de Gennevilliers. Or depuis quelques jours on remarquait une tendance de l'ennemi à s'étendre justement de ce côté. Il occupait le château et le parc de La Malmaison, il atteignait les premières maisons de Rueil, où l'on était à chaque instant aux prises avec lui; il cheminait en se dérobant habilement au feu du Mont-Valérien. Si on laissait les Allemands gagner du terrain et s'établir un peu fortement de ce côté, on allait se trouver dans l'impossibilité de poursuivre l'exécution du plan qu'on méditait, sans compter que l'ennemi s'approchait ainsi beaucoup trop de nos positions et pouvait rester maître de déboucher dans la presqu'île de Gennevilliers quand il le voudrait. Le général Ducrot n'hésitait plus alors à prendre une offensive sérieuse. C'était là l'origine du combat de La Malmaison, qu'on appelait toujours une reconnaissance, et qui était en définitive une sortie tentée pour refouler l'ennemi en ramenant à l'action nos jeunes soldats, qui retrouvaient par degrés leur bonne volonté et leur ardeur. On n'entendait pas certainement livrer une grande bataille. Le général Ducrot n'avait qu'une force de 10,000 à 11,000 hommes d'infanterie à mettre en ligne; mais il avait à sa disposition près de 100 pièces d'artillerie, et c'était surtout une affaire d'artillerie qu'on se proposait.

L'action était confiée en première ligne au général Berthaut et au général Noël, commandant supérieur du Mont-Valérien, chargés d'attaquer La Malmaison par le nord et par le sud, le premier avec 3,400 hommes d'infanterie et vingt bouches à feu, le second avec 1,340 hommes et dix pièces. Le colonel Cholleton, complétant le mouvement offensif, devait avec 1,600 hommes se porter sur Buzenval et l'enlever. Aux deux extrémités de la ligne de bataille devaient se trouver le général Martenot, placé avec 2,600 hommes vers Puteaux dans la direction de Montretout, et le général Paturel, restant dans la plaine, en avant de Nanterre, prêt à tout événement. Enfin le général de Bellemare avait ordre de sortir de Saint-Denis pour faire une démonstration dans la presqu'île, à la hauteur de Colombes. L'artillerie devait préparer le mouvement des colonnes d'attaque. A une heure et demie de l'après-midi, le 21 octobre, les batteries françaises, disposées en demi-cercle de La Fouilleuse à Rueil, ouvraient le feu, soutenues par le Mont-Valérien, par les bastions de l'enceinte tirant sur Meudon, Sèvres, Garches, et par les canonnières appelées devant Suresnes. Après trois quarts d'heure d'un feu vio-

lent, le canon se taisait, et nos colonnes prenaient leur élan. Les soldats du général Berthaut se précipitaient sur le parc de La Malmaison, dont on avait fait sauter les murs, ils s'engageaient à la suite des Prussiens, qu'ils faisaient reculer. Les zouaves du commandant Jacquot, vaillamment conduits par leur chef, qui tombait bientôt blessé mortellement et dont on se disputait le corps, les zouaves s'avançaient avec une témérité telle qu'ils se seraient trouvés compromis, s'ils n'avaient été secourus fort à propos par les mobiles de Seine-et-Marne. Le général Noël de son côté gagnait rapidement par le sud Saint-Cucufa et le ravin qui, en contournant le parc de La Malmaison, descend vers Bougival. Il dépassait le vallon et attaquait les pentes qui montent à La Jonchère. Le colonel Cholleton à son tour prenait Buzenval et continuait sa marche. En même temps, l'artillerie se jetait dans la mêlée avec la plus impétueuse résolution. Quatre mitrailleuses du capitaine de Grandchamp et une batterie du capitaine Nismes, sous la direction du commandant de Miribel, se portaient audacieusement en avant au secours de l'infanterie, en pleine ligne des tirailleurs. C'était merveille qu'un tel entrain au combat.

Les Prussiens, sans être absolument surpris, ne laissaient pas de s'émouvoir. Ils ne tardaient pas cependant à se remettre et à déployer des forces nouvelles. Ils appelaient leurs réserves et même une division de landwehr de la garde qui se trouvait à Saint-Germain. Le signal d'alarme était donné jusqu'à Versailles. Malheureusement c'était beaucoup pour nos modestes forces. Les soldats du général Noël, à l'attaque des pentes de La Jonchère, se voyaient subitement arrêtés par une fusillade terrible et obligés de se replier sur l'autre versant du ravin sans cesser néanmoins de combattre. Un incident plus grave survenait en ce moment. La batterie du capitaine Nismes, criblée à l'improviste par le feu de quelques détachemens ennemis qui s'étaient glissés sous bois, perdait son chef, ses attelages, et elle ne pouvait éviter de laisser deux pièces aux mains des Prussiens. Le jour commençait à baisser, on ne pouvait continuer la lutte, et la retraite s'accomplissait sous la protection de notre artillerie, qui fixait en quelque sorte l'ennemi dans ses positions sans le laisser avancer. Le combat avait duré à peine trois heures, il avait été des plus chauds, des plus honorables pour nos jeunes troupes, et il paraissait avoir vivement impressionné les Prussiens, les chefs de l'armée allemande, le roi Guillaume lui-même, qui était accouru sur les hauteurs de Marly pour être témoin de l'action.

C'était, a-t-on dit, l'occasion favorable de tenter la percée sur Versailles. L'ennemi le craignait, les Versaillais l'espéraient. Le

21 octobre était encore une journée manquée! — Il est vrai, un moment à Versailles on avait eu une poignante émotion. La population, répandue dans la ville, entendant de si près le bruit du canon, le crépitement de la fusillade, croyait pour cette fois à la « grande sortie des Parisiens » si souvent annoncée, elle comptait presqu'à chaque instant voir déboucher les pantalons rouges. Les Allemands, de leur côté, avaient une certaine mauvaise humeur, surtout parce qu'ils comprenaient que le moindre échec pouvait leur être funeste. Le soir même, M. de Bismarck, si habile diplomate qu'il fût, ne dissimulait pas entièrement son impression dans un entretien avec le maire de Versailles, qu'il mandait auprès de lui. Le chancelier promenait l'infortuné maire dans une conversation à bâtons rompus, parlant de tout, des réquisitions infligées à la ville, des chances de la paix, de la prochaine capitulation de Metz, des *vingt-trois* agressions de la France contre l'Allemagne depuis Louis XIV, et tout d'un coup il disait négligemment : « C'est étonnant comme l'on a peu en France et à Versailles *le sentiment et la connaissance de l'état de guerre!* Lorsque le boute-selle est sonné,... tous les hommes sortent par curiosité et semblent attendre l'issue des événemens pour y prendre part. Cela amènera des malheurs... Aujourd'hui il y a eu une sortie de Paris et une du Mont-Valérien; on a lancé vingt bataillons, demain on peut en faire sortir quarante, les alertes peuvent se succéder. Avertissez vos habitans de rentrer chez eux, évitons-leur de graves malheurs... »

Les Prussiens avaient éprouvé certainement un peu de trouble, d'autant plus qu'ils avaient été assaillis avec une impétuosité à laquelle ils ne s'attendaient pas et qu'ils avaient fait des pertes assez sensibles. Un régiment de la Basse-Silésie avait eu sur ses contingens engagés plus de 150 hommes hors de combat, dont 10 officiers. Un régiment de la Prusse occidentale avait perdu 120 hommes. Que les Allemands fussent pour cela réduits à préparer leur retraite, à « boucler leur valise, » comme on l'a dit, cette idée était de la part des Versaillais une illusion de captifs attendant la délivrance. Qu'on ait pu croire à la possibilité d'aller ce jour-là jusqu'à Versailles, à travers les formidables défenses déjà plus qu'ébauchées dans ce massif par les Prussiens, c'était la méprise d'une opinion impatiente et peu éclairée. Ni le général Ducrot, qui conduisait l'action, ni le général Trochu, qui l'avait autorisée, n'avaient cette pensée: s'ils l'avaient eue, ils n'auraient pas engagé le combat avec 10,000 hommes à une heure de l'après-midi. On avait voulu refouler l'ennemi hors des positions où il nous gênait, et sous ce rapport la sortie du 21 octobre, qui avait une importance qu'on ne soupçonnait ni dans le public de Paris ni même au camp prussien,

avait suffisamment réussi ; elle avait rejeté les Allemands assez loin pour les contraindre à une certaine circonspection. Ils se bornaient désormais à couvrir leur aile gauche, qu'ils considéraient comme « très avancée. » L'historien des opérations du ve corps prussien le dit lui-même : « pour l'avenir, on renonça à établir des pièces à l'extrémité est de Bougival. » C'était tout ce qu'il fallait pour sauvegarder « l'avenir » sur cette partie de nos défenses.

Enfin sur un autre point du périmètre, dans la région du nord-est, on ne cessait d'entretenir au-devant des forts et de Saint-Denis une guerre d'escarmouches, de reconnaissances, qui avait pour objet et pour résultat d'inquiéter l'ennemi dans ses travaux ou dans ses mouvemens. Les Prussiens ne pouvaient s'avancer sans rencontrer nos éclaireurs, nos mobiles, nos soldats réguliers, prêts à les tenir en respect. Le contre-amiral Saisset disputait Bondy, qui devenait un champ de bataille de tous les jours. Le général de Bellemare poussait des pointes sur Villetaneuse, Pierrefitte, Stains et vers Le Bourget, où l'ennemi avait de la peine à s'établir. Ainsi de tous les côtés la lutte se développait et s'animait. On n'en était pas encore aux grandes entreprises sur les lignes allemandes ; c'était plutôt un effort permanent pour s'étendre, pour compléter le système défensif en combattant.

On croyait à Paris qu'il y avait bien de la lenteur dans cette manière d'agir, que ces chefs militaires entourés pourtant encore d'une certaine popularité manquaient de hardiesse, qu'il n'y aurait eu qu'à vouloir, à prendre des masses de garde nationale, qu'on laissait sur le rempart, pour forcer l'ennemi à lâcher prise. En réalité, depuis un mois, depuis ce jour du 19 septembre où l'on avait été brusquement rejeté jusque dans l'intérieur de la ville, les résultats étaient des plus sérieux. Je ne parle pas de la garde nationale, lente à former et à débrouiller, ni de cette multitude de corps irréguliers, éclaireurs, francs-tireurs, volontaires de toute sorte, entre lesquels le plus utile, le plus brillant, fut toujours cet escadron Franchetti, dont le chef allait bientôt trouver la mort à l'ennemi. Les résultats étaient surtout sensibles dans ce que j'appellerai la défense régulière. La réorganisation de l'armée avait fait en peu de temps de véritables progrès. On avait constitué, on constituait chaque jour de nouveaux régimens du mieux qu'on pouvait avec de pauvres cadres déjà épuisés. Les mobiles recevaient une instruction un peu hâtive, la seule qu'on pût leur donner en courant, et quelques-uns de ces bataillons avaient eu déjà la meilleure tenue au feu. L'esprit militaire se réveillait, et après un mois ces mêmes zouaves qui s'étaient débandés, qui avaient fui à Châtillon, venaient de se montrer les plus vaillans soldats à La Malmaison.

Avec ces forces reconstituées et remises en mouvement, on avait regagné du terrain sur tout le pourtour de la place; on avait repris Vitry, Villejuif, Arcueil, Cachan, Suresnes, Puteaux, une partie de Pierrefitte, La Courneuve, Fontenay-sous-Bois, Nogent-sur-Marne, la tête de pont de Joinville à l'est, toute la presqu'île de Gennevilliers à l'ouest.

Ce n'est pas tout : le génie travaillait incessamment. Sur le front sud, le général Tripier, récemment rappelé à l'activité, avait ouvert des tranchées qui reliaient nos positions, et devenaient pour les troupes une efficace protection. A l'ouest, à partir du Mont-Valérien et dans la presqu'île de Gennevilliers, on avait élevé ou mis en construction une série d'ouvrages, le moulin des Gibets, le moulin de Rueil, les batteries de Charlebourg, de La Folie, la redoute de Colombes, une ligne de travaux disposés le long de la Seine de façon à battre Bezons. Le matériel de la défense s'était en même temps considérablement développé. L'armement des forts et de tous les ouvrages complémentaires avait été porté au plus haut degré de puissance, et l'artillerie de campagne prenait d'heure en heure une extension inattendue. L'industrie privée y contribuait, si l'on veut, par la fabrication improvisée de ces pièces de 7 à l'aide desquelles on se figurait avoir raison des Prussiens. Un moment, il y avait la « fièvre des canons, » comme il y avait la « fièvre des sorties, » et par haine ou par défiance du comité d'artillerie, qui n'existait même plus, on faisait d'un brave homme, ministre des travaux publics, M. Dorian, le grand pourvoyeur de canons. Je ne veux pas diminuer le mérite de l'industrie privée ni de M. Dorian. La vérité est que tout ce qu'il y avait de sérieux se faisait par l'artillerie régulière, qui, malgré toutes les difficultés, arrivait en peu de temps à créer près de 100 batteries avec des officiers retraités ou démissionnaires, avec tout ce qu'on pouvait ramasser de vieux sous-officiers, de vieux soldats parmi les gardiens de la paix, les douaniers, les gardes forestiers, les gendarmes et les pompiers : 93 batteries de campagne, que portait à plus de 120 un certain nombre d'autres batteries envoyées par les départemens avec les mobiles ou fournies par la marine, sans compter plus de 2,000 pièces sur l'enceinte, dans les forts, les ouvrages nouveaux ou les batteries fixes. Cette immense artillerie, qui avant la fin du siége s'élevait au chiffre de 3,430 bouches à feu de tout calibre, était ou déjà constituée ou en pleine formation aux derniers jours d'octobre sous la direction du général Guiod. On trouvait dans Paris que ce n'était rien, les Prussiens trouvaient que c'était beaucoup, et M. de Bismarck, qui se moquait fort agréablement de notre « feu d'enfer, » se croyait obligé de faire entendre raison aux Allemands, qui commençaient

à s'impatienter de la lenteur du siége. Il tâchait de faire comprendre à l'Allemagne par le journal officiel de Berlin, le *Staatsanzeiger*, que sans doute on entrerait prochainement à Paris, que l'efficacité du mur d'enceinte et des forts était diminuée par l'absence de toute armée de secours, mais que les ressources de la grande ville n'étaient pas à mépriser, que « la tâche des armées allemandes était une des plus difficiles dont l'histoire militaire du monde gardât le souvenir, » que « probablement on ne réussirait pas aussi vite qu'on le désirerait. »

Ainsi à ce moment, vers le 27 octobre, l'action militaire engagée de toutes parts tenait l'ennemi en respect; mais ce n'était là qu'une partie de la défense. L'action militaire elle-même se liait intimement à l'état moral, aux oscillations, aux agitations intérieures de Paris, qui pouvaient à chaque instant décider de la marche des événemens. C'est la partie politique du siége.

III.

M. de Bismarck avait dit à M. Jules Favre dans l'entrevue de Ferrières : « Si dans quelques jours nous n'avons pas pris Paris, vous serez emportés par un mouvement populaire. » Le journal de Berlin dont se servait le chancelier disait plus crûment, pour faire prendre patience à l'Allemagne : « Paris deviendra plus faible chaque jour à mesure que le siége se prolongera... Le prolétariat finira par se soulever contre les riches... » C'était là le problème. M. de Bismarck, sans se tromper absolument sur ce qui pouvait devenir le danger de la situation de Paris, se méprenait sur l'esprit général des Parisiens, sur la durée possible de leur résistance. Il croyait trop vite à ce qu'il désirait, à des insurrections de panique, de découragement ou de passions serviles. Ce n'était point à craindre au moins aux premiers temps et sous cette forme.

Positivement, le siége une fois commencé, après l'entrevue de Ferrières, la population parisienne était arrivée spontanément à un degré de fermeté extraordinaire; elle ne se plaignait de rien, pourvu qu'elle pût exhaler ses émotions. La seule chose qu'on n'aurait pu lui faire accepter eût été de rendre les armes à l'ennemi. Elle était tout entière à la défense, confiante, résolue, prompte à se laisser enflammer ou rassurer, « bien pensante au point de vue patriotique, » selon le mot du général Trochu, désavouant tout ce qui pouvait pousser aux divisions intérieures, et soutenant le gouvernement tel qu'il était comme le gouvernement du péril. Toutes les classes, tous les partis, se confondaient dans un même sentiment, comme ils allaient se confondre sur le rempart. « Par une froide

soirée, dit M. Jules Favre, un jeune ouvrier, portant les galons de sergent, éveille brusquement un vieillard qui sommeillait au feu du bivouac. Le vieillard se lève avec douceur, prend son fusil et suit son chef : c'était M. le président Bonjean, l'illustre martyr de la commune ! » C'est là l'esprit du vrai Paris tel qu'il a persisté à travers bien des épreuves, jusqu'à la fin de toute espérance; mais en même temps rien n'est plus certain, il y avait un autre élément redoutable déchaîné par la crise du 4 septembre, l'élément des sectaires du jacobinisme, du socialisme, que les meneurs révolutionnaires, laissés en dehors du gouvernement de l'Hôtel de Ville, pouvaient organiser et jeter dans la rue à un moment donné. Ils avaient un moyen d'action tout trouvé dans ces cadres indéfinis et confus de la garde nationale, où ils s'établissaient, où ils prenaient comme des places de sûreté en se faisant chefs de bataillon, en distribuant à leurs partisans les grades d'officiers. Les Blanqui, les Flourens, les Millière, les Eudes, les Ranvier, les Razoua, les Cournet et bien d'autres étaient chefs de bataillon à Belleville, à La Villette, à Montmartre, où ils avaient leur quartier-général. C'était une force de dissolution en uniforme, profitant de tout, se manifestant par des démonstrations sans armes ou en armes, par des promenades « patriotiques » à la statue de Strasbourg, par des descentes à l'Hôtel de Ville pour aller porter la « volonté du peuple. » Un jour, c'était pour réclamer « une politique digne et énergique vis-à-vis de la Prusse et l'abandon des élections de l'assemblée nationale. » Un autre jour, c'était pour demander la levée en masse ou les élections municipales, afin d'arriver à la formation d'une commune, seul moyen de sauver Paris. Une autre fois, c'était pour rien, au dire des procès-verbaux du gouvernement. « M. Jules Ferry constate que Paris *s'ennuie*, il faut l'occuper... »

Placé en face de cette situation, le gouvernement vivait dans d'étranges perplexités, toujours à la merci d'un mouvement imprévu. Le problème n'eût point existé, si Paris eût été une autre ville, si on se fût trouvé dans d'autres conditions, avec un gouvernement en possession d'une autorité régulière et incontestée, de forces suffisantes pour contenir les agitations intérieures. On n'avait pas ces moyens d'action qui viennent d'une organisation régulière, on ne disposait pas même des sergens de ville qu'on avait envoyés aux avant-postes, où ils se conduisaient fort bravement, on aurait craint d'employer à une guerre de répression civile des soldats novices faciles à ébranler, et d'ailleurs le gouverneur de Paris avait une théorie qui, à vrai dire, est la clé de la politique du siége. Le général Trochu se disait qu'on devait à tout prix éviter un conflit intérieur, qu'une bataille de rue, c'était infailliblement la fin

de la résistance, c'était tout ce que demandait, ce qu'avait prédit M. de Bismarck, — qu'il fallait dès lors rester un gouvernement d'opinion, d'autorité morale, sachant se servir de la partie saine de la population, neutralisant, désarmant au besoin par quelques concessions ou par des discours les agitateurs. De là des transactions, des négociations dont la plus curieuse assurément est celle qui s'engageait un instant entre le gouverneur et un personnage des plus bizarres, révolutionnaire par ambition et par vanité, cerveau détraqué, sorte d'aventurier théâtral de la démagogie, Gustave Flourens en un mot. Flourens, qui avait réuni quatre ou cinq bataillons de Belleville, voulait absolument être colonel; le général Trochu mettait sa bonhomie et son éloquence à lui prouver qu'il n'y avait pas de colonel dans la garde nationale. Le « héros de Belleville » ne se tenait pas pour battu et revenait bientôt à la charge, c'est-à-dire à la poursuite de ses galons; pour en finir, le gouverneur imaginait de lui donner un titre de fantaisie, celui de « major de rempart. » Flourens suivait son idée, quelques jours plus tard on apprenait que « de major de rempart il s'était fait colonel et voulait être commandant en chef. » Ici il fallait bien l'arrêter; le difficile était seulement d'aller le chercher dans sa forteresse de Belleville.

Que le général Trochu se plût un peu trop à jouer avec la foudre et poussât un peu loin son goût pour la politique de la « forme morale, » c'est bien évident. Il se croyait le Lamartine du moment, et il le disait avec une certaine naïveté. Il y avait aussi des heures où le gouverneur arrivait au conseil de l'Hôtel de Ville assez dégoûté, déclarant qu'il ne pouvait faire face aux combinaisons, aux fatigues militaires, et se voir chaque jour exposé à des secousses intérieures qui rendaient toute défense impraticable. Le danger du système en effet, c'était que la défense restait subordonnée à ces « secousses intérieures, » et que, dans tout ce qu'il faisait, le général Trochu avait toujours l'œil fixé sur les fluctuations de l'opinion. Un autre inconvénient qui n'avait pas moins de gravité, c'était qu'on risquait d'encourager les fauteurs de sédition et de troubles, de laisser sans direction la masse fidèle de la population. Tant qu'aucune crise sérieuse ne se présentait ou que la situation restait assez nette pour qu'on vît clairement le péril et le devoir, on n'avait pas sans doute à craindre une catastrophe intérieure. Le bon sens et le patriotisme de la majorité de Paris l'emportaient sur tout et réduisaient à l'impuissance les organisateurs de mouvemens révolutionnaires. Aux premières manifestations tentées pour demander la commune, le 5, le 8 octobre, il n'y avait eu qu'un signal à donner pour que des bataillons dévoués de la garde nationale accourussent à l'Hôtel de

Ville, prêts à protéger et à couvrir le gouvernement. C'était l'affaire de moins de deux heures; mais il faut bien se dire qu'on vivait à un moment de surexcitation où il n'y avait pas toujours une divergence absolue d'opinion entre ceux qui étaient positivement des fous ou des criminels et ceux qui passaient pour les modérés et les sages. Il y avait des points où l'on se rencontrait. Ainsi, sur la question des élections de l'assemblée nationale, les démagogues n'étaient pas seuls à réclamer un ajournement; bien des conservateurs eux-mêmes le demandaient par passion patriotique, parce qu'ils craignaient que cette diversion des élections vînt ralentir ou énerver la défense. Quand il s'agissait de la marche des opérations du siége, des lenteurs reprochées aux chefs militaires, des accusations contre l'administration de la guerre, de la fabrication des canons par l'industrie privée, ce que disaient les agitateurs ne laissait pas d'avoir un écho, non pas partout évidemment, mais dans une portion assez nombreuse, crédule, facilement défiante, quoique bien intentionnée, de la population. Il en résultait qu'il pouvait y avoir un jour où, à la faveur de cette confusion, les promoteurs de manifestations pouvaient essayer de profiter d'une émotion soudaine, d'une certaine disposition du sentiment populaire à l'inquiétude et à la méfiance. Ce jour-là venait justement à la suite de trois faits qui, en se groupant tout à coup, allaient produire cette crise désastreuse du 31 octobre, où la sûreté, l'indépendance et l'honneur de Paris étaient près de sombrer dans une obscure et avilissante échauffourée.

Le premier de ces faits était la nouvelle de la perte de Metz, tombant subitement, presque subrepticement au milieu de Paris, annonçant qu'il y avait une capitulation de plus, — la capitulation de la citadelle de la Lorraine et d'une armée de 160,000 hommes. On devait évidemment s'y attendre. Le gouvernement avait essayé à plusieurs reprises d'entrer en communication avec le maréchal Bazaine, il avait envoyé notamment trois marins chargés de forcer le blocus de Metz en s'introduisant dans la ville par la Moselle; aucun des messagers n'avait pu arriver, deux avaient disparu. Au moment où tout était déjà perdu sans qu'on en sût rien encore, on s'occupait de préparer une tentative nouvelle, lorsque le 27 octobre un des journaux les plus furieux de la démagogie, *le Combat,* publiait comme un « fait vrai, sûr et certain, » caché par le gouvernement, que « le maréchal Bazaine avait envoyé un colonel au camp du roi de Prusse pour traiter de la reddition de Metz et de la paix au nom de sa majesté l'empereur Napoléon III. » Comment ce journal avait-il connu ce fait, malheureusement « vrai et certain » en lui-même, mais présenté sous une forme d'une perfidie calculée? C'est un mystère qui

n'a jamais été éclairci. Toujours est-il que le gouvernement, ne sachant rien, commençait par protester contre des « calomnies » de nature à laisser croire « que le gouvernement trompait le public, et que *le glorieux soldat de Metz* déshonorait son épée par une trahison... » Assailli de questions, le général Trochu faisait bonne contenance, déclarant que la nouvelle était sans doute « un mensonge intéressé de l'ennemi, » et que du reste « la reddition de Metz ne lui semblerait pas changer la situation militaire de Paris. » Au fond, le général Trochu ne pouvait à coup sûr se méprendre au point de croire indifférent pour « la situation militaire de Paris » un événement qui, en rendant la liberté à 200,000 Allemands, leur permettrait de se porter dans l'intérieur de la France et de déjouer toute tentative de secours. Ce qu'il y avait de plus dangereux, c'était l'attitude assez gauche, assez embarrassée du gouvernement, commençant par repousser avec indignation une nouvelle qu'il était réduit à confirmer trois jours après, et paraissant ainsi donner une apparence de raison à ceux qui l'accusaient de ne pas dire ce qu'il savait, ou d'ignorer ce qu'il aurait pu connaître aussi bien qu'un journaliste démagogue. C'était tout ce qui pouvait le mieux ajouter l'irritation et la défiance à l'émotion bien naturelle de la population parisienne.

Chose plus grave encore, c'est pour ainsi dire sous l'escorte de la triste catastrophe de notre armée de Lorraine que parvenait à l'improviste une autre nouvelle qui, dans des conditions moins violentes, moins tendues, eût été peut-être reçue comme un soulagement. On apprenait tout à coup l'arrivée à Paris de M. Thiers venant s'entendre avec le gouvernement pour aller ouvrir une négociation à Versailles. Par un malheur de notre situation de prisonniers, on se trouvait jeté brusquement en face de cette péripétie nouvelle au milieu de toutes les excitations de la lutte, sans rien savoir depuis plus d'un mois de ce qui se passait en Europe, des mouvemens diplomatiques qui pouvaient s'accomplir, du voyage patriotiquement poursuivi par M. Thiers. Que signifiait cette négociation dont on parlait? Il ne pouvait être question de la paix, bien difficile à conclure en ce moment. Il s'agissait donc toujours d'un armistice, repris cette fois dans des conditions qu'on ne connaissait pas. Cette idée d'un armistice, à vrai dire, n'avait jamais été tout à fait abandonnée depuis Ferrières, et même un instant, au commencement d'octobre, elle avait pris une forme assez singulière, assez peu saisissable. Des officiers américains, le général Burnside, le colonel Forbes, avaient fait plusieurs fois le voyage de Versailles à Paris, de Paris à Versailles. Ils avaient été attirés, prétendaient-ils, « par la grandeur du spectacle qu'offrait la guerre; » ils n'étaient que de « simples voyageurs sans caractère officiel. » Ils paraissaient

manifester les plus vives sympathies pour la France, et ne se seraient pas refusés à être des intermédiaires de conciliation pour un armistice. Ce qu'ils disaient à Paris était fort peu précis; ce qu'ils disaient au camp prussien n'aurait guère ressemblé à de la sympathie pour la France, si on en croyait M. de Bismarck parlant de cet incident au maire de Versailles dans sa conversation du 21 octobre. « Des généraux américains sont venus me trouver, disait-il; ils sont allés à Paris, et, lorsqu'ils en sont revenus, ils m'ont dit : — *Il n'y a rien à faire!..* Ce ne sont pas de vrais républicains, ce sont des fous ou des tyrans. — Je ne veux pas blesser votre patriotisme en vous répétant tous les termes dont ils se sont servis... » Le général Trochu en avait fini de ces allées et venues inutiles d'une façon parfaitement courtoise, mais avec une vivacité toute militaire, qui avait dû en effet laisser peu d'espoir au général Burnside sur le succès de sa mission, plus ou moins volontaire.

Avec M. Thiers, c'était autre chose; on rentrait dans la réalité, la question prenait un caractère plus sérieux et se précisait. La négociation qui motivait la rentrée momentanée à Paris de l'illustre plénipotentiaire de la France avait été préparée par le voyage qu'il venait d'accomplir, que la ville assiégée avait pu à peine connaître et dont le résultat nous apparaissait subitement. Ce n'est pas que M. Thiers, par l'activité de son patriotisme, par la séduction de son éloquence, eût réussi à secouer ce que M. de Beust appelait « la torpeur de l'Europe. » Il avait fait tout ce qu'il avait pu. En un mois, il avait parcouru le continent; il avait quitté Londres pour se rendre à Vienne et à Saint-Pétersbourg, puis il avait fait une seconde halte à Vienne, il était allé à Florence pour revenir ensuite à Tours. Partout il avait rencontré l'intérêt le plus vif, les sympathies les plus sérieuses, il avait été entouré d'égards pour lui-même, pour la France éprouvée qu'il représentait. Malheureusement toutes les politiques étaient engagées. L'Angleterre, inquiète pour l'équilibre du continent, ne voulait cependant à aucun prix se laisser entraîner à quelque acte qui pourrait la compromettre. La Russie, bienveillante de paroles, était dès le premier moment liée à la Prusse, sinon par un traité, du moins par une promesse de neutralité qui trouvait sa garantie dans la déférence de l'empereur Alexandre pour son oncle le roi Guillaume. L'Autriche savait, pour en avoir reçu l'assurance du tsar lui-même, que, si elle remuait un régiment, la Russie en ferait avancer deux, on se servait de cette expression. L'Italie ne pouvait rien, si tout ce monde restait immobile. Une action collective était impossible, elle avait échoué tantôt par la réserve méticuleuse de l'Angleterre, tantôt par le refus de la Russie. Des démarches particulières ne pouvaient avoir que peu d'effet, et le dernier espoir se résumait dans ce mot

du prince Gortchakof à M. Thiers : « vous trouverez auprès de l'empereur des secours pour négocier et pas pour autre chose; on vous aidera à traiter, et, croyez-moi, il n'y a pas autre chose à faire. »

C'était bien peu, et c'était tout. Non-seulement on ne voulait pas se laisser entraîner à la guerre, on ne voulait pas même s'engager dans une tentative de médiation combinée qui ressemblerait à une pression de l'Europe sur la Prusse. On ne refusait pas néanmoins de ménager à la France les moyens de négocier directement une trêve qui pourrait être un acheminement à la paix. La pensée en était venue à Pétersbourg, elle préoccupait en même temps le cabinet anglais, qui ne voulait pas faire moins que la Russie, et qui de son côté demandait pour M. Thiers « la faculté d'entrer à Paris pour y recevoir les pouvoirs d'aller négocier un armistice à Versailles. » La proposition d'armistice était donc le résultat de cette démarche de l'Angleterre, qui ne faisait que répondre à la pensée de la Russie et à laquelle se joignaient aussitôt l'Autriche et l'Italie, de telle sorte que M. Thiers se trouvait être un plénipotentiaire à demi accrédité par l'Europe, conduit en quelque sorte par la main des neutres au seuil d'une négociation où la Prusse se montrait prête à entrer après avoir remis les sauf-conduits qu'on lui demandait. C'est ainsi que M. Thiers, traversant les lignes prussiennes depuis Orléans, passant à Versailles sans s'y arrêter, arrivait le 30 octobre à Paris, dont il ignorait la situation, où l'on connaissait tout aussi peu ce travail diplomatique fait pour sauver la dignité de la France, et où cette idée d'un armistice, se confondant avec la nouvelle de la capitulation de Metz, ressemblait à un préliminaire de la capitulation de Paris lui-même. C'était parfaitement inexact. L'armistice pouvait fort bien n'être pas même un préliminaire de paix; en aucun cas, il ne livrait Paris, il n'avait d'autre objet que de préparer la réunion d'une assemblée nationale en sauvegardant l'honneur et les intérêts de la ville assiégée. Dans l'obscurité où l'on vivait, il n'en fallait pas plus cependant pour redoubler l'émotion publique, excitée par tout cela et par un dernier contre-temps qui n'était pas le moins grave.

Au moment où l'on apprenait la chute de Metz et où M. Thiers entrait à Paris, en effet, une des plus cruelles péripéties militaires du siége s'accomplissait. Le Bourget, pris un instant, gardé pendant deux jours, était perdu de nouveau, enlevé par les Prussiens après un combat meurtrier. Par elle-même, l'affaire n'aurait pas eu un intérêt de premier ordre; par les circonstances dans lesquelles elle se produisait, elle prenait une importance singulière. Le Bourget est un village à l'est de Saint-Denis, long de près de 1 kilomètre, sur le côté de la route de Maubeuge. Par sa position, il était

exposé directement au feu des batteries ennemies placées à Pont-Iblon sur les collines qui forment la rive droite du petit cours d'eau de la Morée, et de plus il était pris en flanc par les batteries prussiennes de Dugny. Non-seulement le gouverneur n'avait pas eu l'intention d'occuper Le Bourget, qu'il ne croyait pas tenable, mais en outre, ayant ses vues tournées ailleurs, sentant le besoin de pouvoir disposer de toutes ses forces à un moment donné, il avait recommandé une stricte défensive sur tout le front de Saint-Denis. Il avait interdit tout ce qui conduirait à l'occupation fixe des points avancés, lorsque le 28 octobre au matin il apprenait que dans la nuit les francs-tireurs de la presse avaient tenté un coup de main hardi et heureux sur Le Bourget. Vivement engagés, ils avaient été soutenus par de l'infanterie de ligne et le 14e bataillon de mobiles de la Seine, puis par de nouveaux renforts. Bref, Le Bourget restait entre nos mains. C'était l'œuvre du général de Bellemare, qui était à Saint-Denis, un peu impatient de se montrer, de se signaler à l'attention des Parisiens, et qui, après s'être laissé aller à autoriser, à favoriser l'opération des francs-tireurs, avait pris sur lui de la soutenir, pensant bien qu'une fois engagé il ne serait pas abandonné. Le gouverneur de Paris ne laissait pas d'être inquiet : il se trouvait dans cette position critique d'un chef supérieur dont on a dépassé les instructions, mais qui craint d'enlever à de braves gens un poste qu'ils viennent de payer de leur sang, qui se voit réduit à couvrir des opérations hasardeuses pour ne pas dévoiler à toute une ville le décousu de la défense. Il comprenait bien qu'il y avait du danger à persister, que les Prussiens ne se tiendraient pas pour battus, et en effet dès l'après-midi du 28 ils revenaient à la charge, dirigeant contre Le Bourget un véritable bombardement. Le lendemain, nouvelle attaque de l'ennemi, qui était visiblement décidé à ne pas lâcher prise, d'autant plus qu'il se sentait un peu piqué dans son orgueil.

On tenait néanmoins au Bourget, on s'y établissait assez fortement, on se couvrait à la hâte de quelques travaux de défense. Paris s'échauffait assez pour un fait d'armes qui, disait-on, « élargissait le cercle de notre occupation au-delà des forts, donnait de la confiance à nos soldats et augmentait les ressources en légumes pour la population parisienne. » Le 29, le général de Bellemare arrivait au Louvre fort satisfait de lui-même, s'efforçant de tranquilliser le gouverneur sur les suites de son entreprise, demandant seulement de l'artillerie pour se défendre. On aurait peut-être pu profiter du petit succès qu'on avait eu le 28, qu'on avait maintenu le 29, pour se dégager honorablement et rentrer dans nos lignes; mais c'était toujours avoir l'air de désavouer une opération hardie devant une population qui trouvait déjà qu'on n'agissait pas assez. Le gouver-

neur, sans partager la confiance du général de Bellemare, se laissait aller par nécessité, subissant ce qu'il n'avait pas autorisé. Malheureusement aussi l'exécution des ordres donnés pour un envoi d'artillerie éprouvait quelque lenteur.

Tout devenait contre-temps. Le général Trochu avait certes raison dans les tristes pressentimens dont il se sentait agité. Ce n'était pas fini en effet. Les Prussiens, pour qui Le Bourget était le seul poste d'observation en avant du front de la garde, les Prussiens étaient décidés à reprendre le village à tout prix. Le 30 octobre, à six heures du matin, nos soldats de ligne et nos mobiles du 14e et du 16e bataillon de la Seine se trouvaient surpris à leur tour après avoir surpris les Allemands deux jours auparavant; ils étaient criblés d'obus par une formidable artillerie qui venait d'ouvrir son feu. Sortant de leurs abris, ils se voient assaillis de tous côtés par des masses d'infanterie qui s'avancent. L'ennemi, avec neuf bataillons de la garde déployés en trois colonnes, marche sur Le Bourget; il y entre en force, non sans rencontrer une violente résistance qui lui fait éprouver les pertes les plus sérieuses. Nos jeunes soldats se battent énergiquement; le commandant Ernest Baroche, à la tête de ses mobiles de la Seine, va au-devant de la mort plutôt que de se rendre. Bientôt cependant les masses prussiennes débordent de toutes parts, on est menacé d'être coupé de Saint-Denis, et on est obligé de se retirer en laissant nombre de mobiles et de francs-tireurs prisonniers. Les forts venaient en aide à cette retraite désastreuse. Le Bourget une fois perdu, Drancy, qu'on avait occupé, mais qu'on n'avait pas eu le temps de mettre en état de défense, ne pouvait tenir sous un feu épouvantable qui s'ouvrait tout à coup. De ce côté aussi, il fallait se retirer. C'était assurément une journée cruelle, peu compromettante au point de vue de la défense générale, douloureuse au point de vue moral parce qu'elle était une déception, et faite pour avoir un retentissement pénible à Paris parce que les mobiles de la Seine avaient particulièrement souffert, de telle façon que tout se réunissait : capitulation de Metz, armistice au caractère inconnu, perte du Bourget, trois circonstances de nature à émouvoir une population toujours frémissante et à servir de prétexte aux agitateurs; le 31 octobre est là tout entier.

IV.

C'était une journée pluvieuse et sombre. Dès le matin, quelques-uns des membres du gouvernement s'étaient rencontrés au ministère des affaires étrangères pour s'entendre définitivement avec M. Thiers sur les conditions de l'armistice qu'on allait négocier. Pendant que cette grave question s'agitait au quai d'Orsay, il de-

venait clair cependant que la situation de Paris s'aggravait par degrés. On commentait fiévreusement les nouvelles. Des bataillons de garde nationale, aux ordres des meneurs révolutionnaires, descendaient de Belleville demandant la commune, protestant contre l'armistice; tous les signes d'une commotion populaire, d'une invasion imminente de l'Hôtel de Ville apparaissaient. Les membres du gouvernement, les ministres eux-mêmes, successivement prévenus, accouraient à leur poste. M. Jules Favre n'avait pris que le temps de ménager à M. Thiers les moyens de regagner Versailles, puis il s'était dirigé vers l'Hôtel de Ville. M. Picard seul, en homme avisé, n'était nullement convaincu de l'utilité de cette réunion sur un point devenu le rendez-vous de la sédition; il prétendait qu'on allait se faire prendre dans une souricière, et vraisemblablement il avait pris d'avance ses mesures pour pouvoir s'évader en temps opportun. Les maires de Paris s'étaient rassemblés de leur côté à l'Hôtel de Ville pour délibérer, et ils demandaient que, pour calmer l'agitation, on décrétât des élections municipales immédiates. C'était, à vrai dire, un expédient fort équivoque dont le seul résultat pouvait être la formation quasi régulière d'une commune devant laquelle le gouvernement de la défense nationale serait nécessairement conduit à s'effacer pour faire place à un pouvoir purement parisien. Quelques-uns des membres du gouvernement ne se montraient pas néanmoins éloignés de souscrire à l'expédient, si l'on pouvait ainsi éviter un conflit. Il était deux heures de l'après-midi, une masse compacte, armée ou sans armes, remplissait la place de l'Hôtel-de-Ville, commençant à pénétrer dans le palais, forçant les grilles, enlevant les portes et les escaliers d'assaut.

La confusion devenait extrême, sans avoir pris encore pourtant le caractère d'une entreprise révolutionnaire déterminée. Le général Trochu, M. Jules Favre, recevaient des députations ou parcouraient les salles s'efforçant de faire comprendre l'armistice, d'expliquer l'abandon du Bourget. Ils n'étaient guère écoutés. Ils se hâtaient de regagner la salle du conseil, où ils retrouvèrent leurs collègues, lorsque tout à coup, après trois heures, la porte cédait sous un effort violent, ouvrant passage à une foule désordonnée, bruyante, composée de gardes nationaux, d'hommes du peuple, de volontaires de toute sorte, se précipitant avec des vociférations et des imprécations. Gustave Flourens et Millière paraissaient les chefs de l'invasion en plein conseil. Ici, la question se précisait : ce qu'on voulait manifestement, c'était obtenir, par ce qu'on appelait l'autorité du « peuple, » la démission du gouvernement pour le remplacer. On n'exceptait que M. Dorian, le populaire fabricateur de canons. Flourens était monté sur la table du conseil, tout galonné, botté, éperonné, soutenu par les « tirailleurs » de Belleville, dont il avait fait

sa garde. Scènes bizarres et humiliantes! Le général Trochu l'a dit avec une vivacité dramatique dans sa déposition devant la commission du 4 septembre : « Je vois encore Flourens monté sur la table et lisant les noms des membres du nouveau gouvernement... C'était un tumulte indescriptible, on ne s'entendait pas. J'étais à deux mètres de Jules Favre, qui à ce moment apostrophait ces hommes avec la plus rare énergie, leur reprochant d'avoir ruiné la défense et leur disant : — Vous êtes des scélérats et vous resterez des scélérats! — On ne l'écoutait pas; on criait à M. Dorian : — Nous ne vous entendons pas, sur la table! sur la table! — M. Dorian s'exécute, monte sur la table... » — M. Dorian s'efforce de répéter qu'il est un homme paisible, qu'il n'a rien de ce qu'il faut pour la situation qu'on veut l'obliger à prendre. N'importe, on veut Dorian, on entraîne Dorian, et pendant que ces scènes se passent dans la salle du conseil, le reste du palais est au pouvoir des autres chefs de l'émeute. Félix Pyat erre, flairant le vent du succès. Delescluze se pose en arbitre, en médiateur. Blanqui s'enferme un instant dans un cabinet et agit en chef du gouvernement. Il envoie à la préfecture de police, au ministère des finances; il expédie même des ordres aux commandans des forts et aux gardiens des portes de Paris. Il y eut un moment où l'on crut que la révolution était accomplie. Le canon cependant retentissait au loin sur le front de nos lignes!

Le malheur évidemment, c'est que, selon les prévisions de M. Picard, on était allé se faire prendre dans une souricière. Tout ce qui avait une apparence d'autorité, membres du gouvernement, ministre de la guerre, commandant de la garde nationale, tout se trouvait à l'Hôtel de Ville sous la main de l'émeute. La question était de savoir comment on se tirerait de là. Le premier assez heureux ou assez habile pour se sauver fut M. Picard, qui se transportait immédiatement au ministère des finances, qui faisait appel aux bataillons fidèles de la garde nationale : dès lors la résistance redevenait possible. Bientôt un bataillon de garde nationale du faubourg Saint-Germain, sous les ordres du commandant Ibos, se hâtait de gagner l'Hôtel de Ville, pénétrait dans le palais, arrivait jusqu'à la salle du conseil, et dans la confusion le général Trochu, M. Jules Ferry, parvenaient encore à se sauver. Le général Trochu, une fois délivré, se présentait devant les gardes nationaux qui affluaient de tous les côtés, et il parcourait une ligne immense au milieu des plus vives acclamations.

A partir de cette heure assez avancée dans la soirée, la reprise de l'Hôtel de Ville n'était plus qu'une affaire de temps. On aurait eu bientôt fini sans doute, si on avait voulu donner toute liberté au général Ducrot, qui à la première nouvelle des événemens

s'était avancé sur les Champs-Élysées avec une division et qui proposait de marcher sur l'Hôtel de Ville par la rue de Rivoli et par les quais, avec du canon devant lui. Il est certain qu'en laissant le général Ducrot marcher de ce côté et en appelant du sud le général Vinoy, qui serait descendu par le boulevard Saint-Michel, le dénoûment eût été prompt; mais le gouverneur, poussant jusqu'au bout sa politique de la « force morale, » voulait laisser à la garde nationale seule le soin d'avoir raison de la sédition; peut-être aussi craignait-on que le premier coup de canon ne fût le signal du massacre des autres membres du gouvernement, demeurés prisonniers à l'Hôtel de Ville. M. Jules Favre, M. Jules Simon, M. Garnier-Pagès, le général Le Flô, étaient restés en effet dans la salle du conseil, souvent couchés en joue par ceux qui les gardaient, accablés de fatigue et d'émotions, très fermes néanmoins et refusant de se prêter à toute concession. S'il y eut quelque essai de transaction, ce fut en dehors d'eux, au moyen d'un accord, négocié on ne sait au juste par qui, laissant aux émeutiers la liberté de se retirer et promettant les élections municipales pour le lendemain. C'était le signe de la lassitude de la sédition, qui commençait à comprendre qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Elle était en réalité tout près d'être enveloppée par les masses de garde nationale que M. Jules Ferry conduisait sur l'Hôtel de Ville et par un bataillon de mobiles bretons qui pénétrait dans le palais par un souterrain communiquant avec la caserne Napoléon. Dès lors les membres du gouvernement étaient délivrés, l'insurrection expirait d'impuissance, sans effusion de sang, au milieu de ces scènes à la fois sinistres et grotesques, sans qu'un coup de fusil eût été tiré.

On touchait déjà au matin. C'était assurément une lamentable journée, qui en compensation prouvait néanmoins deux choses : la première, c'est que ces conspirateurs, capables d'exposer Paris à tomber dans une convulsion aux pieds de l'ennemi, étaient après tout de médiocres gens qui n'avaient pas su même tirer parti de l'avantage qu'ils avaient eu un moment. Ils n'avaient sûrement montré ni habileté dans la préparation de leur entreprise, ni hardiesse dans l'exécution, et c'était fort heureux. Le second fait qui éclatait dans cette répugnante échauffourée, c'est que la population de Paris pouvait bien être mobile, frondeuse, accessible aux émotions et aux défiances, mais qu'elle restait en immense majorité intacte dans sa fidélité, dans son patriotisme, toujours prête à marcher au premier signal contre la sédition en présence de l'ennemi. En définitive, sans parler des nécessités de répression devant lesquelles on reculait ou qu'on ajournait par faiblesse, le gouvernement sortait de cette crise avec une autorité nouvelle qu'il faisait confirmer trois

jours plus tard par un plébiscite où il obtenait une sorte d'unanimité. C'était là le résultat intérieur d'une journée qui pouvait préparer la chute de Paris par l'avilissement de la guerre civile; mais quelle influence le 31 octobre allait-il avoir sur la négociation confiée à M. Thiers, qui était reparti pour Versailles le même jour, à quatre heures du soir, au moment où l'on ne savait plus s'il y avait un gouvernement de la défense nationale?

Chose curieuse et qui peint l'étrange situation créée par la guerre : à Versailles, à cinq lieues de distance, ni le 31 octobre au soir, ni les premiers jours suivans, on ne savait ce qui se passait à Paris. M. Thiers était parti, comprenant bien qu'il laissait derrière lui un orage, mais sans trop soupçonner la gravité du mouvement. Il pensait que c'était une crise à laquelle il fallait s'attendre et que le gouvernement traverserait sans y rester. M. de Bismarck lui-même ignorait-il réellement l'affaire du 31 octobre? Affectait-il simplement de l'ignorer pour prendre le temps de donner quelque satisfaction à l'Europe par une apparence de conciliation, en se réservant secrètement le prétexte qu'on venait de lui fournir pour élever quelque difficulté nouvelle quand il le voudrait? Toujours est-il que dès le lendemain de l'arrivée du plénipotentiaire français la négociation s'ouvrait, et elle paraissait marcher vers une solution favorable. Il restait, il est vrai, une question des plus sérieuses, la plus sérieuse de toutes, si l'on veut, celle du ravitaillement, de l'approvisionnement de Paris pendant l'armistice; mais elle ne semblait nullement insurmontable, le principe était accepté, et dans les évaluations qu'il avait présentées M. Thiers s'était réservé une marge suffisante pour pouvoir faire des concessions. Tout paraissait donc s'acheminer vers un dénoûment heureux, lorsque le 3 novembre M. Thiers, arrivant chez M. de Bismarck, le trouvait agité et sombre. « Avez-vous des nouvelles de Paris? dit aussitôt le chancelier, il y a eu une révolution, un nouveau gouvernement est installé à l'Hôtel de Ville! » Dès lors, à travers des regrets plus ou moins sincères, M. de Bismarck laissait entrevoir la pensée que tout pouvait être compromis, que les concessions déjà faites pourraient être retirées. Sans se laisser décourager, M. Thiers proposait d'envoyer un émissaire, qui se rendait effectivement à Paris et qui en revenait le lendemain exposant fidèlement la situation, la suite des événemens couronnés par la victoire du gouvernement; mais déjà le mal était fait, et il avait été aggravé par l'arrivée à Versailles d'une proclamation de M. Gambetta qui avait exaspéré le parti militaire allemand. Ni le roi ni l'état-major ne voulaient plus d'un armistice auquel ils n'auraient consenti dans tous les cas qu'en excluant toute condition de ravitaillement pour Paris.

La situation devenait terrible. Alors M. Thiers, pénétré des malheurs qui accablaient la France et qui pouvaient grandir encore, s'interrogeant dans son patriotisme, se demandait s'il ne vaudrait pas mieux accepter l'armistice, fût-ce sans ravitaillement, et même s'il ne faudrait pas faire de cet armistice le préliminaire de la paix. Il sondait aussitôt M. de Bismarck et il proposait de se rendre lui-même à Paris, chose dont le chancelier le détournait fort en lui disant qu'il ne sortirait pas « des mains des furieux qui dominaient la capitale. » Le plénipotentiaire français ne s'arrêta pas à cela, dans tous les cas on pouvait éviter le danger, et le lendemain M. Thiers se rencontrait au pont de Sèvres, sur la rive française, avec M. Jules Favre et le général Ducrot, que le gouverneur de Paris avait délégué pour le remplacer. Les trois interlocuteurs se réunirent dans une pauvre maison éprouvée par la guerre. Là M. Thiers exposa la situation. Il ne cacha pas qu'il serait désormais impossible d'obtenir un armistice avec le ravitaillement de Paris. Il avoua que la paix, la seule paix possible serait dure : on ne la ferait qu'en cédant l'Alsace et en payant 3 milliards; plus tard il faudrait céder la Lorraine avec l'Alsace et payer 5 milliards! M. Jules Favre ne se sentait pas en mesure de faire accepter à Paris un armistice sans ravitaillement. Le général Ducrot à son tour disait à M. Thiers qu'il croyait assez connaître le gouverneur de Paris pour être certain qu'il n'accepterait pas les conditions qu'on proposait. « Nous avons des armes, ajoutait-il, nous avons des munitions, nous avons des vivres, notre devoir est de résister tant que nous pourrons, pour donner à la France la possibilité et les moyens de se lever. Permettez-moi de vous dire que, si les ruines matérielles du pays en sont augmentées, les ruines morales diminueront dans la proportion inverse. Nous sommes aujourd'hui sous le coup des honteux désastres de Sedan et de Metz; eh bien! la défense de Paris peut nous relever de ces hontes... Dans tous les cas, nous aurons fait notre devoir. »

Dès lors il n'y avait plus rien à dire; on se séparait tristement. M. Jules Favre et le général Ducrot rentraient à Paris. M. Thiers revenait à Versailles pour reprendre peu après le chemin de Tours. Ainsi la journée du 31 octobre avait rendu tout armistice impossible, et, après cette crise redoutable des affaires du siége, il ne restait plus qu'à poursuivre la lutte pour retrouver une victoire à laquelle nous n'étions plus accoutumés, ou pour tomber du moins les armes à la main.

CHARLES DE MAZADE.

DÉMOSTHÈNE

ET SES CONTEMPORAINS

III.

DÉMOSTHÈNE AVOCAT (1).

I. A. Boullée, *Histoire de Démosthène*, 2e édition; 1867. — II. A. Schæfer, *Demosthenes und seine Zeit*, 4 vol.; Leipzig 1856. — III. Boehnecke, *Demosthenes, Lykurgos, Hyperides und ihr Zeitalter*; Berlin 1864. — IV. Albert Desjardins, *les Plaidoyers de Démosthène*, 1862. — V. Cucheval, *Étude sur les tribunaux athéniens et les plaidoyers civils de Démosthène*, 1863. — VI. R. Dareste, *du Prêt à la grosse chez les Athéniens, étude sur quatre plaidoyers attribués à Démosthène*, 1867.

I.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où Démosthène, une fois sorti de l'adolescence par son inscription sur le registre électoral du bourg de Pæanée, avait annoncé le ferme dessein d'obtenir la restitution de son héritage. Nous l'avons suivi dans toutes les péripéties de son procès contre ses tuteurs; nous avons vu quels obstacles il avait rencontrés, quelle singulière persévérance il lui avait fallu pour affronter à lui seul, malgré sa jeunesse et sa pauvreté, toute une coterie d'hommes influens et riches étroitement ligués contre l'orphelin. Au prix d'efforts et de luttes où par deux fois il avait paru plus près d'un complet désastre que du succès, il avait fini par obtenir tout au moins une satisfaction morale et par recueillir quelques débris de son patrimoine. Pour sortir de tous ces

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin et du 15 novembre 1872.

procès qui s'engendraient l'un l'autre, il avait dû faire des sacrifices; mais, malgré le dédain avec lequel ses adversaires affectent de parler du résultat de ses poursuites, ce temps n'avait point été perdu. Dans ces épreuves, non-seulement le jeune homme avait trempé son âme et sa volonté; il s'était de plus habitué à combattre, au nom de la justice et du droit, les vices de son temps. Les Grecs ont de bonne heure aimé l'argent : les hommes de ce siècle y tenaient plus encore que ceux du précédent. C'était pour devenir plus riches que les tuteurs avaient oublié les promesses jurées près du lit d'un mourant; c'est pour jouir de leur fortune et travailler à la grossir que les contemporains de Démosthène négligent leurs devoirs civiques, et, quand ils sont contraints à la guerre par Philippe, se font remplacer à bord de leurs escadres par des mercenaires. Ce lâche amour du lucre et du plaisir qui endort la conscience, Démosthène en a souffert tout d'abord dans ses intérêts privés; c'est dans sa propre cause qu'il en a senti et signalé pour la première fois l'action pénétrante et corruptrice. Plus tard, homme d'état et orateur politique, il trouvera dans cette secrète et profonde maladie morale le principal obstacle à ses desseins. Ce qui fera le timbre et l'inimitable accent de son éloquence, ce sera l'indignation avec laquelle il luttera contre les sophismes de l'intérêt et de la peur; parfois même il les fera taire à force de chaleur et de sincère passion.

Ce qui n'a pas été pour Démosthène un moindre avantage, c'est qu'il fut pendant ses premières années de jeunesse préservé, comme par force, de toute dissipation. Dès lors Athènes tendait à devenir surtout une ville de plaisir; elle était déjà presque aussi renommée par ses cuisiniers que par ses écrivains et ses artistes. C'était toujours un centre politique important, une des trois premières cités de la Grèce, c'était même encore la capitale intellectuelle du monde hellénique; mais cette louange ne lui suffisait plus. Les poètes comiques la célébraient maintenant comme la métropole des gourmets et le rendez-vous des viveurs qui voulaient manger leur argent en bonne compagnie. C'était à Athènes que l'on trouvait le meilleur poisson, que l'on dégustait les sauces les plus savantes; c'était entre Athènes et Corinthe que se partageaient les courtisanes les plus célèbres. Avait-on, dès sa jeunesse, pris goût à ces voluptés, il était bien difficile ensuite de s'en détacher. Tout au moins on y perdait l'habitude du travail, on y laissait passer sans retour l'heure des sévères et fortes études. Il en était beaucoup et des mieux doués qui payaient plus cher encore cette séduction; ils s'accoutumaient à satisfaire tous leurs caprices, toutes leurs passions : aussi ne leur fallait-il pas longtemps pour se ruiner à ce jeu. On tenait pourtant,

ne fût-ce que par vanité, à continuer son train de vie; alors, si l'on jouissait de quelque crédit auprès du peuple et devant le jury, on se mettait à trafiquer de son influence ou l'on intentait des procès aux gens riches, afin de se faire payer son désistement ou d'obtenir une part de leurs dépouilles. Le métier, de tout temps, avait eu ses profits; jamais il n'avait rapporté ce qu'il donna aux contemporains du roi Philippe, qui eut à sa disposition, pour solder les traîtres, tout l'or du Pangée. Quelle tentation pour un Philocrate, pour un Démade, pour un Eschine, pour tous les gens de plaisir qui commençaient à sentir leur bourse vide! Une fois qu'on avait glissé sur cette pente, qu'il était difficile de la remonter! Démosthène avait une nature ardente et passionnée; s'il avait eu assez de fortune et de loisir pour essayer, jeune encore, de toutes ces distractions que ne se refusait presque aucun fils de famille, son génie eût-il porté d'aussi beaux fruits? En tout cas, à s'engager dans cette voie, notre orateur aurait perdu l'unité et la dignité de sa vie. Admettons qu'il aurait su, malgré de grands besoins d'argent, rester incorruptible; tout au moins il eût été bien plus tôt victime de ces imputations vagues et calomnieuses sous lesquelles il finit par succomber dans l'affaire d'Harpale. Un homme d'état qui ne fût point vénal, c'était à Athènes chose si rare que l'on y croyait à la dernière extrémité seulement et comme en désespoir de cause.

Ce fut donc un bonheur pour Démosthène que d'avoir ainsi, dès le début de sa carrière, à briser des obstacles, à prendre les hommes et la vie corps à corps. Ces laborieuses et fécondes années, il ne les employa d'ailleurs pas tout entières à préparer et à plaider ses procès. Nul doute que dès lors, par la conversation, par la lecture, par tous les moyens en son pouvoir, il n'ait travaillé à se donner une solide instruction générale. Il assistait aux débats des tribunaux et aux délibérations de l'assemblée, il était assidu aux représentations dramatiques, il étudiait les grands écrivains d'Athènes, ses poètes, ses prosateurs, les historiens surtout. Dans les ouvrages de sa maturité, on trouve une abondance de faits et de pensées, une variété de connaissances, une hauteur de vues, une certaine manière de posséder et de dominer son sujet, qui témoignent d'une culture étendue et profonde. Cela dépasse en tout sens Lysias et même Isée. On comprend donc que les anciens aient refusé de croire que Démosthène dût à Isée tout ce qu'il savait.

Il est telle vérité, presque vulgaire aujourd'hui, que ne soupçonnaient même point les érudits qui, sous les successeurs d'Alexandre, commencèrent à écrire l'histoire littéraire de la Grèce. L'enseignement scolaire et technique a sans doute son rôle dans le développement d'une intelligence active et vigoureuse; mais il n'y entre que

pour une part assez faible peut-être. Parmi les élémens que cette intelligence s'assimile, les plus importans sont ceux qu'elle emprunte aux livres qui la frappent, aux personnes distinguées qu'elle fréquente, aux grands spectacles qui la remuent, pour tout dire en un mot, au milieu où elle vit et comme à l'air qu'elle respire. C'est ce dont ne se doutent pas les Callimaque et les Hermippos, les Cæcilius et les Denys d'Halicarnasse; pour eux, tout don éminent qu'ils rencontrent chez un grand homme s'explique par l'action de tel ou tel maître qui le lui a transmis par ses leçons. Avocat et juriste, Isée leur paraissait trop spécial pour expliquer à lui seul tout Démosthène. Sa renommée était d'ailleurs bien modeste; il semblait qu'à un aussi glorieux élève il fallût des maîtres plus célèbres. Vers le temps de Cicéron, qui n'est ici que l'interprète des rhéteurs grecs, il est donc généralement admis que Démosthène a figuré parmi les auditeurs de Platon et ceux d'Isocrate. On aurait cru lui faire affront en ne lui ouvrant pas la porte des jardins d'Académos ou de la fameuse école de rhétorique. Ceux qui ont les premiers accrédité ces assertions obéissaient d'ailleurs à une tendance qui se marque dans toute l'histoire de la race hellénique. A quelque instant de sa longue carrière que l'on observe l'esprit grec, on y retrouve le même besoin d'ordre et le même procédé tout élémentaire de classification. S'agit-il de l'expédition des argonautes, du cycle thébain ou du cycle troyen, l'imagination des poètes s'arrange pour réunir, dans le navire Argo, sous les murs de Thèbes ou dans la plaine de Troie, tous les héros qui sont censés appartenir à telle ou telle génération mythique; elle les y amène chacun à son heure des points de l'horizon les plus différens. Alors même que certains traits, certains détails de la légende, sembleraient exclure l'idée de ce rapprochement, elle trouve toujours quelque moyen ingénieux et détourné d'assigner à chacun un rôle, fût-il épisodique, dans l'un ou l'autre de ces grands drames. On ne s'en tient pas là, on établit entre tous ces héros des rapports soit de filiation directe, soit de parenté ou d'alliance. Il en est de même, bien des siècles plus tard, quand le génie grec travaille à dresser l'inventaire de son merveilleux passé. Là aussi, peu à peu, à mesure que disparaissent les contemporains des derniers hommes de génie et que reculent et grandissent dans l'éloignement ces hautes figures de l'âge classique, l'imagination des conteurs et des grammairiens, — en Grèce, les grammairiens, eux aussi, ont de l'imagination, — est prise du désir d'établir un lien entre les hommes marquans d'un même siècle. Le rapport qu'elle emploie le plus volontiers pour réunir ainsi toute une série de noms, c'est le rapport de maître à élève. La mémoire trouve là un secours, et le goût des

combinaisons systématiques une satisfaction; mais plus d'une erreur s'introduit par cette porte dans l'histoire littéraire. Ce travail d'arrangement commence, pour les contemporains de Philippe, dans la capitale des Ptolémées. Déjà du temps de Cicéron, c'est chose admise que Démosthène et tous ses rivaux d'éloquence sont sortis de l'école d'Isocrate « comme les héros grecs des flancs du cheval de Troie, dans la nuit suprême d'Ilion. » L'image est heureuse et vive; cependant l'examen attentif des faits et des témoignages est loin de confirmer cette opinion.

Nous ne nous arrêterons point ici à discuter l'un après l'autre les textes qui mettent Démosthène en relation avec Isocrate et Platon; rien par exemple de plus invraisemblable que les anecdotes puériles recueillies à ce sujet par l'auteur des *Vies des dix orateurs.* On peut, pour ce qui concerne Isocrate, opposer aux vagues assertions des scoliastes le témoignage formel de Plutarque. Celui-ci affirme que Démosthène fut élève d'Isée et non d'Isocrate; il en donne même la raison. Denys d'Halicarnasse ne s'explique pas sur ce point; mais il indique, comme le plus célèbre des élèves d'Isocrate, l'historien Théopompe; c'est assez dire qu'il ne regarde point Démosthène comme l'un d'entre eux. Dans son discours sur l'*Antidosis,* Isocrate ne mentionne pas Démosthène parmi ses disciples, mais il nomme Onétor et son frère; or nous avons trouvé cet Onétor, dans le procès des tuteurs, parmi les ennemis personnels de Démosthène. En revanche, le premier discours que Démosthène écrivit dans une cause publique est dirigé contre un autre élève d'Isocrate, Androtion. Ceux des disciples d'Isocrate qui habitaient Athènes, pour la plupart ambitieux et riches, formaient une coterie puissante; or ce groupe témoigna tout d'abord à Démosthène une malveillance qui ne s'expliquerait point, s'il fût sorti de la même école. Enfin on a cru saisir chez Isocrate lui-même, dans un de ses derniers ouvrages, des allusions chagrines aux succès de Démosthène; si le vieillard s'était cru le maître du premier orateur de son siècle, n'aurait-il pas, avec son ingénieuse vanité, su faire valoir ce titre de plus à l'admiration des hommes (1)?

Pour ce qui est des relations avec Platon, l'opinion qui les admet ne repose pas sur des fondemens plus solides. Hermippos paraît l'avoir accréditée le premier vers la fin du IIIe siècle avant notre ère; il dit l'avoir trouvée dans des mémoires anonymes. Cicéron l'appuie sur l'autorité « d'une lettre de Démosthène. » Il n'a guère

(1) Si les discours *contre Kallippos* et *contre Lacritos,* attribués à Démosthène, étaient bien de lui, la preuve serait encore plus frappante; mais il y a tout lieu de croire que le premier de ces plaidoyers est d'Apollodore, et le second d'un auteur inconnu.

pu songer qu'à la cinquième; elle contient un bel éloge de la doctrine platonicienne, mais il n'y est point indiqué que Démosthène ait été, comme cet Héracléodore auquel la lettre est adressée, disciple du maître. De plus tous les critiques s'accordent à rejeter les lettres mises sous le nom de Démosthène. Les anciens d'ailleurs n'y regardaient pas de si près quand ils croyaient avoir trouvé un moyen spécieux de rattacher l'un à l'autre deux grands hommes du passé; un péripatéticien, pour relever la gloire de sa secte, n'avait-il pas imaginé d'avancer que Démosthène avait tiré toute son éloquence de la *Rhétorique* d'Aristote? Il fallut que Denys démontrât que la *Rhétorique* n'avait guère été composée que vers le temps de la bataille de Chéronée; notre orateur avait alors depuis longtemps déjà produit ses plus belles œuvres. Est-ce à dire que Démosthène ne doive rien à Isocrate ni à Platon? Ce serait aller beaucoup trop loin. L'un et l'autre étaient ses compatriotes et ses aînés; quand Démosthène entra dans la vie, leurs œuvres étaient dans toutes les mains. Un jeune homme qui a l'esprit ouvert, l'âme neuve et sensible, subit toujours l'influence de ses grands contemporains : de manière ou d'autre, quelque chose d'eux arrive jusqu'à lui et passe dans son être; il reçoit là des impressions qui donnent à son intelligence sa forme durable et sa physionomie particulière.

L'éloquence de Démosthène, éloquence d'action et de combat, est à certains égards l'opposé même de celle d'Isocrate, éloquence de luxe et d'apparat, qui prend son temps et ne suppose pas de contradicteurs. Ces deux hommes n'ont de commun que le patriotisme; on ne peut rien imaginer de plus différent que l'ensemble de leurs opinions et de leurs idées. Il n'en est pas moins facile de marquer ce dont Démosthène est redevable à l'auteur du *Panégyrique*. Un disciple d'Isocrate lui aurait prêté, racontait-on, ses cahiers d'école; il aurait eu ainsi connaissance des préceptes du maître. Nous ne savons quel fonds il faut faire sur cette anecdote. Vers la fin de la vie d'Isocrate, si celui-ci n'avait pas publié lui-même son cours de rhétorique, ce manuel avait servi à l'instruction d'un si grand nombre d'élèves qu'il devait être à peu près tombé dans le domaine public. En tout cas, Démosthène n'y trouvait rien qu'Isée ne lui eût aussi bien enseigné. Ce fut surtout par ses œuvres principales, par des discours tels que le *Panégyrique*, le *Plataïque*, l'*Archidamos*, qu'Isocrate agit sur Démosthène. C'est là, mieux que par tout autre exemple, que celui-ci dut apprendre comment l'expérience et les réflexions du politique pouvaient se traduire dans un langage où l'emploi continuel des termes abstraits n'enlevait rien à l'aisance et à la clarté; c'est dans cette prose, la plus savante et

la plus travaillée qui fût jamais, qu'il saisit tous les secrets de la période et du nombre oratoire.

Il n'est pas moins évident que Démosthène a lu Platon. Là ce ne sont pas des rapports extérieurs, des rapports de forme et de style que l'on peut signaler. La langue de Platon, sans jamais tomber dans cette corruption chère aux décadences que l'on appelle la prose poétique, rivalise avec celle des poètes par l'abondance et l'éclat des images; il n'est au contraire, dans toute la littérature grecque, pas de prose plus sévère et plus éloignée des tours poétiques que celle de Démosthène; il n'en est point qui semble plus fidèle à son rôle d'interprète de la réflexion appliquée aux choses humaines. A cet égard, on ne pourrait y comparer que celle d'Aristote; mais chez Aristote c'est la sereine raison du philosophe qui découvre les lois éternelles, qui jouit et fait jouir les autres de ces plaisirs de la recherche, « les plus hautes délices des êtres pensans; » chez Démosthène, tandis que la raison du politique étudie les faits et les causes, son âme de citoyen s'indigne des hontes qu'elle subit et des malheurs qu'elle prévoit. Chez lui, la pensée est échauffée par le sentiment patriotique, la raison même est passionnée, ce qui donne à son style un accent ému et vibrant que ne peut avoir celui d'Aristote.

C'est par un autre côté que Démosthène se rattache à Platon. Dans toutes ses harangues retentit l'écho de cette noble morale du devoir dont nous trouvons dans la *République*, dans le *Gorgias*, partout enfin chez le philosophe, l'immortelle expression. Les anciens l'avaient déjà remarqué. Le stoïcien Panætios, nous dit Plutarque, « affirmait que la plupart des discours de Démosthène sont fondés sur ce principe : le beau moral mérite par lui seul notre préférence. Ce principe, on le trouve dans ses discours *sur la Couronne, contre Leptine, contre Aristocrate*, et dans les *Philippiques*. L'orateur ne mène pas ses concitoyens à ce qui est le plus facile, le plus commode, le plus utile; il veut qu'ils placent la vertu et le devoir avant la sûreté même et le salut. » C'est encore Quintilien qui s'écrie : « Est-ce que ce fameux serment où Démosthène prend à témoin ceux qui sont morts pour la patrie à Marathon et à Salamine ne nous montre pas assez clairement que Platon a été son maître? » Panætios et Quintilien ont raison : ce ne peut être là une simple coïncidence; il y a comme un fidèle souvenir des leçons de Platon dans cette politique qui ne rougit point d'elle-même malgré l'insuccès, qui refuse de se laisser juger par l'événement. Démosthène ne veut s'occuper que de la valeur morale des actes qu'il a conseillés, comme le juste de Platon ne se soucie que d'être vertueux, sans s'inquiéter de la récompense ou des châtimens que les

hommes lui réservent. L'orateur trouve Athènes plus heureuse d'avoir été battue à Chéronée en faisant son devoir que si elle avait prospéré en s'effaçant et en abdiquant, comme le voulait Isocrate, ou en aidant Philippe à réduire la Grèce en esclavage, comme Eschine et Démade le lui auraient volontiers conseillé; c'est ainsi que le Socrate de Platon proclame que le juste, même insulté et persécuté par tous, même traîné en prison, puis mis en croix, est plus heureux que l'injuste au comble des honneurs, des richesses et de la puissance. Pour que, malgré tous les démentis qui lui furent infligés par la fortune, il soit resté toute sa vie fidèle à cet idéal, il faut qu'il l'ait conçu de bonne heure, dans ces années de jeunesse où les doctrines que nous embrassons et les sentimens qui nous remuent atteignent jusqu'au fond même de l'âme encore fraîche, molle et facilement pénétrable, y laissent une ineffaçable empreinte et en modifient pour ainsi dire la substance. C'est alors vraiment que l'homme se fait et s'achève; plus tard, quelque temps qu'il lui reste à vivre, les changemens ne seront qu'apparens. Tout ce qui viendra du dehors, émotions et idées, glissera sur le métal durci par la vie, ou ne fera qu'entamer et colorer légèrement la surface.

II.

C'était pour châtier ses tuteurs infidèles et pour se faire rendre l'argent volé que Démosthène, dès sa première jeunesse, s'était appliqué avec tant de zèle à l'étude de la rhétorique et du droit. C'était par intérêt ou plutôt par nécessité qu'il avait tâché d'apprendre à composer un plaidoyer et à parler en public. Il se trouva par bonheur que les obstacles et les difficultés qui semblaient devoir peser si douloureusement sur sa vie se tournèrent en aiguillons; les circonstances ne firent que le pousser violemment du côté où l'inclinait sa nature, où l'appelait son génie. Il combattait pour se préserver de la misère, lui et les siens, pour s'assurer l'indépendance, pour épargner la gêne à sa vieille mère, pour conquérir une dot à sa sœur; mais en même temps il prit goût à ce genre de travaux et de luttes, il s'aperçut qu'il pouvait songer à tirer parti des talens qu'il avait acquis comme malgré lui, sous la pression des événemens. Pourquoi ne remplacerait-il pas, comme avocat, son maître Isée, dont il s'était approprié, par un long et intime commerce, l'art savant et la science juridique? Pourquoi ne tirerait-il point parti d'une expérience qui lui avait coûté si cher? Si le succès l'y encourageait, ne lui serait-il point permis d'aspirer à un rôle plus brillant encore, à celui de ce Callistrate d'Aphidna,

dont l'habile et véhémente parole l'avait de si bonne heure ému jusqu'à l'enthousiasme? Quand il écoutait discuter au Pnyx ou devant le jury, il lui venait à l'esprit des idées, des argumens, des objections, des mouvemens d'éloquence et de passion. Il s'interrogeait donc et s'observait lui-même; il sentait sa pensée s'affermir, son intelligence devenir plus capable d'attention et de réflexion, son âme vibrer comme un instrument délicat et sonore; il sentait naître et germer en lui l'orateur.

En attendant, il travaillait. Plutarque nous a conservé de curieux détails sur la méthode qu'il suivait, sur les exercices auxquels il s'astreignait. Ces détails sont sans doute empruntés à des mémoires rédigés sinon par un contemporain de l'orateur, au moins par quelque lettré de la génération suivante, de celle que représente Démétrius de Phalère. On devinait dès lors que le temps des génies originaux était passé, qu'une ère venait de se clore pour la Grèce au moment où avait disparu ce groupe d'hommes éloquens et passionnés : les Eschine et les Démade, les Hypéride et les Démosthène, dont la vie comme la mort avaient eu quelque chose d'éclatant et de tragique. Aussi ceux qui, tout jeunes, avaient encore entendu retentir ces grandes voix maintenant éteintes par l'exil, le fer ou le poison, s'appliquaient-ils à recueillir curieusement leurs propres souvenirs et ceux de quelques vieillards, derniers survivans de cet âge héroïque et de ces luttes mémorables où ils avaient eu l'honneur de combattre, mêlés dans le rang, sous la bannière de l'un ou l'autre de ces illustres chefs.

Quelle que soit l'origine des renseignemens en question, ils ont d'ailleurs un caractère de vraisemblance trop marqué pour ne point mériter d'être reproduits. Démosthène, dit Plutarque, donnait pour base et pour stimulant à ses études ses relations avec le monde extérieur. Aussitôt qu'il était rentré à la maison, il repassait les faits qu'il avait entendu discuter, — en tant qu'ils soulevaient une question de droit, — et il prenait note de la solution juridique qui était intervenue. Les discours qu'il avait écoutés, il les récapitulait, il cherchait à en retrouver les divisions et même les périodes principales, les traits les plus frappans. A ce propos, il réfléchissait au parti que tel ou tel orateur avait tiré de telle ou telle idée, à l'adresse qu'il avait mise à tourner telle ou telle difficulté; il examinait, il vérifiait à nouveau les raisons qui avaient été données pour et contre. De tels exercices faisaient pour lui, de chaque débat politique et judiciaire auquel il assistait, une véritable leçon : ils aiguisaient son jugement, ils ouvraient son esprit, ils l'empêchaient de s'engouer de telle ou telle théorie; en un mot, ils le préservaient du danger de ne voir les choses que sous une seule face,

ils le défendaient de toute étroitesse d'esprit et de tout préjugé. C'est par ce travail personnel, poursuivi pendant plusieurs années, que s'expliquerait surtout l'art extraordinaire avec lequel plus tard, dans ses plaidoyers et ses discours, il sait prévoir, ébranler, réfuter à l'avance, quand il parle le premier, les argumens de la partie adverse.

C'était sur la manière de grouper et d'employer les idées que portaient ces études, toutes d'expérience et de pratique. Quelque intérêt qu'il y trouvât, elles n'empêchaient pas le jeune homme d'en continuer d'autres, plus théoriques et moins personnelles, dont le souvenir aussi s'est conservé. Point d'orateur qui soit moins rhéteur que Démosthène; il n'eût pourtant point été de son temps ni de son pays s'il eût dédaigné la rhétorique. Il avait débuté par là, sous la direction d'Isée; ce qu'il y avait à prendre dans ces préceptes et ces recettes, il le savait, il le possédait déjà, quand il sortit des mains de cet habile maître. Il n'en tint pas moins à se rendre compte des règles qu'avaient pu poser, des exemples qu'avaient pu donner d'autres écoles. Il lui fut facile, nous avons montré comment, de mettre à profit l'enseignement d'Isocrate sans suivre ses cours : il put lire ses traités et ses harangues. Cela ne lui suffit pas; il ne refusa point son attention même à des maîtres et à des écrits d'un ordre inférieur. Ainsi, nous raconte-t-on, il aurait étudié les traités et les discours d'Alcidamas, qui continuait, non sans jouir encore d'une certaine vogue, les traditions de Gorgias. Démosthène avait l'esprit trop sain, il avait été soumis à une trop sage discipline pour risquer d'être séduit par cette froide et prétentieuse élégance; ne fût-ce que pour mieux éviter ces défauts, il n'en voulut pas moins connaître les préceptes et les exemples que donnait une école maintenant déchue, mais dont le rôle, à son heure, avait été si brillant.

Pour des travaux aussi variés, pour l'étude des auteurs, de la rhétorique et du droit, pour cette révision et ce résumé des débats auxquels Démosthène avait assisté pendant la journée, pour la rédaction des plaidoyers que l'on commençait à venir lui demander, il lui fallait du temps, beaucoup de temps. Où le prendre, sinon sur les heures que le commun des hommes consacre au repos, sur la nuit et son silence? Le jour, alors même que l'on n'est pas appelé hors du logis par les affaires et le train de la vie, on se sent, dans sa propre demeure, à la merci des importuns; leur ferme-t-on sa porte, on ne réussit point à empêcher de pénétrer toutes ces rumeurs confuses qui envoient jusqu'au travailleur solitaire un écho des agitations et des passions de la ville; c'en est assez pour lui donner des distractions, pour lui rendre difficile de fixer long-

temps sa pensée sur un même objet. Il devait d'ailleurs être bien plus malaisé encore de s'isoler et de se recueillir à Athènes que dans une ville moderne, qu'à Paris même; les maisons y étaient de construction légère et toutes petites, mal défendues contre l'indiscrétion des fâcheux et les cris de la rue. Là, point de ces appartemens reculés, situés soit au fond d'une cour ou sur des jardins, soit au dernier étage de quelque haute maison, où l'homme d'étude peut trouver, au cœur même de nos quartiers les plus populeux, une retraite presque aussi calme et aussi sûre qu'au milieu des bois; de sévères consignes en protégent les abords, et les bruits du dehors, arrêtés par des murs épais et de lourdes tentures, n'y parviennent que changés en un lointain et sourd murmure; celui-ci, loin de distraire et de gêner l'esprit, devient plutôt alors pour la pensée une excitation solitaire. Cette voix de la cité qui monte, affaiblie, mais puissante encore, jusqu'au savant, à l'historien, à l'orateur renfermé dans son cabinet, courbé sur ses livres et ses papiers, elle lui rappelle qu'il y a là, tout près de lui, des hommes qui liront ses ouvrages et qui profiteront de ses découvertes, des foules que passionnera son éloquence, des juges qui le récompenseront, par leur estime ou même par la gloire, des efforts et des fatigues qu'il s'impose.

L'Athènes du IVe siècle avant notre ère n'offrait point à la vie studieuse et retirée les mêmes facilités. Le citoyen qui, par profession, tenait à suivre de près le mouvement des affaires et de la politique, à ne rien perdre des discussions du Pnyx et des tribunaux, ne pouvait guère, à l'exemple de Platon, se loger hors de la ville, dans la banlieue, parmi les oliviers, les platanes et les blancs peupliers qu'arrosaient, comme dit Sophocle, « les courans vagabonds du Céphise; » il fallait habiter dans le voisinage du Pnyx et de l'Agora, aux Skambonides, à Melitte ou à Kolyttos. Nous ne savons où se trouvait la maison patrimoniale de Démosthène, celle où il résidait encore au moment du procès contre ses tuteurs et où s'écoula tout au moins la première partie de sa vie; mais j'imagine qu'elle devait être située dans l'un de ces quartiers encombrés et bruyans, quelque part entre l'Acropole et la porte du Pirée. C'était dans cette région, la plus voisine tout à la fois du marché d'Athènes et de son port, que se groupaient les boutiques et les industries principales; le père de Démosthène devait avoir ses ateliers dans cette partie de la ville ou dans le Céramique, et sa demeure à peu de distance de ses ateliers. Partout là, dans les endroits où le roc affleure sur des collines maintenant désertes, on distingue encore les traces des maisons, étroites, nombreuses et pressées. Ces habitations n'avaient qu'un rez-de-chaussée et un premier étage; elles

n'étaient séparées l'une de l'autre que par des ruelles ou de petites cours fermées de murs assez bas; on y était trop près des passans et des voisins pour n'être point sans cesse dérangé.

D'ailleurs on ne restait guère chez soi; l'on sortait aussitôt le soleil levé. Était-ce jour d'assemblée, on montait au Pnyx. Sinon, après avoir fait un tour au marché pour acheter ses provisions, le commerçant et le journalier allaient à leur travail, les gens de loisir couraient après les nouvelles, et, pour les commenter, formaient sur la voie publique des groupes bruyans, semblables à ceux qui, dans la moderne Athènes, barrent si souvent le chemin aux voitures, là où se croisent les rues d'Éole et d'Hermès. La séance quotidienne du sénat attirait les politiques; mais parfois une barrière de bois, tirée devant la porte du Tholos, indiquait que ce corps siégeait *en comité secret* (ἐν ἀπορρήτῳ). C'était alors vers les tribunaux que l'on se dirigeait; on avait appris devant lequel d'entre eux se plaiderait, ce jour-là, le procès le plus intéressant, et la salle était bien vite remplie. Le suprême plaisir, c'était d'écouter quelque discussion entre orateurs de talent, quelque belle plaidoirie; quand l'assemblée et les tribunaux chômaient, on se rabattait sur la conversation. Comme le Vulteius Ménas d'Horace, les uns s'asseyaient sous l'auvent de quelque barbier,

. . . . . vacua tonsoris in umbra;

d'autres se promenaient en bavardant sous les portiques ou dans les cours et les allées des gymnases. On ne rentrait guère chez soi que pour y prendre ses repas, pour s'y reposer à l'heure de la sieste et pendant la nuit.

Il y avait là des conditions qu'il fallait accepter, sous peine de se retrancher du commerce des hommes; mais dans cette vie tout extérieure, comment faire à l'étude la place nécessaire? Démosthène n'hésita point; il employait ses journées comme le faisaient ses concitoyens, à fréquenter tous ces lieux de réunion; ses nuits, il les consacrait au travail du cabinet. Une extrême sobriété, dont il s'était fait une règle, lui permettait de réduire au strict nécessaire la part du sommeil. Un des reproches que lui adressaient plus tard ses ennemis, nous le savons par lui-même et par plusieurs témoignages contemporains, c'était d'être un buveur d'eau; on prétendait trouver là l'indice d'un mauvais caractère, d'un naturel insociable et farouche. Ce n'était qu'une sage précaution, un régime dont lui-même tempéra plus tard la sévérité. Tous les vins de Grèce sont capiteux; leurs fumées alcooliques eussent rendu le cerveau moins capable de supporter, sans en souffrir, la fatigue de la veille et du travail nocturne.

Démosthène se mettait-il à l'ouvrage après un frugal repas arrosé d'eau claire, et prolongeait-il ses études jusqu'à une heure avancée de la nuit, ou plutôt, s'endormant tout de suite après souper, ne se relevait-il pas vers les trois ou quatre heures du matin pour travailler jusqu'au moment où la ville recommençait à s'agiter et à bruire autour de lui? Peut-être cette dernière combinaison demande-t-elle au début, tant que l'habitude n'est pas bien prise, un plus pénible effort de volonté; mais elle est de beaucoup la meilleure, pour l'esprit et pour le corps tout à la fois. Plusieurs hommes éminens de notre temps, dont la verte et laborieuse vieillesse fait notre admiration, lui doivent peut-être le rare privilége d'avoir conservé, jusque dans leur grand âge, l'entier exercice de leurs hautes facultés. La veille du matin échauffe bien moins le sang, irrite bien moins les yeux et les nerfs que celle du soir. Le soir, on sent peser sur sa tête le poids des fatigues et des tracas du jour; pour s'appliquer à l'étude, il faut faire en quelque sorte violence à des organes déjà las, à une intelligence distraite et préoccupée. Le matin au contraire, l'homme tout entier sort du sommeil reposé et comme renouvelé. L'eau dont il baigne ses mains et son visage, les fraîcheurs de l'aube auxquelles il entr'ouvre bientôt sa fenêtre, tout concourt à un même effet : c'est alors que la conception est le plus vive et le plus lucide, la vue le plus nette. Si nous en croyons Cicéron, qui reproduit là quelque renseignement emprunté à ses sources grecques, Démosthène aurait été de cet avis. L'orateur, dit-il, s'irritait contre lui-même quand il arrivait par hasard qu'il ne fût point levé au moment où les ouvriers, avant le jour, partaient pour leur travail.

Quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre, Démosthène consacrait à l'étude une partie de ses nuits; le fait est certain. Encore bien des années après, Pythéas, un des hommes les plus spirituels du parti macédonien, faisait allusion, dans un débat, aux veilles obstinées de son illustre adversaire. « Tes traits d'esprit sentent l'huile, » lui disait-il d'un air méprisant, — à quoi Démosthène répondit non sans à-propos : « En tout cas, ta lampe en aurait bien d'autres à conter que la mienne. » Comme la plupart des hommes de son bord, Pythéas avait la réputation d'un viveur qui passait la nuit en orgies.

Ici, comme dans tous les chapitres de cette biographie, à côté de l'histoire nous rencontrons la légende, ces anecdotes puériles qui faisaient la joie des grammairiens et des sophistes de la décadence. Démosthène, racontait-on, afin d'être encore plus à l'abri des distractions, s'était fait construire un cabinet souterrain; il s'y enfermait pour lire et pour déclamer; du temps de Plutarque, ce caveau

était l'une des curiosités que l'on montrait à l'étranger qui visitait Athènes. La précision de ce renseignement n'a rien qui commande la confiance; tout au contraire serions-nous tentés de croire qu'il faut en faire honneur à l'imagination des *exégètes*, les cicérone, les domestiques de place de l'antiquité. On sait par plus d'un exemple avec quelle facilité s'accréditent ces fausses dénominations. Tout y contribue, les vanités locales, les prétentions des savans qui veulent paraître ne rien ignorer, les calculs de tant de gens intéressés à satisfaire, en l'exploitant, la curiosité des étrangers et la crédulité des badauds. Il paraît incontestable que, plus de quatre siècles après le temps où vivait Démosthène, la tradition attachait le souvenir et le nom de l'orateur à quelqu'un des nombreux silos que l'on observe encore, à demi comblés, dans les parties désertes de l'ancienne Athènes, ou bien à quelque chambre funéraire creusée dans le roc et semblable à celle que l'on avait imaginé d'appeler *la prison de Socrate*. A vrai dire, cette attribution était peut-être aussi peu fondée que cet autre caprice du préjugé populaire qui, dans les temps modernes, avait fait du *monument choragique de Lysicrate*, malgré l'inscription de l'architrave, la *lanterne de Démosthène*. Ce texte, des plus clairs, ne laisse subsister aucun doute sur le vrai caractère et la destination de ce charmant petit édifice, élevé, l'an 334 avant notre ère, pour perpétuer la mémoire d'une couronne décernée, dans un concours scénique, au chœur formé par les jeunes gens de la tribu Acamantide; il saute aux yeux que le beau fleuron qui le surmonte servait de support au trépied, prix de la victoire. On savait d'ailleurs par les anciens eux-mêmes qu'il y avait là, au nord-est de l'Acropole, toute une rue décorée de monumens semblables à celui qu'un heureux hasard a préservé de la destruction comme pour fournir à nos architectes un type classique des formes et des proportions de l'ordre corinthien. Il n'y avait point là place à l'erreur, ni même à l'hésitation; pourtant des voyageurs intelligens, par déférence pour l'opinion vulgaire, ont prétendu retrouver, dans le fleuron terminal, la forme emblématique d'une lampe, allusion aux laborieuses veillées de l'orateur (1). Plutarque et ses contemporains y regardaient de moins près encore; de pareils témoignages ne prouvent donc qu'une chose, c'est l'existence de la tradition au temps d'où ils proviennent.

(1) On trouve encore ces rêveries dans un livre publié il y a peu d'années, la deuxième édition de l'*Histoire de Démosthène*, par M. A. Boullée, livre tout plein de bons sentimens, mais qui témoigne d'un amour malheureux pour les lettres grecques. Il est triste de penser que le lecteur français qui voudrait se faire une idée de la vie de l'orateur n'ait à sa disposition que cet ouvrage médiocre, tout plein d'erreurs et d'incohérences, tandis que l'Allemagne possède un travail aussi critique et aussi complet que possible, le grand ouvrage d'Arnold Schæfer.

Quant au fait que cette tradition prétendait attester, nous serions assez disposés à le révoquer en doute. Dans la vie, les choses se passent bien plus simplement, sans autant de mise en scène; quand on a le ferme propos de travailler, on n'est point, surtout la nuit, forcé, pour se recueillir, de descendre à la cave. Ce serait pourtant aller bien loin que de déclarer impossible ce qui n'est que suspect et assez peu probable. Soit alors, soit plus tard, Démosthène a pu habiter une de ces maisons adossées à quelque escarpement, qui profitaient de la situation pour s'agrandir aux dépens de la colline; il a même pu parfois chercher le silence et la fraîcheur dans le cellier, dans quelque réduit employé d'ordinaire comme magasin ou comme grenier. Mais on ne s'en tenait pas là : Démosthène, racontait-on, se serait enfermé dans ce même cabinet souterrain pendant des semaines, il y serait resté, à plusieurs reprises, deux ou trois mois de suite, sans mettre le pied dehors. L'envie pouvait le prendre, avant le terme qu'il s'était fixé, de s'échapper de cette prison; pour se mettre hors d'état de céder à cette tentation, il se serait, au début de sa captivité volontaire, fait raser tout un côté de la tête. Avant que barbe et cheveux eussent repoussé, il ne pouvait songer à reparaître en public : il eût été accueilli par des huées et des rires. Rien de plus invraisemblable, on peut même dire de plus ridicule que toute cette histoire. Démosthène, dans la période de sa vie à laquelle semble s'appliquer le mieux ce récit, avait déjà fait l'épreuve de sa volonté, on pourrait presque dire de son obstination. Il pouvait assez compter sur sa propre énergie pour n'avoir pas à se défier de lui-même et à prendre de pareilles précautions contre la défaillance et le caprice.

Nous n'insisterons pas sur ce qu'il y a de bizarre et de mesquin dans ces petits moyens; il semble qu'un nouveau coup de rasoir et une perruque mise à propos eussent tiré Démosthène d'embarras, le jour où sa réclusion lui fût devenue trop insupportable. Des raisons plus sérieuses nous déterminent à refuser toute créance à ce récit. L'idée d'une retraite aussi absolue et aussi prolongée est en contradiction formelle avec ce que Plutarque nous apprend des exercices habituels du jeune homme; elle ne s'accorde pas mieux avec les nécessités de la carrière à laquelle il se préparait et où il s'était déjà engagé. Nous savons avec quelle assiduité et quelle attention toujours en éveil il fréquentait l'assemblée, le sénat et les tribunaux, trouvant partout matière à des observations, qu'il classait et digérait ensuite dans le silence du cabinet; or à Athènes comme dans tous les pays vraiment libres, la vie politique n'était jamais suspendue. En s'isolant ainsi, pendant de longues semaines, pendant des mois entiers, dans une sorte de cachot, Démosthène aurait

risqué de perdre le fil des discussions pendantes, de n'être plus au courant quand il reparaîtrait. D'ailleurs, comme tout avocat qui débute, il cherchait la clientèle; n'était-ce pas en se montrant le plus souvent possible à la barre des cours de justice, en causant avec ceux qui l'entouraient et en leur donnant son opinion motivée qu'il pouvait attirer les yeux et se faire connaître? Qui donc aurait été le chercher dans cet obscur asile où vous le reléguez? Chez les Athéniens comme à Paris, comme partout ailleurs, celui qui prétend s'imposer au public doit avant tout se garder de se laisser oublier. Le mathématicien, le physicien, l'astronome, le chimiste, un Descartes, un Galilée, un Copernic, un Lavoisier, ceux qui étudient les lois éternelles des nombres et de la matière, les mouvemens des astres dans l'espace ou les affinités des atomes, peuvent s'enfermer dans leur cabinet ou dans leur observatoire, vivre au milieu de leurs instrumens et de leurs appareils, de leurs fourneaux et de leurs creusets; occupés à trouver des formules pour les plus hautes abstractions où puisse s'élever la pensée ou à dégager des phénomènes les rapports constans qui se cachent derrière leurs fugitives et changeantes apparences, ils peuvent se séparer des hommes, pour se rappeler à leur souvenir, de loin en loin, par quelqu'une de ces étonnantes découvertes qui renouvellent la science et qui semblent reculer les limites du monde. Il en est tout autrement du moraliste et de l'historien, à plus forte raison de l'avocat et du politique. Ce que ceux-ci étudient, ce ne sont pas des relations idéales ni les propriétés de la matière, ce n'est même pas l'homme abstrait du philosophe, c'est ce qu'il y a de plus complexe parmi les êtres qui nous sont connus, l'homme concret, l'homme de telle race et de telle époque, bien plus encore, un certain nombre d'individus, un groupe de contemporains et de concitoyens. Pour agir sur ce groupe, pour avoir prise sur lui par la parole, il faut y rester sans cesse mêlé; par une expérience de toutes les heures, de tous les instans, il faut arriver à connaître le fort et le faible de ces âmes que l'on se propose de gouverner par la parole, il faut en venir à prévoir, comme le marin devine la tempête, non-seulement ce que l'on peut appeler les mouvemens réguliers de l'opinion, mais ses fantaisies et ses brusques caprices. Celui qui se propose d'acquérir cette science doit, l'oreille, les yeux et l'esprit toujours ouverts, vivre au plus épais de la mêlée humaine. Ses observations, il ne les notera pas, comme aujourd'hui l'astronome et le physicien, sur un registre spécial; mais, grâce à l'habitude qu'il prendra d'associer rapidement certaines idées, grâce surtout aux heures de méditation et de travail qu'il saura se réserver, elles se déposeront et s'ordonneront au fur et à mesure dans son intelligence, elles se graveront dans sa

mémoire, elles y formeront avec le temps un riche et vaste répertoire où il retrouvera, dans toute conjoncture difficile, d'utiles points de comparaison, quelque souvenir du passé qui lui fera comprendre le présent et deviner l'avenir. Ainsi s'acquièrent cette expérience des hommes et cet art de les manier, ce sang-froid et ce coup d'œil qui nous frappent aujourd'hui chez les plus illustres vétérans du barreau français et de nos assemblées politiques.

III.

Parmi ceux qui, soit intérêt, soit curiosité, suivaient les débats des tribunaux, on n'avait point pu ne pas remarquer la manière dont Démosthène avait conduit ses propres affaires, la connaissance des lois et le talent de discussion dont il avait fait preuve dans tout le cours de cette pénible lutte judiciaire, dans les plaidoyers qu'il avait prononcés contre Aphobos et contre Onétor. L'effet produit aurait été assez grand pour que, dès l'année qui suivit la fin de ce long procès, les cliens se soient déjà présentés. Schæfer, non sans vraisemblance, attribue aux années 361 ou 366 les discours *contre Spudias* et *contre Calliclès;* il y reconnaît des œuvres de jeunesse du grand orateur, qui n'avait alors que vingt-cinq ans. Isée fut peut-être pour beaucoup dans ce résultat; peut-être concourut-il, avec un efficace empressement, à lancer le jeune avocat, comme nous dirions aujourd'hui, à lui créer une clientèle. Il était fier d'un élève qui dès ses débuts lui avait fait honneur; plusieurs années de vie commune et de communs travaux l'avaient mis à même d'apprécier mieux que personne cette noble nature; il avait dû peu à peu s'attacher à un pareil disciple, pressentir l'essor que prendrait, si les circonstances le favorisaient, un génie de si haute volée. La somme considérable, les 10,000 drachmes que Démosthène lui avait payées, sous une forme ou sous une autre, comme prix de ses leçons, contribuaient à lui assurer la richesse ou tout au moins l'aisance; il se sentait vieillir, il aspirait au repos. N'est-il pas naturel de supposer qu'à ce moment, à mesure qu'il se détachait des affaires, il envoya à Démosthène d'abord quelques-uns, puis bientôt un plus grand nombre de ceux qui venaient lui demander d'écrire pour eux des plaidoyers? Il pourrait avoir commencé par se décharger sur son élève des causes les moins importantes et les moins rétribuées, pour finir enfin, sous la contrainte de l'âge, par lui tout abandonner. N'est-ce point ainsi que chez nous, avant de quitter la barre, les avocats célèbres se préparent et se désignent des successeurs? S'intéressent-ils à un jeune homme, ils l'emploient d'abord à travailler, sous leurs yeux, comme secrétaire; ils lui donnent des dossiers à examiner, des affaires à instruire; un peu plus

tard, ils l'envoient plaider à leur place. Les cliens, les avoués, les juges s'accoutument ainsi à la figure et à la parole du débutant; les occasions ne lui manquent pas de montrer ce qu'il vaut ou ce qu'il pourra valoir un jour; s'il manque aux occasions, c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre.

De quelque manière que lui soient venus les cliens, Démosthène commença donc de bonne heure à faire le métier de *logographe* ou de fabricant de plaidoyers (1). Il l'exerça, ce semble, avec succès et profit pendant une quinzaine d'années au moins, jusqu'au moment où il fut conduit, par les circonstances et par son génie, à passer du rôle de chef de l'opposition à celui de premier ministre du peuple athénien. Les affaires publiques durent alors, le plus souvent, l'absorber presque tout entier; en intervenant à tout propos dans les procès privés, il aurait d'ailleurs risqué de compromettre pour un mince profit sa haute situation politique. Nous ne croyons pourtant point que, même à cette époque, Démosthène homme d'état se soit absolument interdit de composer des plaidoyers pour autrui (2). Quand la prise de Thèbes par Alexandre et ses victoires d'Issus et d'Arbelles, en réduisant Athènes à l'impuissance, eurent fait des loisirs à ses politiques, Démosthène paraît être revenu au métier de sa jeunesse (3); il y pouvait trouver à la fois des ressources pécuniaires qui lui serviraient à soutenir son train, et une occupation qui l'aidait à passer le temps et à se consoler d'un grand rôle perdu. C'est ainsi qu'en France, depuis le commencement du siècle, on voit, le lendemain de chacune de nos révolutions, revenir au barreau les avocats qui sous le régime précédent ont été députés ou ministres. Du pouvoir ou de la tribune, les événemens les ont rejetés dans la vie privée; ce n'est cependant point en vaincus qu'ils reparaissent sur le théâtre de leurs premiers succès. De toute manière, malgré la catastrophe dont ils ont été les victimes et parfois les auteurs, leur réputation n'a pu que gagner à l'éclat de ces luttes auxquelles ils ont été mêlés; leur prestige s'en est accru, et, pour peu qu'ils soient appliqués et laborieux, ils voient bientôt les avoués et les cliens reprendre en foule le chemin de leur cabinet.

Dans le recueil des ouvrages qui nous sont arrivés sous le nom

(1) Pour plus de détails sur la situation et l'art de l'avocat athénien ou du *logographe*, voyez les études consacrées à Antiphon et à Lysias dans la *Revue* du 1er février et du 15 août 1871.

(2) Le discours *contre Bœotos sur le nom* est de 350 ou de 349, l'*Exception contre Pantænetos* de 346 ou 345.

(3) La chose serait certaine, s'il était prouvé que Démosthène est bien l'auteur des discours composés pour des affaires de prêts maritimes qui ont pour titre *contre Zénothémis, contre Phormion, contre Lacrite* et *contre Dionysodore;* mais il y a de bonnes raisons pour douter que deux au moins de ces discours soient de Démosthène.

de Démosthène, on en compte trente-trois qui se présentent, non comme des discours par lui prononcés devant les tribunaux ou devant l'assemblée, mais comme des plaidoyers qu'il aurait composés pour autrui. Il y a, pour qui veut étudier de près cette intéressante collection, une première distinction à faire : de ces discours, un certain nombre n'appartiennent pas à Démosthène, comme nous en avaient avertis déjà Denys d'Halicarnasse et d'autres critiques de l'antiquité. C'est à l'époque alexandrine et, selon toute apparence, par les soins de Callimaque, à la fois érudit et poète, que ce recueil aurait été formé, que les discours auraient été rangés dans l'ordre où nous les lisons encore aujourd'hui; or il n'est point douteux que ce travail n'ait été fait avec quelque précipitation et sans grand discernement. Les libraires, pour donner plus de valeur à leur marchandise, les employés au catalogue, pour s'épargner des recherches ennuyeuses, étaient enclins à inscrire, sous le plus léger prétexte, un nom célèbre en tête des manuscrits dont ils avaient fait l'acquisition à Athènes; c'est ainsi que se trouvèrent attribués à Démosthène et à deux ou trois de ses contemporains les plus renommés des ouvrages qui appartenaient à des orateurs et à des logographes de second ou troisième ordre, oubliés déjà moins d'un siècle après leur mort. Pour plusieurs des plaidoyers compris parmi les œuvres de Démosthène, le doute n'est point permis, et nous avons des raisons péremptoires de lui en refuser la paternité; il en est d'autres qui, pour des motifs d'ordres divers, paraissent justement suspects. Parmi les compositions auxquelles l'éditeur alexandrin a pour jamais attaché le nom du grand adversaire de Philippe et d'Alexandre, il n'en est guère plus de la moitié qui ne soulèvent point quelques doutes spécieux, et où nous puissions nous tenir pour assurés de reconnaître la main même et l'œuvre certaine de Démosthène (1).

Parmi les discours authentiques, il y aurait encore des catégories à établir. Certains plaidoyers ont été rédigés par Démosthène pour être prononcés dans des causes publiques, dans des procès où la politique était en jeu; notre orateur, sans y paraître de sa personne, y était engagé d'intérêt et de passion. D'autres au contraire, le plus grand nombre, ont un caractère purement privé. Démosthène y plaide, en vrai logographe, une affaire qui ne le touche par aucun

(1) C'est dans les *Beilage* ou Appendices, qui forment la seconde partie du troisième volume d'Arnold Schæfer, qu'il faut chercher l'appareil et les résultats de toute cette critique. On trouvera, page 316 de cette partie, le tableau dans lequel il résume les conclusions de la vaste enquête à laquelle, reprenant à nouveau et contrôlant tous les travaux de ses prédécesseurs, il a soumis tous les ouvrages dont se compose la collection démosthénienne.

côté. Tantôt c'est quelque procès civil, une question de contrat, d'héritage, de tutelle ou d'état; tantôt c'est une instance qui serait chez nous du ressort de la police correctionnelle, une demande de réparation provoquée par des mauvais traitemens, des injures ou des calomnies. C'est à ce dernier groupe de plaidoyers que nous emprunterons, pour l'étudier ici, le discours *contre Conon*. Le sujet n'en a rien de bien important par lui-même, ni qui semble fait pour piquer très fort la curiosité; il s'agit d'une simple action de *coups et blessures* (αἰκίας), intentée, à propos d'une querelle de corps de garde, par un inconnu, dont nous savons à peine le nom, à l'un de ses ennemis, un brutal qui n'a pas laissé dans l'histoire plus de trace que le plaignant. Tout est dans l'art, déjà signalé par les anciens, avec lequel l'avocat a su mettre en œuvre cette pauvre matière.

Dans l'exorde, le demandeur, Ariston, pose sa plainte et indique pourquoi il s'est contenté d'une action de *coups et blessures*. Il aurait pu donner à son instance une autre forme, de manière à faire tomber sur la tête de Conon un châtiment plus sévère; s'il s'en est abstenu, ce n'est pas que son droit soit douteux, c'est que, jeune encore, il a voulu témoigner de sa déférence pour les conseils de parens, d'amis plus avancés dans la vie, c'est que, par égard pour leurs avis, il s'est décidé « à ne pas se montrer, dans le redressement de ses injures, plus ardent qu'il ne convient à son âge. Ainsi ai-je fait, ajoute-t-il,... et pourtant rien ne m'eût été plus doux, Athéniens, que de le voir condamné à mort! » Ce cri de haine a quelque chose de naïf et de sauvage; le plaignant semble le laisser échapper malgré lui, sous l'impression trop vive encore des injures qu'il a reçues. Cet involontaire et rapide oubli de la modération qu'il s'est commandée donne à son langage un accent de sincérité plus marqué; il lui sert aussi pour amener le récit des faits de la cause. Avant de raconter les actes de violence sur lesquels se fonde la demande actuelle, Ariston remonte aux origines mêmes de l'inimitié dont le poursuivent ceux qui l'ont si fort maltraité, Conon et ses fils, dignes enfans d'un tel père :

« Nous quittâmes Athènes, il y a trois ans de cela, pour nous rendre à Panacte, où nous avions ordre de tenir garnison. Les fils de Conon, que voici, avaient leur tente près de nous, à mon grand déplaisir. C'est là en effet ce qui a donné naissance à notre querelle et à tous nos froissemens. Vous allez voir comment. Dès que ces hommes avaient pris leur repas du matin, ils passaient la journée entière à boire, et ils ne se départirent pas de cette habitude tant qu'ils restèrent dans cette garnison. Quant à nous, nous conservions dans le service les habitudes que

nous avions contractées à Athènes. Aussi, à l'heure qui est pour les autres celle du souper, ils étaient, eux, déjà échauffés par le vin. Les esclaves qui nous servaient furent leurs premières victimes. Notre tour vint ensuite. Sous prétexte que nos esclaves les enfumaient en faisant notre cuisine ou leur parlaient mal, à tort et à travers ils donnaient des coups, répandaient des seaux d'immondices, et versaient sur nous leur urine; en un mot, il n'y avait pas de grossièreté ni d'insulte qu'ils ne nous fissent. Lorsque nous vîmes cela, grande fut notre colère. Nous nous bornâmes d'abord à marquer notre dégoût; mais, comme ils persistaient sans relâche à nous jouer des tours, toute mon escouade alla en corps trouver le stratége et lui dire ce qui s'était passé. Pour moi, je n'ai agi qu'avec mes camarades. Le stratége adressa des reproches à ces hommes et les punit non pas seulement à cause des grossièretés qu'ils avaient commises envers nous, mais encore d'une manière générale pour tous les méfaits dont ils s'étaient rendus coupables dans le camp. Quant à eux, bien loin d'y mettre un terme et d'en rougir, ils fondirent sur nous, dans la même soirée, dès que la nuit fut venue; ils commencèrent par dire des injures et finirent par me porter des coups. Ils poussèrent de tels cris et firent un tel tapage autour de la tente que le stratége et les taxiarques accoururent, et avec eux un certain nombre de soldats comme nous, qui nous mirent à l'abri de tout acte de violence et nous empêchèrent d'en commettre nous-mêmes, insultés comme nous l'étions par ces gens-là. Les choses étaient donc allées très loin, et, quand nous fûmes de retour ici, il y eut entre nous, comme on pouvait s'y attendre, beaucoup d'irritation et d'inimitié. Je ne pensai pas cependant que je dusse leur intenter une action, ni leur demander en aucune façon compte de ce qui s'était passé. J'étais simplement résolu à me tenir dorénavant sur mes gardes, et à faire en sorte de n'avoir aucun rapport avec de pareilles gens (1). »

Par sa vive et familière simplicité, ce récit dut plaire aux juges, vieillards auxquels il rappelait les campagnes de leur jeunesse, les nuits passées sous la tente, les repas au grand air, dans ces beaux sites où se dressaient, au milieu des montagnes, les forteresses destinées à protéger les frontières de l'Attique, Panacte et Décélie, Eleuthères et Phylé. Pour nous aussi, n'emprunte-t-il pas un intérêt tout particulier et comme une surprenante réalité aux souvenirs de ces dernières années, de la guerre et du siége, de la garde mobile et de la garde nationale? Parmi ceux qui ont traversé ces épreuves, arrachés par le devoir à leurs occupations et à leur cercle ordinaires, il n'est personne qui ne songe sans quelque plaisir à l'agrément qu'il a trouvé dans certains rapprochemens inattendus

(1) Ici, comme pour les discours *contre Aphobos* et *contre Onétor*, nous empruntons encore à M. R. Dareste sa traduction inédite.

et dans les longues conversations, bientôt intimes et confiantes, auxquelles provoquait l'oisiveté forcée du rempart ou du camp. De ces hasards et de ces épanchemens sont nées souvent des amitiés qui ont survécu aux circonstances, et qui comptent aujourd'hui parmi les meilleures et les plus solides. En revanche, qui n'a présentes à la mémoire bien des scènes désagréables amenées, entre gens d'une même compagnie et d'une même escouade, par la différence des éducations et des goûts, par un contact forcé de tous les momens, qui devenait, à la longue, irritant et pénible au dernier point? Qui ne ressent encore quelque chose de la colère qu'il a parfois éprouvée quand il se voyait contraint d'entendre des propos grossiers, de subir des entretiens dont la lourde gaîté contrastait si cruellement avec le malheur des temps? Ceux même à qui la chance n'avait point assigné de trop insupportables compagnons étaient-ils, par cela même, à l'abri de toutes les misères que peut entraîner cette cohabitation obligatoire? Non certes. Point de chambrée où n'existassent deux factions ennemies, le parti des gens sensés qui savaient dormir ou qui tout au moins voulaient reposer sur leur botte de paille ou leur lit de camp, celui des irréguliers qui, sous un prétexte ou sous un autre, préféraient passer la nuit à jouer, à boire et à chanter. Malgré l'étroitesse et la dureté du matelas, vous aviez fermé les yeux, vous sentiez venir le sommeil; mais tout à coup vous étiez réveillé par de grands éclats de voix, et cependant l'instant approchait où vous auriez une patrouille à faire, une garde à monter! Révolté, furieux, vous vous dressiez sur votre séant; comme l'hoplite athénien dont nous avons reproduit les griefs, vous faisiez appel à l'autorité, d'ailleurs presque toujours impuissante, du sergent ou du lieutenant; vous lanciez aux perturbateurs une volée d'injures, et votre indignation était parfois si vive que, sans les camarades, vous les eussiez bien volontiers pris à la gorge. Reportons-nous à tous ces épisodes de notre vie militaire, qui semblent déjà si loin, quoique deux années à peine les séparent de l'heure présente; nous comprendrons dans quelles dispositions de violente et mutuelle antipathie durent rentrer à Athènes, quand ils quittèrent la garnison de Panacte, Ariston et les fils de Conon. Pendant des semaines, peut-être pendant des mois, les conflits avaient été quotidiens, et c'était la surveillance des officiers qui seule avait empêché ces sentimens d'éclater en voies de fait et en rixe sanglante; les franchises de la vie civile allaient leur permettre de se donner un plus libre cours. Voici comment le plaignant présente les faits que vise sa demande.

« Peu de temps après notre retour de Panacte, je me promenais, selon mon habitude, le soir dans l'Agora, avec Phanostrate de Céphise, jeune

homme de mon âge. Survient Ctésias, fils de Conon, en état d'ivresse, descendant le long du Léokorion, près des maisons de Pythodore. Il nous aperçut, poussa un cri, et se parlant à lui-même comme un homme ivre, sans que l'on pût entendre ce qu'il disait, passa devant nous pour monter à Mélité. Là (comme nous l'avons su depuis) étaient réunis à boire, chez Pamphile le cardeur, Conon que voici, un certain Théotime, Archébiade, Spintharos, fils d'Eubule, Théogène, fils d'Andromène, une assez nombreuse compagnie. Ctésias les fit tous lever, et marcha vers l'Agora. Le hasard voulut que, ayant tourné au Pherréphattion et revenant sur nos pas, nous fussions précisément devant le Léokorion; nous y rencontrâmes ces hommes, une mêlée s'engagea. L'un d'eux, que l'on n'a pu reconnaître, s'élança sur Phanostrate et le saisit; Conon que voici, son fils et le fils d'Andromène m'entourèrent, se jetèrent sur moi, me dépouillèrent d'abord de mon manteau, puis d'un croc-en-jambe me firent tomber dans le ruisseau, et m'arrangèrent si bien à force de coups de pied et de bourrades de tout genre que j'en eus la lèvre fendue et les yeux gonflés à ne plus les ouvrir. En un mot, ils me laissèrent en si mauvais état que je ne pouvais ni me relever ni proférer une parole. Couché par terre, je les entendais dire toute sorte d'injures. Je ne parle pas du reste, ne me souciant pas de les noircir. Il y a d'ailleurs certaines choses que j'hésiterais à appeler de leur nom devant vous; mais voici un fait qui montre bien l'insolence de cet homme et qui prouve bien que toute l'affaire a été conduite par lui. Il se mit à chanter, contrefaisant la voix du coq qui pousse son cri de victoire, et les autres lui disaient de faire le battement d'ailes avec les coudes. Des passans survinrent et m'emportèrent nu comme j'étais, pendant que ces hommes s'enfuyaient avec mon manteau. Quand j'arrivai à la porte de chez moi, ce ne fut qu'un cri de douleur de la part de ma mère et de ses servantes. On me porta au bain, non sans peine, et, quand je fus bien essuyé, on me montra aux médecins. Pour preuve de ce que j'avance, je vais vous produire les témoins. »

Est-il besoin de faire ressortir ce qu'il y a dans ce récit, plus encore que dans le précédent, d'habileté discrète et savante? Remarquons d'abord l'extrême précision avec laquelle sont indiqués le lieu de la scène et les mouvemens de tous les acteurs; tous ces endroits étaient familiers aux juges, que rien ne pouvait mieux disposer à se représenter les choses telles que les leur mettait sous les yeux celui qui semblait si bien se souvenir des moindres détails. Vers le début est jetée, comme en passant, une petite phrase où le plaignant raconte sa première rencontre avec Ctésias, fils de Conon; l'orateur y insiste d'autant moins que le fait a dans son système plus d'importance. Tout en paraissant se borner au rôle de

rapporteur fidèle, il suggère à ses auditeurs la pensée de rapprocher ce cri que pousse Ctésias et ces paroles qu'il se murmure à lui-même de son prompt retour en nombreuse et turbulente compagnie. Les juges en concluront qu'il y a eu de la part de Ctésias et de Conon préméditation et guet-apens, que Conon et ses compagnons de table sont redescendus tout exprès sur l'Agora pour faire à leur adversaire un mauvais parti; ils tiendront d'autant plus à leur idée qu'ils se figureront être arrivés d'eux-mêmes à cette conclusion. Une impression analogue doit être produite par le tableau que trace Ariston de la joie indécente à laquelle son ennemi s'abandonne après ce bel exploit; rien ne s'accorde mieux avec ce qu'il a déjà raconté des façons de l'homme violent et grossier qui le poursuit de sa haine, rien ne peut mieux contribuer à les rendre tous odieux, Conon, ses fils et leurs dignes acolytes, viveurs de bas étage dont il reprend et achève le portrait dans d'autres parties de son plaidoyer. Il les montre plus loin faisant partie de vraies sociétés de débauche où l'on s'affuble de surnoms dont le seul que nous osions traduire en français équivaudrait assez bien au titre de *compagnons de la bouteille :* on s'y enivre, on y porte, on y reçoit des coups à propos de courtisanes que l'on se dispute; on s'amuse, après boire, à parcourir les rues, à rosser et à détrousser les passans, « à dévorer les viandes consacrées à Hécate dans les carrefours, à ramasser de tous les côtés, pour s'en régaler ensemble, les chairs que l'on enlève aux porcs offerts en sacrifice expiatoire par les magistrats au moment de leur entrée en charge. »

Ces gens de joyeuse humeur, dont on peut apprécier par ces traits les goûts distingués, se proposent, dit Ariston, de tourner devant le tribunal la chose en farce et en plaisanterie; ils railleront leur adversaire, qui fait tant de bruit et d'embarras pour quelques horions donnés et rendus. Le plaignant a prouvé, par des témoignages partout mêlés fort à propos au récit, qu'il n'y a jamais eu provocation de sa part; il démontre de même, par le témoignage des médecins appelés auprès de lui, qu'il s'en est fallu de bien peu que la prétendue plaisanterie de Conon n'eût une issue tragique. A la suite des coups qu'il avait reçus, il fut pris d'une maladie qui le conduisit à l'extrémité; sans une évacuation de sang, qui se fit naturellement et en grande abondance, il était perdu, et ses parens auraient eu à traîner Conon devant l'aréopage, comme coupable d'assassinat sur la personne d'un citoyen. Haussant alors le ton, l'orateur indique, explique et justifie les lois dont il invoque en ce moment la protection. Pourquoi le législateur a-t-il établi toute cette série d'actions pour *injures*, pour *voies de fait*, pour *coups*, pour *blessures volontaires*, qui se tiennent entre elles et se supposent

l'une l'autre? C'est pour arrêter aussitôt que possible, dans la route où il serait tenté de s'engager, l'homme violent et emporté; c'est pour imposer un frein à l'offenseur, et pour empêcher l'offensé de se faire justice à lui-même, de provoquer ainsi des représailles qui bientôt ensanglanteraient la cité. Le fait le moins considérable, celui de l'injure, a été incriminé, ce semble, en vue de celui qui est le dernier et le plus grave de tous. On a voulu prévenir les meurtres. On a craint que l'injure ne conduisît aux coups, les coups aux blessures, les blessures à l'homicide. Pour chacun de ces faits, les lois donnent une action distincte et ne s'en rapportent pas, pour l'appréciation, à la colère et au caprice du premier venu.

En examinant ces lois, Ariston prouve qu'il a volontairement modéré sa plainte, qu'il aurait pu, sans dépasser son droit, poursuivre Conon au criminel, ne point se contenter de l'action civile et d'une satisfaction pécuniaire. Loin de lui tenir compte de cette réserve devant le tribunal de l'arbitre, où le différend a d'abord été porté, Conon n'a cherché qu'à gagner du temps, à soulever des incidens délatoires, à produire de faux témoins. Ces témoins, qui reparaîtront devant le jury, Ariston, ou plutôt Démosthène, s'attache d'avance à en ébranler le crédit; il fait connaître « ces gens qui vont boire avec Conon et qui font avec lui bien d'autres choses encore. » « Beaucoup d'entre vous, dit-il plus loin, connaissent, je le crois, ce Diotime, cet Archébiade, ce Chérétime aux cheveux blancs, qui prennent pendant le jour une figure austère et qui affectent de vivre en Spartiates; ils se drapent dans le manteau des philosophes, ils portent des chaussures grossières, mais ensuite, une fois réunis et mis ensemble, ils ne reculent devant aucune mauvaise action, devant aucune turpitude. Écoutez leur langage plein de noblesse et de séve juvénile : « Ne nous servirons-nous pas de témoins les uns aux autres? N'est-ce pas un devoir entre camarades et amis? Quel est donc ce fait si grave dont il veut faire la preuve contre toi? Des témoins affirment qu'ils l'ont vu recevoir des coups? Eh bien! nous déclarerons, nous, qu'on ne l'a pas même touché. — On lui a enlevé son manteau? — Nous déclarerons que c'est eux qui ont commencé. — Il a fallu lui recoudre la lèvre? — Nous dirons, nous, que tu as eu la tête cassée, ou n'importe quoi. »

Conon se proposait de nier, sous la foi du serment, les faits allégués par le demandeur; il avait préparé toute une scène pathétique, « il voulait faire tenir ses enfans auprès de lui, et prétendait jurer sur leur tête, en prononçant certaines imprécations formidables et terribles. » Revenant encore sur la mauvaise réputation du personnage, Ariston a beau jeu à déclarer « que l'on ne doit ajouter foi aux sermens d'un homme qu'après avoir considéré sa vie et

son caractère; » puis il demande lui-même à prouver par un serment, dont le greffier lit la formule qui avait été signifiée à la partie adverse, les mauvais traitemens qu'il a subis, sans avoir rien fait pour les provoquer, de la part de Conon.

La péroraison, qui suit cette discussion et cette réfutation des plus serrées, est simple, mais noble et ferme. Le plaignant y présente sa cause comme celle de tous les citoyens, exhorte les Athéniens qui l'entendent à venger dans sa personne l'ordre insolemment troublé, les lois outragées. « Voici donc ce que je vous demande, juges, maintenant que je vous ai bien expliqué quel est le droit, et que j'ai prêté serment devant vous. Si l'un d'entre vous eût été traité comme moi, il aurait du ressentiment contre son agresseur; eh bien! ne soyez pas plus indulgens envers Conon à raison de ce qu'il m'a fait. Gardez-vous de croire qu'il s'agit uniquement, dans ces sortes d'affaires, d'une querelle privée, d'accidens qui peuvent arriver à tout le monde. Quelle que soit la victime, vous devez lui venir en aide et lui faire droit; vous devez voir d'un mauvais œil ces hommes, qui se montrent hardis et téméraires avant de faire le mal, imprudens et roués devant la justice, et qui ne respectent ni l'opinion publique, ni l'usage, ni rien au monde, quand il s'agit d'échapper à une condamnation... Songez-y, si vous renvoyez Conon des fins de la demande, beaucoup feront comme lui. Il s'en trouvera moins, si vous le condamnez. »

L'orateur ajoute quelques mots sur les services que son père et lui ont rendus à la république, le premier comme triérarque, tant qu'il a vécu, lui-même en portant les armes quand la république a réclamé son concours, tandis que Conon, ni aucun des siens, n'ont rien de semblable à dire. Il termine par ces paroles, conformes à la tradition du barreau athénien : « Je ne vois pas qu'il me reste rien de plus à ajouter. Je pense que vous avez présent à l'esprit tout ce que j'ai dit. »

Cette trop courte analyse ne doit point dispenser d'étudier le discours lui-même, qui mérite d'être lu tout entier; mais peut-être suffira-t-elle à donner quelque idée de la manière et du talent de Démosthène considéré comme avocat, ou, pour mieux dire, comme *logographe*, comme rédacteur de plaidoyers. Dans le discours *contre Conon*, auquel ressemblent plusieurs ouvrages du même maître, Démosthène réunit aux qualités qui firent le succès de Lysias celles qui distinguent Isée. De Lysias, il tient l'art d'entrer dans le caractère et dans le rôle du personnage qu'il fait parler, de se transformer en lui, si l'on peut ainsi parler, de produire l'illusion la plus complète. Par la vraisemblance et la vivacité du récit, par l'art d'y semer des détails sensibles et pittoresques, de faire voir la

chose telle que l'on a intérêt à la présenter, il est bien près d'égaler son modèle; je ne sais pourtant s'il y a dans tout Démosthène, en ce genre, une seule narration qui puisse vraiment soutenir la comparaison avec celle que nous avons tirée du discours *sur le meurtre d'Eratosthène,* surpris en flagrant délit d'adultère et mis à mort par le mari dont il avait séduit la femme. Où Démosthène est tout à fait supérieur à Lysias, c'est dans ce qu'il a appris d'Isée : il tire des témoignages un bien autre parti, il les place, les encadre, les développe et les discute avec une bien autre habileté; il connaît bien mieux les lois, il remonte à leurs principes, il en expose le sens et la portée avec une autorité dont rien chez Lysias ne peut donner l'idée. Enfin, pour n'insister que sur les différences les plus notables, des figures de pensée dont Lysias ignore encore l'usage animent et colorent son style; c'est le dilemme, c'est l'apostrophe, ce sont des interrogations brusques et passionnées, ce sont des mouvemens oratoires dont l'élan et la variété nous avertissent que l'éloquence attique n'a plus de progrès à faire, qu'elle touche à sa perfection.

Ce n'est point là le seul intérêt que présente toute cette partie des œuvres de Démosthène : comme on a pu le voir par les quelques passages que nous avons cités du discours *contre Conon,* il n'est pour ainsi dire pas une page de ces plaidoyers qui ne nous fournisse des renseignemens originaux sur la vie publique et privée des Athéniens, des traits de mœurs curieux, des anecdotes que nous chercherions en vain chez les historiens. Il n'est qu'une classe de monumens qui puisse rivaliser à cet égard avec les plaidoyers des Attiques, c'est le recueil des fragmens de la comédie moyenne et de la comédie nouvelle; mais Alexis, Diphile et Ménandre sont perdus : nous ne touchons, nous ne remuons là que des miettes et des débris; nous n'avons pas même une scène tout entière, souvent le morceau conservé s'interrompt au moment même où nous nous sentons sur la voie de quelque importante découverte, où nous croyons tenir quelque curieux détail. Ici tout au contraire nous avons sous la main des œuvres étendues, variées et complètes; comme elles ont été écrites non pour la postérité, mais pour les besoins du moment, tous les usages, toutes les idées, toutes les passions, tout le mouvement de la société athénienne, s'y réfléchissent comme dans un clair et fidèle miroir. Pourquoi, jusqu'à ces dernières années, en a-t-on tiré si peu de parti? Mieux vaut travailler à combler cette lacune, à réparer cet oubli, que de perdre le temps à chercher les raisons qui l'expliquent.

GEORGE PERROT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1873.

Il y a quelque chose comme trois semaines déjà qu'un mouvement politique équivalent presque à une révolution s'est accompli entre le matin et le soir d'un jour du mois de mai. Il n'a changé ni les institutions, ni le cadre de la vie publique française, ni la nature des pouvoirs, ni même le nom de ces pouvoirs et du régime que les événemens nous ont fait. Il a mis un président de la république à la place d'un président de la république, des ministres nouveaux à la place des ministres anciens, et, par une conséquence heureuse d'une paix intérieure patiemment reconquise depuis deux ans sur la confusion et le désordre, tout s'est réalisé non pas sans bruit, non pas sans une certaine tension d'un moment, mais sans secousse violente, sans agitation et sans trop de danger. Il faut rendre cette justice à tout le monde que, la situation étant donnée, on a fait ce qu'on a pu pour éviter d'envenimer une crise dont on sentait la gravité. Ce n'est pas le chef du dernier gouvernement qui a cherché à embarrasser ses adversaires, ses successeurs, en essayant de retenir ou de disputer un pouvoir dont il ne s'est servi que pour rendre la paix et l'ordre à la France. Les vainqueurs du 24 mai, de leur côté, ont certainement mis du zèle à désarmer les défiances, à rassurer sur le caractère et les suites de l'événement qui les portait aux affaires; ils se sont empressés de désavouer toute pensée de coup d'état ou de coup de tête en renouvelant sous toutes les formes cette déclaration, que rien n'était changé dans les institutions. Les partis, à leur tour, sauf les tirailleurs d'avant-garde et les irréguliers, les partis ont tout d'abord émoussé quelque peu leurs violences et leurs colères. Dans l'assemblée, le premier moment a été à la satisfaction intime du succès chez les victorieux, à la surprise, à l'attente et au recueillement chez les vaincus. Quant au pays, il a vu le spectacle de loin et d'un œil tranquille; il a connu le dénoûment presque aussitôt que la crise, il s'est calmé avant d'avoir eu le temps de s'émouvoir sérieusement, et en définitive tout s'est passé mieux qu'on ne l'aurait cru, mieux qu'on ne

l'espérait peut-être. Ce n'est nullement un signe d'indifférence publique ou de sagesse universelle, c'est bien plutôt le signe d'une confiance instinctive dans une certaine force des choses faite pour s'imposer bon gré mal gré à tout le monde, pour contenir les impatiens, les violens, les poursuivans de solutions absolues, dans les limites de ce qui est possible.

Voilà donc ce nouveau gouvernement installé et occupé depuis trois semaines à se reconnaître, à s'orienter, à s'accréditer, à se compléter. L'assemblée a nommé le président, le président a nommé son ministère, et le ministère à son tour s'est mis à l'œuvre. Il a fait, lui aussi, ses changemens et ses choix dans la hiérarchie politique et administrative. Il a nommé des préfets et des sous-préfets, quelques procureurs-généraux. Il a reconstitué le gouvernement de l'Algérie pour le confier au général Chanzy. Il a fait d'autres choses encore, par exemple des circulaires, des circulaires de toute sorte, publiques ou confidentielles, et ce n'est vraiment pas dans ces morceaux de politique ou d'éloquence qu'il réussit le mieux jusqu'ici. Il a supprimé un journal radical à Paris. En un mot, il est entré en matière par des actes dont quelques-uns pouvaient être faciles à prévoir, ou par des modifications de personnel qui résultaient nécessairement de la circonstance. Il fallait bien nommer un préfet de la Seine à la place de M. Calmon, dont la démission était naturelle le jour où M. Thiers quittait le pouvoir, et on a nommé M. Ferdinand Duval, qui était à Bordeaux. Il fallait bien nommer un préfet à Lyon, où il n'y en avait pas, et on a envoyé M. Ducros, qui depuis deux ans a fait ses preuves d'énergie à Saint-Étienne, après avoir déployé son activité comme ingénieur pendant le siége de Paris. Il y a des fonctionnaires dont la révocation a pu être assez inattendue, il y en a d'autres dont la nomination a pu être tout aussi imprévue. Au fond cependant, pour rester dans la vérité des choses, on ne peut pas dire que le ministère ait été dévoré d'une ardeur de changement, qu'il ait laissé voir l'intention de faire une révolution de personnel, et qu'il ait multiplié les choix en dehors des cadres administratifs. S'il y a quelques nouveau-venus, beaucoup d'autres sont anciens, les uns exerçant leurs fonctions depuis longtemps, les autres tenant leur emploi de M. Thiers, et le même système a été suivi avec plus de circonspection encore dans tout ce qui touche à la représentation extérieure de la France. Ici peu de changemens, nulle destitution jusqu'à présent. M. le baron Baude va tout naturellement reprendre à Bruxelles un poste qu'il a déjà occupé avec distinction, et que la retraite volontaire de M. Ernest Picard rend vacant. M. Jules Ferry sera sans doute remplacé à Athènes. On ne semble point avoir encore accepté la démission de M. Lanfrey, qui s'est fait estimer à Berne, qui a pu se démettre par délicatesse, qu'on voudra probablement retenir par sympathie pour son talent et pour ses services.

Que le gouvernement du reste, dans la diplomatie comme dans l'ad-

ministration supérieure, se préoccupe du choix des hommes nouveaux ou anciens en qui il peut mettre sa confiance, parce qu'il connaît leur loyauté et leurs lumières, ce n'est pas la question, c'est l'histoire de tous les gouvernemens; ils sont dans leur droit tant qu'ils ne vont pas jusqu'à désorganiser par caprice, par favoritisme ou par esprit de parti les services publics, tant qu'ils ne font pas des fonctions de l'état un moyen de captation vulgaire ou le prix du servilisme et des connivences intéressées. On peut nommer qui on voudra, l'essentiel n'est pas là précisément. Ce qui est d'une bien autre importance et ce qui domine tous les choix de personnel, c'est l'attitude que prend un gouvernement nouveau, c'est ce qu'il fait pour se définir, pour caractériser sa situation, son action aux yeux de l'étranger comme aux yeux du pays. En d'autres termes, toute la question est dans la direction, dans la sûreté de sa politique extérieure, aussi bien que dans les conditions d'existence intérieure qu'il se crée à lui-même. Où en est le ministère du 24 mai au point de vue extérieur? Peut-être a-t-il trop compté tout d'abord sur ces titres tout naturels qu'a un gouvernement régulier et honorable pour se présenter à l'Europe, — ou bien peut-être ne s'est-il pas entièrement rendu compte des anomalies qui résultent, pour les relations diplomatiques de la France, d'un régime sans fixité, sans caractère précis, aussi difficile à définir qu'à modifier. Toujours est-il qu'il a eu au premier moment, non pas des difficultés, il n'a eu de vraies difficultés d'aucune espèce, mais un certain embarras dans la manière de faire son entrée, pour ainsi dire, parmi les gouvernemens réguliers. On avait cru d'abord qu'il suffisait d'une simple notification faite par notre ministre des affaires étrangères aux représentans des puissances européennes à Paris et en même temps par nos agens extérieurs aux gouvernemens auprès desquels ils sont accrédités. Cela n'a pas suffi. Les cabinets de l'Europe, surtout ceux du nord, ont vu dans l'événement du 24 mai une sorte de révolution plutôt qu'une transmission ordinaire de pouvoirs, et ils ont tenu à une notification spéciale et supérieure émanant du nouveau président de la république lui-même. La Prusse est allée plus loin, elle a considéré comme une nécessité le renouvellement des lettres de créance des ambassadeurs. De nouvelles lettres ont dû être expédiées de part et d'autre, à M. de Gontaut-Biron comme à M. d'Arnim. L'Angleterre, quant à elle, est restée étrangère à ces questions de protocole; elle n'a éprouvé aucun embarras à continuer avec la république française représentée par le maréchal de Mac-Mahon les relations qu'elle avait avec la république représentée par M. Thiers. Les autres puissances, la Russie, l'Autriche, sans suivre la Prusse jusqu'au bout, se sont contentées de la notification présidentielle. C'est tout cela qui a paru mettre un peu de lenteur dans l'inauguration des rapports diplomatiques du nouveau gouvernement français, sans qu'il y ait eu d'ailleurs la moindre interruption dans les relations avec les puissances étrangères.

Ce n'était nullement une complication, pas même l'apparence d'une complication, c'était une affaire d'étiquette, une formalité de diplomatie. Faut-il chercher plus loin? Les puissances qui ont soulevé cette question, sans y attacher aucune importance aujourd'hui, n'ont-elles pas eu quelque pensée inavouée? Soit, disons le mot qu'on n'a pas dit : ces puissances ont tenu à garder leur liberté, elles ont voulu établir que leurs représentans n'étaient pas accrédités indifféremment, implicitement, ne fût-ce que pour un instant, auprès de tous les pouvoirs qui pouvaient sortir de combinaisons parlementaires fort improbables sans doute, mais toujours possibles après tout. Elles se sont réservé ainsi le droit de se prononcer selon les circonstances et selon leurs intérêts. Nous avons cette chance que les sympathies dont certaines nations ne nous refuseraient pas le témoignage ne sont pas sans un mélange d'inquiétude et de crainte. On est prudent dans la confiance qu'on met en nous. Assurément ce n'est pas à la présidence du maréchal de Mac-Mahon que s'applique cette réserve dont les derniers actes des cabinets sont la vague et insaisissable expression, et même, chose singulière, par cette apparence de précaution qu'on prend à l'égard du gouvernement du 24 mai, on a l'air de lui donner une consécration diplomatique. On lui accorde cette sanction, qui n'est peut-être pas indispensable, mais qui est toujours utile, d'une reconnaissance personnelle, et sous ce rapport le ministère n'avait vraiment aucune raison de ne pas se prêter avec empressement à la combinaison qu'on lui présentait comme une nécessité. Le maréchal de Mac-Mahon a fait ses notifications; M. d'Arnim a reçu ses lettres de créance, qu'il a remises au président, et si M. de Gontaut-Biron n'a pas remis les siennes à l'empereur Guillaume, c'est que le souverain allemand paraît être assez souffrant pour interrompre ses audiences. Tout cela est fait ou entendu, nous sommes en règle, nous avons pour nous toutes les vertus de l'étiquette.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant : sans rencontrer de vrais obstacles, le nouveau gouvernement a sa situation à faire en Europe, il a son crédit à établir, et de même que M. le duc de Broglie disait, au sujet du gouvernement renversé le 24 mai, qu'on ne se contenterait plus de paroles, de déclarations, qu'il fallait désormais des actes, on attend aussi le nouveau pouvoir à ses actes; on veut savoir ce qu'il est, ce qu'il veut réellement. Sans doute il parle au nom de la France, et malgré tant de malheurs c'est encore beaucoup; mais hier un autre parlait au nom de la France, qu'il avait ramassée dans la poussière sanglante pour la remettre sur pied; cet autre était M. Thiers, et l'Europe s'était accoutumée désormais à le considérer comme le représentant éminent, difficile à remplacer, de notre pays; elle avait pris confiance dans sa modération, dans son expérience et sa dextérité. Elle l'avait vu à l'œuvre, poursuivant patiemment les négociations les plus délicates, et arrivant à obtenir la libération anticipée de notre territoire, sachant écarter les complications

là où elles auraient pu surgir, ménageant à la France l'estime du monde et des sympathies réelles, contenant les impatiences des partis dans un pays malheureusement dévoré par l'esprit de parti. Tout cela, c'est quelque chose pour accréditer un homme aux yeux de l'Europe, qui ne voit que les résultats sans avoir à se préoccuper des misères de nos luttes. Ce qu'on voyait de loin en M. Thiers, c'était l'habile et ingénieux réparateur, le politique occupé à replacer la France dans une attitude d'indépendance raffermie et rassurante pour tous, sans être menaçante pour personne. Survient un gouvernement déplaçant les rapports des partis, arrivant au pouvoir avec un surnom de guerre à l'intérieur, avec des alliés compromettans, qui, si on les écoutait, conduiraient à des complications de toute sorte. Naturellement on attend que ce gouvernement nouveau produise ses titres, ses lettres de créance. Le ministère l'a bien senti, et ce qu'il a trouvé de mieux a été de déclarer aussitôt que rien ne serait modifié dans la politique extérieure du dernier gouvernement. Pour éviter les déplacemens diplomatiques qui auraient pu avoir des inconvéniens, il a prudemment adopté pour règle de conduite qu'on ne ferait aucun changement, sauf là où une démission laisse un poste à occuper. M. le duc de Broglie y a joint les déclarations les plus tranquillisantes dans ses premières conversations avec les ministres étrangers, des circulaires destinées à expliquer le caractère conservateur de la révolution du 24 mai.

Certainement ce n'est pas par des déclarations de politique conservatrice que M. le duc de Broglie inquiétera beaucoup l'Europe. La question est toujours de savoir quelle est cette politique conservatrice, sur quoi elle s'appuie, comment on a l'intention de la pratiquer, quelle forme elle doit prendre ou quelles conséquences on veut en tirer dans les relations extérieures de la France. C'est ici surtout qu'on s'exposerait à ne rien gagner, qu'on risquerait de tout perdre en se laissant aller à de fausses démarches, à des paroles peu mesurées, ou même en se fiant un peu trop à cette pensée ingénue que la « politique résolûment conservatrice » peut être pour un gouvernement un titre particulier aux yeux de l'Europe d'aujourd'hui. Notre nouveau ministre des affaires étrangères a une occasion naturelle de montrer sa prévoyance et son habileté en parlant peu, en faisant le moins de circulaires qu'il pourra, en se renfermant dans la seule politique possible, que nous n'avons pas même un grand mérite à suivre, puisqu'il n'y en a pas d'autre, — la politique de réserve, d'abstention, de « recueillement, » comme on disait autrefois pour la Russie. M. le duc de Broglie doit en être persuadé plus que personne. Ce qu'on a fait avant lui, il le fera, il le continuera, sachant bien que dans les conditions où est la France, tant que notre territoire n'est pas libre et même après qu'il sera libre, la meilleure diplomatie est celle qui fait le moins parler d'elle. Il n'y a pas de ministère, si « résolûment conservateur » qu'il soit, qui pût tenir une heure,

s'il voulait faire accepter au pays une autre politique, même s'il laissait entrevoir la possibilité d'une déviation. C'est notre dernière fortune que dans la douloureuse situation où les événemens nous ont laissés nous puissions du moins en finir avec toutes les infatuations, avec les banalités diplomatiques et les engagemens périlleux. Qu'on se pénètre donc de cette situation, de ce que la France a désormais à faire pour retrouver dans un temps donné des alliances qui seront le prix d'une politique reconstituée sans bruit, jour par jour, et surtout qu'on ne laisse pas s'introduire l'esprit de parti dans nos affaires extérieures.

Chose assez bizarre, le 24 mai une révolution s'accomplit, il s'agit de tout transformer, d'arrêter la France sur la pente de l'abîme où elle va rouler, et le lendemain qu'arrive-t-il? Dans la politique extérieure, on se hâte de donner l'assurance qu'on ne fera rien de plus que ce qui se faisait la veille. Dans la politique intérieure, on déclare aussitôt que les institutions légalement existantes restent intactes, qu'on n'a pas eu la moindre intention de toucher au régime sous lequel nous vivons, qu'on exercera le pouvoir tout simplement dans les conditions où l'exerçait le gouvernement précédent. Que reste-t-il donc comme raison d'être et comme programme définitif de cette révolution? C'est bien clair, c'est une histoire qui n'est pas nouvelle, on fera les mêmes choses, mais on les fera autrement; on gouvernera avec le même appareil d'institutions, mais on donnera une autre direction, on s'efforcera de faire prévaloir un autre esprit plus décidé, plus conservateur, dans la marche de l'administration. Soit; on restera dans les proportions modestes de ce qui est possible et pratique, et on a grandement raison du reste de ne pas se lancer dans les aventures; mais, on n'y prend pas garde, le danger est justement là dans cette disproportion entre ce qu'on a eu l'air de tenter et le résultat, entre l'apparence et la réalité. On a pris un élan qu'on est obligé d'arrêter d'une façon un peu brusque ou qui conduirait au-delà de ce qu'on veut, de ce qu'on peut faire. On a mis en mouvement des idées, des espérances auxquelles on ne peut donner une pleine satisfaction. On a été forcé de nouer des combinaisons et des alliances qu'il ne sera pas facile de maintenir. Voilà le danger, voilà ce qui complique tout, et le ministère n'en est point certainement à s'apercevoir qu'il a d'étranges difficultés à surmonter, qu'on ne gouverne pas au milieu des partis comme on prépare des campagnes d'opposition.

Au premier moment, sans doute il a trouvé tout assez facile, il a eu sa lune de miel de quelques jours; on lui a donné le temps de s'établir au pouvoir et d'organiser la victoire qu'il venait de remporter. Le nouveau gouvernement d'ailleurs, cela n'est pas douteux, a eu la bonne fortune de trouver ce qu'on pourrait appeler un capital de crédit et de prestige dans le nom de l'illustre chef qui le personnifie et le préside. L'honneur du soldat, l'intégrité de l'homme, ont été tout de suite pour la France un gage de sécurité. Le maréchal de Mac-Mahon a l'avantage

d'avoir été jusqu'ici étranger aux affaires politiques, d'avoir dans le pays comme dans l'armée cette popularité honnête qui n'est une menace ni pour les lois ni pour les libertés publiques, et d'être enfin par ses habitudes heureusement dispensé de se mêler aux conflits des partis. Son pouvoir reste une magistrature constitutionnelle au-dessus ou en dehors des fluctuations parlementaires. Ce qui regarde le maréchal, on ne le discute pas; mais le ministère, le ministère, c'est là la question. Il a la chance, ce ministère, de se trouver dès maintenant aux prises avec de singulières complications, et, pour tout dire, au milieu des difficultés qui l'entourent, il est peut-être un peu novice, il ne montre pas toujours l'expérience qui évite les mauvais pas ou qui sait s'en tirer quand elle y est engagée.

Qu'on y songe bien, ce n'est pas tout d'avoir eu un succès parlementaire en conduisant au combat des troupes passablement bariolées, venant de tous les camps. La question est aujourd'hui de maintenir une certaine cohésion parmi ces troupes qui forment l'armée de la « politique réellement conservatrice. » On est arrivé au terrible lendemain de la bataille, au partage des fruits de la victoire. Le ministère aura fort à faire, s'il veut contenter tout le monde. On le sent bien déjà, il est assailli de toutes parts, c'est à qui lui demandera une révocation, une nomination ou une réintégration; chacun veut avoir son préfet, ses sous-préfets, son procureur-général, son juge de paix. On n'a pas été jusqu'ici trop immodéré dans les hécatombes, nous en convenons, on y a mis quelque mesure; mais on n'est pas au bout, et si le cabinet se révolte contre les exigences de tous ces députés qui croient trouver en lui un instrument docile, alors les mécontentemens commenceront, ils ont déjà commencé. On trouve qu'il y a de la lenteur dans la politique résolûment conservatrice du cabinet. Comment? on n'a pas encore destitué tout ce qui vient du 4 septembre! On n'a pas donné la chasse aux républicains qui se sont glissés dans les fonctions! On n'a pas replacé tout le personnel impérial, ce personnel d'élite qui a le monopole de l'expérience, du savoir, du coup de main « résolûment conservateur! » Mais alors que fait-on? Il est donc vrai, on ne veut que continuer M. Thiers! Le ministère est fort embarrassé, plus embarrassé qu'il ne l'avoue; il subit la fatalité de la position qu'il s'est faite. Il lui a été dit le jour même du 24 mai, avant sa naissance, qui est du lendemain, ce mot terrible : « vous êtes les protégés de l'empire! » Eh bien! c'est malheureusement ainsi, on est réduit à ne pas se brouiller avec ces 20 ou 25 voix bonapartistes de l'assemblée qui ont aidé à la victoire. Avec quelle hauteur ne disait-on pas au gouvernement de M. Thiers qu'il ne se soutenait que par la protection des radicaux! C'était bien peu juste, puisque dans toutes les questions essentielles M. Thiers n'hésitait pas à se montrer ce qu'il était, un gouvernement conservateur et modéré, sans s'arrêter à cette considération, qu'il allait avoir les radicaux contre lui;

il n'en tenait aucun compte, il bravait leur hostilité sans affectation comme sans faiblesse. Il ne se soutenait pas par les radicaux, il les avait accidentellement avec lui, le plus souvent contre ce qu'il proposait. Ici c'est pour vivre qu'il faut subir l'appui de ces quelques bonapartistes de l'assemblée, qui font autant de bruit que s'ils étaient une légion et qui semblent fort disposés à faire sentir le poids de leur protection. Il faut traiter avec eux, il faut leur passer le voyage à Paris du prince Napoléon, dont la présence, il est vrai, est bien peu dangereuse, à considérer l'effet qu'il produit. Les bonapartistes n'ont pas encore tout ce qu'ils veulent, c'est bien clair, ils espèrent l'avoir, parce qu'on a besoin d'eux, parce que, s'ils se retirent dans un jour de mêlée parlementaire, la majorité se déplace subitement, et on rétrograde tout à coup jusqu'à la situation qui existait avant le 24 mai.

Franchement, ce doit être dur pour quelques-uns des hommes du gouvernement de se sentir à la merci de ce contingent de l'empire, d'autant plus qu'ils ne sont pas trop sûrs de l'appui de ces bonapartistes, qui naturellement commencent à voir en eux de médiocres conservateurs. Si le ministère en était réduit définitivement à subir cette condition humiliante, il se trouverait engagé dans une voie où il ne serait plus maître de ses résolutions et de ses destinées, où il ne ferait plus que travailler pour d'autres. S'il aspire, comme il doit en avoir l'ambition légitime, à faire le bien du pays, c'est le moment pour lui de se dégager de tous ces liens compromettans, de chercher sa force dans le concours de toutes ces opinions modérées qui n'admettent une politique réellement conservatrice et libérale qu'en dehors de tous ces partis extrêmes ou excentriques, bonapartistes, légitimistes pointus ou radicaux.

Le malheur est qu'au milieu de tout cela le ministère ne semble pas avoir des idées bien précises, et qu'à l'ennui d'avoir des bonapartistes pour protecteurs ou pour alliés, il joint cet autre inconvénient de paraître un gouvernement assez inexpérimenté et assez novice. Il n'a que quelques jours d'existence, et déjà il a eu ses gaucheries qu'il aurait payées cher, s'il n'y avait eu dans l'assemblée une majorité si résolue à le soutenir dans ses premières épreuves. Qu'il soit conservateur et même « résolûment conservateur, » nous le voulons bien. Encore faut-il suivre une politique avec assez d'habileté ou de prudence pour éviter de se laisser prendre du premier coup dans des aventures au moins singulières. Non vraiment, le ministère n'a pas été heureux pour ses débuts auprès de l'assemblée. Il a manqué d'aplomb au feu après avoir manqué de vigilance dans le conseil. Voilà toute l'affaire. Si le ministère s'était borné à supprimer simplement le journal radical *le Corsaire*, on n'aurait pu rien lui dire, puisqu'il n'avait fait qu'user d'un droit inhérent à l'état de siége, qui existait avant lui. Il a voulu de plus donner à cette sup-

pression une apparence de mesure régulière en la motivant par toute sorte de considérans laborieusement préparés, et il s'est imposé la tâche toujours difficile d'avoir à répondre à des interpellations, moins sur la suppression elle-même que sur ces considérans, rédigés en effet de façon à prêter à des commentaires embarrassans; mais ce n'est rien encore : voici qu'en pleine discussion on produit tout à coup une circulaire confidentielle émanant du ministère de l'intérieur, et par laquelle on demande aux préfets toute espèce de détails sur les journaux de départemens, sur leurs rédacteurs, sur leur situation financière, sur « le prix qu'ils attacheraient au concours bienveillant de l'administration. » Cette circulaire était sûrement une insigne maladresse, pour ne rien dire de plus, et ce qui est plus naïf encore, c'est d'avoir pu supposer qu'elle ne serait pas connue. Elle a été connue, elle a été lue en pleine assemblée, et le ministre de l'intérieur, M. Beulé, en a été visiblement déconcerté. Pour le coup, les bonapartistes se sont réjouis de la divulgation, en trouvant seulement que les conservateurs d'aujourd'hui étaient des conscrits. M. Beulé était vraiment fort malheureux, d'autant plus qu'il ne connaissait pas lui-même la fameuse circulaire, ou du moins il ne l'avait connue qu'après qu'elle avait été expédiée, ce qui n'était pas trop une excuse pour un ministre de l'intérieur. N'importe, la majorité lui est venue en aide, elle a voté sans conviction l'ordre du jour, et tout a fini par la démission du sous-secrétaire d'état, M. Pascal, qui était l'auteur de la circulaire et qui a payé les frais de l'aventure.

On a évité un échec; mais il ne faudrait pas recommencer souvent ce jeu périlleux. On fera bien surtout d'écrire moins, puisque les circulaires réussissent peu au ministère. Qu'on laisse donc de côté les vulgaires pratiques, qu'on s'accoutume à prendre pour ce qu'ils valent tous ces petits moyens, qui servent si peu et qui risquent de beaucoup compromettre ceux qui ne dédaignent pas d'y avoir recours. Le meilleur moyen que puisse employer le gouvernement nouveau pour prendre un équilibre qu'il n'a pas encore, pour se fortifier, c'est d'aborder, de concert avec l'assemblée, les grandes questions qui intéressent réellement le pays. Ce n'est pas le travail sérieux qui manque; on n'a qu'à s'occuper de la loi sur les municipalités, qui paraît déjà prête, de la loi sur l'organisation de l'armée, sur laquelle la commission de l'assemblée et le gouvernement se sont mis d'accord. Enfin, si l'on veut faire une œuvre réellement, essentiellement conservatrice, qu'on se mette à élaborer une loi électorale. Voilà bien des travaux de l'ordre le plus sérieux dont l'assemblée et le gouvernement peuvent s'occuper ensemble sans préjugés, sans préventions, sans esprit de parti, simplement avec la résolution de faire de ces œuvres politiques la base de la réorganisation de la France.

Un homme va manquer désormais à cette tâche de bien public, à l'assemblée, dont il était un des vice-présidens, à l'Académie française,

à laquelle il appartenait depuis longtemps, et on nous permettra d'ajouter à nous-mêmes, dont il était le collaborateur : c'est M. Vitet. Il vient de s'éteindre après quelques jours de maladie, dans la plénitude de ses facultés. C'était une de ces natures éminentes qui réunissent tout, l'esprit politique le plus ferme, le goût littéraire le plus élevé et le plus fin, le sentiment des arts le plus épuré. M. Vitet avait une carrière déjà longue où il avait déployé tous ses dons généreux, tantôt dans les assemblées, tantôt dans des œuvres comme *les États de Blois*, comme *Eustache Lesueur*, comme *la Monographie de l'église de Notre-Dame de Noyon*. Avec l'intelligence la plus diverse et la plus brillante, M. Vitet portait au fond de l'âme un ardent patriotisme. Nous nous souvenons encore de ces émotions éloquentes qui l'agitaient pendant le siége de Paris et qu'il traduisait dans des lettres publiées ici même, faites pour devenir une des forces morales de la défense. Il supportait avec nous cette épreuve, bientôt il lui était donné de coopérer comme député à une paix qui l'attristait profondément. Il disparaît maintenant au milieu de cette œuvre de réparation qui s'impose à tous, et dont il eût été un des plus utiles, un des plus illustres ouvriers.

Il y a aujourd'hui un pays en Europe qui pour son malheur possède tous les fléaux de la politique, la désorganisation dans ses pouvoirs, l'indiscipline dans son armée, la guerre civile dans ses campagnes, la détresse dans ses finances : ce pays, c'est l'Espagne. Comment l'Espagne sortira-t-elle de l'aventure où elle est engagée, où ses forces s'épuisent depuis près de six mois? Une seule chose est certaine, il n'y a de progrès que dans la décomposition, dans le désordre, et ni les élections qui ont eu lieu dans le mois dernier, ni les cortès constituantes qui viennent de se réunir, ne semblent faites pour ramener le calme dans les esprits, l'argent dans le trésor, la fixité dans les institutions, pour pacifier la Navarre et la Biscaye, occupées par les carlistes, ou le midi, agité par les socialistes. Puisque la république existait sans avoir été encore officiellement proclamée, puisqu'il y avait un gouvernement républicain, les élections ont été naturellement ce qu'elles sont toujours au-delà des Pyrénées, la victoire complète et exclusive du parti en apparence dominant. Des conservateurs, il n'y en a plus en Espagne, ils ont disparu, on en compte à peine quelques-uns dans l'assemblée nouvelle; il n'y a plus que des républicains, — mieux encore, il n'y a que des républicains fédéraux. Qui l'aurait cru il y a quelques années? qui pourrait même dire aujourd'hui, en modifiant légèrement un vieux dicton, que ce n'est pas la république en Espagne, quelque chose comme ce qu'on appelait autrefois un château en Espagne? Les nouvelles cortès constituantes se sont donc rassemblées l'autre jour à Madrid, et à peine ont-elles été réunies qu'on s'est empressé, à la première difficulté, d'appliquer aux maux du pays le remède unique et souverain, la proclamation officielle et définitive de la république fédérale. Qu'est-ce que la république fédé-

rale? comment l'entend-on et comment doit-elle être organisée? On s'occupera de cela plus tard. Le remède, à la vérité, n'est point infaillible, à ce qu'il paraît, puisque la réunion de l'assemblée nouvelle a été le signal de la plus étrange crise de pouvoir, qui n'est pas encore finie. S'il y avait de fréquentes crises ministérielles sous la monarchie au-delà des Pyrénées, la république ne semble pas devoir déroger aux traditions de la royauté. La première de toutes les difficultés a été de former un pouvoir exécutif, un cabinet.

On avait d'abord songé à maintenir l'ancien gouvernement, celui qui succédait il y a cinq mois au roi Amédée, et qui a régné depuis sous la présidence de M. Figueras; mais le gouvernement, après avoir remis ses pouvoirs aux cortès, s'est retiré, et M. Pi y Margall est resté chargé de composer un cabinet. M. Pi y Margall y a mis la meilleure volonté : il a choisi le dessus du panier dans la « nouvelle couche sociale » de l'Espagne, et malgré tout son ministère n'a pas eu même un jour d'existence. Alors on s'est retourné vers l'ancien gouvernement, vers le triumvirat Figueras-Castelar-Pi y Margall, à qui on a demandé de rester ou de rentrer au pouvoir. Les ministres démissionnaires ont consenti à reprendre leurs portefeuilles. Malheureusement la combinaison n'est pas allée bien loin; elle s'est évanouie presque aussitôt, et de nouveau M. Pi y Margall est resté désigné comme président du conseil; seulement cette fois l'assemblée a voulu faire la besogne en règle : elle a élu les ministres au scrutin. Pour le coup, M. Figueras, fatigué de tous ces changemens, s'est empressé de prendre un passeport et de quitter Madrid. M. Castelar, lui aussi, est parti de son côté. Ces deux républicains distingués en ont eu assez. M. Pi y Margall, jusqu'à nouvel ordre, demeure donc seul avec les collègues, parfaitement inconnus, qui lui ont été donnés, et qui, pour commencer, ont à choisir entre un emprunt forcé et une émission de papier-monnaie, s'ils veulent avoir des ressources pour vivre. Notez que dans ces cortès nées d'hier il y a déjà une droite et une gauche, une majorité et les intraitables, les irréconciliables qui s'appellent les *intransigens* en Espagne. De temps à autre, le populaire se met aussi de la partie. Ces jours derniers, pendant que se déroulait la crise de gouvernement et que les cortès tenaient des séances de nuit, les partisans des uns et des autres prenaient les armes, occupaient les points stratégiques de Madrid, et on a été tout près d'en venir aux mains. On aurait été bien embarrassé pour trouver les moyens de maintenir ou de rétablir l'ordre. Les soldats étaient en partie mêlés à la foule. N'importe, c'est la république fédérale : il n'y a plus rien après cela. La république fédérale, les dépêches officielles l'assurent, a été accueillie dans toute l'Espagne avec le plus grand enthousiasme. L'ordre le plus complet règne partout, — bien entendu, partout où ne règnent pas les carlistes, qui ont leur police à eux, leur manière de maintenir l'ordre, de lever des contributions, et qui font même des traités avec les compa-

gnies de chemins de fer pour leur laisser la liberté de leurs parcours. L'ordre règne partout où on ne se bat pas, où l'on ne s'insurge pas, comme cela s'est vu récemment à Vicalvaro, aux portes de Madrid, à Grenade, où il y a eu lutte à main armée, avec morts et blessés, entre les soldats et le « peuple. »

Comment en serait-il autrement? Tout se désorganise à vue d'œil, il n'y a plus ni lois respectées ni apparence d'autorité régulière, la confusion est universelle. Le chef du nouveau ministère vient de commencer par déclarer avec solennité aux cortès que le gouvernement est décidé à sauver « la république et l'ordre, » qu'il veut « faire de l'ordre. » Et avec quoi fera-t-il de l'ordre? Est-ce en abolissant la conscription et en multipliant les volontaires, qui sont les plus dangereux artisans de désordre, ou en prenant pour ministre de la guerre le premier venu, qui commence par promettre la réforme des ordonnances sur la discipline et la révision de tous les états de service? Avec quoi même le gouvernement peut-il vivre, puisque le crédit de l'état est absolument perdu? Ce qui est bien clair pour le moment, c'est que, si la république est à Madrid, les carlistes s'établissent de plus en plus ou se promènent dans tout le nord de l'Espagne, en Biscaye, en Navarre, en Catalogne, et l'on n'a aucun moyen de les réduire, ni même de les forcer à se battre quand ils ne le veulent pas.

Rien n'est plus étrange en vérité que cette guerre, et les expéditions des généraux du gouvernement commencent à devenir d'assez plaisantes choses ou d'assez tristes aventures. Depuis plus de deux mois, le général Nouvilas, qui avait été d'abord rappelé à Madrid pour être ministre de la guerre, est revenu dans le nord. Il combine des plans de campagne mystérieux, il distribue des colonnes, il se dispose à frapper un coup infaillible; chaque jour, il est sur le point d'envelopper ou de dissoudre les bandes carlistes, il va prendre tous ces chefs de l'insurrection, Dorregaray, Elio, Lizarraga ou le curé Santa-Cruz, puis tout d'un coup on télégraphie mélancoliquement : « Le plan de Nouvilas a échoué ! » Et en effet il a échoué, ce plan, puisque les carlistes sont partout, excepté sur le chemin de Nouvilas; ils vont jusqu'à la côte recevoir des armes, ils passent de Biscaye en Navarre, ils menacent Bilbao, Saint-Sébastien ou Irun, ils traitent avec le chemin de fer du nord pour laisser circuler les trains moyennant rançon, et aussi à la condition qu'on s'engage à ne pas transporter de troupes. Bien mieux, on ne sait pas le plus souvent où est le général Nouvilas; on a récemment envoyé de Madrid un ministre pour se mettre sur ses traces, pour arriver à savoir ce qu'il devenait, ce qu'il projetait; le secret de ce voyage de découverte n'a pas été divulgué. En Catalogne, le général Velarde, chargé de diriger la campagne contre les carlistes, n'est vraiment pas plus heureux. Ce qu'il a fait se réduit à rien, et, comme il était, il y a peu de jours, à Igualada, sa division s'est insurgée, a refusé de lui obéir; il a été obligé

de partir avec ses officiers, il est allé jusqu'à Valence, d'où il aurait envoyé sa démission, que le gouvernement aurait refusée. On parle même de donner au général Velarde des pouvoirs extraordinaires, et qu'en ferait-il de ces pouvoirs extraordinaires, s'il n'a qu'une division toujours prête à s'insurger? Le fait est que la mutinerie est devenue l'état habituel des troupes du gouvernement, et que les carlistes procèdent en Catalogne comme en Navarre. Ils sont bien plus maîtres du pays que le gouvernement; ils lèvent des contributions, ils font des décrets sur la circulation des journaux, ils vont jusqu'aux portes de Barcelone, ils bloquent des villes comme Manresa, où l'on ne peut plus entrer, d'où l'on ne peut plus sortir. L'infant don Alphonse, frère de don Carlos, chevauche paisiblement avec sa jeune femme dans les montagnes, faisant de la Catalogne sa vice-royauté; de temps à autre, il fait son entrée dans quelque petite ville. La campagne est son domaine, mais la république fédérale est proclamée avec enthousiasme, à Barcelone comme à Madrid!

Ainsi vont les choses. L'Espagne n'a qu'une chance, c'est que les carlistes, assez forts pour le moment de toute la faiblesse, de la désorganisation de leurs adversaires, n'ont pas une puissance réelle par eux-mêmes. Ils n'avancent guère après tout, quoiqu'ils soient arrivés à grossir leurs bandes et même à avoir du canon. S'ils avaient représenté une cause moins impopulaire, s'ils avaient été autrement conduits, ils auraient pu faire du chemin en Espagne. Comme tous les autres partis, ils manquent d'hommes; ils ont sans doute quelques chefs hardis et non sans habileté, tels que le général Elio, Dorregaray; ils n'ont pas une tête, et de plus ils sont, comme tous les autres, dévorés de divisions et de rivalités. Ils sont de force à tenir devant une armée désorganisée, ils ont peu de chance de dépasser l'Èbre, s'ils vont jusque-là. Les deux adversaires peuvent se combattre longtemps encore sans se détruire. Le malheur est que plus cette situation se prolonge, plus toutes les forces régulières, modérées, vraiment libérales, se dissolvent et se dispersent, et par cela même chaque jour enlève à l'Espagne les élémens naturels d'un gouvernement fait pour la tirer de ce chaos, pour lui rendre la paix et la sécurité à l'abri d'institutions protectrices.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Lettres portugaises. Lettres de Mlle Aïssé, suivies de celles de Montesquieu, de Mme Du Deffant, etc., publiées par M. Eugène Asse. Paris 1873.

Les personnes qui cherchent dans les lettres intimes les confidences et les épanchemens de la passion, comme celles qui veulent y trouver des renseignemens historiques, accueilleront avec faveur la publication de M. Eugène Asse. Cette publication ne contient rien d'inédit, mais elle a

le mérite de réunir pour la première fois dans un ordre méthodique des pièces jusqu'ici dispersées et d'en former un ensemble. Elle se compose de trois parties distinctes : la première comprend les *Lettres portugaises*, c'est-à-dire la correspondance adressée par une religieuse franciscaine de la ville de Beja, dans la province d'Alem-Tejo, à un officier français, Noël Bouton de Chamilly, comte de Saint-Léger, qui s'était rendu en Portugal en 1661, pour y servir comme volontaire sous les ordres de Schomberg. Cette religieuse, Marianna Alcaforado, aperçut le volontaire français du haut du balcon de son couvent; elle éprouva pour lui, rien qu'en le voyant passer, une de ces passions qui agissent, comme la grâce efficace, par des coups aussi rapides que l'électricité. Il eut, on ne sait trop comment, accès dans la maison des saintes filles; mais entre une religieuse cloîtrée et un officier qui change sans cesse de garnison, l'amour est subordonné aux ordres de marche du régiment. Le comte de Saint-Léger fut forcé de quitter Beja, et c'est à l'occasion de son départ que Marianna Alcaforado lui écrivit les lettres reproduites par M. Asse. Ces lettres sont au nombre de cinq, et peuvent être considérées comme un véritable chef-d'œuvre de passion éloquente et désespérée. Elles ont eu une très grande vogue lorsqu'en 1669 elles furent traduites et mises en vente à Paris, chez le fameux Claude Barbin, libraire sur le second Perron de la Sainte-Chapelle; mais cinq lettres, c'était bien peu pour la curiosité du public : il en eût souhaité et acheté tout un gros volume. Aussi les entrepreneurs de succès littéraires s'empressèrent-ils d'en fabriquer pour son usage. M. Asse a reproduit ces lettres apocryphes parce que, dit-il avec raison, elles offrent un véritable intérêt comme spécimen de la langue amoureuse du temps, et surtout comme terme de comparaison entre le cri de la passion et les modulations plus ou moins fausses des beaux esprits.

La seconde partie renferme les lettres de Mlle Aïssé, ainsi qu'une notice biographique fort exacte et très intéressante. Née, comme on le sait, vers 1673 en Circassie, où elle fut achetée à l'âge de quatre ans par M. de Saint-Ferréol, ambassadeur à Constantinople, qui l'emmena en France, et agit, dit-on, à son égard comme les Turcs à l'égard de leurs esclaves, — mêlée à la société la plus spirituelle, et l'on peut dire aussi la plus corrompue de son temps, maîtresse du chevalier d'Aydie, qu'elle refusa d'épouser parce qu'il était chevalier de Malte, intimement liée avec Mmes de Parabère et Du Deffant, recherchée par le régent, qu'elle repoussa toujours, Mlle Aïssé fut à même de suivre de près les intrigues d'alcôve et d'antichambre qui ont exercé sur la politique du moment une si grande influence, et qui souvent même en ont été l'unique ressort. De 1726 à 1733, elle eut soin de consigner dans sa correspondance, avec une sincérité parfaite, tout ce qui la frappait et lui paraissait digne d'être recueilli. Elle complète ainsi la princesse Palatine, Saint-Simon, Marais et Barbier, et c'est là, sans parler du

charme de ses confidences intimes, ce qui a fait le succès de ses lettres. Comme celles de Mme de Sévigné, elles ont pris rang dans notre littérature, et depuis 1787 jusqu'à nos jours on n'en compte pas moins d'une dizaine d'éditions. La dernière a été donnée par M. Ravenel en 1846 : elle est précédée de la belle étude de Sainte-Beuve, publiée dans la *Revue*, et que l'on peut regarder comme l'une de ses œuvres les plus achevées. M. Asse, tout en rendant pleine justice à M. Ravenel, a pensé qu'il y avait place encore pour un nouveau travail; il a fait au texte quelques corrections importantes, et il s'est attaché surtout à renseigner ses lecteurs sur les nombreux personnages dont il est parlé dans la correspondance; il a de plus ajouté à cette correspondance un certain nombre de lettres qui s'y rattachent plus ou moins directement, soit qu'elles aient trait à Mlle Aïssé elle-même, soit qu'elles se rapportent à son entourage ou aux faits qu'elle raconte. CH. LOUANDRE.

—

Essais sur l'instruction publique, par Charles Lenormant, de l'Institut, publiés par son fils, Paris 1873.

Ce volume se compose d'une réunion d'articles qui pour la plupart datent de vingt-cinq ans; ils n'ont pourtant pas beaucoup vieilli, et on les croirait souvent écrits d'hier. Les discussions qui viennent de se renouveler avec tant d'ardeur sur l'instruction publique leur ont rendu une sorte de nouveauté, et la famille de M. Lenormant a eu raison de penser que nous pourrions y trouver encore à nous instruire.

M. Charles Lenormant fut un de ceux qui prirent le plus de part à la lutte contre le monopole universitaire : il appartenait au parti qui réclamait la liberté de l'enseignement; il en fut, on peut le dire, un des champions les moins violens, mais les plus décidés. En relisant ce qu'il écrivit à cette occasion, nous sommes ramenés au milieu de la bataille, nous en suivons toutes les péripéties jusqu'à ce traité de paix que signèrent les combattans et qui fut la loi de 1850. Cette loi ne satisfit qu'à moitié M. Lenormant, et à ce propos il se sépara des illustres amis à côté desquels il avait combattu, et qui s'en contentaient. Le motif de leur désaccord était moins grave qu'ils ne le croyaient : il s'agissait de la surveillance des établissemens libres que la loi confiait aux inspecteurs de l'Université. M. Lenormant doutait de leur impartialité, et il aurait voulu qu'on créât partout un service d'inspecteurs spéciaux composé des notables du pays. On lui répondait que les inspecteurs bénévoles étaient rarement zélés ou clairvoyans : ou bien ils se dispensent d'aller visiter les établissemens qu'ils devraient surveiller, ou ils n'y veulent pas voir les désordres qui s'y trouvent. Il leur coûte de reprendre et de dénoncer; ce sont là des responsabilités graves dont on ne se charge pas volontiers quand on remplit des fonctions de hasard auxquelles on n'a pas consacré sa vie. Ces raisons étaient fort bonnes;

mais les objections de M. Lenormant et de ceux qui partageaient son opinion firent tant d'impression sur les législateurs qu'ils limitèrent autant qu'il leur fut possible les prérogatives des inspecteurs universitaires. Il leur est permis sans doute d'aller dans les établissemens libres, mais ils y vont comme des muets et des aveugles; ils ne peuvent regarder que ce qu'on veut bien leur faire voir. La discipline, les études, les méthodes, la vie intérieure et morale, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus important dans une école, leur échappent. En réalité, si la loi a créé des surveillans, elle a supprimé la surveillance.

Il est curieux aussi de voir, dans le livre de M. Lenormant, les illusions que se faisaient ses amis sur les résultats de la loi. Il ne les partageait pas toutes, nous dirons pourquoi tout à l'heure, mais autour de lui on regardait la liberté de l'enseignement comme le remède à tous les maux dont la France souffrait depuis soixante ans; on croyait qu'elle allait relever le niveau des études et changer tout à fait la direction des esprits. Il faut convenir que ces espérances ne se sont guère réalisées. Pour rendre leur force aux études, il était nécessaire de renouveler les méthodes, et l'on s'est contenté dans les établissemens nouveaux d'appliquer les routines anciennes. Voilà pourquoi la loi de 1850 n'a pas produit tous les résultats qu'on attendait : elle a enlevé à l'Université son monopole, et il faut reconnaître que c'était un bien pour l'Université même, qui s'est obstinée trop longtemps à le défendre; mais elle n'a pas véritablement créé la liberté. Cette large concurrence d'établissemens de toute sorte dont on espérait tant d'heureux fruits ne s'est pas produite; au contraire, les pensions que l'Université laissait vivre autour d'elle ont à peu près toutes disparu sous le régime nouveau. Aujourd'hui il ne reste plus guère en présence que les établissemens universitaires et ceux du clergé; le monopole n'a pas été tout à fait détruit, on l'a seulement partagé. C'est une situation très fâcheuse; il serait utile qu'à côté de ces grandes corporations ayant leurs systèmes et leurs méthodes dont elles n'aiment guère à se détacher, et qui sont par nature conservatrices, il existât quelques institutions moins importantes, dégagées de tout lien avec le passé, plus libres, plus hardies, plus ouvertes aux nouveautés, et qui, dans cet enseignement où les vieilles traditions ont tant de place, représenteraient le progrès.

Il faut rendre cette justice à M. Lenormant, qu'il ne pensait pas, comme beaucoup de ses amis, qu'il suffisait de détruire le monopole universitaire pour régénérer l'enseignement français. Il comprit que le mal était plus profond, et à ce moment il était peut-être le seul à le comprendre. On n'épargnait certes pas les reproches à l'Université : on l'accusait surtout d'être impie et de faire des incrédules; on composait de gros livres pour démontrer que ses professeurs les plus illustres étaient des panthéistes ou des athées, mais il ne venait pas à l'esprit de ses ennemis les plus acharnés de nier qu'elle ne donnât à ses élèves une instruction très

solide. Elle-même répondait volontiers aux attaques dont elle était l'objet en vantant la force de ses études et l'excellence de ses méthodes. Quelques avertissemens lui étaient bien venus du dehors; les étrangers ne témoignaient pas toujours pour ses colléges l'admiration qu'on éprouvait en France. Un professeur de Munich, M. Thiersch, qui les avait visités, venait même de publier un livre où il traitait fort sévèrement l'enseignement qu'on y donnait; mais le livre était écrit en allemand, il ne fut pas connu du public français. M. Lenormant crut devoir reprendre l'opinion de M. Thiersch et la développer pour son compte. Il essaya de montrer, à la grande surprise du public, qu'il y avait beaucoup à redire et à corriger dans ce système d'études dont tout le monde semblait si satisfait. Ce système, l'Université ne l'avait pas créé; elle le tenait du passé : c'était un héritage qu'elle avait le tort de garder trop fidèlement. M. Lenormant fait voir, et c'est une des parties les plus intéressantes de son travail, que le mal remonte aux dernières années du moyen âge. La vie alors sembla se retirer de l'Université, ou, comme nous dirions aujourd'hui, de l'enseignement supérieur, pour s'enfermer dans les colléges. Ces colléges n'étaient d'abord que des hôtelleries, des asiles ouverts par une charitable pensée aux hommes que le désir d'apprendre attirait de loin et exposait aux privations les plus dures. On n'avait songé qu'à les héberger, puis, quand ils commencèrent à venir plus jeunes à l'Université, on s'occupa dans les colléges de les préparer et en quelque sorte de les dégrossir : il y eut alors des classes intérieures et des leçons préparatoires. Après la préparation des nouveau-venus arriva la répétition, le perfectionnement pour les élèves plus anciens. Certains colléges avaient été magnifiquement dotés : ils avaient de beaux bâtimens, des salles spacieuses. L'Université proprement dite était mal logée; les colléges lui donnaient souvent asile pour ses solennités les plus importantes : le public qui y affluait ne distinguait plus le collége de l'Université. Par cette voie de concession et d'usurpation, quelques colléges arrivèrent au *plein exercice*, c'est-à-dire qu'ils obtinrent de mettre leurs travaux intérieurs sur la même ligne que les cours de l'Université. » C'est en vain que, sous Charles VII, le cardinal d'Estouteville imposa l'obligation aux professeurs de l'Université de faire des leçons publiques tous les jours aux heures marquées dans la rue du Fouare, et voulut forcer les élèves à y assister : les élèves aimaient mieux ne pas sortir de leurs colléges, où ils écoutaient des maîtres de leur choix, où ils se préparaient aux examens en travaillant comme ils voulaient, et les cours de la rue du Fouare furent tout à fait interrompus. Cette situation parut dangereuse au grand réformateur Ramus : il demanda qu'on rétablît les cours publics et qu'on leur rendît leur éclat; mais l'opinion ne marchait pas de ce côté. Les jésuites, auxquels convenait le système de l'enseignement à huis-clos, et qui le trouvaient en faveur, s'empressèrent de l'adopter; ils y obtinrent bientôt des succès merveilleux, et M. Lenor-

mant montre que depuis lors on n'a fait que les copier. C'est encore aujourd'hui le système de l'enseignement français.

M. Lenormant le trouve mauvais, et l'attaque sans ménagement; il lui reproche d'avoir amené un déplorable abaissement des études. On ne sait plus le grec, on sait à peine le latin, et il annonce que cette décadence ne s'arrêtera pas. Que faut-il faire pour y mettre un terme? Revenir aux vrais principes, et d'abord rendre à l'enseignement supérieur son importance et sa place. Une nation qui le néglige se découronne elle-même : il n'est aujourd'hui qu'un luxe dont on peut se passer; il faut en faire une nécessité. C'est la faculté et non le collége qui doit être désormais le centre de la vie scolaire, et, pour que personne ne puisse en douter, M. Lenormant voudrait que ce que nous appelons l'enseignement secondaire s'appelât l'enseignement préparatoire. Cet enseignement lui-même lui paraît avoir besoin de modifications profondes. Il faut, selon lui, rendre dans les colléges les devoirs écrits moins nombreux, accroître les explications, supprimer les morceaux choisis et les extraits, mettre entre les mains des élèves des textes suivis. « Qu'on laisse, dit-il, aux exercices oratoires une certaine place, afin de faire connaître d'une manière pratique le mécanisme de la phrase, le développement de la pensée et l'enchaînement du discours, — qu'on fasse faire un certain nombre de vers latins, afin d'inculquer la connaissance de la quantité et de la métrique : ce sont là des choses que je concède, à contre-cœur peut-être; mais si ces élucubrations puériles continuent de se produire au dehors et d'être signalées comme le *nec plus ultra* de la capacité scolaire, on me permettra de les ranger, sous le rapport de l'utilité et de l'intérêt, dans la même catégorie que la poudre et les mouches, et de leur trouver autant d'à-propos qu'au menuet et aux pirouettes. »

Il est impossible de ne pas remarquer combien ces réformes que demandait M. Lenormant ressemblent à celles qu'on a essayées l'an dernier. Ainsi ces modifications qu'on a tant attaquées et qui paraissaient à beaucoup de personnes des nouveautés scandaleuses avaient été déjà proposées il y a vingt-cinq ans, et, ce qui est plus curieux encore, c'est que l'écrivain qui les réclama le premier combattait dans les rangs de ceux qui les ont si mal accueillies. M. Lenormant aurait été bien surpris, si on lui avait dit qu'un jour les gens qui paraîtraient approuver les méthodes qu'il préférait seraient suspects d'être des partisans du désordre et des fauteurs de l'anarchie. Cette question de l'enseignement a eu le malheur de devenir une arme pour les partis. C'est ce qui rend les discussions éternelles et les décisions impossibles. L'exemple de M. Lenormant prouve pourtant qu'il y aurait moyen de s'entendre. On y arriverait en se dégageant des préjugés et des petitesses de l'esprit de parti, et l'on pourrait prendre enfin les mesures que la France réclame, et que rend nécessaires le triste état de notre enseignement. G. BOISSIER.

ESSAIS ET NOTICES.

Costumes historiques des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, dessinés par Lechevallier-Chevignard, avec un texte descriptif par G. Duplessis. Paris 1873.

Un des résultats les plus clairs du mouvement qui s'accomplissait dans notre école, il y a près d'un demi-siècle, est l'habitude prise par les artistes de rechercher la vérité historique, « la couleur locale, » pour parler la langue des ateliers, c'est-à-dire l'exactitude absolue des détails de mœurs et de costume toutes les fois qu'il s'agit de mettre en scène des personnages appartenant aux temps passés. Nous ne prétendons nullement exagérer la valeur de ce progrès : puisqu'il ne concerne que la vraisemblance extérieure et la représentation toute littérale des choses, on ne saurait sans doute l'assimiler à la découverte d'une loi esthétique, d'une forme d'expression nouvelle pour le beau et l'idéal. Ce que nous voulons rappeler seulement, c'est que la fidélité archéologique est devenue pour quiconque peint, sculpte ou dessine, une condition nécessaire du travail. Les apprentis même savent se garder aujourd'hui des anachronismes pittoresques dont les maîtres de tous les pays avaient naïvement multiplié les exemples depuis l'époque de la renaissance jusqu'au siècle où nous vivons. Le public de son côté n'a pas laissé de s'intéresser à ces réformes et de participer à ce mouvement. A mesure que la mode a remis en faveur les objets fabriqués par nos pères, à mesure qu'on a pris à tâche de recueillir les curiosités de toute espèce, ces « vieilleries gothiques, » comme disait Diderot et comme avait dit avant lui La Bruyère, chacun à peu près est arrivé, sinon à une connaissance plus profonde des principes mêmes de l'art, au moins à une certaine expérience pour tout ce qui tient aux variations chronologiques du goût, des usages, de l'industrie. On sait maintenant reconnaître à première vue les produits d'une époque, et depuis que tant d'amateurs ont rempli leurs appartemens de meubles anciens, de vieilles faïences ou de vieux cadres, tel d'entre nous qu'embarrasserait peut-être une question sur quelque événement politique de notre histoire répondra sans hésitation ni méprise, si on l'interroge sur l'âge et les origines d'un bahut, d'une assiette ou d'un miroir.

Restait toutefois à compléter cette éducation des yeux par des informations relatives aux contemporains de ces divers objets, à leur personne même, aux habitudes ou aux caprices dont leurs vêtemens trahissaient aussi l'influence. Certes les documens ne manquaient pas. A partir des premiers temps de la gravure jusqu'à notre siècle, d'innombrables pièces ont été publiées qui déterminent la physionomie d'une époque et en rendent avec précision les moindres traits. Pourtant chaque série ne comprenant que des scènes ou des figures empruntées au milieu même où vivaient les artistes qui les ont tracées, chacun de ceux-ci n'ayant re-

produit les types choisis qu'à titre de portraits directs, d'exemples isolés des exemples antérieurs, il n'y avait là en réalité que des renseignemens partiels subdivisés à l'infini, et ne pouvant en raison de leur multiplicité même trouver place dans les bibliothèques privées. Sous le règne de Louis XIV, il est vrai, un curieux célèbre, Roger de Gaignières, avait eu la pensée de rassembler les élémens d'une histoire du costume en France à partir des premiers siècles de la monarchie, et la collection formée par lui sous le modeste titre de *Modes* mérite encore d'être comptée parmi les plus intéressantes et les plus instructives qui existent sur la matière; mais, comme les documens dont elle se compose concernent exclusivement des personnages appartenant à notre pays, comme en outre le crayon et le pinceau ont été ici les seuls instrumens employés, la collection de Gaignières, si bien connue qu'elle soit des habitués de la Bibliothèque nationale, n'a et ne peut avoir que l'utilité restreinte d'une section dans l'histoire générale de l'habillement et le caractère d'un recueil à l'état d'exemplaire unique. C'est à des érudits de notre siècle que revient le double mérite d'avoir pour la première fois étendu aux diverses nations de l'Europe les recherches qu'on s'était contenté de faire pour consacrer des souvenirs strictement français, et, cette entreprise d'ensemble une fois conçue, d'avoir choisi les moyens matériels les plus propres à en divulguer les résultats.

Parmi les ouvrages de ce genre qui ont paru en France depuis l'époque de la restauration, un des plus importans à tous égards, un des plus justement estimés est celui dont M. Camille Bonnard a écrit le texte et dont les planches sont dues au burin d'un graveur aujourd'hui célèbre, M. Mercurj (1). Tout le monde connaît ce recueil, que l'authenticité des monumens reproduits recommande auprès des simples curieux aussi bien qu'auprès des hommes voués aux études historiques. Quant aux artistes, ils s'en servent comme d'un manuel où chacun d'eux, — peintre d'histoire, de genre, ou simple dessinateur de vignettes, — trouve presqu'à coup sûr de quoi satisfaire aux exigences particulières de sa tâche, et depuis que par un autre ouvrage, publié de 1840 à 1854 en Allemagne sous le titre de *Costumes du moyen âge chrétien*, M. de Hefner est venu compléter à sa manière le travail de M. Bonnard, on peut dire que pour toutes les époques antérieures à la renaissance la somme des documens livrés au public est désormais amplement suffisante. La seule période dont il restât encore à populariser les souvenirs était celle qui s'ouvre avec le XVIe siècle pour finir avec le XVIIIe. Ces emprunts faits pour l'histoire ancienne du costume aux fresques ou aux miniatures des *primitifs*, il convenait d'en continuer la série, de les renouveler pour des époques plus rapprochées de nous, en mettant à contri-

(1) *Costumes historiques des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles*, Paris 1829-1830.

bution les tableaux de chevalet, les *crayons*, les estampes de toute sorte qui avaient successivement paru en France ou dans les pays étrangers; il fallait en un mot ajouter un épilogue au récit commencé et résumer les vicissitudes relativement récentes de la mode dans une suite de types caractéristiques, depuis les fastueux courtisans de Maximilien ou de Charles-Quint jusqu'aux *beaux* du temps de la reine Anne, depuis les *raffinés* sous le règne de Louis XIII jusqu'aux *merveilleuses* et aux *incroyables* du directoire.

Cette entreprise vraiment opportune, un artiste distingué, M. Lechevallier-Chevignard, et un écrivain expert en matière d'iconographie, M. George Duplessis, la tentaient il y a quelques années : ils l'ont aujourd'hui menée à bonne fin. Le goût et la fidélité avec lesquels les modèles que devait reproduire la gravure ont été choisis et dessinés, la netteté des explications qui accompagnent chaque planche et qui, sans ostentation scientifique comme sans prétention littéraire, se bornent à quelques renseignemens sur les origines ou la destination spéciale des ajustemens représentés, — tout révèle chez les auteurs du nouveau recueil de *Costumes historiques* l'intention de s'effacer autant que possible pour mieux mettre en vue les résultats de leurs recherches et pour dégager avec plus de précision le sens des documens qu'ils nous transmettent. Veut-on apprécier par le contraste ce qu'il y a de méritoire et à certains égards d'inusité dans l'abnégation dont ils ont fait preuve? Que l'on rapproche des planches qu'ils publient les planches du grand ouvrage de Montfaucon, les *Monumens de la monarchie française*, ou, si l'on est curieux de savoir jusqu'où peuvent aller en pareil cas la licence des interprétations et le mensonge pittoresque, que l'on jette les yeux sur ces *Costumes des anciens peuples* qu'un membre de l'académie royale de peinture, Dandré Bardon, destinait avec une impertinence ingénue « à l'usage des artistes et à l'instruction des gens du monde : » on sentira de reste la différence entre l'esprit qui a inspiré ces œuvres à peu près de fantaisie et les principes dont les nouveaux *Costumes historiques* sont l'expression à la fois discrètement érudite et loyale. Il y a là, nous le répétons, et le titre même du recueil l'indique, le complément de la tâche que s'étaient imposée M. Bonnard et M. Mercurj, l'application à des sujets d'un autre ordre de la méthode qu'ils avaient adoptée; mais il y a là aussi des témoignages très personnels de sagacité, de bonne foi, de zèle pour les intérêts des artistes et du public. Quelque modestes que soient les formes sous lesquelles ils se produisent, des efforts aussi consciencieux, des travaux aussi utiles méritent au moins d'être signalés. HENRI DELABORDE.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XLIIIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1873

Livraison du 1er Mai.

La politique religieuse de la Prusse, par M. Edmond de PRESSENSÉ, député à l'Assemblée nationale. 5

Les Missions extérieures de la Marine. — III. — La station du Levant. — Khosrew et Ibrahim-Pacha, par M. le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, ... 37

Ce que femme peut, récit de mœurs mexicaines, par M. Lucien BIART. . . . 81

Le gouvernement de l'Italie et la papauté, par M. R. BONGHI, député au parlement italien. 115

Études nouvelles sur Grégoire VII et son temps. — III. — Les héritiers de Grégoire VII, dernière partie, par M. Charles GIRAUD, de l'Institut. . 141

Du Rôle des femmes dans l'histoire de France. — II. — Les Reines, par M. Charles LOUANDRE. 175

Revue musicale. — Reprise des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*, les nouveaux ténors de l'Opéra et Beethoven au Conservatoire, par M. F. de LAGENEVAIS. 196

Le Musée des copies, par M. Henri DELABORDE. 209

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 217

Essais et Notices. — Une Fresque de Raphael, par M. L. VITET. 231

Livraison du 15 Mai.

La Guerre de France. — 1870-1871. — V. — Le siége de Paris et le général Trochu. — I. — L'Investissement, par M. Charles de MAZADE. 241

Le Service des eaux a Paris, par M. Maxime DU CAMP. 275

Les États-généraux avant 1789, leur rôle dans l'ancienne France, par M. E. AUBRY-VITET. 309
Les Incorrigibles de la politique, par M. Ernest DUVERGIER DE HAURANNE, député à l'Assemblée nationale. 344
La religion des Phéniciens, d'après des recherches récentes en Hollande, par M. Albert RÉVILLE. 372
La Maison du bey, scènes de la vie du harem, par M. Albert EYNAUD. . . 402
Les Origines du régime féodal. — La propriété foncière dans l'empire romain et dans la société mérovingienne, par M. FUSTEL DE COULANGES. 435
Le Danemark en 1873. 470
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 485

Livraison du 1er Juin.

Le général américain de la guerre de sécession, Robert Lee. 497
Un poète théologien. — II. — La vie future dans Virgile, par M. Gaston BOISSIER. 538
Le Fond de la mer. — Trois expéditions scientifiques, les climats et les courans sous-marins, le tunnel de la Manche, par M. Alphonse ESQUIROS, député à l'Assemblée nationale. 567
La Propriété primitive et les *Allmends* en Suisse, par M. Émile de LAVELEYE. 598
Le Salon de 1873. — I. — La Peinture de style et de genre. 628
Littérature américaine. — Marjorie Daw, par M. T.-B. ALDRICH. 670
La constitution de la matière et le dynamisme spiritualiste, par M. Fernand PAPILLON. 689
Revue musicale. — *Le Roi l'a dit*, de M. Léo Delibes. — *Gretna-Green*. — Les débuts de Mlle Sternberg, par M. F. de LAGENEVAIS 724
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 711
Essais et Notices. — L'Exposition de l'œuvre de Gustave Ricard. 729

Livraison du 15 Juin.

Les Missions extérieures de la Marine. — III. — La station du Levant. — VI. — L'anarchie et la piraterie, par M. le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 737
L'Éclairage a Paris, par M. MAXIME DU CAMP. 766
La Littérature profane en Gaule au IVe siècle. — Les grandes écoles, Ausone et Rutilius, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut de France. . . 793
Littérature anglaise. — Le Chagrin de tante Marguerite. 815
Le Salon de 1873. — II. — Le Paysage et la Sculpture, par M. Ernest DUVERGIER DE HAURANNE, député à l'Assemblée nationale. 859
La Guerre de France de 1870-1871. — VI. — Le siége de Paris et le général Trochu. — II. — Le drame politique et militaire du siége, par M. Charles de MAZADE. 893
Démosthène et ses contemporains. — III. Démosthène avocat, par M. George PERROT. 927
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 954
Revue littéraire. 966
Essais et Notices. 972

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.